

L'oracle caché

Rick Riordan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

RICK RIORDAN

LES TRAVAUX

D'APOLLON

L'oracle caché



Albin Michel

Titre original :
THE TRIALS OF APOLLO :
THE HIDDEN ORACLE

(Première publication : Hyperion Books for Children, New York, 2016)

© 2016, Rick Riordan

Cette édition a été publiée en accord avec The Nancy Galt Literary Agency.

Tous droits réservés, y compris droits de reproduction
totale ou partielle, sous toutes ses formes.

Pour la traduction française :
© Éditions Albin Michel, 2016

ISBN : 978-2-226-42177-7

Du même auteur chez Albin Michel Wiz :



PERCY JACKSON

Le Voleur de foudre

La Mer des Monstres

Le Sort du Titan

La Bataille du Labyrinthe

Le Dernier Olympien

Percy Jackson et les dieux grecs

Percy Jackson et les héros grecs

HÉROS DE L'OLYMPE

Le Héros perdu

Le Fils de Neptune

La Marque d'Athéna

La Maison d'Hadès

KANE CHRONICLES

La Pyramide rouge

Le Trône de feu

L'Ombre du serpent

MAGNUS CHASE ET LES DIEUX D'ASGARD

L'épée de l'été

*À Calliope, la Muse.
Avec beaucoup de retard.
Pitié, ne me fais pas de mal.*

PLAN DE LA COLONIE DES SANG-MÊLÉ

DÉTROIT DE LONG ISLAND



*Des voyous me cognent
J'aimerais tant les châtier
Être mortel, ça craint*

Je m'appelle Apollon. Avant, j'étais un dieu.

J'en ai fait, des choses, en quatre mille six cent douze ans. J'ai infligé une épidémie de peste aux Grecs pendant le siège de Troie. Grâce à ma bénédiction divine, Babe Ruth a pu marquer trois coups de circuit dans le quatrième match de la Série mondiale de baseball de 1926. En 2007, j'ai fait pleuvoir ma colère sur Britney Spears aux MTV Video Music Awards.

Mais de toute ma vie d'immortel, jamais encore je n'avais atterri en catastrophe dans une benne à ordures.

Je ne sais même pas comment c'est arrivé.

Tout ce que je sais, c'est que je me suis réveillé en pleine chute. J'étais pris dans une spirale et des gratte-ciel clignotaient dans mon champ de vision. Mon corps crachait des flammes. J'ai tout tenté : voler, me transformer en nuage, me téléporter à l'autre bout du monde, accomplir une centaine d'autres exploits qui auraient dû être faciles pour moi. Rien à faire, je tombais toujours en chute libre. Je me suis engouffré dans une sorte d'étroit canyon entre deux immeubles et là... **BOUM !**

Quoi de plus triste que le bruit d'un dieu s'écrasant au milieu d'un tas de sacs-poubelles ?

Endolori, gémissant, je suis resté affalé dans la benne. Une puanteur âcre de sauce tomate avariée et de couches-culottes sales me brûlait les narines. Mes côtes me faisaient souffrir comme si elles étaient cassées, ce qui n'aurait pas dû être possible, pourtant.

J'étais en proie à la plus grande confusion, mais un souvenir a

émergé avec netteté du magma de mon esprit : la voix de mon père, Zeus. *C'EST TA FAUTE. VOICI TON CHÂTIMENT.*

Même pour moi, dieu de la poésie, il est difficile d'exprimer ce que j'ai ressenti alors. Comment toi, simple mortel, pourrais-tu le comprendre ? Imagine-toi dépouillé de tes vêtements puis poussé au Kärcher devant une foule railleuse. Imagine l'eau glacée qui te rentre dans la bouche et les poumons, la force du jet qui te meurtrit la peau et réduit tes articulations en compote. Imagine ton sentiment d'impuissance, de honte et de vulnérabilité : brutalement et en public, te voilà privé de tout ce qui fait que tu es toi. Mon humiliation était encore plus forte que ça.

La voix de Zeus résonnait dans ma tête. *TA FAUTE.*

– Non ! ai-je crié d'une voix pathétique. C'est pas vrai ! Écoute-moi, s'il te plaît !

Personne ne m'a répondu. De part et d'autre défilaient des façades d'immeubles en brique, zébrées par les zigzags des escaliers de secours rouillés. Au-dessus de ma tête le ciel d'hiver pesait comme un couvercle impitoyable, gris et plombé.

J'ai essayé de me souvenir des détails de ma condamnation. Mon père m'avait-il informé de la durée de cette peine ? Qu'étais-je censé faire pour rentrer dans ses bonnes grâces ?

Ma mémoire était trop embrumée. Je me rappelais tout juste à quoi ressemblait Zeus, et encore moins les raisons qu'il avait pu avoir pour me jeter sur Terre. Il y avait eu une guerre contre les géants, ça me revenait maintenant. Elle avait pris les dieux par surprise et notre manque d'organisation avait bien failli nous valoir la défaite.

En revanche, je savais une chose avec certitude : mon châtimement était injuste. Zeus avait eu besoin d'un coupable, alors bien sûr il avait fait porter le chapeau au dieu le plus beau, le plus talentueux et le plus aimé du panthéon : moi.

Affalé au milieu des sacs-poubelle, j'ai lu l'étiquette collée à l'intérieur du couvercle : *POUR L'ENLÈVEMENT DES ORDURES, APPELER LE 1-555 CRADOS.*

Zeus va se raviser, me suis-je dit. Il veut juste me faire peur. Il va me ramener à l'Olympe d'un claquement de doigts, ce n'est qu'une question de minutes. Je m'en tirerai avec un avertissement, et voilà.

– Oui, ai-je dit tout haut, d'une voix rauque et désespérée. Oui, c'est ça.

J'ai essayé de bouger. Je voulais être debout quand Zeus viendrait me présenter ses excuses. J'avais des élancements dans les côtes et une boule dans l'estomac. J'ai agrippé le rebord de la benne et me suis traîné tout contre. Ensuite je l'ai enjambé et j'ai rencontré le sol épaule la première, dans un horrible craquement.

– *Arghreugreu*, ai-je gémi douloureusement. Lève-toi. Lève-toi.

Passer à la verticale n'a pas été facile. J'avais la tête qui tournait et j'ai failli m'évanouir sous l'effort. J'avais atterri dans une impasse. À une quinzaine de mètres, elle débouchait sur une rue où j'apercevais les devantures crasseuses d'une officine de garants de cautions judiciaires et d'un mont-de-piété. Je devais être à New York, quelque part dans le West Side de Manhattan, ou alors, peut-être dans le quartier de Crown Heights, à Brooklyn. Une chose me paraissait désormais claire : Zeus était très fâché contre moi.

J'ai examiné mon nouveau corps. Manifestement, j'étais un adolescent blanc, habillé en jean, polo vert et baskets. On pouvait difficilement faire plus ennuyeux. Je me sentais faible, barbouillé et tellement, mais alors tellement, humain.

Je ne comprendrai jamais comment vous faites, vous autres mortels, pour supporter ça. Vous passez toute votre vie prisonniers d'un sac de viande, incapables de goûter des plaisirs aussi simples que ceux de se transformer en colibri ou se dissoudre dans la lumière.

Et maintenant, puissent les cieux me venir en aide, j'étais comme vous – un sac de viande perdu dans votre multitude.

J'ai farfouillé dans mes poches de jean, espérant trouver les clés de mon char du soleil. Tu parles. Je n'ai trouvé qu'un pauvre portefeuille en nylon qui contenait une centaine de dollars américains – de quoi me payer à déjeuner pour ma première journée de mortel, peut-être ? – ainsi qu'un permis de conduire junior émis par l'État de New York. La photo montrait un ado aux cheveux bouclés, l'air ballot, qui ne pouvait décemment pas être moi. Il était affublé du nom de Lester Papadopoulos. La cruauté de Zeus ne connaissait pas de limites !

J'ai scruté l'intérieur de la benne dans l'espoir que mon arc, mon carquois et ma lyre m'aient suivi sur Terre. Je me serais même contenté de mon harmonica. Rien du tout.

J'ai respiré à fond. *Allez, courage. J'ai dû conserver certains de mes pouvoirs divins. Ça pourrait être pire.*

Une voix râpeuse a lancé :

– Hé, Cade, mate un peu ce boloss.

Deux jeunes barraient l'entrée de la ruelle. L'un était trapu et blond platine, l'autre grand et roux. Ils portaient tous les deux des sweats à capuche extra-large et des baggys, avaient tous les deux des reptiles tatoués autour du cou. Il ne leur manquait qu'une chose : les mots *JE SUIS UNE BRUTE* inscrits en travers du front.

Le rouquin a avisé sur le portefeuille que j'avais à la main.

— Sois gentil avec lui, Mikey. Ça se voit que c'est un bon gars. (Il a sorti un couteau de chasse de sa ceinture et souri jusqu'aux oreilles.) En fait je te parie qu'il veut nous donner tout son fric.

*

Ce qui s'est passé ensuite, je le mets sur le compte de ma désorientation.

Je savais que j'avais été dépouillé de mon immortalité, mais je me percevais encore comme le puissant Apollon ! On ne change pas sa façon de penser aussi facilement qu'on se transforme, par exemple, en léopard des neiges.

Il faut dire aussi que les fois précédentes où Zeus m'avait changé en mortel pour me punir – oui, c'était déjà arrivé. Deux fois –, j'avais conservé une très grande force et certains de mes pouvoirs divins.

Là, je n'avais pas l'intention de laisser deux voyous mortels piquer le portefeuille de Lester Papadopoulos.

Je me suis donc redressé pour impressionner Cade et Mikey par mon port majestueux et ma beauté céleste. (Des qualités qu'on ne pouvait certainement pas me retirer, quelle que soit la tête qui s'affichait sur mon permis de conduire.) J'ai ignoré le jus d'ordures tiède qui me coulait dans le cou.

– Je suis Apollon, ai-je déclaré. Vous avez trois possibilités, jeunes mortels : me rendre hommage, prendre la fuite ou vous faire démolir.

L'idée, c'était que mon annonce résonne dans l'impasse, fasse trembler les tours de New York et pleuvoir des débris fumants. Rien de tout ça ne s'est produit. Pire, ma voix s'est brisée sur le mot « démolir ».

Cade, le grand roux, a souri de plus belle. Je me suis dit que ce serait drôle de donner vie aux serpents tatoués autour de son cou pour qu'ils l'étranglent.

– T'en dis quoi, Mikey ? a-t-il demandé à son copain. Tu crois

qu'on devrait rendre hommage à ce mec ?

Mikey a grimacé. Avec sa brosse de cheveux blonds et drus, ses petits yeux cruels et son corps trapu, il m'a rappelé la truie monstrueuse qui terrorisait les habitants de Crommyon au bon vieux temps.

– Je le sens pas trop, l'hommage, Cade, a-t-il déclaré d'une voix tellement éraillée qu'on aurait cru qu'il mangeait des cigarettes allumées. C'était quoi, les autres possibilités ?

— La fuite, a dit Cade.

– Nan.

– Ou alors se faire démolir.

– Et si nous on le démolissait, plutôt ? a proposé Cade en fronçant le nez.

Après quoi il a envoyé son couteau en l'air d'une pichenette et l'a rattrapé par le manche.

– J'ai rien contre, a-t-il acquiescé. Après toi.

J'ai glissé le portefeuille dans ma poche arrière. Puis levé les poings. Je n'aimais pas l'idée de réduire des mortels en crêpes humaines, mais j'étais certain d'en être capable. Même affaibli comme je l'étais, je devais être bien plus fort que n'importe quel humain.

– Je vous avertis, ai-je dit. Mes pouvoirs dépassent largement votre entendement.

– C'est ça, ouais, a dit Mikey en faisant craquer ses doigts.

Il s'est élancé vers moi. Dès qu'il est arrivé à ma portée, j'ai frappé. J'ai insufflé toute ma rage dans ce coup de poing. Normalement, il y avait de quoi pulvériser Mikey en imprimant sa silhouette de voyou dans l'asphalte.

Sauf qu'il a esquivé mon poing, ce qui m'a passablement contrarié.

J'ai avancé en titubant. Permettez-moi de vous dire, amis humains, que quand Prométhée vous a fabriqués en modelant de l'argile, il a bâclé le travail. Les jambes des mortels sont d'une grande gaucherie. J'ai essayé de compenser par mon extrême agilité, mais Mikey m'a donné un coup de pied dans le dos et je me suis étalé à plat ventre.

Mes narines étaient gonflées comme des airbags. Mes oreilles bourdonnaient. Un goût de cuivre a envahi ma bouche. Je me suis retourné sur le dos en gémissant et j'ai vu, à travers un voile brumeux, que les deux voyous étaient plantés devant moi et me regardaient de haut.

– Mikey, a dit Cade, le pouvoir de ce mec dépasse-t-il ton entendement ?

– Ouais, a dit Mikey. Carrément.

– Imbéciles ! ai-je croassé. Je vais vous démolir !

– Ouais, bien sûr, a rétorqué Cade en jetant son couteau par terre.

En attendant, on va te piétiner.

Cade a levé sa botte au-dessus de mon visage et un rideau noir s'est abattu sur moi.

Cette fille qui surgit
Ajoute encore à ma honte
Ah, stupides bananes

Je ne m'étais pas fait piétiner aussi violemment depuis mon concours de guitare contre Chuck Berry en 1957.

Pendant que Cade et Mikey faisaient pleuvoir les coups de pied, je me recroquevillais sur moi-même pour essayer de protéger mes côtes et ma tête. La douleur était intolérable. J'étais secoué par des hoquets et des soubresauts. Je me suis évanoui et quand j'ai repris connaissance, des points rouges dansaient devant mes yeux. Puis mes agresseurs se sont lassés de me rouer de coups et ils m'ont balancé un sac-poubelles sur la tête, lequel a éclaté en me recouvrant d'épluchures de fruits moisis et de marc de café.

Ils se sont enfin écartés, pantelants. Des mains brutales m'ont palpé et délesté de mon portefeuille.

– Regarde-moi ça, a fait Cade. Un peu d'argent et une carte d'identité au nom de... Lester Papadopoulos.

– *Lester ?* a répété Mikey en riant. C'est encore plus ridicule qu'Apollon.

J'ai touché mon nez, qui m'a donné l'impression d'avoir à peu près la taille et la consistance d'un matelas à eau. Quand j'ai retiré la main, mes doigts étaient rouges et brillants.

– Du sang, ai-je murmuré. C'est pas possible.

– C'est très possible, Lester, a dit Cade en s'accroupissant à côté de moi. Et tu pourrais verser encore plus de sang dans un avenir proche. Tu veux m'expliquer pourquoi t'as pas de carte de crédit ? J'espère bien que j'ai pas donné tous ces coups de pied pour quelques centaines de dollars seulement.

Je n'arrivais pas à détacher le regard du sang qui maculait mes doigts. J'étais un dieu. Je n'avais pas de sang. Les autres fois où j'avais été changé en mortel, c'était toujours de l'ichor doré qui coulait dans mes veines. Je n'avais jamais été transformé à ce point. Il devait y avoir une erreur. Un truc. Quelque chose.

J'ai essayé de m'asseoir.

En me redressant, j'ai posé la main sur une peau de banane, j'ai glissé et je suis retombé. Mes agresseurs ont hurlé de rire.

– Ah il est trop, ce mec, j'adore ! a lancé Mikey.

– Ouais, mais le patron avait dit qu'il serait blindé.

– Le patron ? Quel patron ?

– Ben ouais, Lester. (Cade m'a donné une chiquenaude sur la tempe.) Le patron nous a dit : allez dans cette ruelle, y a un pigeon facile. Il nous a dit de te secouer un peu et de te dépouiller. Mais ça – il m'a agité les billets sous le nez –, c'est pas vraiment le gros lot.

Dans mon malheur, j'ai ressenti une bouffée d'espoir. Si ces voyous avaient été dirigés vers moi, leur « patron » devait être un dieu. Aucun mortel n'aurait pu savoir que j'allais tomber sur terre à cet endroit précis. Peut-être que Cade et Mikey n'étaient pas des humains non plus. C'étaient peut-être des monstres ou des esprits habilement déguisés. Ce qui aurait au moins l'avantage d'expliquer qu'ils m'aient battu si facilement.

– Qui... qui est votre patron ?

Je me suis relevé avec effort, les jambes en coton, les épaules dégoulinantes de marc de café. Je souffrais de vertiges qui me donnaient l'impression de voler trop près des émanations du chaos primordial, mais je me suis forcé à garder la tête haute.

– Est-ce Zeus qui vous a envoyés ? Ou Arès, peut-être ? Je demande une audience !

Cade et Mikey se sont regardé l'air de dire : *Mais il est malade, ce gars, ou quoi ?*

– Tu captas pas, hein ? m'a lancé Cade après avoir ramassé son couteau.

Mikey a retiré sa ceinture, un morceau de chaîne de vélo, et l'a enroulée autour de son poing.

J'ai alors décidé de les soumettre par un chant. Ils avaient peut-être résisté à mes poings, mais les mortels succombaient tous à ma voix d'or. J'hésitais entre *You Send Me*, de Sam Cooke, et une

composition originale : « Je suis ton dieu de la poésie, poupée », quand une voix a crié : « Hé ! »

Les hooligans ont fait volte-face. Au-dessus de nous, sur le palier du premier étage de l'escalier de secours, se tenait une gamine d'une douzaine d'années.

– Laissez-le tranquille ! a-t-elle ordonné.

Sur le coup, j'ai pensé qu'Artémis était venue à mon secours. Pour des raisons que je n'ai jamais bien comprises, ma sœur apparaît souvent sous la forme d'une mortelle de douze ans. Quelque chose, cependant, me disait que ce n'était pas elle.

La fille qui se tenait sur l'escalier de secours n'inspirait pas la peur à proprement parler. Elle était petite et rondelette, brune avec une coupe au carré désordonnée et des lunettes papillon incrustées de strass. Malgré le froid, elle n'avait pas de manteau. Sa tenue semblait avoir été composée par une petite fille de maternelle : baskets rouges, collants jaunes, robe-débardeur verte. Peut-être qu'elle allait à une fête déguisée et qu'elle s'était habillée en feu de signalisation.

Il n'empêche... il y avait de la férocité dans son expression. Elle avait le même air têtu et renfrogné que mon ancienne petite amie Cyrène quand elle domptait des lions à mains nues.

Visiblement, Cade et Mikey n'étaient pas impressionnés.

– Casse-toi, la môme, lui a ordonné Mikey.

La fille a tapé du pied, faisant trembler l'escalier de secours.

– C'est ma ruelle, c'est moi qui commande ! (Elle parlait d'une voix autoritaire et nasale, comme si elle grondait une copine pour rigoler.) Tout ce que ce boloss a sur lui m'appartient, y compris son argent !

– Pourquoi tout le monde me traite de boloss ? ai-je demandé d'une petite voix – le jugement me semblait injuste, même si j'étais couvert de contusions et d'ordures, mais ils m'ont tous ignoré.

Cade a fusillé la fille du regard. Le feu de sa chevelure rousse s'est étendu à son visage qui virait au cramoisi.

– Non mais c'est une blague ou quoi ? Fous le camp, sale môme !

Sur ces mots, il a attrapé une pomme pourrie et la lui a lancée à la tête.

La fille n'a pas bougé d'un cil. Le fruit est tombé à ses pieds et a roulé quelques secondes avant de s'immobiliser.

– Tu veux jouer avec la nourriture ? (La gamine s'est essuyé le nez.) D'accord.

Je ne l'ai pas vue shooter dans la pomme, il n'empêche que celle-ci a tracé une trajectoire d'une redoutable perfection pour aller s'écraser sur le nez de Cade. Lequel est tombé à la renverse.

Mikey a grommelé entre ses dents avant de partir d'un pas rageur vers l'échelle de l'escalier de secours, mais une peau de banane s'est trouvée pile sur son chemin et s'est glissée sous son pied.

– AïEUUUU ! a-t-il hurlé en s'écrasant de tout son long.

M'écartant des deux voyous, j'ai brièvement envisagé de prendre la fuite, sauf que j'arrivais à peine à clopiner. Et je n'avais aucune envie de me faire bombarder à coups de fruits pourris.

La gamine a enjambé la rambarde de l'escalier et s'est laissée tomber au sol avec une étonnante agilité. Elle a attrapé un sac-poubelle dans la benne.

– Arrête ! s'est écrié Cade, tout en procédant à un déplacement latéral, façon crabe, pour lui échapper. On peut discuter !

Avec un gémissement, Mikey a basculé sur le dos.

La gamine a fait une petite moue. Elle avait les lèvres gercées et un léger duvet aux commissures.

– Vous me plaisez pas, les mecs, a-t-elle dit. Faut que vous partiez.

– Ouais ! Pas de souci ! a répliqué Cade. Juste une...

Il a tendu la main vers l'argent éparpillé dans les restes de café moulu.

La gamine a fait tournoyer son sac-poubelle. À mi-course, le plastique a explosé, libérant une quantité phénoménale de bananes pourries. Cade s'est retrouvé plaqué au sol comme une crêpe. Quant à Mikey, il était couvert de tant de peaux de bananes qu'on aurait cru qu'il s'était fait attaquer par un banc d'étoiles de mer carnivores.

– Partez de ma ruelle, a dit la fille. Tout de suite.

Dans la benne, d'autres sacs-poubelles explosaient comme du popcorn, criblant Cade et Mikey d'une pluie de radis, épluchures de pommes de terre et autres déchets à compost. Miraculeusement, je n'étais atteint par aucun détrit. Les deux voyous se sont relevés avec effort, malgré leurs blessures, et ont détalé en hurlant.

Je me suis tourné vers mon sauveur modèle réduit. J'avais l'habitude des femmes dangereuses. Ma sœur pouvait déclencher une pluie de flèches mortelles. Ma belle-mère, Héra, frappait régulièrement des mortels de folie pour les amener à s'entre-déchirer. Il n'empêche, cette gamine de douze ans qui se battait avec des

ordures me mettait mal à l'aise.

– Merci, ai-je avancé timidement.

Elle a croisé les bras. Au majeur de chaque main, elle portait une chevalière en or marquée d'un croissant de lune. Ses yeux avaient l'éclat sombre de ceux d'une corneille (je suis bien placé pour faire la comparaison, vu que c'est moi qui ai inventé les corneilles).

– Ne me remercie pas, a-t-elle rétorqué. Tu es toujours dans ma ruelle.

Elle a décrit un cercle complet autour de moi en m'examinant comme si j'étais une vache à un concours de bétail. (Là aussi, je suis bien placé pour comparer vu qu'à une époque je collectionnais les vaches de concours.)

– T'es le dieu Apollon ? a-t-elle demandé d'une voix qui était tout sauf impressionnée – elle n'avait pas non plus l'air troublée par l'idée que des dieux puissent se mêler aux mortels.

– Tu nous as écoutés, hein ?

– T'as pas l'air d'un dieu, a-t-elle répondu en acquiesçant.

– Je ne suis pas à mon top, ai-je admis. Mon père, Zeus, m'a exilé de l'Olympe. Et toi, qui es-tu ?

Elle dégageait une légère odeur de tarte aux pommes, très surprenante chez une gamine aussi négligée. J'étais partagé entre l'envie de dénicher une serviette propre pour la débarbouiller et de lui donner de l'argent pour qu'elle se paie un repas chaud, et l'instinct de la repousser avec une chaise, au cas où elle tenterait de me mordre. Elle me faisait penser à toutes ces créatures abandonnées que ma sœur passait son temps à adopter : des chiens, des panthères, des jeunes filles sans abri, des petits dragons.

– J'm'appelle Meg.

– Meg comme Mégara ? Ou comme Margaret ?

– Comme Margaret. Mais je t'interdis de m'appeler Margaret.

– Et tu es un demi-dieu, Margaret ?

– Qu'est-ce qui te ferait croire ça ? a-t-elle rétorqué en remontant ses lunettes sur son nez.

Elle n'avait pas l'air étonnée par la question, cependant. J'ai deviné qu'elle avait déjà entendu le terme « demi-dieu ».

– Eh bien, ai-je répondu, manifestement, tu as du pouvoir. Tu as chassé ces voyous avec des fruits pourris. Peut-être que tu maîtrises la banano-kinésie ? Ou que tu sais contrôler les ordures ? J'ai déjà

rencontré une déesse romaine qui régnait sur le système d'égouts de la ville. Tu as peut-être un lien de parenté avec elle ?

Meg a fait la grimace. J'ai eu l'impression d'avoir dit quelque chose qu'il ne fallait pas, mais je ne voyais pas quoi.

– Je crois que je vais prendre ton fric et c'est tout, a-t-elle décrété. Allez, dégage.

– Non, attends ! me suis-je écrié d'une voix où pointait le désespoir. S'il te plaît, je... je crois que j'ai besoin d'un peu d'aide.

Je me sentais ridicule, bien sûr. Moi, le dieu de la prophétie, des épidémies, du tir à l'arc, de la guérison, de la musique et de plusieurs autres choses qui ne me revenaient pas à l'esprit sur le moment, demander secours à une gamine bariolée ! Mais je n'avais personne d'autre vers qui me tourner. Si cette gamine décidait de me dépouiller et me chasser dans les cruelles rues hivernales, je ne me pensais pas capable de l'en empêcher.

– Admettons que je te croie, a dit Meg d'une voix enfantine, comme si elle énonçait les règles d'un jeu : « *On dirait que je serais la princesse, et toi tu serais la fille de cuisine* ». Admettons que je décide de t'aider. Et après ?

Bonne question, me suis-je dit.

– Euh... on est à Manhattan ?

– Hm-hm. (Elle a tourné sur elle-même et terminé sa pirouette par un coup de pied sauté.) À Hell's Kitchen.

Hell's Kitchen : la cuisine du diable. Ce nom-là n'était pas à sa place dans la bouche d'un enfant. Cela dit, ce n'était pas très normal non plus pour un enfant de vivre dans une ruelle et de faire des batailles d'ordures avec des voyous.

J'ai songé un instant à rejoindre l'Empire State Building à pied. C'était la porte moderne du mont Olympe, mais je doutais fort que les gardes m'autorisent à monter au six centième étage secret. Zeus n'allait pas me laisser m'en tirer à si bon compte.

Je pouvais peut-être partir à la recherche de mon vieil ami centaure, Chiron. Il dirigeait un camp d'entraînement à Long Island. Lui me donnerait un toit et des conseils, c'était sûr. Le problème, c'était le voyage. Un dieu sans défense est une proie appétissante. Le premier monstre croisé en route se ferait un plaisir de m'étriper, et même des esprits jaloux ou des dieux mineurs pouvaient eux aussi trouver l'occasion séduisante. Sans parler du mystérieux « patron » de

Cade et Mikey. J'ignorais totalement qui ça pouvait être et s'il avait d'autres sbires, plus féroces, à lancer à mes trousses.

Même si j'arrivais vivant à Long Island, qui sait si mes nouveaux yeux de mortel sauraient trouver la colonie de Chiron, dans sa vallée camouflée par un sortilège ? Il me fallait un guide pour y parvenir, quelqu'un qui ait de l'expérience et qui ne se trouve pas loin d'ici...

– J'ai une idée. (Je me suis redressé du mieux que me le permettaient mes blessures. Pas facile de prendre l'air assuré avec le nez ensanglanté et les vêtements couverts de marc de café.) Je connais quelqu'un qui pourrait m'aider. Il habite l'Upper East Side. Emmène-moi chez lui et je te récompenserai.

Meg a émis un son à mi-chemin entre le rire et l'éternuement.

– Tu vas me récompenser avec quoi ? (Elle s'est mise à sautiller de-ci de-là, cueillant les billets de vingt dollars éparpillés dans les ordures.) Je suis déjà en train de te prendre tout ton argent.

– Hé !

Elle m'a lancé mon portefeuille, qui ne contenait plus que le permis de conduire de Lester Papadopoulos.

– J'ai ton argent-eu, a chantonné Meg, j'ai ton argent-eu.

– Écoute, petite, ai-je dit en ravalant un grognement. Je ne vais pas rester mortel éternellement. Un jour, je redeviendrai un dieu. Et ce jour-là je récompenserai ceux qui m'auront aidé – et je châtierai ceux qui ne l'auront pas fait.

– Et comment tu sais ce qui va se passer, toi ? m'a-t-elle lancé, les poings sur les hanches. T'as déjà été mortel ?

– Eh bien figure-toi que oui. Deux fois ! Et les deux fois, mon châtiment a duré quelques années grand maximum !

– Ah ouais ? Et comment tu es redevenu tout diveux, après ?

– Le mot « diveux » n'existe pas, lui ai-je fait remarquer, même si ma sensibilité poétique se mettait déjà en quête de moyens de l'utiliser. En général Zeus exige que je travaille comme esclave pour un demi-dieu important. Par exemple le type dont je viens de parler, qui habite l'Upper East Side. Il serait parfait ! Je m'acquitte des tâches que m'assigne mon nouveau maître pendant quelques années. Du moment que j'affiche une bonne conduite, après j'ai le droit de rentrer à l'Olympe. Pour le moment, il faut juste que je reprenne des forces et que je réfléchisse à...

– Comment tu sais quel demi-dieu ?

J'ai tressailli.

– Pardon ?

– Quel demi-dieu tu dois servir, idiot.

– Je... euh. En général, c'est évident. Je tombe sur eux, comme par hasard. C'est pour ça que je veux aller dans l'Upper East Side. Mon nouveau maître revendiquera mes services et...

– Je suis Meg McCaffrey ! (Meg m'a envoyé une framboise à la figure.) Et je revendique tes services !

Au-dessus de nos têtes, le tonnerre a grondé dans le ciel gris, et le roulement s'est répercuté entre les tours de la ville tel un éclat de rire divin.

Le peu de fierté que j'avais encore s'est réduit à un filet d'eau glacée que j'ai senti me couler dans les chaussettes.

– Je suis tombé dans le panneau, hein ?

– Ouai ! On va bien se marrer ! s'est exclamée Meg en sautant sur place dans ses baskets rouges.

Au prix d'un gros effort, j'ai refoulé mon envie de pleurer.

– Tu es sûre que tu n'es pas Artémis déguisée en mortelle ?

– Je suis l'autre truc, a répondu Meg en comptant mon argent. Ce truc que tu as dit tout à l'heure. Un demi-dieu.

– Comment tu le sais ?

– Je le sais, c'est tout. (Elle m'a gratifié d'un sourire fat.) Et maintenant j'ai un acolyte qu'est un dieu et qui s'appelle Lester !

J'ai tourné le visage vers le ciel.

– S'il te plaît, Père ! J'ai compris le message. Ceci est au-delà de mes forces ! Je t'en prie !

Zeus ne m'a pas répondu. Il devait être trop occupé à enregistrer mon humiliation pour la poster sur Snapchat.

– Allez ! a fait Meg. C'est qui, le type que tu voulais voir ? Celui qui habite dans l'Upper East Side ?

– Un autre demi-dieu. Il sait comment aller à un camp d'entraînement pour demi-dieux où je pourrais m'abriter et trouver des conseils, de quoi manger et...

– Manger ? (Les oreilles de Meg se sont dressées, presque aussi pointues que les coins de ses lunettes papillon.) Manger de la vraie bonne bouffe ?

– Ben, normalement je ne me nourris que d'ambroisie, mais je suppose que oui.

– Alors c’est mon premier ordre ! Nous allons chercher ce type pour qu’il nous emmène à ton camp d’entraînement !

J’ai poussé un gros soupir. Cet esclavage s’annonçait long.

– Comme tu veux, ai-je répondu. Allons chercher Percy Jackson.

*Moi, hier diveux,
Aujourd'hui je suis miteux...
Haïku craint la rime*

Pendant que nous remontions Madison Avenue, je retournais mille questions dans ma tête : Pourquoi Zeus ne m'avait-il pas donné de manteau ? Pourquoi Percy Jackson habitait-il tout au nord de Manhattan ? Pourquoi les piétons me dévisageaient-ils ?

Je me suis demandé si mon aura divine commençait à revenir. Les New-Yorkais que nous croisions étaient peut-être frappés par ma beauté surnaturelle et le pouvoir qui irradiait de ma personne.

Meg McCaffrey a vite remis les pendules à l'heure :

– Tu pues. On croirait que quelqu'un vient de t'agresser.

– C'est la vérité ! J'ai été agressé et réduit en esclavage par une gamine.

– C'est pas de l'esclavage. (Elle a détaché une peau morte de son pouce d'un coup de dents et l'a recrachée par terre.) C'est plutôt une coopération mutuelle.

– Mutuel voulant dire que tu donnes des ordres et que je suis obligé de coopérer ?

– Ouai. (Elle s'est arrêtée devant une vitrine.) Regarde ! T'as vu comme tu crains ?

Je me suis trouvé face à mon reflet. Sauf que ce n'était pas mon reflet. Impossible. C'était le même visage que sur le permis de conduire de Lester Papadopoulos.

Je me serais donné dans les seize ans. J'avais des cheveux mi-longs, bruns et bouclés, style que j'avais affectionné pendant ma période athénienne et plus tard, dans les années 1970. Mes yeux étaient bleus. Mon visage n'était pas déplaisant, dans le genre bon

élève ringard, mais il était affligé d'un nez gonflé et violacé comme une aubergine, d'où avait coulé une hideuse moustache de sang coagulé sur ma lèvre supérieure. Pire encore, j'avais les joues couvertes d'une éruption qui ressemblait horriblement à... Mon cœur s'est serré.

– Damnation ! me suis-je exclamé. J'ai... j'ai de l'acné ?

Les dieux immortels n'ont pas d'acné. Cela fait partie de nos droits inaliénables. Pourtant, en me rapprochant de la vitrine, j'ai bien dû constater que ma peau était ravagée par des boutons et pustules purulents.

Brandissant les poings vers le ciel cruel, j'ai crié :

– Zeus, qu'ai-je fait pour mériter ça ?

– Tu vas te faire arrêter, m'a dit Meg en me tirant par la manche.

– Qu'est-ce que ça peut faire, maintenant que j'ai été transformé en adolescent boutonneux ? En plus je parie que je n'ai même pas...

Glacé par un atroce pressentiment, j'ai soulevé mon tee-shirt. J'avais le ventre couvert de bleus après ma chute dans la benne et tous les coups de pied qui avaient suivi. Mais, pire encore, j'étais *gras du bide*...

– Non ! non, non, non ! (J'ai titubé, espérant que mon pneu adipeux ne me suivrait pas.) Où sont passés mes abdos en tablette de chocolat ? Je n'ai jamais eu de bouée ! Pas une seule fois en quatre mille ans !

Meg a poussé son petit rire nasal.

– Arrête de pleurnicher, t'es très bien.

– Je suis gros !

– Tu es normal. Les gens normaux n'ont pas d'abdos en tablette de chocolat.

J'ai eu envie d'objecter que je n'étais pas « normal » et que je n'étais pas « les gens » mais, avec un désespoir accru, je me suis rendu compte que je rentrais à présent parfaitement dans cette catégorie.

De l'autre côté de la vitrine, un vigile me regardait avec un rictus de mauvais augure. Je me suis laissé entraîner par Meg et nous avons repris notre marche.

Elle sautillait, s'arrêtait de temps en temps pour ramasser une pièce ou se balancer autour d'un lampadaire. Cette gamine n'avait l'air perturbée ni par le froid, ni par le dangereux voyage qui nous attendait, ni par le fait que je souffrais d'acné.

– Comment peux-tu rester aussi calme ? lui ai-je demandé. Tu es une demi-déesse, tu chemines avec un dieu, et tu es en route pour un camp d'entraînement où tu devrais rencontrer d'autres jeunes comme toi. Rien de tout ça ne t'étonne ?

– Bah, tu sais. (Elle a fait une fusée avec un de mes billets de vingt dollars.) Moi, des trucs bizarres, j'en ai vu un max.

J'ai été tenté de lui demander s'il y avait plus bizarre que la matinée que nous venions de passer, puis je me suis dit que le stress de le découvrir serait peut-être insupportable.

– D'où viens-tu ?

– Je t'ai dit. De la ruelle.

– Non, mais... tes parents ? Ta famille ? Tes amis ?

Elle a eu l'air mal à l'aise et reporté son attention sur sa fusée à vingt dollars.

– On s'en fiche, a-t-elle répondu.

Mon aptitude exceptionnelle à lire dans le cœur des gens m'a montré qu'elle cachait quelque chose, mais c'était une attitude fréquente chez les demi-dieux. Pour des enfants bénis par la grâce d'avoir un parent immortel, ils étaient étonnamment chatouilleux sur la question de leurs origines.

– Et tu n'as jamais entendu parler de la Colonie des Sang-Mêlé ? ai-je repris. Ou du Camp Jupiter ?

– Nan, nan. (Elle a testé la pointe de sa fusée sur le bout de son doigt.) On est encore loin de chez Perry ?

– Percy. Je ne sais pas trop. Quelques pâtés de maisons, je crois.

Ma réponse a suffi à Meg. Elle est repartie en sautant et en jouant avec sa fusée. Arrivée au carrefour de la 72^e Rue, elle a traversé le passage piéton en faisant la roue : un tourbillon rouge-orange-vert si éblouissant que j'ai eu peur qu'elle se fasse écraser. Mais les automobilistes de New York sont très forts pour éviter les piétons tête en l'air.

Je suis arrivé à la conclusion que Meg était un demi-dieu sauvage. C'est rare, mais ça existe. Sans le soutien d'aucun réseau, sans avoir été découverte par d'autres demi-dieux ni pu bénéficier de l'entraînement nécessaire, elle était arrivée à survivre. Mais le vent allait tourner. En général, les monstres se mettent à chasser et tuer les jeunes héros vers l'âge de treize ans, quand leurs pouvoirs véritables commencent à se manifester. Meg n'en avait plus pour longtemps

avant la traque. Il était aussi vital pour elle d'être conduite à la Colonie des Sang-Mêlé que pour moi. Elle avait de la chance de m'avoir rencontré.

(Je sais, ce que je viens d'affirmer est une évidence ; tous ceux qui me rencontrent ont de la chance. Mais vous voyez ce que je veux dire.)

Si j'avais conservé ma personnalité omnisciente habituelle, j'aurais pu lire le destin de Meg. J'aurais pu sonder son âme et y trouver tout ce que j'avais besoin de savoir sur sa lignée divine, ses pouvoirs, ses motivations et ses secrets.

À présent, j'étais aveugle à de telles choses. Et si j'avais la certitude qu'il s'agissait d'une demi-déesse, c'était uniquement parce qu'elle avait revendiqué mes services avec succès : Zeus avait confirmé son droit sur moi par un grondement de tonnerre. Je sentais ce lien de servitude m'envelopper comme un linceul en peaux de bananes, collant et serré. Qui que fût Meg McCaffrey et quelles que fussent les voies qui lui avaient permis de me trouver, nos destinées étaient désormais étroitement liées.

C'était presque aussi gênant que d'avoir de l'acné.

Arrivés à la 82^e Rue, nous avons obliqué vers l'est.

Quelques blocs plus tard, nous étions à la Deuxième Avenue et j'ai commencé à reconnaître le quartier, avec ses rangées d'immeubles, ses quincailleries, ses supérettes et ses restaurants indiens. Je savais que Percy Jackson habitait quelque part par là, mais à force de me déplacer en char du soleil, j'avais un sens de l'orientation du type Google Earth. Je n'avais pas l'habitude de me déplacer au sol.

Et puis, dans cette enveloppe mortelle, ma mémoire infailible était devenue... faillible. Mes pensées étaient envahies par des craintes et des besoins de mortel. Je voulais manger. Je voulais aller aux toilettes. Mon corps me faisait mal. Mes vêtements puaient. J'avais l'impression d'avoir le cerveau bourré de coton mouillé. Franchement, comment faites-vous, les humains, pour supporter tout ça ?

À peine avons-nous couvert quelques pâtés de maisons de plus qu'il s'est mis à pleuvoir de la neige fondue. Meg a essayé d'attraper des gouttes avec sa langue, ce qui m'a paru terriblement inefficace comme moyen de se désaltérer – et de l'eau sale, en plus. Avec un frisson, je me suis concentré sur des pensées plus riantes : les Bahamas, les Neuf Muses en parfaite harmonie, les nombreux et

horribles châtiments que j'infligerai à Cade et Mikey quand je serai redevenu un dieu.

Je me demandais toujours qui était leur patron et comment il avait pu savoir en quel point de la Terre j'allais tomber. Aucun mortel n'aurait pu le découvrir. D'ailleurs, plus j'y réfléchissais, moins je voyais comment même un dieu (à part moi) aurait pu prévoir l'avenir avec une telle précision. Après tout, j'étais depuis des millénaires le dieu de la prophétie, maître de l'Oracle de Delphes et grand dispensateur en aperçus de top niveau du destin à venir.

Je ne manquais pas d'ennemis, bien sûr. Je suis tellement de la bombe, il est bien naturel que ça me vaille des jalousies de tous bords. Mais je ne voyais qu'un seul adversaire susceptible de prédire mon avenir. Et celui-là, s'il se lançait à ma recherche alors que j'étais dans cet état d'affaiblissement...

J'ai réprimé cette pensée. J'avais assez de soucis comme ça ; pas la peine de jouer à me faire peur avec des hypothèses.

Nous avons ratissé les rues qui bordaient l'avenue, l'une après l'autre, en regardant les noms des boîtes aux lettres et des interphones. Vous n'imaginez pas le nombre de Jackson qui habitent dans l'Upper East Side. C'est d'un pénible !

Au bout de plusieurs vaines tentatives, nous avons tourné au coin d'une rue et là, garée sous un lilas des Indes, j'ai repéré une Prius bleue, vieux modèle. Son capot portait les marques reconnaissables entre toutes des sabots d'un pégase. (D'où tirais-je une telle certitude ? Je m'y connais en marques de sabot. En plus les chevaux ordinaires ne galopent pas sur des Toyota. Les Pégases, en revanche, le font souvent.)

– Ah, ah, ai-je dit à Meg. On approche.

Au milieu de la rue, j'ai reconnu l'immeuble : un petit bâtiment de briques de quatre étages avec des climatiseurs rouillés accrochés aux fenêtres.

– *Ta-dam !* me suis-je exclamé.

Meg a pilé net devant le perron, comme si elle se heurtait à une barrière invisible, et s'est retournée vers la Deuxième Avenue. Une lueur paniquée flottait dans ses yeux noirs.

– Qu'est-ce qu'il y a ? ai-je demandé.

– J'ai eu l'impression de les revoir.

– Qui ça ? (J'ai suivi son regard, mais n'ai rien remarqué

d'anormal.) Les voyous de la ruelle ?

– Non. Deux... (Elle a agité les doigts.) Deux tas brillants.

Mon poulx est passé d'un tempo *andante* à un *allegretto* enlevé.

– Des tas brillants ? Pourquoi tu n'as rien dit ?

Elle a tapoté une de ses branches de lunettes.

– Je t'ai déjà dit, je vois plein de trucs bizarres. En général ça me gêne pas, mais...

– Mais s'ils nous suivent, c'est mauvais signe.

J'ai de nouveau balayé la rue du regard. Rien de suspect à l'horizon, mais je ne doutais pas une seconde que Meg ait vu des tas brillants. Beaucoup d'esprits aiment apparaître sous cette forme. Mon propre père, Zeus, avait revêtu cette apparence, une fois, pour séduire une mortelle. (Ne me demandez pas en quoi ça a pu plaire à la mortelle.)

– Il faut qu'on entre, ai-je dit. Percy Jackson va nous aider.

Meg hésitait toujours. Elle s'était montrée intrépide pour bombarder mes agresseurs de fruits pourris dans la ruelle, mais à présent elle paraissait réticente à appuyer sur le bouton de la sonnette. Il m'est venu à l'esprit qu'elle avait peut-être déjà rencontré des demi-dieux et que ça s'était mal passé.

– Meg, lui ai-je dit, je sais bien que certains demi-dieux sont des vauriens. J'aurais des histoires à te raconter sur tous ceux que j'ai été obligé de tuer ou de transformer en végétaux.

– En végétaux ?

– Percy Jackson a toujours été fiable, tu n'as rien à craindre. En plus, il m'aime bien. C'est moi qui lui ai appris tout ce qu'il sait.

– C'est vrai ? a-t-elle demandé en fronçant les sourcils.

Quelle innocence délicieuse... Elle ignorait tant de choses évidentes !

– Bien sûr. Allez, montons.

J'ai sonné à l'interphone. Un instant plus tard, une voix de femme un peu brouillée a répondu :

– Oui ?

– Bonjour. C'est Apollon.

Un silence, peuplé seulement de parasites.

– Le dieu Apollon, ai-je précisé, au cas où. Est-ce que Percy est là ?

Des parasites, de nouveau, puis une conversation étouffée entre deux personnes. J'ai entendu le déclic de la porte de l'immeuble et je

l'ai poussée. Juste avant d'entrer, j'ai perçu un bref mouvement du coin de l'œil. J'ai tourné la tête mais cette fois-ci non plus, je n'ai rien vu.

– Qu'est-ce qu'il y a ? a demandé Meg.

– Oh, sans doute rien, ai-je répondu d'un ton léger. (Je n'avais pas envie que Meg détaille alors que nous étions à deux doigts de trouver un refuge. Nous étions liés, maintenant. Si elle me l'ordonnait, je devais la suivre, or l'idée de passer ma vie avec elle dans la ruelle n'était pas pour me séduire.) Montons. Nous ne pouvons pas faire attendre nos hôtes.

Après tout ce que j'avais fait pour Percy Jackson, je m'attendais à ce qu'il soit fou de joie de me voir. Des larmes d'émotion, quelques offrandes brûlées en mon honneur et une petite fête pour m'accueillir, voilà qui aurait été de circonstance.

Au lieu de quoi le jeune homme a ouvert la porte de son appartement et dit :

– Pourquoi ?

Une fois de plus, j'ai été frappé par sa ressemblance avec son père, Poséidon. Les mêmes yeux bleu-vert, la même crinière brune, le même beau visage qui pouvait passer si facilement de l'amusement à la colère. En revanche, Percy Jackson n'avait pas adopté le style vestimentaire de Poséidon, shorts de plage et chemises hawaïennes. Il portait des jeans déchirés et un sweat à capuche avec les mots « Équipe de natation d'AHS » surpiqués sur le devant.

Meg a reculé en se cachant derrière moi.

J'ai tenté un sourire.

– Percy Jackson, reçois mes bénédictions ! J'ai besoin d'aide.

Les yeux de Percy m'ont quitté pour se poser sur Meg.

– Qui est ton amie ?

– Je te présente Meg McCaffrey, ai-je dit. Une demi-déesse qu'il faut emmener à la Colonie des Sang-Mêlé. Elle m'a défendu contre deux voyous des rues.

– Sauvé... (Percy a scruté mon visage meurtri.) Vous voulez dire que ce look d'ado qui s'est fait casser la figure n'est pas juste un déguisement ? Mais qu'est-ce qui vous est arrivé ?

– Je crois avoir évoqué les voyous.

– Mais vous êtes un dieu.

– Enfin... *j'étais* un dieu.

Percy a écarquillé les yeux.

– En plus, ai-je ajouté, je suis quasiment sûr que nous sommes suivis par des esprits malins.

Si je ne savais pas combien Percy m'adorait, j'aurais juré qu'il était à deux doigts d'asséner son poing sur mon nez déjà cassé.

– Bon, a-t-il soupiré, entrez.

La maison Jackson

Pas de trône d'or pour les hôtes

Mais on est où, mec ?

Il y a autre chose que je n'ai jamais compris : comment vous, les mortels, pouvez-vous habiter dans des lieux aussi exigus ? Où est votre fierté ? Votre sens de l'élégance ?

L'appartement des Jackson n'avait pas de salle du trône, pas de colonnades, pas de terrasse ou de salle de banquet, pas même de thermes. Il se composait d'un minuscule salon-salle à manger avec une cuisine à l'américaine et d'un unique couloir qui desservait, je suppose, les chambres à coucher. Il était au quatrième étage, et si je n'étais pas exigeant au point de vouloir un ascenseur, j'ai trouvé très étrange qu'il n'y ait pas de plateforme d'atterrissage pour les chars ailés. Que faisaient-ils quand ils avaient des invités venus du ciel ?

Devant le plan de travail de la cuisine se tenait une mortelle d'une quarantaine d'années au charme exceptionnel. Ses longs cheveux châtain étaient striés de quelques fils argentés, mais ses yeux pétillants, son sourire vif et sa robe *tie and dye* aux couleurs gaies lui donnaient l'air plus jeune. Elle préparait un smoothie. Nous voyant, elle a éteint le mixeur et a fait le tour du plan de travail.

– Par la Sibylle sacrée ! me suis-je exclamé. Madame, qu'est-il arrivé à votre abdomen ?

La femme a pilé net, l'air interloqué, puis baissé les yeux sur son ventre étonnamment gonflé.

– Ben, je suis enceinte de sept mois, a-t-elle dit.

J'avais envie de pleurer pour elle. Porter un tel poids ne me semblait pas naturel. Ma sœur, Artémis, avait une expérience de sage-femme, mais j'avais toujours estimé que c'était un volet des arts de la

guérison qu'il valait mieux laisser à d'autres.

– Comment supportez-vous cela ? ai-je demandé. Ma mère, Léo, a été affligée d'une longue et douloureuse grossesse, mais seulement parce que Héra l'avait maudite. Êtes-vous maudite ?

Percy s'est approché de moi.

– Euh, Apollon ? Elle n'est pas maudite. Et merci de ne pas parler d'Héra, d'accord ?

– Pauvre femme, ai-je continué en secouant la tête. Une déesse n'accepterait pas d'être encombrée de la sorte. Elle accoucherait dès que l'envie l'en prendrait.

– Ce serait bien, en est convenue la femme.

Percy Jackson a tousoté.

– Oui, bon. Maman, je te présente Apollon et son amie Meg. Les gars, je vous présente ma mère.

La mère de Jackson a souri et nous a serré la main, tout en disant :

– Appelez-moi Sally.

Elle a plissé les yeux en examinant mon nez tuméfié.

– Houlà, ça doit faire mal. Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'ai essayé de le lui expliquer, mais les mots me sont restés dans la gorge. Moi, le dieu de la poésie à la langue d'or et d'argent, je ne pouvais me résoudre à raconter ma disgrâce à cette femme généreuse.

J'ai compris pourquoi Poséidon s'était tellement épris d'elle. Sally Jackson alliait avec un équilibre parfait compassion, force et beauté. Elle faisait partie de ces rares mortelles capables d'entrer en contact spirituel avec un dieu d'égal à égale : sans être terrifiées par nous ni avides de ce que nous avons à offrir, mais dans une véritable camaraderie.

Si j'étais encore immortel, je crois bien que je lui aurais conté fleurette, moi aussi. Mais j'étais un garçon de seize ans, à présent. Mon enveloppe mortelle commençait à affecter mon état d'esprit. Je voyais Sally Jackson comme une maman – ce qui me consternait et me gênait. Je me suis demandé depuis combien de temps je n'avais pas appelé ma propre mère. À mon retour à l'Olympe, ce serait bien que je l'invite à déjeuner.

– Vous savez quoi ? (Sally m'a tapoté l'épaule.) Percy peut vous aider à nettoyer votre nez et mettre un pansement.

– Ah bon ? a fait Percy.

Sally lui a adressé un imperceptible haussement de sourcils

maternels.

– Il y a une trousse de secours dans ta salle de bains, chéri. Apollon peut prendre une douche et mettre des vêtements dont tu ne te sers pas. Vous faites à peu près la même taille, tous les deux.

– Alors ça, a dit Percy, c'est vraiment déprimant.

Sally a pris doucement le menton de Meg dans sa main. Heureusement, Meg ne l'a pas mordue. Sally avait toujours une expression rassurante et gentille, mais je lisais son inquiétude dans ses yeux. Clairement, elle se demandait : *Qui a habillé cette pauvre fille en feu tricolore ?*

– J'ai des vêtements qui pourraient t'aller, ma puce, a-t-elle dit. D'avant la grossesse, bien sûr. Viens, on va te faire un brin de toilette. Ensuite on te trouvera quelque chose à manger.

– J'aime manger, a marmonné Meg.

Sally a éclaté de rire.

– Eh bien, ça nous fait un point commun. Percy, occupe-toi d'Apollon. On se retrouve ici tout à l'heure.

En un rien de temps, j'ai pris une douche, désinfecté et pansé mon nez et enfilé d'anciens vêtements de Percy Jackson. Percy m'a laissé me débrouiller seul et je lui en ai été reconnaissant. Il m'a proposé de l'ambroisie et du nectar – la nourriture et la boisson des dieux – pour guérir mes blessures, mais j'ai craint que ce ne soit risqué d'en absorber dans mon état actuel. Mieux valait ne pas me consumer de l'intérieur, j'ai préféré m'en tenir aux remèdes pour mortels.

Après avoir fini, j'ai examiné mon visage tuméfié dans le miroir de la salle de bains. L'angoisse existentielle de l'adolescent avait peut-être imbibé les fibres des vêtements car je me sentais plus que jamais comme un lycéen qui fait la gueule. Je me disais que ma punition était complètement injuste, que mon père était un naze et que personne dans l'histoire des temps n'avait jamais connu des problèmes tels que les miens.

Tout cela était véridique, empiriquement parlant. Aucune exagération de ma part.

Mais au moins, apparemment, mes blessures cicatrisaient-elles plus vite que celles d'un simple mortel. Mon nez n'était presque plus gonflé. Mes côtes étaient encore endolories mais je n'avais plus l'impression qu'on tricotait à l'intérieur de ma poitrine avec des

aiguilles chauffées à blanc.

La guérison accélérée, c'était la moindre des choses que Zeus pouvait m'accorder. J'étais un dieu des arts thérapeutiques, quand même. Zeus voulait sans doute que je me rétablisse rapidement pour pouvoir endurer de nouvelles souffrances, il n'empêche, je lui en étais reconnaissant.

Je me suis demandé si je devais faire un petit feu dans le lavabo de Percy Jackson, brûler quelques bandes Velpeau en remerciement, mais j'ai estimé que ça mettrait l'hospitalité des Jackson à rude épreuve.

J'ai regardé le tee-shirt noir que Jackson m'avait donné. Il portait sur le devant le logo de Led Zeppelin : Icare tombant du ciel, ailes déployées. Je n'avais rien contre Led Zeppelin. C'était moi qui avais inspiré les meilleures chansons du groupe. Mais je soupçonnais Percy de m'avoir donné ce tee-shirt en manière de plaisanterie : la chute du ciel. Très drôle. Je n'avais pas besoin d'être le dieu de la poésie pour capter la métaphore. J'ai décidé de m'abstenir de tout commentaire, ça lui ferait trop plaisir.

J'ai inspiré à fond. Puis je me suis regardé dans le miroir et adressé mon mantra de motivation habituel : « Tu es sublime et les gens t'adorent ! »

Et je suis sorti affronter le monde.

Percy, assis sur son lit, examinait la traînée de gouttes de sang que mon passage avait laissé sur sa moquette.

– Je suis désolé, ai-je dit.

– En fait, a répondu Percy en écartant les mains, j'étais en train de penser à la dernière fois où j'ai saigné du nez.

– Ah...

Le souvenir m'est revenu, confus et incomplet cependant. Athènes. L'Acropole. Nous autres, les dieux, avons combattu aux côtés de Percy Jackson et de ses camarades. Nous avons vaincu une armée de géants mais une goutte du sang de Percy avait touché le sol, ce qui avait réveillé Gaïa, notre mère la Terre, et elle n'était pas de bonne humeur.

C'est alors que Zeus s'était retourné contre moi. Il m'avait accusé d'être à l'origine de toute la crise, rien que parce que Gaïa avait convaincu un de mes rejetons, un certain Octave, de précipiter les demi-dieux grecs et les demi-dieux romains dans une guerre civile qui avait failli causer la destruction de la civilisation humaine. Seulement je vous demande : en quoi était-ce ma faute ?

Zeus avait persisté à me tenir responsable de la mégalomanie d'Octave. D'après lui, le garçon avait hérité de mon égocentrisme. C'est ridicule. J'ai une conscience de moi-même bien trop exacerbée pour être égocentrique.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé ? (La voix de Percy m'a arraché à mes pensées.) La guerre a fini en août. On est en janvier.

– Ah oui ?

Le temps hivernal aurait dû attirer mon attention, mais je n'avais pas pris le temps d'y réfléchir.

– La dernière fois que je vous ai vu, Zeus vous engueulait à l'Acropole. Et puis, bam ! il vous a pulvérisé. Et ça fait six mois que personne n'a entendu parler de vous.

J'ai fouillé dans ma mémoire, malheureusement les souvenirs de ma vie de dieu avaient plus tendance à s'embrouiller qu'à me revenir. Que s'était-il passé durant ces six derniers mois ? Avais-je été plongé dans une sorte de stase ? Zeus avait-il mis tout ce temps-là à décider de mon sort ? Peut-être avait-il eu de bonnes raisons d'attendre ce moment précis pour me précipiter sur Terre.

La voix de Père résonnait encore à mes oreilles : *Ta faute. Ton châtimement*. Mon sentiment de honte était encore neuf et brûlant comme si nous venions d'avoir cette conversation, mais je ne pouvais en être certain.

Après avoir vécu tant de millénaires, j'avais du mal à garder la notion du temps, même dans des circonstances optimales. Il pouvait m'arriver d'entendre un son sur Spotify et de me dire : « Tiens, c'est nouveau ! » Et puis je me rendais compte que c'était le concerto pour piano en *ré* mineur n° 20 de Mozart, qui datait de deux siècles. Ou bien de me demander pourquoi Hérodote, l'historien, n'était pas dans mes contacts. Pour me souvenir ensuite qu'Hérodote n'avait pas de smartphone vu qu'il était mort à l'âge de fer.

C'est très irritant, cette rapidité à laquelle vous mourez, vous autres.

– Je... je ne sais pas où j'étais, ai-je avoué. J'ai des trous de mémoire.

Le visage de Percy s'est crispé.

– J'ai horreur des trous de mémoire. L'année dernière j'ai perdu un semestre entier à cause d'Héra.

– Ahoui. (Je ne me souvenais pas vraiment de ce dont parlait

Percy Jackson. Pendant la guerre contre Gaïa, je m'étais surtout concentré sur mes propres exploits, des plus fabuleux. Mais j'imagine que ses compagnons et lui devaient avoir traversé quelques petites épreuves.) Enfin, ne t'inquiète pas ! ai-je dit. Il y a toujours de nouvelles occasions de conquérir la gloire ! C'est pour ça que je suis venu te demander secours !

De nouveau, il a eu cette expression déconcertante : comme s'il avait envie de me balancer un coup de pied, alors que je savais pertinemment qu'il luttait pour contenir sa gratitude.

– Écoutez, mec...

– Est-ce que tu peux éviter de m'appeler « mec » ? Ça me rappelle cruellement mon état d'homme.

– OK. Écoutez, Apollon, je peux vous conduire à la Colonie des Sang-Mêlé, Meg et vous, si c'est ce que vous voulez. Je ne dis jamais non à un demi-dieu qui a besoin d'aide...

— Merveilleux ! As-tu autre chose que la Prius ? Une Maserati, peut-être ? Ou même une Lamborghini.

– Par contre, a poursuivi Percy, il n'est pas question que je m'engage dans une autre Grande Prophétie ou quoi que ce soit du genre. J'ai fait des promesses.

Je l'ai dévisagé sans comprendre.

– Des promesses ?

Percy a croisé les mains. Il avait de longs doigts souples, des doigts de musicien.

– J'ai loupé une bonne partie de ma classe de première l'année dernière à cause de la guerre contre Gaïa. Là, j'ai passé tout l'automne à rattraper mes cours. Si je veux aller à la fac avec Annabeth à la rentrée prochaine, il faut que j'évite les ennuis et que j'en finisse avec le lycée.

– Annabeth. (Le nom me disait quelque chose.) C'est la blonde qui fait peur ?

– Je lui ai promis de ne pas me faire tuer en son absence.

– Elle est partie ?

Percy a vaguement agité la main vers le nord.

– Elle est allée passer quelques semaines à Boston. Une urgence familiale. Le truc, c'est que...

– Es-tu en train de me dire que tu ne peux pas te mettre à mon service sans partage pour me rendre à mon trône ?

– Euh... en quelque sorte, a-t-il répondu en tendant le bras vers la porte de sa chambre. En plus, ma mère est enceinte. Je vais avoir une petite sœur. J'aimerais être là pour la connaître.

– Bon, ça je comprends. Quand Artémis est née...

– Je croyais que vous étiez jumeaux ?

– Je l'ai toujours considérée comme ma petite sœur.

Percy a fait la moue.

– Enfin bref, a-t-il dit, il y a ça qui se passe pour ma mère, plus son premier roman qui va sortir au printemps, donc j'aimerais rester en vie assez longtemps pour...

– Merveilleux ! Rappelle-lui de brûler les bonnes offrandes. Calliope est très susceptible quand les romanciers oublient de la remercier.

– D'accord. Mais ce que je disais, c'est que je peux pas me lancer dans une autre quête délirante. Je peux pas faire ça à ma famille.

Percy a tourné la tête vers sa fenêtre. Sur le rebord, il y avait une plante aux feuilles gris argent fines et ciselées – peut-être une dentelle de lune.

– J'ai causé assez de frayeurs à ma mère pour toute une vie. Elle m'a pratiquement pardonné d'avoir disparu l'année dernière, mais je lui ai promis, ainsi qu'à Paul, que ça n'arriverait plus.

– Paul ?

– Mon beau-père. Il est à une formation pour enseignants, aujourd'hui. C'est quelqu'un de bien.

– Je vois.

Je ne voyais pas du tout, en fait, mais je voulais en revenir à mes problèmes. C'était Percy tout craché d'avoir détourné la conversation sur lui. C'est triste, mais c'est une forme d'égoïsme que je rencontre souvent chez les demi-dieux.

– Tu n'es pas sans comprendre que je dois trouver un moyen de regagner l'Olympe, ai-je dit. Ce qui impliquera probablement un grand nombre de rudes épreuves et une chance élevée de mourir. Peux-tu refuser une telle gloire ?

– Ouais, je peux, sans trop de problème. Désolé.

J'ai pincé les lèvres. Ça me déçoit toujours quand les mortels font passer leur vie en premier, refusant de voir la situation dans son ensemble – l'importance qu'il y a à me faire passer, moi, en premier –, mais je ne devais pas oublier que ce jeune homme m'avait déjà aidé

en de nombreuses occasions. Il méritait ma mansuétude.

— Je comprends, ai-je dit avec magnanimité. Voudras-tu, au moins, nous accompagner à la Colonie des Sang-Mêlé ?

– Ça, je peux.

Percy a plongé la main dans la poche de son sweat et en a sorti un stylo bille. J'ai cru un instant qu'il allait me demander mon autographe. Si vous saviez, ça m'arrive tout le temps. Puis je me suis souvenu que son stylo était la forme déguisée de son épée, Turbulence.

Il a souri et une étincelle de cette vieille espièglerie de demi-dieu a brillé dans son regard.

– Allons voir si Meg est partante pour une excursion.

Guacamole sept couches
Cookies au chocolat bleus
Oh, j'adore cette femme

Sally Jackson était une sorcière digne de rivaliser avec Circé. Elle avait transformé Meg, la gamine des rues, en une jeune fille incroyablement jolie. Le casque de cheveux noirs de Meg était brillant et bien coiffé. Son visage rond ne présentait plus la moindre trace de crasse. Ses lunettes papillon étaient parfaitement nettoyées, de sorte que les strass de la monture étincelaient. Meg avait tenu à garder ses vieilles baskets rouges, mais elle portait un legging noir tout neuf et une tunique moirée dans différents tons de vert qui lui arrivait aux genoux.

Mme Jackson avait trouvé le moyen de conserver l'ancien style de Meg tout en le rendant plus flatteur. La gamine avait maintenant un petit air de lutin de printemps qui me faisait beaucoup penser à une dryade. En fait...

Je me suis senti brusquement submergé par l'émotion. J'ai ravalé un sanglot.

– Quoi ? Je suis si moche que ça ? s'est écriée Meg en faisant la grimace.

– Pas du tout, ai-je bredouillé. C'est juste que...

Tu me rappelles quelqu'un, aurais-je voulu dire. Mais je n'ai pas osé lancer cette conversation. Deux mortels, seulement, m'avaient brisé le cœur. Tant de siècles avaient passé, pourtant je ne pouvais pas penser à elle, je ne pouvais pas prononcer son nom sans sombrer dans le désespoir.

Ne vous méprenez pas. Je n'étais pas attiré par Meg. J'avais seize ans (ou quatre mille et quelques, selon le point de vue). Meg était une

gamine de douze ans très immature. Mais telle que je la voyais maintenant, elle aurait pu être la fille de mon ancien amour... si mon ancien amour avait vécu assez longtemps pour avoir des enfants.

C'était trop douloureux. J'ai détourné les yeux.

– Bon, a dit Sally Jackson avec une bonne humeur forcée. Si j'allais préparer le déjeuner ? Je vous laisse... euh, bavarder tous les trois.

Elle a lancé un regard inquiet à Percy et s'est dirigée vers le coin cuisine, les mains posées sur son ventre en un geste protecteur.

Meg s'est assise au bord du canapé.

– Percy, ta mère est tellement normale.

– Euh, merci.

Il a retiré une pile de manuels de la table basse et les a posés par terre.

– Je vois que tu aimes étudier, lui ai-je dit. Bravo.

Percy s'est renfrogné, avant de rétorquer :

– Je déteste ça. L'université de la Nouvelle-Rome a promis de me prendre, en plus ils me donnent une bourse d'études, montant maximum et tout, mais quand même, ils exigent que je réussisse à toutes les matières du lycée et que j'aie de bonnes notes à mes examens. Vous vous rendez compte ? Et en plus, je dois passer le TSAPF.

– Le *quoi* ? a demandé Meg.

– C'est un examen pour demi-dieux, lui ai-je expliqué. Le Test Standard des Aptitudes et Pouvoirs Fous.

– C'est ça que ça veut dire ? a demandé Percy en levant un sourcil.

– Tu peux me croire, c'est moi qui ai écrit les parties sur l'analyse de la musique et de la poésie.

– Je ne vous le pardonnerai jamais.

– Alors, a demandé Meg en balançant les jambes, t'es vraiment un demi-dieu ? Comme moi ?

– Eh oui. (Percy s'est affalé dans le fauteuil, ne me laissant comme choix que le canapé, à côté de Meg.) C'est mon père, le côté divin : Poséidon. Et toi, tes parents ?

Les jambes de Meg se sont immobilisées. Elle a rivé les yeux sur ses mains aux doigts mordillés, sur ses deux chevalières ornées de croissants étincelants.

– Je ne les ai pas beaucoup connus, a-t-elle dit.

Percy a hésité.

– Une famille d'accueil ? Des beaux-parents ?

J'ai pensé à une plante, le mimosa pudique, qu'a créée le dieu Pan. Dès qu'on effleure ses feuilles, la plante se referme de façon défensive. Meg jouait au mimosa, se repliant sur elle-même en réponse aux questions de Percy.

– Désolé, a dit ce dernier en levant les mains. Je ne voulais pas être indiscret. (Il m'a lancé un regard inquisiteur.) Alors, comment vous vous êtes rencontrés, tous les deux ?

Je lui ai raconté l'histoire. Il se peut que j'aie exagéré mon courage face à Cade et Mikey – mais seulement pour l'effet narratif, vous comprenez.

J'ai fini mon récit et Sally Jackson est revenue, déposant devant nous un bol de chips de maïs et une cocotte en Pyrex qui contenait une savante superposition de couches de différentes couleurs, comme les strates d'une roche sédimentaire.

– Je reviens avec les sandwichs, a-t-elle dit, mais il me restait un peu de guacamole à sept couches.

– Miam. (Percy a planté une chips dans le plat.) Je vous préviens, les gars, elle est assez célèbre pour son guacamole aux sept parfums.

Sally lui a ébouriffé les cheveux.

– Il y a une couche de guacamole, bien sûr, a-t-elle expliqué, une de crème fraîche, une de haricots frits, une de concassé de tomates...

– Sept couches ? (Je l'ai regardée, stupéfait.) Vous saviez que le sept était mon chiffre sacré ? Vous avez créé ce plat en mon honneur ?

Sally s'est essuyé les mains sur son tablier.

– En fait, a-t-elle dit, je ne peux pas m'arroger ce mérite...

– Vous êtes trop modeste ! (J'ai goûté le guacamole. C'était presque aussi bon que des nachos à l'ambrosie.) Vous aurez la gloire immortelle pour ce plat, Sally Jackson !

– C'est gentil. (Elle a fait un geste vers la cuisine.) Je reviens.

Quelques instants plus tard, nous dévorions des sandwichs au blanc de dinde, des chips et du guacamole, le tout accompagné de smoothies à la banane. Meg mangeait comme un hamster : elle enfournait plus de nourriture dans sa bouche qu'elle ne pouvait mâcher. J'avais le ventre plein, mon bonheur était total. Et il me venait l'étrange envie d'allumer une Xbox et de jouer à *Call of Duty*.

– Percy, ai-je dit, ta mère est exceptionnelle.

– Merci, je suis au courant, a-t-il répondu en finissant son

smoothie. Pour en revenir à votre histoire, vous êtes obligé de servir Meg, maintenant ? Vous vous connaissez à peine.

– Et même moins que ça ! Il n'empêche que oui. Désormais mon sort est lié à celui de la jeune McCaffrey.

– Nous *coopérons*, a dit Meg, qui semblait décidément raffoler de ce mot.

Percy a sorti son stylo bille de sa poche et s'est mis à tapoter la pointe sur son genou, l'air pensif.

– Et cette transformation en humain, m'a-t-il demandé, vous dites que vous avez déjà vécu ça deux fois ?

– Pas de mon plein gré, crois-moi. La première fois, c'était après une petite rébellion à l'Olympe. Nous avons tenté de renverser Zeus.

– Ça a pas dû trop plaire ça, hein ? a dit Percy avec une moue éloquente.

– C'est à moi qu'on a fait porter le chapeau, bien sûr. Ah, et à ton père, Poséidon, aussi. On s'est retrouvés tous les deux expédiés sur Terre en mortels et obligés de servir Laomédon, le roi de Troie. Il était dur, comme maître. Il refusait même de nous payer notre travail !

Meg a failli s'étrangler avec son sandwich.

– Faut que je te paie ?

J'ai eu la vision terrifiante de Meg essayant de me payer en capsules de bouteilles, billes et bouts de ficelle colorée.

– Ne t'inquiète pas, me suis-je empressé de lui dire. Je ne vais pas te présenter la note. Mais comme je vous le disais, la deuxième fois où je suis devenu mortel, Zeus s'est fâché parce que j'avais tué quelques-uns de ses Cyclopes.

Percy a froncé les sourcils.

– C'est pas cool, ça, mec. Mon frère est un Cyclope.

– Mais c'étaient de mauvais Cyclopes ! ai-je protesté. Ils avaient fabriqué l'éclair de foudre qui avait tué un de mes fils !

Meg s'est mise à sauter sur le bras du canapé.

– Le frère de Percy est un Cyclope ! C'est ouf !

J'ai inspiré à fond en m'efforçant de me recentrer.

– Bref, j'étais asservi à Admète, le roi de Thessalie. C'était un bon maître. Je l'aimais tellement que j'ai fait avoir des veaux jumeaux à toutes ses vaches.

– Je peux avoir des bébés vaches ? a demandé Meg.

– Eh bien, Meg, pour commencer il faudrait que tu aies des

mamans vaches. Tu comprends...

Percy m'a coupé la parole :

– Je récapitule. Vous devez servir Meg pendant... ?

– Une durée indéterminée, ai-je dit. Sans doute un an. Peut-être plus.

– Et pendant cette période...

– Nul doute que je serai soumis à de nombreuses épreuves et adversités.

– Comme de me procurer mes vaches, a dit Meg.

J'ai serré les dents.

– J'ignore encore de quoi ces épreuves seront faites. Mais si je les surmonte sans broncher et fais la preuve de ma valeur, Zeus me pardonnera et me permettra de redevenir un dieu.

Percy n'a pas eu l'air convaincu. Peut-être parce que je ne l'étais pas moi-même. Je n'avais d'autre choix que de croire que mon châtiment mortel était temporaire, comme les deux fois précédentes. Pourtant Zeus avait une règle stricte qui valait aussi bien pour le baseball que pour les condamnations : deux récidives et tu es exclu définitivement. Mon seul espoir était qu'elle ne s'applique pas à moi.

– J'ai besoin de temps pour trouver mes repères, ai-je dit. Lorsque nous serons arrivés à la Colonie des Sang-Mêlé, je pourrai faire le point avec mon ami Chiron. Je pourrai voir quels pouvoirs divins j'ai conservés dans cette forme.

– Si tant est que tu en aies conservé, a dit Percy.

– Mieux vaut être optimiste.

Percy s'est renfoncé dans son fauteuil, puis nous a demandé :

– Est-ce que vous avez idée de l'espèce d'esprits qui vous suivent ?

– Des tas brillants, a dit Meg. Ils étaient brillants et ils ressemblaient... à des tas.

Percy a hoché gravement la tête.

– Ce sont les pires.

– Peu importe, ai-je dit. Quelle que soit leur espèce, nous devons fuir. Une fois à la colonie, la barrière magique me protégera.

– Et moi ? a demandé Meg.

– Oui, oui, toi aussi.

– Apollon, a dit Percy, les sourcils froncés, si vous êtes véritablement mortel, je veux dire mortel à cent pour cent, est-ce que vous pourrez entrer à la Colonie des Sang-Mêlé ? Pas sûr...

J'ai senti le guacamole aux sept parfums peser dans mon estomac.

– S'il te plaît, ne dis pas des choses pareilles. Bien sûr que j'entrerais. Il le faut.

– Mais vous pourriez être blessé dans les combats, maintenant. (Percy a réfléchi.) En même temps, peut-être que les monstres vous ignoreraient, vu que vous n'êtes pas important.

– Arrête !

J'avais les mains qui tremblaient. C'était déjà assez traumatisant d'être réduit à l'état de mortel ; la pensée d'être exclu de la colonie, d'être *sans importance*... Non. C'était tout bonnement impossible.

– Je suis certain d'avoir conservé certains pouvoirs, ai-je rétorqué. Ma beauté, par exemple, si seulement je pouvais me débarrasser de cette acné et perdre un peu de ventre. Je dois bien avoir d'autres facultés !

Percy s'est tourné vers Meg.

– Et toi ? Il paraît que tu assures méchamment, au sac-poubelle. Est-ce que tu as d'autres dons qu'on devrait connaître ? Invoquer la foudre ? Faire exploser des toilettes ?

– C'est pas un pouvoir, ça, a dit Meg avec un sourire hésitant.

– Bien sûr que si ! s'est exclamé Percy. Certains des meilleurs demi-dieux ont fait leurs débuts en provoquant des explosions de toilettes.

Meg a pouffé de rire.

Je n'ai pas aimé la façon dont elle souriait à Percy. Je ne voulais pas que la gamine s'entiche de lui, nous risquerions de ne plus décoller. Or j'avais beau adorer la cuisine de Sally Jackson – une odeur divine de biscuits en train de cuire parvenait maintenant à mes narines –, j'avais de besoin de gagner la colonie au plus vite.

– Hum, ai-je attaqué en me frottant les mains. Quand pouvons-nous partir ?

Percy a jeté un coup d'œil à la pendule murale.

– Tout de suite, en fait. Si vous êtes suivis, j'aime autant que les monstres soient à nos trousses plutôt qu'en train de rôder autour de l'appart.

– Bien dit, jeune homme.

Percy a eu un geste dégoûté vers ses manuels de révision.

– Faut juste que je sois rentré ce soir. J'ai beaucoup de travail. Les deux premières fois que j'ai tenté mes examens de fin d'année, je vous

dis pas la cata. Là, heureusement qu'Annabeth m'aide, sinon...

– C'est qui ? a demandé Meg.

– Ma petite amie.

Meg s'est renfrognée. Je me suis réjoui qu'il n'y ait pas de sac-poubelle à sa portée.

– Eh bien, fais un break ! ai-je lancé à Percy. Ce n'est pas loin, Long Island, la petite balade en voiture va t'aérer le cerveau.

– Ouais. Il y a une certaine logique paresseuse à ça. D'accord. Allons-y.

Il s'est levé au moment où Sally Jackson entrait avec une assiette de cookies aux pépites de chocolat, tout juste sortis du four. Allez savoir pourquoi, ils étaient bleus, mais ils sentaient divinement bon. Et je sais de quoi je parle, je suis un dieu.

– Maman, ne flippe pas, a dit Percy.

– Je n'aime pas quand tu dis ça, a répondu Sally en soupirant.

– Je vais juste les emmener à la colonie tous les deux. Rien de plus. Je reviens tout de suite.

– J'ai déjà entendu ça.

– *Je te le promets.*

Le regard de Sally s'est posé sur moi, puis sur Meg. Son expression s'est radoucie, comme si sa bonté foncière l'emportait sur son inquiétude.

– D'accord, a-t-elle dit. Soyez prudents. Je suis ravie d'avoir fait votre connaissance à tous les deux. Essayez de ne pas mourir, s'il vous plaît.

Percy l'a embrassée sur la joue. Il a tendu la main vers les cookies, mais Sally a écarté l'assiette.

– Oh que non ! Apollon et Meg peuvent en prendre un, mais je garde le reste en otage jusqu'à ton retour. Et dépêche-toi, mon chéri. Ce serait dommage que Paul les mange tous en rentrant à la maison.

Le visage de Percy s'est durci. Il s'est tourné vers nous.

– Vous entendez, les gars ? Le sort de ces biscuits dépend de moi. Si je me fais tuer à cause de vous, je l'aurai vraiment mauvaise.

Aquaman conduit

Ça ne pourrait pas être pire

Quoi que... maint'nant si !

À ma grande déception, les Jackson n'avaient pas d'arc ni de carquois à me prêter.

– Je suis nul en tir à l'arc, m'a expliqué Percy.

– Oui, mais moi pas, ai-je dit. C'est pour ça que tu devrais toujours anticiper mes besoins.

Sally nous a prêté, à Meg et à moi, des vestes en laine polaire. La mienne était bleue et portait le mot « BLOFIS » à l'intérieur du col. C'était peut-être une formule ésotérique pour repousser les esprits maléfiques. Hécate l'aurait su. Moi, je n'y connaissais vraiment rien en sorcellerie.

Arrivée à la Prius, Meg a pris la place du passager avant, une preuve de plus de l'injustice de ma situation. Les dieux ne montent pas à l'arrière. J'ai de nouveau suggéré de les suivre en Maserati ou en Lamborghini, mais Percy a fini par avouer qu'il n'avait aucune des deux. La Prius était l'unique voiture de la famille Jackson.

La vache... Non mais je veux dire, la *vaaache*.

Sur la banquette arrière, je n'ai pas tardé à avoir mal au cœur. J'avais l'habitude de piloter mon char du soleil et de sillonner le ciel, où il n'y a que des voies rapides. Je n'avais pas l'habitude de l'Expressway de Long Island. Croyez-moi, même à midi en plein mois de janvier, vos voies express n'ont rien d'express.

Percy a donné un coup de frein qui nous a projetés vers l'avant. J'ai amèrement regretté de ne pas pouvoir lancer de boule de feu pour faire fondre les voitures, devant nous, qui ralentissaient notre expédition, clairement plus importante.

– Ta Prius n’a pas de lance-flammes ? ai-je demandé. De lance-lasers ? Ou quelques lames de pare-chocs héphaïstiennes, au moins ? Qu’est-ce que c’est que ce véhicule à zéro option ?

Percy m’a jeté un coup d’œil dans le rétroviseur.

– Parce que vos voitures, sur le mont Olympe, elles sont toutes équipées comme ça ?

– Je vais te dire une chose : nous, on n’a pas d’embouteillages.

Meg tripotait ses bagues à croissants de lune. Une fois de plus, je me suis demandé si elle était liée à Artémis. La lune était le symbole de ma sœur. Peut-être Artémis avait-elle envoyé Meg veiller sur moi ?

Mais ça me semblait boiteux. Artémis avait du mal à partager quoi que ce soit avec moi : demi-dieux, flèches, nations, fêtes d’anniversaire. C’est souvent comme ça, entre jumeaux. De plus, Meg McCaffrey n’avait pas le profil des adeptes de ma sœur. Meg avait une aura différente... que j’aurais reconnue facilement si j’étais un dieu. Mais non. J’en étais réduit à me fonder sur une intuition de mortel, ce qui était un peu comme d’essayer d’attraper une aiguille avec des maniques.

Meg a tourné la tête et regardé par le pare-brise arrière, sans doute pour voir si des tas brillants nous poursuivaient.

— Au moins, a-t-elle dit, on n’est pas...

– Ne le dis pas, l’a mise en garde Percy.

Meg s’est vexée.

– Comment tu sais ce que j’allais...

– Tu allais dire : « Au moins on n’est pas suivis. » Ça va nous porter la poisse. On va tout de suite remarquer qu’on est suivis. Ensuite on va se retrouver pris dans une grande bataille, la voiture de mes parents va être bousillée et l’autoroute avec, tant qu’on y est. Et boum, on n’aura plus qu’à courir jusqu’à la colonie.

– Tu peux dire l’avenir ? a demandé Meg, les yeux écarquillés.

– Pas nécessaire. (Percy est passé dans une autre voie où les voitures se traînaient à peine un peu moins lentement.) De toute façon, a-t-il ajouté en me lançant un regard lourd de reproches, plus personne ne peut dire l’avenir. L’Oracle ne marche pas.

– Quel Oracle ? a demandé Meg.

Personne n’a répondu. J’étais trop sidéré pour parler. Et croyez-moi, avant que ça m’arrive, il faut que je sois *vraiment* sidéré.

– Il ne marche toujours pas ? ai-je fait d’une voix étranglée.

– Vous ne saviez pas ? a rétorqué Percy. Je veux bien que vous ayez été hors circuit pendant six mois, mais c’est arrivé pendant que vous étiez encore aux manettes.

C’était injuste. À l’époque, j’étais occupé à fuir la rage de Zeus, et c’est une excuse parfaitement légitime. Comment étais-je censé savoir que Gaïa allait profiter du chaos de la guerre pour extirper mon pire et plus ancien ennemi des profondeurs du Tartare et l’envoyer reconquérir son ancien repaire, dans la grotte de Delphes, coupant ainsi mon pouvoir prophétique à sa source ?

Oh, j’entends d’ici vos critiques : *Vous êtes le dieu de la prophétie, Apollon. Comment avez-vous pu ne pas savoir que ça allait arriver ?*

Et ce que vous entendrez juste après, c’est le sifflement d’une framboise géante, de qualité Meg McCaffrey, que j’aurai propulsée.

J’ai ravalé le goût de peur et de guacamole aux sept parfums.

– Je... je croyais juste, enfin j’espérais que ça serait réglé, après tout ce temps.

– Par des demi-dieux qui se seraient lancés dans une grande quête pour reconquérir l’Oracle de Delphes, vous voulez dire ? a demandé Percy.

– Exactement ! (Je savais que Percy comprendrait.) Chiron a dû oublier, je ne vois que ça. Je le lui rappellerai quand on sera à la colonie et il pourra dépêcher quelques vaillants imbéciles, je veux dire vaillants héros...

– Oui seulement voilà, m’a interrompu Percy. Pour entreprendre une quête, il nous faut une prophétie, vous êtes d’accord ? Ce sont les règles. Mais s’il n’y a pas d’Oracle, il n’y a pas de prophétie, et nous sommes prisonniers d’un...

– D’une sphère vicieuse, ai-je soupiré.

– Un *cercle* vicieux ! a corrigé Meg en m’envoyant une petite peluche.

– Non, ai-je patiemment expliqué. C’est une sphère vicieuse, ce qui est encore plus inextricable qu’un cercle vicieux.

J’avais l’impression de flotter dans un bain chaud, en sachant que quelqu’un avait retiré la bonde. L’eau décrivait une spirale autour de moi et me tirait vers le fond. Je n’allais pas tarder à me retrouver frissonnant et exposé, ou alors emporté vers les égouts du désespoir. (Ne riez pas, c’est une très belle métaphore. De plus, quand on est un dieu, on a vite fait d’être avalé par un tuyau d’écoulement – pour peu

qu'on ait baissé la garde et qu'on soit détendu, ou que par hasard on soit en train de changer de corps juste à ce moment. Une fois, j'ai fini dans une usine de traitement des eaux usées à Biloxi, mais c'est une autre histoire.)

Je commençais à entrevoir ce qui m'attendait pendant ce séjour mortel. L'Oracle était aux mains de forces hostiles. Mon adversaire était tapi dans sa tanière, et de jour en jour ses forces croissaient, nourries par les émanations magiques des grottes de Delphes. Quant à moi, j'étais un faible mortel, asservi à une demi-déesse qui n'avait suivi aucun entraînement, balançait des ordures et se rongait les ongles.

Non. Zeus ne pouvait quand même pas compter sur moi pour régler la situation. Pas dans ma condition actuelle.

Mais, mais, mais... Quelqu'un avait envoyé ces voyous me cueillir dans la ruelle. Quelqu'un qui savait où j'allais atterrir.

Plus personne ne peut dire l'avenir, avait affirmé Percy.

Ce n'était pas tout à fait vrai.

– Hé, vous deux.

Meg nous a criblés de petites peluches. Où les trouvait-elle ?

Je me suis rendu compte que je l'avais ignorée pendant quelques minutes. C'était trop bon pour durer !

– Oui, excuse-moi, Meg, ai-je dit. Tu vois, l'Oracle de Delphes est une ancienne...

– Ça, je m'en fiche. Il y a trois tas brillants, maintenant.

– Quoi ? s'est écrié Percy.

– Regardez, a-t-elle dit en pointant du doigt derrière nous. Trois apparitions scintillantes, vaguement humanoïdes, fonçaient vers nous en zigzaguant entre les voitures – tels les panaches bouillonnants de grenades à fumée touchées par le roi Midas.

– Une fois dans ma vie, a grommelé Percy, j'aimerais bien faire le trajet tranquillement. Accrochez-vous, les gars, on passe en mode cross-country.

Percy avait une définition du cross-country différente de la mienne.

J'ai imaginé que nous allions traverser de vrais paysages bucoliques. Mais Percy a pris à toute vitesse la première sortie, traversé en louvoyant le parking d'un centre commercial, puis franchi

le guichet d'un drive-in mexicain sans rien commander au passage. Nous avons débouché dans une zone d'entrepôts délabrés, toujours talonnés par les apparitions fumeuses.

Je serrais si fort ma ceinture de sécurité que les jointures de mes doigts sont devenues blanches.

– Ton plan est d'éviter un combat en mourant dans un accident de voiture ? ai-je demandé à Percy.

– Ha ha ha. (Il a donné un coup de volant sur la droite. Nous avons foncé vers le nord et la zone industrielle a fait place à un salmigondis de centres commerciaux à l'abandon et d'immeubles.) Je vais à la plage. Je me bats mieux près de l'eau.

– À cause que Poséidon ? a demandé Meg, qui se retenait à la poignée de la portière.

– Ouai, a dit Percy. Ça résume assez bien ma vie : *À cause que Poséidon.*

Meg sautait d'excitation sur son siège, ce qui me paraissait superflu vu tous les cahots que nous encaissions.

– Tu vas faire comme Aquaman ? a-t-elle demandé à Percy. Convaincre tous les poissons de se battre pour toi ?

– Merci, a dit Percy. On me la fait pas souvent, la vanne sur Aquaman.

– J'étais sérieuse ! a protesté Meg.

J'ai jeté un coup d'œil par le pare-brise arrière. Les trois panaches scintillants gagnaient du terrain. L'un d'eux a traversé un humain quinquagénaire engagé sur le passage zébré. Immédiatement, le piéton s'est écroulé sur le bitume.

– Ah, je connais ces esprits ! me suis-je exclamé. Ce sont... euh...

D'un coup, mon cerveau s'est voilé.

– Des quoi ? a demandé Percy d'un ton pressant. Des *quoi* ?

– J'ai oublié ! Quelle horreur d'être mortel ! Quatre mille ans de savoir, un océan de sagesse... et tout ça est perdu parce que je ne peux pas le faire tenir dans cette tête laide et inutile !

– Accrochez-vous !

Percy a franchi un passage à niveau à fond de caisse et la Prius a décollé. Meg a poussé un petit cri en se cognant la tête au plafond. Puis elle s'est mise à glousser de façon incontrôlable.

Le paysage industriel se muait en véritable campagne hivernale : des champs au repos, des vignobles et des vergers sans fruits.

– Plus qu'un kilomètre ou deux et on est à la plage, a dit Percy. Et on est presque à la limite ouest de la colonie. On va y arriver. On va y arriver.

En fait, non, c'était impossible. Un des nuages de fumée brillante nous a joué un sale tour : il est sorti en bourgeonnant de la chaussée, pile devant nous.

Instinctivement, Percy a donné un coup de volant.

La Prius a fait une sortie de route, défoncé une clôture en barbelés et fini dans un verger. Percy est parvenu à ne pas rentrer dans un arbre, mais la voiture a dérapé dans la boue glacée et s'est coincée entre deux troncs. Par miracle, les airbags ne se sont pas gonflés. Percy a défait sa ceinture de sécurité.

– Ça va, les gars ?

– Elle veut pas s'ouvrir, a crié Meg en poussant contre la portière passager. Sortez-moi de là !

Percy a tenté d'ouvrir de son côté, mais un pêcher le bloquait irrémédiablement.

– Venez ! ai-je dit. Passez par ici !

J'ai ouvert ma portière d'un coup de pied et je suis sorti en titubant ; j'avais les jambes comme des amortisseurs usés.

Les trois silhouettes de fumée, qui s'étaient immobilisées devant le verger, se sont avancées lentement ; ce faisant, elles prenaient corps.

Des jambes et des bras leur sont poussés. Sur leurs visages ont paru des yeux et de grandes bouches affamées.

Mon instinct me disait que j'avais déjà eu affaire à ces esprits. Je ne me rappelais pas ce qu'ils étaient mais je savais que je m'en étais débarrassé maintes fois, que je les avais anéantis sans plus d'efforts que s'il s'était agi d'un essaim de moustiques.

Malheureusement, à présent je n'étais pas un dieu. J'étais un garçon de seize ans en proie à la panique. J'avais les mains moites et les dents qui claquaient. Ma seule pensée cohérente, c'était : *GALÈRE !*

Percy et Meg se contorsionnaient pour sortir de la Prius. Ils avaient besoin de temps, ce qui voulait dire que je devais faire diversion.

– ARRÊTEZ ! ai-je crié aux esprits. Je suis le dieu Apollon !

À mon agréable surprise, tous trois ont pilé net, quinze mètres devant nous, et se sont mis à flotter sur place.

J'ai entendu Meg pousser un grognement en dégringolant de la banquette arrière. Percy s'est extirpé à sa suite.

J'ai marché vers les trois esprits en faisant craquer le givre sous mes semelles. Mon haleine se condensait dans l'air froid. J'ai levé la main, trois doigts déployés selon le geste antique qui chasse le mal.

– Laissez-nous ou périssez ! ai-je dit aux esprits. BLOFIS !

Les êtres de fumée ont tremblé. J'ai senti l'espoir renaître. J'ai attendu qu'ils se volatilisent ou prennent la fuite, terrorisés.

Au lieu de quoi ils se sont changés en hideux cadavres aux yeux jaunes. Ils étaient vêtus de haillons loqueteux et leurs membres étaient couverts de plaies béantes et de blessures purulentes.

– Oh par les dieux. (Ma pomme d'Adam est tombée dans ma poitrine comme une boule de billard.) Je me souviens, maintenant.

Percy et Meg sont venus se placer près de moi, un de chaque côté. Avec un chuintement métallique, le stylo bille de Percy s'est transformé en épée en bronze céleste étincelant.

– Vous vous souvenez de quoi ? a-t-il demandé. De ce qui peut tuer ces créatures ?

– Non, je me souviens de ce qu'elles sont : des *nosoi*, des esprits de la peste et des épidémies. Et aussi... qu'on ne peut pas les tuer.

Avec les nosoi

Si t'es chat, t'es contagieux

C'est trop d'la balle, LOL

– Des *nosoi* ? (Percy s'est campé sur ses pieds, en position de combat.) Vous savez, je crois toujours que j'ai tué toutes les créatures de la mythologie grecque, mais la liste n'en finit pas.

– Tu ne m'as pas encore tué, ai-je observé.

– Ne me tentez pas.

Les trois esprits de la peste se sont avancés d'un pas traînant. Leurs bouches cadavériques laissaient pendre des langues molles ; une pellicule de mucosités jaunes lustrait leurs yeux.

– Ces créatures ne sont pas des mythes, ai-je dit. Bien sûr, la plupart de ces vieux mythes ne sont pas des mythes. À part cette histoire qui veut que j'aie écorché vif Marsyas le satyre. C'est un pur mensonge.

Percy m'a jeté un coup d'œil.

– Vous avez *quoi* ?

– Dites, les garçons, est intervenue Meg, qui a ramassé une branche morte. On peut discuter de ça plus tard ?

Le *nosos* du milieu a pris la parole, d'une voix qui gargouillait comme celle d'un phoque bronchitique.

– Appolloooooon... On est venuuuu...

– Je t'arrête tout de suite. (J'ai croisé les bras et feint une indifférence arrogante. C'était difficile pour moi, mais j'y suis arrivé.) Vous êtes venus vous venger de moi, hein ? (Je me suis tourné vers mes amis demi-dieux.) Parce que vous voyez, les *nosoi* sont les esprits de la maladie. Or à partir du moment où je suis né, répandre les épidémies a fait partie de mes tâches. Je me sers de flèches de

contagion pour frapper les vilains peuples de petite vérole, mycoses aux pieds, ce genre de choses.

– C’est immonde, a dit Meg.

– Il faut bien que quelqu’un le fasse ! Et il vaut mieux que ce soit un dieu, sous l’autorité du Conseil de l’Olympe et avec les autorisations sanitaires requises, qu’une horde d’esprits incontrôlés comme ceux-là.

Le spectre qui se tenait sur la gauche a protesté dans un gargouillis :

– Nous essayons de nous exprimer, arrêtez d’interrompre ! Nous voulons être liiiiibres, sans entraaaaaaves...

– Oui, je sais. Vous m’éliminerez et ensuite vous ferez pleuvoir sur le monde toutes les maladies connues et répertoriées. Vous en rêvez depuis que Pandore vous a laissés sortir de sa jarre. Mais je vous en empêcherai.

— Ah oui ? a lancé l’esprit de droite en montrant des chicots pourris. Et avec quoi ? Où est ton aaaarc ?

– J’ai l’air d’en être dépourvu, ai-je admis, mais qu’en est-il réellement ? Et s’il était habilement dissimulé sous ce tee-shirt Led Zeppelin, et si je le sortais et vous fauchais tous d’une volée de flèches ?

Piétinements craintifs chez les *nosoi*.

– Tu meeens ! a mugi celui du milieu.

Percy s’est raclé la gorge.

– Euh, Apollon...

Pas trop tôt !

– Je sais ce que tu vas dire, l’ai-je interrompu. Meg et toi avez monté un plan astucieux pour retenir ces esprits pendant que je filerai à la colonie. Ça me fend le cœur que vous soyez obligés de vous sacrifier, mais...

– C’est pas ce que j’allais dire. (Percy a levé son épée.) J’allais vous demander ce qui se passerait si je taillais en pièces ces pue-de-la-gueule avec une lame en bronze céleste.

Le spectre du milieu a gloussé, une lueur amusée dans ses yeux jaunes.

– Une épée, quelle arme pitoyaaaaable ! Ça n’a pas la poésie d’une belle épidémie !

– Tais-toi immédiatement ! Je t’interdis de t’arroger à la fois mes

épidémies et ma poésie !

– Tu as raison, assez parlééééé !

Les trois cadavres se sont ébranlés. J'ai jeté les bras vers eux dans l'espoir de les réduire en poussière. Il ne s'est rien passé.

– C'est insupportable ! ai-je râlé. Comment font les demi-dieux sans auto-win power ?

Meg a attaqué l'esprit le plus proche avec sa branche d'arbre, qui s'est fichée dans la poitrine du *nosos*. Immédiatement, une fumée scintillante s'est mise à courir le long de la branche.

– Lâche ! ai-je crié. Ne laisse pas les *nosoi* te toucher !

Meg a lâché la branche et détalé.

Pendant ce temps, Percy était passé à l'attaque. Il assénait son épée en esquivant les *nosoi* qui tentaient de le coincer, mais ses efforts étaient vains. Chaque fois qu'il frappait un spectre, le corps de ce dernier se réduisait en brume scintillante, pour se reformer presque aussitôt.

Un esprit a pris son élan pour se jeter sur Percy, mais Meg, par terre, a attrapé une pêche noire et gelée et l'a lancée avec une telle force qu'elle s'est incrustée dans le front du spectre et l'a fait tomber au sol.

– On se tire, a proposé Meg.

– Ouais, a fait Percy en reculant vers nous. C'est un plan qui me plaît.

Quant à moi, je savais que fuir ne servirait à rien. S'il était possible de se dérober à des esprits de la maladie, les Européens du Moyen Âge auraient chaussé leurs baskets et pris leurs jambes à leur cou pour échapper à la peste noire. (Pour info, la peste noire, ce n'était pas ma faute. J'avais pris un siècle pour aller buller à la plage, à Cabo, et quand je suis revenu j'ai découvert que les *nosoi* s'étaient libérés et qu'un tiers du continent était mort. Par les dieux, ça m'a vraiment contrarié.)

Mais j'étais trop terrifié pour discuter. Meg et Percy se sont élancés à toutes jambes dans le verger et je les ai suivis.

Percy a montré du doigt une rangée de collines qui s'étendait à moins de deux kilomètres devant nous.

– C'est la limite ouest de la colonie, a-t-il dit. Si on arrive là-bas...

Nous sommes passés devant un camion-citerne d'arrosage et Percy, d'un simple revers de main, a fait exploser un des côtés de la cuve : un

mur d'eau s'est abattu sur les trois *nosoi* qui nous talonnaient.

– Excellent ! s'est exclamée Meg, souriant et sautillant dans sa nouvelle robe verte. On va y arriver !

Non, ai-je pensé, nous n'y arriverons pas.

J'avais mal à la poitrine. Ma respiration était rauque et hachée. J'enrageais de voir ces deux demi-dieux converser en courant de toutes leurs forces alors que moi, Apollon l'immortel, j'en étais réduit à hoqueter comme un poisson-chat.

– Impossible, ai-je balbutié. Ils vont...

Avant que j'aie fini ma phrase, trois colonnes de fumée scintillante ont surgi de terre devant nous. Deux des *nosoi* se sont solidifiés en cadavres, l'un avec une pêche en guise de troisième œil, l'autre embroché d'une branche d'arbre.

Quant au troisième... Percy ne l'a pas vu à temps. Il est entré droit dans la fumée bouillonnante.

– Ne respire pas ! lui ai-je crié.

Il a écarquillé les yeux l'air de dire : *T'es sérieux ?* Et il est tombé à genoux en s'agrippant la gorge à deux mains. En tant que fils de Poséidon il était sans doute capable de respirer sous l'eau, mais retenir son souffle pendant une durée indéterminée, c'est une autre affaire.

Meg a ramassé une deuxième pêche rabougrie par terre, ce qui ne risquait guère de la protéger des forces de l'obscurité.

J'ai cherché un moyen d'aider Percy (car aider mon prochain est capital pour moi), mais le *nosos* embroché m'a attaqué. J'ai tourné les talons, couru et percuté un arbre de plein fouet. J'aimerais pouvoir vous dire que c'était délibéré, mais même moi, avec tout mon talent poétique, je n'arrive pas à trouver un ressort positif là-dedans.

Je me suis étalé sur le dos. Des points noirs dansaient devant mes yeux ; le visage cadavérique de l'esprit de la peste flottait au-dessus de moi.

– De quelle maladie mortelle vais-je occire le grand Apolloooooon ? a gargouillé l'esprit. Charbon pulmonaaiiire ? Ebolaaaaa ?

– Des boutons, ai-je suggéré. Je vis dans la hantise des boutons.

– J'ai trouvé ! s'est exclamé le spectre en m'ignorant avec grossièreté. On va essayer ça !

Sur ces mots, il s'est dissipé en fumée puis s'est plaqué sur moi telle une couverture scintillante.

*Des pêches de combat
Et mon cerveau qui explose
Je raccroche les gants*

Je ne dirais pas que j'ai vu ma vie défiler devant mes yeux.

J'aurais préféré. Ça aurait pris plusieurs mois, ce qui m'aurait laissé le temps de concevoir un plan d'évasion.

Non, ce sont mes regrets qui sont passés devant mes yeux. J'ai beau être d'une splendide perfection, j'ai quelques regrets. Je me suis souvenu de ce jour, aux studios d'Abbey Road, où, poussé par la jalousie, j'avais instillé de la rancune dans les cœurs de John et Paul, causant la dissolution des Beatles. Je me suis souvenu d'Achille tombant sur la plaine de Troie, fauché par un archer insignifiant à cause de ma colère.

J'ai revu Hyacinthe, ses épaules couvertes de bronze et ses boucles brunes qui brillaient au soleil. Debout en bordure de l'aire de lancer, il me décochait un sourire ravageur. *Même toi, tu ne peux pas lancer aussi loin*, m'avait-il taquiné.

C'est ce qu'on va voir, avais-je rétorqué. J'avais lancé le disque puis vu avec effroi une rafale de vent inexplicable infléchir sa trajectoire, pour l'envoyer fracasser le beau visage de Hyacinthe.

Et je l'ai revue, elle aussi, bien sûr, l'autre grand amour de ma vie : sa peau claire se changeant en écorce d'arbre, ses cheveux éclatant en bourgeons feuillus, ses yeux se figeant en coulées de sève.

Ces souvenirs ravivaient une telle souffrance que vous croirez peut-être que j'aspirais à en être délivré par la chape mortifère et scintillante qui s'était abattue sur moi.

Pourtant non ! Mon nouveau moi mortel se rebellait. J'étais trop jeune pour mourir ! Je n'avais pas connu mon premier baiser ! (Certes,

mon catalogue amoureux, en tant que dieu, comptait plus de beautés qu'une liste d'invités à une fête donnée par Kim Kardashian, mais rien de tout ça ne me paraissait réel.)

Et pour être vraiment honnête, je dois vous avouer autre chose : tous les dieux craignent la mort, même quand ils ne sont pas prisonniers d'une enveloppe mortelle.

Ça peut sembler idiot. Nous sommes immortels. Mais comme vous l'avez constaté, l'immortalité peut nous être retirée. (Trois horribles fois, dans mon cas !)

Les dieux savent ce que c'est d'être relégués en mode mineur. Ils savent ce que c'est d'être oubliés pendant des siècles. L'idée que nous puissions carrément cesser d'exister nous terrifie. En fait – Zeus désapprouverait que je vous révèle cela et si vous le répétez, je nierai en bloc l'avoir jamais dit –, la vérité c'est que nous les dieux, nous avons une certaine admiration pour vous autres mortels. Vous passez vos vies entières en sachant que vous allez mourir. Peu important l'étendue de votre famille, le nombre de vos amis, votre modeste existence sera vite oubliée. Comment le supportez-vous ? Pourquoi ne passez-vous pas votre temps à hurler en vous arrachant les cheveux ? Votre courage, je le reconnais, est remarquable.

Alors, où en étais-je ?

Ah oui. J'étais en train de mourir.

Je me suis roulé dans la boue en retenant mon souffle. J'ai tenté de me débarrasser du nuage de maladie, mais ce n'était pas aussi facile que de chasser une mouche ou un mortel arrogant.

J'ai brièvement entrevu Meg, engagée dans une mortelle partie de chat avec le troisième *nosos* ; elle s'efforçait de maintenir un pêcher entre elle et l'esprit. Elle m'a crié quelque chose, mais sa voix m'a paru grêle et lointaine.

À ma gauche, le sol a tremblé. Un geyser miniature a jailli dans le champ. Percy s'y est traîné en crapahutant avec l'énergie du désespoir. Il a plongé le visage dans l'eau pour en rincer la fumée.

Ma vision a commencé à se troubler.

Percy s'est relevé en titubant. Il a empoigné la source du geyser – un tuyau d'irrigation – et braqué le jet d'eau sur moi.

D'ordinaire, je n'aime pas être arrosé. Quand je vais camper avec Artémis, elle ne rate pas une occasion de me réveiller avec un seau d'eau glacée. Mais cette fois-ci, je n'avais rien contre.

L'eau a brièvement chassé la fumée et j'en ai profité pour m'écarter en roulant sur moi-même et reprendre mon souffle. À côté, nos deux ennemis vaporeux ont repris leur forme de cadavres, mais trempés, à présent, et l'œil aussi furibard que jaune.

Meg a crié de nouveau et cette fois-ci j'ai compris ses paroles :

– COUCHEZ-VOUS !!

J'ai trouvé ça déplacé, dans la mesure où je venais de me lever. Dans le verger, les vestiges gelés et noircis de la dernière récolte commençaient à léviter.

Croyez-moi, j'en ai vu, des choses bizarres, en quatre mille ans. J'ai vu le visage rêveur d'Ouranos dessiné en étoiles sur le ciel, et Typhon faire déferler sa rage sur la terre. J'ai vu des hommes se changer en serpents et des fourmis en hommes, des gens par ailleurs rationnels danser la macarena.

Mais je n'avais encore jamais assisté à un soulèvement de fruits gelés.

Percy et moi avons touché le sol à l'instant où des pêches se mettaient à sillonner le verger en ricochant contre les arbres comme des boules de billard, transperçant les corps cadavériques des *nosoi*. Je n'ai aucun doute que si j'étais resté debout j'aurais été tué, pourtant Meg se tenait au beau milieu des tirs nourris, imperturbable et parfaitement épargnée.

Les trois *nosoi* se sont écroulés, perforés de la tête aux pieds. Les fruits sont tous retombés au sol.

Percy a levé la tête ; il avait les yeux rouges et bouffis.

– Bais qu'est-ze qui s'est bassé ? a-t-il demandé d'une voix prise, attestant qu'il n'avait pas entièrement échappé aux effets nocifs du nuage de maladie. Mais il n'était pas mort, ce qui était plutôt bon signe.

– Je ne sais pas, ai-je avoué. Meg, le danger est-il écarté ?

Elle contemplait avec des yeux stupéfaits l'étendue des ravages, les corps déchiquetés et les branches d'arbre brisées.

– Je... je ne sais pas trop.

– Cobbent t'as fait ? a demandé Percy en reniflant.

– Mais j'ai rien fait ! a protesté Meg, l'air horrifié. Je savais juste que ça allait arriver.

Un des cadavres a remué. Puis il s'est levé avec effort, chancelant sur ses jambes gravement trouées.

– Ooooh que si, c’est toi ! a grondé l’esprit. Tu es foooorte, gamine. Les deux autres cadavres se sont levés à leur tour.

– Foooorte mais pas asseeeeeez, a dit le deuxième *nosos*. On va t’achever, maintenant.

– Ton gardien va être déçuuuuuuuu, a ajouté le troisième en découvrant ses vilains chicots.

Gardien ? Voulait-il parler de moi ? En cas de doute, je présume toujours que c’est de moi qu’il est question.

Meg a accusé le coup. Son visage a blêmi et ses bras se sont mis à trembler. Elle a tapé du pied et hurlé :

– NON !

D’autres pêches se sont levées du sol en tourbillonnant. Cette fois-ci les fruits se sont amalgamés en un diable de poussière de fructose qui s’est planté devant Meg, une fois sa forme finale atteinte : celle d’un bambin humain potelé, habillé seulement d’un lange en coton. Son visage poupin aurait été mignon s’il n’avait eu les yeux vert fluo et des crocs pointus... Dans le dos, il avait deux ailes faites de branches feuillues. La créature a grondé puis claqué des mâchoires dans le vide.

– Oh, non, pas ça, a soupiré Percy. Je les déteste !

Les trois *nosoi* n’avaient pas l’air contents non plus. À petits pas, ils se sont éloignés du bébé grondeur.

– Qu’est-ce que c’est ? a demandé Meg.

Je l’ai regardée avec incrédulité. Elle était forcément à l’origine de cet étrange déploiement de force fructière, pourtant elle avait l’air aussi surprise que nous. Le problème, c’était que si Meg ne savait pas comment elle avait invoqué cette créature, elle ne saurait pas non plus la congédier. Or, pas plus que Percy Jackson je ne raffolais des *karpoi*.

– C’est un esprit des céréales, ai-je dit en m’efforçant de ne pas laisser la panique percer dans ma voix. Je n’ai encore jamais vu de *karpas* des pêches, mais s’il est aussi retors que ses camarades des autres variétés...

J’allais dire *Nous sommes condamnés*, mais cela m’a paru à la fois évident et déprimant.

Le bébé pêche s’est tourné vers les *nosoi*. Un bref instant, j’ai craint une alliance cauchemardesque, un axe du mal entre les maladies et les fruits.

Le cadavre du milieu, celui qui avait une pêche plantée dans le

front, a reculé.

– Ne te mêle pas de ça, a-t-il dit d'un ton menaçant au *karpos*. Nous ne tolérerooons...

Le bébé pêche s'est lancé sur le *nosos* et l'a décapité.

Décapité pour de bon. La gueule hérissée de crocs du *karpos* s'est déboîtée, atteignant une ouverture d'une circonférence incroyable, puis refermée sur la tête du cadavre, qu'il a sectionnée d'un seul claquement de mâchoires.

Enfin bon... j'espère que vous n'étiez pas en train de dîner en lisant cela.

En quelques secondes, le *nosos* a été déchiqueté et dévoré.

Sans grand suspense, les deux autres *nosoi* ont battu en retraite, mais le *karpos* a bondi comme un fauve. Il est retombé sur le deuxième cadavre et a entrepris de le réduire en bouillie pestiférée.

Le troisième esprit s'est dissipé en fumée scintillante puis il a tenté de s'enfuir dans le ciel, mais le bébé pêche a déployé ses ailes et s'est lancé à sa poursuite. Il a ouvert la bouche et inhalé la maladie, mâchant et ingurgitant jusqu'à la dernière volute de fumée.

Cela fait, il s'est posé devant Meg et il a roté. Ses yeux verts brillaient. Il n'avait pas l'air ne serait-ce qu'un tout petit peu malade, mais je présume que ce n'était pas étonnant puisque les maladies humaines ne contaminent pas les arbres fruitiers. En fait, après avoir mangé trois *nosoi* entiers, le petit bonhomme donnait l'impression d'avoir encore faim.

Il a tambouriné sur son petit torse et crié :

– Brugnon !

Lentement, Percy a levé son épée. Il avait le nez qui coulait et le visage encore rouge et gonflé.

– Beg, ne bouze pas, a-t-il dit d'une voix enrhumée.

– Non ! Ne lui fais pas de mal.

Elle a posé une main timide sur les cheveux bouclés de la créature.

– Tu nous as sauvés, a-t-elle dit au *karpos*. Merci.

Mentalement je me suis mis à dresser la liste des remèdes à base d'herbes qui font repousser les membres sectionnés mais, à ma grande surprise, le bébé pêche n'a pas arraché la main de Meg. Au contraire, il s'est blotti contre sa jambe et nous a regardés d'un œil mauvais, comme s'il nous mettait au défi d'approcher.

– Brugnon, a-t-il grondé.

– Il t’aibe bien, a fait remarquer Percy. Pourquoi ?

– Je ne sais pas, a dit Meg. Je vous assure, je ne l’ai pas invoqué !

J’étais certain que Meg l’avait bel et bien invoqué, consciemment ou non. J’avais une petite idée maintenant de qui pouvait être son parent divin et quelques questions à poser sur ce « gardien » auquel les esprits avaient fait allusion, mais j’ai jugé préférable de l’interroger quand elle n’aurait plus de bambin carnivore agrippé au mollet.

– Enfin, en tout cas, ai-je dit, nous devons la vie sauve au *karpos*. Ça me rappelle un dicton que j’ai inventé il y a longtemps : Une pêche chaque jour éloigne les épidémies pour toujours !

Percy a éternué et dit :

– Je croyais qu’il s’agissait de pommes et de médecins.

Le *karpos* a sifflé entre ses dents.

– Les pêches aussi, a rectifié Percy. Ça barche aussi pour les pêches.

– Brugnon, a acquiescé le *karpos*.

Percy s’est essuyé le nez.

– C’est bas pour critiquer, a-t-il ajouté, mais pourquoi il groote ?

– Groote ? a fait Meg en fronçant les sourcils.

– Tu sais, comme dans *Les Gardiens de la Galaxie*... le personnage qui rébète tout le temps « Je m’appelle Groot »...

– Je crois que je n’ai pas vu ce film, ai-je dit. Mais ce *karpos* a l’air d’avoir un vocabulaire très... ciblé, dirons-nous.

– Peut-être que c’est son nom, Brugnon, a dit Meg en caressant les boucles châtaines du *karpos*, ce qui a déclenché un ronronnement démoniaque chez la créature. Je vais l’appeler comme ça.

– Waouh, me dis bas que tu vas adobter ce... (Percy a éternué tellement fort qu’un autre tuyau d’irrigation a explosé derrière lui, créant une rangée de minuscules geysers.) Argh, chuis malade.

– Tu as de la chance, lui ai-je dit. Ton astuce avec l’eau a dilué le pouvoir de l’esprit. Au lieu de contracter une maladie mortelle, tu as attrapé un rhume de cerveau.

– Je déteste les rhubes de cerveau. (Le blanc de ses yeux était injecté de sang et ses iris verts semblaient s’y noyer.) Et vous deux, vous avez attrabé quelque chose ?

Meg a fait non de la tête.

– J’ai une excellente constitution, ai-je dit. C’est ce qui m’a sauvé, c’est sûr.

– Ça et le fait que je vous ai libéré de la fubée en vous arrosant.

– Certes.

Percy m’a regardé fixement, comme s’il attendait quelque chose. Au bout d’un moment assez gênant, il m’est venu à l’idée que s’il était un dieu et moi un adorateur, il s’attendrait peut-être à une expression de gratitude.

– Euh..., ai-je dit. Merci.

– Bas de souci, a-t-il répondu en hochant la tête.

J’ai soufflé intérieurement. Je ne sais pas ce que j’aurais fait s’il avait exigé un sacrifice, un taureau blanc ou un veau gras, par exemple.

– On peut y aller, maintenant ? a demandé Meg.

– Excellente idée. Mais j’ai peur que Percy ne soit pas en état de...

– Je veux vous emmener, c’est bas un problème, a-t-il dit. À condition qu’on arrive à extirber ma voidure d’entre ces arbres. (Il a jeté un coup d’œil dans cette direction et son visage s’est allongé.) Oh, bar Hadès...

Une voiture de police se rangeait au bord de la route. J’ai imaginé le regard de l’agent de police remonter les traces creusées dans la boue par les pneus, arriver sur la clôture défoncée puis s’arrêter sur la Toyota Prius bleue coincée entre deux pêcheurs. Le gyrophare était allumé.

– Suber, a marmonné Percy. Si la Brius bart à la fourrière, je suis bort. Ba bère et Baul beuvent bas se basser de cette voiture.

– Va parler aux policiers, lui ai-je dit. De toute façon, dans l’état où tu es, tu ne pourrais pas nous être d’une grande aide.

– Ouais, on va se débrouiller, a renchéri Meg. Tu dis que la colonie est juste de l’autre côté de ces collines ?

– Oui, bais... (Percy a grimacé, essayant sans doute de réfléchir clairement malgré son rhume.) En général les gens entrent à la colonie bar l’est, du côté de la Colline des Sang-Mêlé. La frontière ouest est blus sauvage, ce sont des collines et des bois enchantés. Si vous ne faites pas attention, vous risquez de vous berdre. (Il a éternué de nouveau.) Je ne suis même bas sûr qu’Abollon puisse entrer s’il est entièrement mortel.

– J’entrerais.

Je me suis efforcé d’irradier la confiance en moi. Je n’avais pas le choix. Si je n’arrivais pas à entrer à la Colonie des Sang-Mêlé... Non.

J'avais déjà essuyé deux attaques dans ma première journée de mortel. Il n'y avait pas de plan B pour ma survie.

Les portières de la voiture de police se sont ouvertes.

– Vas-y, ai-je insisté. Nous trouverons notre chemin. Dis aux policiers que tu es malade et que tu as perdu le contrôle de la voiture. Ils seront compréhensifs.

Percy a ri.

– Ben boyons ! Les flics b'aibent à peu brès autant que les brofs. (Il a tourné la tête vers Meg.) Tu es sûre que ça ba aller avec le bébé débon ?

Brugnon a grondé.

– Tout va bien, a affirmé Meg. Rentre chez toi, repose-toi. Hydrate-toi, surtout.

– Tu as oublié que j'étais le fils de Boséidon ? a rétorqué Percy, l'air amusé. OK, tâchez de rester en vie jusqu'au week-end, d'accord ? Si je veux, je viendrai à la colonie voir ce que vous devenez. Soyez brudents et... TCHOUM !!

En grommelant, Percy a posé le capuchon de son stylo sur la pointe de son épée, qui est redevenue un simple stylo bille. Sage précaution avant de s'adresser à des représentants des forces de l'ordre. Puis, sans cesser d'éternuer et de renifler, il s'est mis à descendre le flanc de la colline.

– M'sieur l'agent ? a-t-il appelé. Excusez-moi, je suis là-haut ! Vous bouvez me dire où se trouve Manhattan ?

Meg s'est tournée vers moi.

– T'es prêt ?

J'étais trempé et grelottant. Je vivais la pire journée de l'histoire des jours. Coincé avec une fillette effrayante et un bébé pêche encore plus effrayant. Non, je n'étais absolument pas prêt pour quoi que ce soit. Mais je voulais à tout prix rejoindre la colonie. J'espérais y trouver quelques visages amicaux – peut-être même des adorateurs fous de joie qui m'apporteraient des raisins épluchés, des Oreo et d'autres offrandes sacrées.

– Bien sûr, ai-je répondu. Allons-y.

Brugnon le *karpas* a émis un grognement. Il nous a fait signe de le suivre, puis il est parti en gambadant vers les collines. Sans doute connaissait-il le chemin ? Ou il voulait juste nous mener à une mort atroce.

Meg l'a suivi en sautillant ; au gré de sa fantaisie, elle se balançait aux branches d'arbre ou faisait la roue dans la boue. À la voir on aurait cru que nous sortions d'un agréable pique-nique, et non d'une bataille contre des cadavres pestiférés.

J'ai tourné le visage vers le ciel.

– Es-tu bien sûr, Zeus ? Il n'est pas trop tard pour me dire qu'il s'agissait d'une mauvaise farce et me rappeler à l'Olympe. J'ai appris ma leçon. Je te promets.

Nulle réponse ne m'est venue des gris nuages d'hiver. Avec un soupir, j'ai couru pour rattraper Meg et son nouveau sbire meurtrier.

Un tour dans les bois

Qui sont ces voix qui m'affolent ?

Maudits spaghettis

– Ç a devrait aller, ai-je dit avec soulagement.

D'accord, j'avais dit la même chose avant d'affronter Poséidon à mains nues et ça s'était avéré tout sauf facile. Néanmoins le chemin que nous devons prendre pour arriver à la colonie paraissait assez direct. Il y avait déjà un point positif, c'était que je pouvais voir le campement malgré la protection magique qui la cachait d'ordinaire aux yeux des mortels. Voilà qui devrait faciliter mon entrée dans les lieux.

Nous étions au sommet de la colline et la vallée tout entière s'étendait à nos pieds : environ huit kilomètres carrés de bois, prairies et champs de fraises bordant le détroit de Long Island au nord, et des collines sur les trois autres côtés. Juste en dessous de nous une épaisse forêt de conifères couvrait le tiers ouest de la vallée.

Plus loin, les bâtiments de la Colonie des Sang-Mêlé brillaient sous le soleil hivernal : l'amphithéâtre, le stade dévolu aux combats à l'épée, le pavillon-réfectoire en plein air et ses colonnes de marbre blanc. Une trirème flottait sur le lac de canoë-kayak. Vingt bungalows entouraient une pelouse centrale où le feu d'Hestia pétillait joyeusement.

À la lisière des champs de fraises se dressait la Grande Maison : un manoir victorien de trois étages, bleu ciel avec des moulures blanches. Mon ami Chiron devait être à l'intérieur, sans doute en train de boire un thé devant la cheminée. J'allais enfin trouver un refuge.

Mon regard s'est porté à l'autre bout de la vallée. Là-bas, sur la colline la plus élevée, l'Athéna Parthénos brillait de toute sa gloire

d'albâtre et d'or. Jadis, cette statue monumentale avait orné le Parthénon, à Athènes. Aujourd'hui elle dominait la Colonie des Sang-Mêlé, protégeant la vallée des intrus. Même de là où je me trouvais, je sentais son pouvoir, qui me parvenait comme le bourdonnement subsonique d'un gros moteur. La vieille Zyeux-Gris était à l'affût des dangers, égale à elle-même : vigilante, sérieuse, pas marrante.

Personnellement j'aurais choisi une statue plus intéressante : une de moi, par exemple. Cela dit, le panorama qu'offrait la Colonie des Sang-Mêlé était impressionnant. La vue de ces lieux me mettait toujours de bonne humeur : un petit rappel du bon vieux temps où les mortels savaient construire des temples et brûler des sacrifices qui se respectent. Ah ! tout était mieux en Grèce antique ! Enfin, à part quelques petites améliorations apportées par les humains modernes comme Internet, les pains au chocolat et l'espérance de vie.

Meg a contemplé la colonie, bouche bée.

– Comment ça se fait que je n'aie jamais entendu parler de cet endroit ? m'a-t-elle demandé. Est-ce qu'il faut un ticket pour entrer ?

J'ai gloussé. Je suis toujours content d'avoir l'occasion d'éclairer un mortel ignorant de mon savoir.

– Vois-tu, Meg, des limites magiques camouflent la vallée. De l'extérieur, la majorité des humains ne voit rien qu'un paysage agricole ennuyeux. Ceux qui s'approchent sont détournés et se retrouvent à errer dans une autre direction. Crois-moi, j'ai essayé de faire livrer une pizza à la colonie, un jour, c'était vraiment agaçant.

– Tu as commandé une pizza ?

– Peu importe. Quant aux tickets d'entrée, c'est vrai que la colonie n'admet pas n'importe qui, mais tu as de la chance. Je connais la direction.

Brugnon a grondé. Il a reniflé le sol, puis il a mâché une bouchée de terre et l'a recrachée.

– Il n'aime pas le goût de cet endroit, a dit Meg.

– Oui, ben... (J'ai regardé le *karpos* en fronçant les sourcils.) On pourra peut-être lui trouver un peu de terreau ou d'engrais en arrivant. Je convaincrai les demi-dieux de le laisser entrer, mais ça aiderait s'il ne les décapitait pas, en tout cas pas tout de suite.

Brugnon a marmonné quelque chose où il était question de brugnons.

– J'ai l'impression qu'il y a quelque chose de louche, a remarqué

Meg en se mordillant les ongles. Ces bois... Percy a dit qu'ils étaient sauvages et enchantés.

Moi aussi, je sentais que quelque chose clochait, mais je l'ai mis sur le compte de mon aversion pour les forêts. Pour des raisons que je ne développerai pas, je trouve que ce sont des lieux... déplaisants. Malgré tout, maintenant que notre objectif était en vue, mon optimisme coutumier me revenait.

– Ne t'inquiète pas, ai-je dit à Meg. Tu fais route avec un dieu !

– Un ancien dieu.

– Tu pourrais arrêter de rabâcher ça ? Enfin en tout cas les demi-dieux sont très chaleureux. Ils vont nous accueillir avec des larmes de joie ! Et attends un peu de voir la vidéo d'orientation !

– La quoi ?

– Je l'ai réalisée moi-même ! Allez, viens. Ces bois ne peuvent pas être si méchants que ça.

*

Si, ils le pouvaient.

À peine sommes-nous entrés dans l'ombre des arbres que ces derniers ont fait mine de se refermer sur nous. Les troncs se resserraient, barrant de vieux sentiers pour en ouvrir de nouveaux. Des racines se tordaient sur le sol de la forêt, transformant notre marche en course d'obstacles pleine de nœuds, de bosses et de boucles. J'avais l'impression d'essayer de traverser un immense bol de spaghettis.

Penser à des spaghettis m'a donné faim. Quelques heures seulement s'étaient écoulées depuis le guacamole sept parfums et les sandwiches de Sally Jackson, mais mon estomac de mortel commençait déjà à se contracter et gargouiller. Il faisait des bruits très agaçants, surtout au milieu de ces bois sombres et angoissants. Même Brugnion le *karpou* commençait à fleurir bon à mes narines, et j'avais des visions de glace et de chantilly.

Je vous l'ai déjà dit, je ne raffole pas des bois. J'ai essayé de me convaincre que les arbres n'étaient pas en train de m'observer, de grimacer, de chuchoter entre eux. Que c'était juste des arbres. Même s'ils abritaient des dryades, celles-ci ne pouvaient quand même pas me tenir pour responsable de ce qui s'était passé des milliers d'années plus tôt, sur un autre continent.

Et pourquoi pas ? me suis-je dit. *Toi-même, tu te sens encore coupable.*
Je me suis dit de la boucler.

Nous avons marché pendant des heures... bien plus longtemps qu'il n'aurait fallu pour arriver à la Grande Maison. Normalement, je savais me guider au soleil – ce qui n'a rien d'étonnant, attendu que je l'ai conduit dans le ciel des millénaires durant – mais sous la voûte des feuilles, la lumière était diffuse et les ombres trompeuses.

Lorsque nous sommes passés devant le même rocher pour la troisième fois, j'ai admis l'évidence :

– Je n'ai aucune idée d'où on est.

Meg s'est affalée sur une bûche. Dans la lumière verte, elle ressemblait plus que jamais à une dryade, même si les esprits des arbres ne portent pas souvent des baskets rouges et des polaires d'occasion.

– Tu n'as pas des dons du monde sauvage ? m'a-t-elle demandé. Comme d'interpréter la mousse sur les arbres ou suivre des traces ?

– C'est plutôt le rayon de ma sœur, ça.

– Peut-être que Brugnon peut nous aider. (Meg s'est tournée vers le *karpos*.) Hé, tu peux nous trouver un chemin pour sortir du bois ?

Depuis quelques kilomètres, le *karpos* marmonnait nerveusement, jetant sans cesse des coups d'œil autour de lui. Il a reniflé l'air, narines tremblantes. Incliné la tête.

Son visage s'est embrasé de vert fluo. Il a poussé un aboiement de détresse, puis s'est volatilisé en ne laissant qu'un tourbillon de feuilles.

Meg s'est levée d'un bond.

– Où est-ce qu'il est passé ?

J'ai balayé le bois du regard. Je soupçonnais Brugnon d'avoir fait preuve d'intelligence. Sentant le danger approcher, il nous avait abandonnés. Mais je n'avais pas envie de le dire à Meg. Elle s'était déjà prise d'affection pour le *karpos*. (Ridicule, de s'attacher à une petite créature dangereuse. En même temps, nous les dieux, nous nous sommes attachés aux humains, alors je n'avais rien à dire.)

– Il est peut-être parti en éclaireur, ai-je suggéré. Peut-être qu'on devrait...

APOLLON.

La voix a résonné dans ma tête comme si on m'avait monté des haut-parleurs Bose derrière les yeux. Ce n'était pas la voix de ma conscience. Ma conscience n'était pas féminine et ne parlait pas si fort.

Pourtant quelque chose dans le timbre de la femme m'était horriblement familier.

– Qu'est-ce qu'il y a ? m'a demandé Meg.

L'air est devenu écœurant et douceâtre. Les arbres penchaient leurs branches sur moi comme les poils sensibles d'une Dionée attrape-mouche.

Un filet de sueur a coulé sur le côté de mon visage.

– Nous ne pouvons pas rester ici, ai-je dit. Escorte-moi, mortelle.

– Pardon ?

– Euh, je veux dire viens, on file !

Nous avons détalé à toutes jambes, titubant sur des racines d'arbres, fuyant à l'aveuglette dans un dédale de branches et de rochers. Nous sommes arrivés devant une rivière limpide, au lit de graviers. J'ai à peine ralenti l'allure. Je suis entré dans l'eau glacée et m'y suis avancé jusqu'à mi-mollet.

La voix a parlé de nouveau : *TROUVE-MOI*.

Elle était tellement forte, cette fois-ci, qu'elle m'a transpercé le front comme un clou de traverse. J'ai titubé et je suis tombé à genoux.

– Hé ! a crié Meg en m'attrapant par le bras. Lève-toi !

– T'as pas entendu ?

– Entendu quoi ?

LA CHUTE DU SOLEIL, a tonné la voix. *LA DERNIÈRE STROPHE*.

Je me suis écroulé tête la première dans l'eau.

– Apollon ! (Meg m'a retourné et dit d'une voix inquiète :) Lève-toi ! Je peux pas te porter !

Elle a essayé, pourtant. Elle m'a traîné, pestant et me maudissant, jusqu'à l'autre rive où, avec son aide, je suis arrivé à me hisser.

Je gisais sur le dos, les yeux fous, fixant la voûte feuillue de la forêt. Mes vêtements trempés étaient si froids qu'ils me brûlaient. Mon corps tremblait comme la corde *mi* d'une basse électrique pincée à vide.

Meg m'a retiré ma veste mouillée. La sienne était beaucoup trop petite pour moi, mais elle m'en a couvert le torse.

– Reprends-toi, m'a-t-elle dit. Me fais pas le coup de péter les plombs.

Mon rire a fusé, cassant même à mes oreilles.

– Mais j'ai... j'ai entendu....

LES FEUX ME CONSUMERONT. HÂTE-TOI !

La voix a éclaté en un chœur de murmures courroucés. Les ombres se sont allongées et obscurcies. Mes vêtements se sont mis à dégager une vapeur qui avait la même odeur que les émanations volcaniques de Delphes.

J'étais déchiré. Je voulais me rouler en boule et mourir. Ou me lever et courir follement après les voix – pour trouver leur origine – mais j'avais l'intuition que si j'essayais, j'y perdrais ma santé mentale à tout jamais.

Meg me parlait. Elle m'a secoué par les épaules. Elle a approché son visage tout contre le mien et les verres de ses lunettes papillon m'ont renvoyé en pleine face mon propre reflet de loque humaine. Elle m'a giflé, fort, et je suis arrivé à déchiffrer ses paroles : LÈVE-TOI !

Je ne sais pas comment, mais je l'ai fait. Et puis je me suis plié en deux et j'ai vomi.

Ça ne m'était pas arrivé depuis des siècles. J'avais oublié à quel point c'était désagréable.

Après, je nous vois marcher tous les deux en titubant. Meg portait presque tout mon poids. Les voix se disputaient en chuchotant ; elles arrachaient des lambeaux de mon esprit et les emportaient dans la forêt. Bientôt, il ne m'en serait plus rien resté.

À quoi bon ? Autant m'enfoncer dans le bois et céder à la folie. L'idée m'a paru drôle. Je me suis mis à glousser.

Meg m'a forcé à continuer. Je ne comprenais pas ses paroles, mais son ton de voix était insistant et obstiné, avec juste assez de colère pour contrebalancer sa propre terreur.

Dans cet état mental aggravé, j'ai cru que les arbres s'écartaient devant nous, qu'ils nous ouvraient un chemin à contrecœur dans le bois. J'ai aperçu au loin un grand feu de camp ainsi que les prairies de la Colonie des Sang-Mêlé.

Il m'est venu à l'idée que Meg parlait aux arbres, qu'elle leur disait de se pousser. C'était une idée ridicule, et qui m'a semblé hilarante sur le coup. À en juger par la vapeur bouillonnante que dégageaient mes vêtements, je devais avoir plus de quarante de fièvre.

Je riais comme un hystérique quand nous avons émergé de la forêt, juste devant le feu de camp où une douzaine d'adolescents étaient rassemblés et faisaient griller des marshmallows. En nous voyant, ils se sont levés. Avec leur jeans et leurs manteaux d'hiver, leurs différentes armes à leurs côtés, ils formaient le groupe de

rôtisseurs de marshmallows le plus redoutable que j'aie jamais vu.

J'ai souri jusqu'aux oreilles et lancé à la cantonade :

– Saaalut ! C'est moi, Apollon !

Là-dessus mes yeux se sont révulsés et je me suis évanoui.

*Mon car est en flammes
 Mon fils plus âgé que moi
 Zeus, fais que ça cesse*

J'ai rêvé que je sillonnais le ciel aux commandes du char du soleil. J'avais rabattu la capote en mode Maserati. J'allais bon train, klaxonnais les avions qui barraient mon chemin, savourais l'odeur de la stratosphère froide et dansais dans mon siège sur mon son préféré : *Rise to the Sun*, des Alabama Shakes.

J'envisageais de transformer ma Spyder en voiture autonome Google. J'avais envie de sortir mon luth et de me lancer dans un solo torride qui aurait fait la fierté de Brittany Howard, la chanteuse des Shakes.

Une femme est alors apparue sur le siège passager.

– Magne-toi, mon pote.

J'ai failli tomber du char du soleil à la renverse.

Mon invitée était vêtue comme une reine libyenne d'antan. (Je suis bien placé pour le savoir, j'en ai fréquenté quelques-unes.) Sa robe était un tourbillon de motifs floraux rouges, or et noirs. Ses longs cheveux bruns étaient coiffés d'une tiare qui m'a fait penser à une échelle miniature, avec ses deux montants en or garnis de barreaux d'argent. Elle avait un visage mûr et majestueux, comme il siérait à une reine bienveillante.

Il ne pouvait donc pas s'agir d'Héra, vraiment pas. De plus Héra ne m'aurait jamais souri aussi gentiment. Et puis... cette femme portait autour du cou un grand signe de la paix en métal, ce qui n'était pas le style d'Héra.

Pourtant je ne pouvais me défaire de l'impression que je la connaissais. Malgré son look hippie de la vieille école, je la trouvais

tellement séduisante que j'ai eu la certitude que nous étions liés.

– Qui es-tu ? lui ai-je demandé.

Une dangereuse lueur dorée s'est allumée dans ses yeux de panthère.

– Suis les voix.

Une boule s'est formée dans ma gorge. J'ai essayé de penser clairement, mais j'avais l'impression que mon cerveau venait de passer au mixeur.

– Je t'ai entendue dans le bois, ai-je dit. Est-ce que... est-ce que tu prononçais une prophétie ?

– Trouve les portes. (Elle a serré mon poignet.) Faut que tu les trouves en premier, tu piges le coup ?

– Mais...

La femme s'est embrasée. J'ai retiré mon poignet roussi par les flammes et attrapé le volant du char du soleil, qui tombait en chute libre. La Maserati s'est muée en car scolaire – mode auquel je ne recourais que lorsque j'avais beaucoup de monde à transporter. L'habitacle s'est rempli de fumée.

Une voix nasale, derrière moi, a dit :

– Absolument, trouve les portes.

J'ai jeté un coup d'œil dans le rétroviseur. À travers la fumée, j'ai distingué un homme corpulent vêtu d'un costume mauve, affalé sur la banquette du fond – place habituelle des trublions. Hermès adorait cette place, mais cet homme n'était pas Hermès.

Il avait la mâchoire molle, un nez anormalement gros et un collier de barbe qui enserrait son double menton comme la sangle d'un casque. Ses cheveux étaient foncés et bouclés comme les miens, mais ils n'avaient pas l'abondance et l'ébouriffé chic de ma crinière. Il plissait le nez comme s'il sentait une odeur désagréable. Peut-être celle des sièges du car qui brûlaient.

– Qui es-tu ? ai-je hurlé, tout en luttant désespérément pour redresser le char qui plongeait toujours. Que fais-tu dans mon car ?

L'homme a souri, ce qui l'a rendu encore plus laid.

– Mon propre ancêtre ne me reconnaît pas ? Je suis offensé !

J'ai essayé de le remettre. Mon fichu cerveau de mortel était trop petit, trop rigide. Il avait largué quatre mille ans de souvenirs comme autant de lest.

– Je... je ne vois pas. Je regrette.

L'homme a ri alors même que des flammes léchaient ses manches mauves.

– Tu ne regrettes pas encore, mais ça viendra. Trouve-moi les portes. Conduis-moi à l'Oracle. Je me ferai une joie de le brûler !

Le feu m'a dévoré tandis que le char du soleil piquait vers la terre. J'ai agrippé le volant et découvert avec effroi une énorme figure de bronze qui flottait devant le pare-brise. C'était celle de l'homme en mauve, reproduite dans un panneau de métal plus grand que mon car. Tandis que nous foncions droit sur elle, ses traits se sont mués pour dessiner mon propre visage.

Et là je me suis réveillé, en nage et frissonnant.

– Tout va bien. (Une main s'est posée sur mon épaule.) N'essaie pas de te redresser.

Bien sûr, j'ai essayé de me redresser.

À mon chevet se tenait un jeune homme de mon âge – mon âge de mortel – aux yeux bleus et aux cheveux blonds en bataille.

Il portait une blouse de médecin avec un anorak de ski ouvert, les mots OKEMO MOUNTAIN brodés sur la poche poitrine. Il était bronzé comme un skieur. J'ai eu l'impression que j'aurais dû le reconnaître. (Une impression que j'avais souvent depuis ma chute de l'Olympe.)

J'étais allongé sur un lit de camp au milieu d'un bungalow. Des deux côtés, les murs étaient bordés de lits superposés. Des poutres de cèdre brut couraient sur le plafond. Les murs de plâtre blanc étaient nus, à part quelques crochets pour les armes et les manteaux.

Ça aurait pu être une modeste demeure de diverses époques : l'Athènes antique, la France médiévale, l'Iowa rural. Il y flottait une odeur de linge propre et de sauge séchée. Les seuls éléments de décor étaient des pots de fleurs placés sur le rebord de la fenêtre, dans lesquels, malgré le froid hivernal, s'épanouissaient des fleurs d'un beau jaune vif.

— Ces fleurs... (Ma voix était rauque comme si j'avais inhalé la fumée de mon rêve.) Elles viennent de Délos, mon île sacrée.

– Ouais, a dit le jeune homme. Elles ne poussent que dans le bungalow 7 ou autour – ton bungalow. Sais-tu qui je suis ?

J'ai examiné son visage. Le calme de son regard, le sourire qui lui venait facilement aux lèvres, la façon dont ses cheveux se lovaient autour de ses oreilles... il m'est venu le souvenir lointain d'une femme, une chanteuse de country alternatif du nom de Naomi Solace,

que j'avais rencontrée à Austin. J'ai rougi en repensant à elle. Dans ma peau d'ado, notre romance ressemblait à quelque chose que j'aurais vu dans un film il y a longtemps – un film que mes parents ne m'auraient pas autorisé à regarder.

Mais ce garçon était sans l'ombre d'un doute le fils de Naomi.

Ce qui signifiait qu'il était aussi mon fils.

Ce qui me faisait un effet très, très bizarre.

– Tu es Will Solace, ai-je dit. Mon, euh...

– Ouais, a acquiescé Will. C'est spécial.

Mon lobe frontal a fait un tour à cent quatre-vingts degrés à l'intérieur de ma boîte crânienne. J'ai basculé sur le côté.

– Houlà ! (Will m'a stabilisé.) J'ai essayé de te soigner mais, honnêtement, je ne comprends pas ce qui ne va pas. Tu as du sang, et non de l'ichor. Tu te rétablis rapidement de tes blessures, mais tes signes vitaux sont entièrement humains.

– Je ne le sais que trop.

– Ouais, ben... (Il a posé une main sur mon front et ses sourcils se sont froncés sous la concentration. Ses doigts tremblaient légèrement.) Je n'en savais absolument rien jusqu'au moment où j'ai essayé de te donner du nectar. Tes lèvres se sont mises à fumer. J'ai failli te tuer.

– Ah... (J'ai passé la langue sur ma lèvre inférieure, que j'ai trouvée lourde et engourdie. Je me suis demandé si c'était l'origine de mon rêve de fumée et de flammes. J'ai espéré que oui.) Je suppose que Meg a oublié de t'informer de mon état.

– Ça en a tout l'air. (Will a serré mon poignet et pris mon pouls.) Tu sembles avoir à peu près mon âge, autour de quinze ans. Ton rythme cardiaque est revenu à la normale. Les côtes se consolident. Le nez est gonflé, mais il n'est pas cassé.

– Et j'ai de l'acné, ai-je gémi. Et des bourrelets.

Will a penché la tête.

– Tu es mortel et c'est ça qui t'inquiète ?

– Tu as raison. Je suis privé de mes pouvoirs. Plus faible encore que vous autres, chétifs demi-dieux !

– Waouh, merci...

J'ai eu l'impression qu'il avait failli dire *Papa*, mais s'était retenu de justesse.

Il m'était difficile de voir ce jeune homme comme mon fils. Il était tellement posé, tellement modeste, sa peau était tellement lisse... En

plus, il n'avait pas l'air impressionné par ma présence. Le coin de sa bouche avait même tendance à se retrousser.

– Est-ce que... est-ce que ça t'amuse ? ai-je demandé.

Will a haussé les épaules.

– Écoute, soit je trouve ça drôle, soit je flippe. Mon père, le dieu Apollon, est un ado de quinze ans...

– Seize, ai-je rectifié. Tenons-nous-en à seize ans.

– Un mortel de seize ans qui se retrouve alité dans mon bungalow et malgré tous mes talents de guérison – que je tiens de *toi* –, je ne trouve pas le moyen de te remettre sur pied.

– C'est sans solution, ai-je gémi pitoyablement. J'ai été chassé de l'Olympe. Mon sort est lié à celui d'une gamine qui s'appelle Meg. Ça ne pourrait pas être pire !

Will a ri, ce que j'ai trouvé passablement culotté.

– Meg a l'air cool, a-t-il dit. Elle a déjà collé un coquard à Connor Alatir et balancé un coup de pied là où je pense à Sherman Yang.

– Elle a quoi ?

– Elle va parfaitement s'intégrer. Elle t'attend dehors, comme la plupart des pensionnaires de la colonie. (Le sourire de Will s'est effacé.) Autant que tu le saches, ils posent plein de questions. Tout le monde se demande si ton arrivée et ta condition de mortel ont un rapport avec ce qui se passe ici.

J'ai froncé les sourcils.

– Que se passe-t-il ?

La porte du bungalow s'est ouverte et deux autres demi-dieux sont entrés. L'un était un grand garçon d'environ treize ans, au teint de bronze, avec des tresses plaquées qui dessinaient des hélices d'ADN. Dans son caban bleu marine et son jean noir, il avait l'air de descendre d'un baleinier du dix-huitième siècle. L'autre nouveau venu était une fille, plus jeune, en tenue de camouflage vert olive. Elle portait un carquois garni de flèches à l'épaule et arborait dans sa chevelure rousse coupée court une grosse mèche teinte en vert, ce qui m'a paru en vive contradiction avec l'esprit camouflage.

J'ai souri, ravi de constater que je me souvenais de leurs noms.

– Austin, ai-je dit. Et Kayla, c'est ça ?

Au lieu de tomber à genoux et de se confondre en remerciements, ils ont échangé un regard inquiet.

– Alors c'est vraiment toi, a dit Kayla.

Austin a froncé les sourcils.

– Meg nous a raconté que tu t'étais fait casser la figure par deux voyous, a-t-il dit. Elle dit que tu n'as plus de pouvoirs et que tu as pété les plombs dans le bois.

Un goût de siège d'autocar brûlé a envahi ma bouche.

– Meg parle trop.

– Mais tu es mortel ? a demandé Kayla. Genre, complètement mortel ? Est-ce que ça veut dire que je vais perdre mon talent au tir à l'arc ? Je ne peux même pas me présenter aux Jeux olympiques avant mes seize ans !

– Et si je perds ma musique... (Austin a secoué la tête.) Non, mec, ça va pas. Mon dernier clip a eu genre cinq cent mille vues en une semaine. Qu'est-ce que je vais faire ?

Ça m'a fait chaud au cœur de voir que mes enfants avaient de bonnes priorités : leurs talents, leur image, leurs vues sur YouTube avant tout. On peut dire ce qu'on veut sur l'absentéisme des parents divins, il n'empêche que nos gamins héritent de plusieurs de nos traits de personnalité les plus enviables.

– Mes problèmes ne devraient pas vous affecter, leur ai-je garanti. Si Zeus s'amuse à arracher rétroactivement mes pouvoirs divins à tous mes descendants, la moitié des écoles de médecine du pays seraient vides. Le musée Rock and Roll Hall of Fame fermerait ses portes. Et le business de la voyance s'effondrerait du jour au lendemain !

– C'est un soulagement, a dit Austin, et j'ai vu ses épaules se détendre.

– Ça veut dire que si tu meurs pendant que tu es mortel, a insisté Kayla, nous on disparaîtra pas ?

– Les gars, a interrompu Will, vous ne voulez pas courir à la Grande Maison prévenir Chiron que notre... notre patient est conscient ? Je vais l'amener dans une minute. Et aussi, voyez si vous pouvez disperser la foule, d'accord ? Je n'ai pas envie que tout le monde se jette sur Apollon à la fois.

Kayla et Austin ont hoché gravement la tête. Étant mes enfants, ils comprenaient certainement l'importance qu'il y avait à contrôler les paparazzi.

Dès qu'ils sont partis, Will m'a adressé un sourire d'excuse.

– Ils sont sous le choc, a-t-il dit. Nous le sommes tous. Il va falloir

un peu de temps pour s'habituer à... enfin, cette situation.

– Tu n'as pas l'air sous le choc.

Will a ri doucement.

– Je suis terrifié, a-t-il répondu. Mais j'ai appris une chose en étant conseiller en chef : tu es obligé de garder ton sang-froid pour les autres. Allez, on va se lever.

Ça n'a pas été simple. Je suis tombé deux fois. J'avais le vertige et les yeux qui brûlaient comme s'ils étaient passés au micro-ondes dans leurs orbites. Les rêves récents continuaient de bouillonner dans mon cerveau comme la vase d'une rivière, embourbant mes pensées – la femme à la tiare et au signe de la paix, l'homme au costume violet. *Conduis-moi à l'Oracle. Je me ferai une joie de le brûler !*

Je commençais à étouffer dans le bungalow. J'avais besoin d'air frais.

Il y a un point sur lequel ma sœur Artémis et moi sommes parfaitement d'accord : une activité digne d'intérêt en a davantage dehors qu'à l'intérieur. La musique gagne à être jouée sous le dôme céleste. La poésie devrait toujours être partagée sur l'*agora*. Quant au tir à l'arc, c'est absolument une activité d'extérieur et je peux vous le confirmer, ayant tenté un jour de m'entraîner dans la salle du trône de mon père. Conduire le soleil, enfin... ben ça non plus, ce n'est pas franchement un sport d'intérieur.

M'appuyant sur Will, je suis sorti. Kayla et Austin étaient parvenus à disperser l'attroupement. La seule personne qui m'attendait – ô joie, ô bonheur – était ma jeune suzeraine, Meg, qui s'était apparemment déjà taillé une réputation à la colonie et avait gagné le surnom de Casse-Boules McCaffrey.

La robe verte que lui avait donnée Sally Jackson était nettement moins propre. Son legging était déchiré. Sur son biceps, une rangée de pansements papillon maintenaient fermée une vilaine entaille qu'elle avait dû se faire dans les bois.

Elle m'a toisé, a grimacé et tiré la langue.

– T'as une mine de *beurk*.

– Et toi, Meg, tu es toujours aussi charmante.

Elle a rajusté ses lunettes en les mettant juste assez de travers pour que ce soit agaçant.

– J'ai cru que t'allais mourir.

– Je suis content de te décevoir.

– Nan.... (Elle a haussé les épaules.) Tu me dois encore un an de service. On est liés, que ça te plaise ou non !

J'ai soupiré. Un vrai délice de retrouver la compagnie de Meg.

– Je suppose que je devrais te remercier, lui ai-je dit. (J'avais un souvenir confus de mon délire dans la forêt, de Meg me portant, des arbres qui semblaient s'écarter pour nous laisser passer.) Comment tu nous as fait sortir du bois ?

Aussitôt, elle a pris l'air méfiant.

– Chais pas. J'ai eu de la chance. (Elle a montré Will Solace d'un geste du pouce.) D'après ce qu'il m'a raconté, heureusement qu'on en est sortis avant la tombée de la nuit.

– Pourquoi ?

Will s'est apprêté à répondre, puis s'est ravisé.

– Je préfère laisser Chiron t'expliquer, a-t-il dit. Allons-y.

J'étais rarement venu à la Colonie des Sang-Mêlé. La dernière fois c'était il y a trois ans, quand une dénommée Thalia Grace avait précipité mon car dans le lac de canoë-kayak en faisant un atterrissage forcé.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait beaucoup de monde à la colonie. Je savais que la plupart des demi-dieux venaient seulement l'été, et que seul un petit noyau y passait l'année scolaire : ceux qui pour diverses raisons n'étaient en sécurité qu'à la colonie.

J'ai tout de même été frappé de voir aussi peu de pensionnaires. Si je me basais sur le bungalow 7, celui de chaque dieu pouvait en loger une vingtaine. Ce qui faisait une occupation maximale de quatre cents demi-dieux, de quoi composer plusieurs phalanges ou faire une méga fête.

Pourtant, en traversant la colonie, je n'ai pas vu plus d'une douzaine de personnes. Dans la lumière faiblissante du crépuscule, une fille grimpait le mur d'escalade toute seule, entre deux coulées de lave. Au lac, une équipe de trois vérifiait le gréement de la trirème.

Certains demi-dieux s'étaient trouvé des raisons d'être dehors rien que pour me reluquer. Assis devant l'âtre en plein air, un jeune homme astiquait son bouclier, ce qui lui permettait de m'observer dans sa surface réfléchissante. Un autre type me zyeutait en épissant du barbelé à l'extérieur du bungalow d'Arès. Vu sa démarche, j'ai supposé que c'était Sherman Yang à l'entrejambe récemment touché.

Sur le seuil du bungalow d'Hermès, deux filles ont gloussé en

chuchotant à mon passage. Normalement, ce genre d'attention m'aurait laissé de marbre. Ça se comprenait, mon magnétisme était irrésistible. Mais là j'avais les joues en feu. Moi, le parangon du charme masculin, je n'étais plus qu'un garçon godiche et sans expérience aucune.

J'aurais volontiers hurlé vers les cieux face à tant d'injustice, mais ça aurait été super gênant.

Nous avons traversé les champs de fraises en repos hivernal. Au sommet de la Colline des Sang-Mêlé, la Toison d'or brillait à la plus basse branche d'un grand pin. Des bouffées de vapeur montaient de la tête de Pélée, le dragon gardien enroulé à la base du tronc. À côté de l'arbre, l'Athéna Parthénos s'est teintée d'un rouge colérique sous le soleil couchant. Peut-être, simplement, qu'elle n'était pas contente de me voir. (Athéna ne s'était jamais remise de notre petite prise de bec pendant la guerre de Troie.)

À mi-flanc de la colline, j'ai repéré la grotte de l'Oracle et son entrée masquée par d'épais rideaux bordeaux. Les torches qui l'encadraient n'étaient pas allumées, signe que Rachel Dare, ma prophétesse, n'était pas présente. Je ne savais pas si je devais en être déçu ou soulagé.

Même lorsqu'elle ne se faisait pas le véhicule d'une prophétie, Rachel était une jeune femme d'une grande sagesse. J'avais espéré la consulter sur mes problèmes. D'un autre côté, vu que son pouvoir prophétique s'était apparemment tari (ce qui était sans doute, en partie seulement, un peu ma faute), je n'étais pas sûr que Rachel aurait eu envie de me voir. Elle aurait attendu des explications de la part de son Seigneur, dieu de la prophétie, et même si j'étais aussi le maître de la poésie, de la musique et du pipeau, je n'aurais pas eu de réponses à lui donner.

Le rêve de l'autocar enflammé ne me quittait pas : la femme à la tiare sympa, qui me pressait de trouver les portes ; le type hideux en costume mauve qui menaçait de brûler l'Oracle.

Eh bien... elle était juste là, la grotte. Je ne comprenais pas bien pourquoi la femme à la tiare avait tant de mal à la trouver, ni pourquoi le type hideux était si déterminé à en brûler les portes, qui n'étaient rien d'autre qu'une paire de rideaux pourpres.

Sauf si le rêve faisait référence à autre chose qu'à l'Oracle de Delphes...

J'ai frotté mes tempes bourdonnantes. Je ne cessais de chercher des souvenirs qui n'étaient plus là, je m'efforçais de plonger dans mon vaste lac de savoir pour découvrir qu'il avait été réduit à la taille d'un petit bain. On ne peut pas faire grand-chose avec un cerveau petit bain.

Sur la terrasse de la Grande Maison, un jeune homme aux cheveux noirs nous attendait. Il portait un jean noir délavé, un tee-shirt des Ramones (points de bonus pour son bon goût musical) et un blouson d'aviateur en cuir noir. À sa taille pendait une épée de fer stygien.

– Je me souviens de toi, lui ai-je dit. Nicolas, le fils d'Hadès ?

– Nico di Angelo. (Il m'a examiné de ses yeux perçants et incolores comme des éclats de verre.) Alors c'est vrai. Tu es complètement mortel. Il y a une aura de mort autour de toi, une épaisse possibilité de mort.

Meg a reniflé et lancé :

– On dirait la météo.

Je n'ai pas trouvé ça drôle. Face au fils d'Hadès, je me suis souvenu des nombreux mortels que j'avais expédiés aux Enfers avec mes flèches de contagion. Ça m'avait toujours paru un sain divertissement : distribuer des châtiments bien mérités en punition d'actes condamnables. À présent je commençais à comprendre la terreur que j'avais toujours lue dans les yeux de mes victimes. Je ne voulais pas d'une épaisse aura de mort autour de moi. Et je ne voulais surtout pas comparaître devant le père de Nico di Angelo.

Will a posé la main sur l'épaule du jeune demi-dieu.

– Nico, a-t-il dit, il faudra qu'on reparle de ta façon de t'adresser aux gens.

– Je ne fais qu'énoncer l'évidence. Si c'est bien Apollon et s'il meurt, on est tous mal.

– Je te prie d'excuser mon copain, a dit Will en se tournant vers moi.

Nico a levé les yeux au ciel.

– Tu pourrais éviter...

– Tu préférerais que je dise « mon partenaire » ? a demandé Will. Mon « ami particulier » ?

– Ennui particulier, dans ton cas, a grommelé Nico.

– Ah, je te revaudrai ça.

Meg a essuyé son nez qui coulait et dit :

– Vous vous disputez beaucoup, vous deux. Je croyais qu'on allait voir un centaure.

– Et me voici.

La porte s'est ouverte. Chiron est sorti en baissant la tête pour éviter le chambranle.

À partir de la taille il ressemblait parfaitement au professeur pour lequel il se faisait souvent passer dans le monde des mortels : veste en tweed avec des pièces aux coudes, chemise à carreaux mal assortie à sa cravate verte. Sa barbe était soigneusement taillée, mais sa tignasse n'aurait pas passé les tests d'entretien requis pour un authentique sac de nœuds.

En dessous de la taille, c'était un étalon blanc.

Mon vieil ami a souri, mais ses yeux étaient tourmentés.

– Apollon, c'est une bonne chose que tu sois là. Il faut que nous parlions des disparitions.

*Regarde dans tes spams
Si les prophéties sont là
Non ? Ben chais pas. Tchô !*

Meg en est restée bouche bée.

– C’est... c’est vraiment un centaure, a-t-elle murmuré.

– Bien vu, ai-je dit. Je suppose que c’est le corps de cheval qui t’a mis la puce à l’oreille ?

Elle m’a donné un coup de poing dans le bras.

– Chiron, ai-je dit, je te présente Meg McCaffrey, mon nouveau maître et dispensateur de contrariétés. Tu parlais de disparitions ?

Chiron a agité la queue. Ses sabots ont frappé les planches de la terrasse.

Il était immortel, pourtant son âge apparent semblait varier de siècle en siècle. Je ne me rappelais pas lui avoir jamais vu la moustache aussi grise, ni les rides autour des yeux aussi marquées. Ce qui se passait à la colonie ne devait pas être bon pour son stress.

– Bienvenue, Meg. (Chiron s’est efforcé de prendre un ton chaleureux, ce que j’ai trouvé héroïque, vu que... enfin, Meg, quoi.) Je me suis laissé dire que tu avais fait preuve d’un grand courage dans les bois. Tu as amené Apollon jusqu’ici en bravant de nombreux dangers. Je suis heureux de t’accueillir à la Colonie des Sang-Mêlé.

– Merci, a dit Meg. Vous êtes vraiment grand. Vous ne vous cognez pas la tête contre les lustres ?

– Ça m’arrive, a répondu Chiron en riant. Si je veux me rapprocher de la taille humaine, j’ai un fauteuil roulant magique qui me permet de comprimer la moitié inférieure de mon corps en... Enfin, c’est sans importance.

– Les disparitions, ai-je vite glissé. Qu’est-ce qui a disparu ?

– Ce n'est pas *quoi*, c'est *qui*. Entrons. Will, Nico, pouvez-vous prévenir les autres pensionnaires que nous nous réunirons pour le dîner dans une heure, s'il vous plaît ? Je ferai un point pour tout le monde. Entre-temps personne ne doit s'éloigner seul de la colonie. Mettez-vous en binômes.

– Entendu. (Will a regardé Nico.) Veux-tu être mon binôme ?

– T'es lourd, a rétorqué Nico.

Tous deux se sont éloignés en se chamaillant.

À ce stade, vous vous demandez peut-être ce que ça me faisait de voir mon fils avec Nico di Angelo. Je dois reconnaître que je ne comprenais pas l'attrance de Will pour un enfant d'Hadès, mais si le genre brun ténébreux était ce qui rendait Will heureux...

Ah. Vous vous demandez peut-être ce que ça me faisait de le voir avec un petit ami et non une petite ami-e. Si c'est ça, franchement, calmez-vous. Nous les dieux, nous ne sommes pas à cheval sur ces questions. Moi-même j'ai eu... trente-trois petites amies mortelles et onze petits copains mortels, c'est bien ça ? J'ai perdu le compte. Mes deux grands amours ont été, bien sûr, Daphné et Hyacinthe, mais quand on est un dieu aussi populaire que moi...

Une seconde. Vous ai-je dit à l'instant qui avait fait battre mon cœur ? Oui, hein ? Par les dieux de l'Olympe, oubliez que je vous ai dit leurs noms ! Je suis tellement gêné. Je vous en prie, ne le répétez pas. Dans cette vie de mortel, je n'ai *jamais* été amoureux !

Je me sens tellement perdu.

Chiron nous a emmenés à la salle de séjour. De confortables canapés de cuir étaient disposés en V devant la cheminée en pierre. Au-dessus du manteau de celle-ci, une tête de léopard empaillée ronflait béatement.

– Il est vivant ? a demandé Meg.

– Tout à fait. (Chiron s'est dirigé vers son fauteuil roulant.) Il s'appelle Seymour. Si nous parlons doucement, il ne devrait pas se réveiller.

Meg s'est aussitôt mise à explorer la pièce. La connaissant, j'aurais parié qu'elle cherchait de petits objets à lancer à la tête du léopard pour le réveiller.

Chiron s'est inséré dans son fauteuil roulant. Il a d'abord placé les jambes arrière dans le faux compartiment du siège, puis il a reculé en comprimant magiquement sa croupe de cheval jusqu'à avoir

l'apparence d'un homme assis. Pour parfaire l'illusion, des panneaux articulés se sont rabattus sur l'avant en le dotant de fausses jambes humaines. Lesquelles, d'habitude, étaient habillées d'un pantalon et chaussées de mocassins, dans l'esprit de son déguisement de professeur, mais aujourd'hui, Chiron avait visiblement opté pour un look différent.

– C'est nouveau, ai-je commenté.

Chiron a baissé les yeux sur les jolies jambes féminines enserrées dans des bas résille et chaussées d'escarpins rouges à paillettes, et il a poussé un gros soupir.

– Je vois que les « Hermès » ont encore regardé le *Rocky Horror Picture Show*. Il va falloir que je leur en touche un mot.

Le *Rocky Horror Picture Show* me rappelait de bons souvenirs. Combien de fois étais-je allé costumé en Rocky à des séances de minuit ! Car bien sûr le physique parfait du personnage était inspiré du mien.

– Laisse-moi deviner, ai-je dit. Les farceurs, ce sont Connor et Travis Alator ?

Chiron a attrapé un plaid d'un panier par terre et en a drapé ses fausses jambes, mais les chaussures rouges pointaient toujours.

– En fait Travis est parti à la fac l'automne dernier, du coup Connor s'est un peu assagi.

Meg, penchée sur un vieux jeu *Pac-Man*, a relevé la tête.

– Je lui ai mis un œil au beurre noir, à Connor, a-t-elle annoncé fièrement.

– C'est bien, ma chérie, a répondu Chiron en cillant légèrement. Nous avons Julia Feingold et Alice Miyazawa maintenant. Elles ont pris la relève pour les farces et autres mauvais tours. Tu les rencontreras bien assez tôt.

Je me suis souvenu des filles, devant le bungalow d'Hermès, qui avaient gloussé en me voyant passer. Je me suis surpris à rougir de nouveau.

– Assieds-toi, je t'en prie, a fait Chiron avec un geste vers les canapés.

Meg a abandonné sa partie de *Pac-Man* (qui avait eu droit à vingt secondes de son temps) pour escalader le mur. Littéralement. Une vigne grimpante, dénudée par l'hiver, bordait le coin salle à manger : une initiative de mon vieil ami Dionysos, pour sûr. Meg a entrepris de

monter le long d'un des troncs les plus épais pour arriver au lustre en chevelure de gorgone.

– Euh, Meg, ai-je dit, tu ne veux pas regarder le film d'orientation pendant qu'on discute, avec Chiron ?

– Je sais déjà plein de choses, a-t-elle rétorqué. J'ai parlé avec les pensionnaires pendant que tu étais inconscient. « Un lieu sûr pour les demi-dieux modernes ». Et tout le bla-bla.

– Le film est excellent, ai-je insisté. Je l'ai fait avec un petit budget dans les années 1950, mais il y a des cadrages révolutionnaires. Tu devrais vraiment...

La vigne s'est détachée du mur et Meg s'est écrasée par terre. Elle s'est relevée parfaitement indemne et, dans la foulée, elle a repéré une assiette de biscuits sur le buffet.

– C'est gratuit les biscuits ? a-t-elle demandé.

– Oui, mon petit, a dit Chiron. Apporte le thé aussi, tu veux bien ?

Nous étions donc coincés avec Meg, laquelle s'est vautrée sur le canapé, jambes sur l'accoudoir, et a entrepris de se gaver de biscuits en lançant des miettes à la tête ronflante de Seymour quand Chiron ne regardait pas.

Chiron m'a servi une tasse de Darjeeling.

– Je regrette que M. D ne soit pas là pour t'accueillir, a-t-il dit.

– M. Dé ? a demandé Meg.

– Dionysos, le dieu du vin, ai-je expliqué. C'est aussi le directeur de la colonie.

Chiron m'a tendu ma tasse en ajoutant :

– Après la bataille contre Gaïa, j'ai cru que M. D reviendrait à la colonie, mais nous ne l'avons jamais vu. J'espère qu'il va bien.

Le vieux centaure m'a regardé d'un air interrogateur, mais je n'avais rien à offrir. Les six derniers mois étaient pour moi un vide abyssal ; j'ignorais totalement où en étaient les autres dieux de l'Olympe.

– Je ne sais rien, ai-je avoué. (Des paroles que j'avais rarement prononcées au cours des quatre derniers millénaires. Elles me laissaient un vilain goût dans la bouche. J'ai bu une gorgée de thé, mais il était tout aussi amer.) Je ne suis plus très au courant de ce qui se passe, j'espérais que tu pourrais me briefer.

Chiron a eu du mal à cacher sa déception.

– Je vois...

Je me suis rendu compte qu'il avait espéré recevoir de l'aide et des conseils de ma part – exactement ce dont j'avais besoin venant de lui. En tant que dieu, j'avais l'habitude que des êtres inférieurs comptent sur moi, qu'ils prient pour ceci, implorent cela. Par contre, maintenant que j'étais mortel, je trouvais un peu terrifiant qu'on puisse compter sur moi.

– Alors, lui ai-je demandé, quelle est la crise ? Tu as le même air que Cassandra à Troie ou Jim Bowie à Fort Alamo : comme si tu étais assiégé.

Sans réfuter la comparaison, Chiron a pris sa tasse entre ses mains.

– Tu sais que pendant la guerre contre Gaïa, l'Oracle de Delphes a cessé de recevoir des prophéties. En fait toutes les méthodes de divination sont devenues inopérantes du jour au lendemain.

– Parce que la grotte d'origine à Delphes a été reconquise, ai-je dit en soupirant, m'efforçant de ne pas me sentir critiqué.

Meg a envoyé une pépite de chocolat ricocher contre le nez de Seymour le léopard.

– L'Oracle de Delphes. Percy en a parlé.

– Percy Jackson ? (Chiron s'est redressé.) Vous l'avez vu ?

– Il nous a accompagnés au début. (J'ai raconté notre bataille dans le verger, puis comment Percy était rentré à New York.) Il a dit qu'il viendrait ce week-end, s'il peut.

Chiron a paru découragé, comme si ma seule compagnie ne lui suffisait pas. Non mais vous vous rendez compte ?

– En tout cas, a-t-il repris, on espérait qu'après la guerre l'Oracle allait se remettre à marcher. Mais ça n'a pas été le cas, et Rachel s'est inquiétée.

– Qui est Rachel ? a demandé Meg.

– Rachel Dare, ai-je dit. L'Oracle.

– Je croyais que l'Oracle était un endroit.

– Oui.

– Alors Rachel est un endroit et elle a cessé de marcher ?

Si j'avais été encore un dieu, je l'aurais changée en lézard à ventre bleu et lâchée dans la nature pour ne plus jamais la revoir. Cette simple pensée m'a fait du bien.

– À l'origine Delphes était un lieu en Grèce, lui ai-je expliqué. C'était une grotte pleine d'émanations volcaniques où les gens venaient recueillir les conseils de ma prêtresse, la Pythie.

– *La-pi-ti*, a gloussé Meg. C'est drôle, comme nom.

– Hilarant. L'Oracle est donc à la fois un lieu et une personne. Lorsque les Grecs ont déménagé pour l'Amérique en... C'était quand, déjà, Chiron ? 1860 ?

Chiron a agité la main.

– Dans ces eaux-là.

– J'ai fait venir l'Oracle pour qu'elle continue à prononcer des prophéties en mon nom. Le pouvoir s'est transmis de prêtresse en prêtresse au fil des ans. Rachel Dare est l'Oracle actuel.

Meg a pris le seul Oreo de l'assiette de biscuits, sur lequel j'avais moi-même jeté mon dévolu.

– Mouais, d'accord. C'est trop tard pour regarder le film ?

– Oui, ai-je répondu sèchement. Alors au départ, je m'étais rendu maître de l'Oracle de Delphes en tuant ce monstre du nom de Python qui vivait dans les profondeurs de la grotte.

– Un python, comme le serpent, a dit Meg.

– Oui et non. L'espèce de serpents tient son nom du monstre, qui a un côté très serpent mais qui est beaucoup plus gros et plus terrifiant et qui dévore les petites filles qui parlent trop. Toujours est-il qu'en août dernier, pendant que j'étais... souffrant, mon ennemi d'antan, Python, a été relâché du Tartare. Il a reconquis la grotte de Delphes. C'est pour ça que l'Oracle a cessé de marcher.

– Mais si l'Oracle est en Amérique, maintenant, qu'est-ce que ça peut faire si un monstre reprend sa vieille grotte ?

C'était la phrase la plus complexe que je lui ai entendu prononcer jusqu'à maintenant. Elle l'avait sans doute fait rien que pour m'embêter.

– C'est trop long à expliquer. Contente-toi de...

– Meg. (Chiron lui a adressé un de ses sourires à la tolérance héroïque.) Le site original de l'Oracle est pareil à la racine pivot la plus profonde d'un arbre. Quand bien même les branches et les feuilles de la prophétie se déploient dans le monde entier, quand bien même Rachel Dare est notre branche la plus haute, si la racine pivot est étranglée, l'arbre entier est menacé. Depuis que Python occupe de nouveau son ancienne tanière, l'esprit de l'Oracle est complètement bloqué.

– Ah. (Meg m'a tiré la langue.) Ben t'avais qu'à le dire !

Avant que je puisse l'étrangler telle l'horripilante racine pivot

qu'elle était, Chiron m'a resservi du thé.

– Le problème, a-t-il ajouté, c'est que nous n'avons pas d'autres sources de prophétie.

– Mais on s'en fiche ! a dit Meg. Bon, ben vous connaissez pas l'avenir. Personne connaît l'avenir.

– *On s'en fiche ?* ai-je hurlé. Meg McCaffrey, les prophéties sont les catalyseurs de tous les événements importants : de toutes les quêtes et toutes les batailles, de toutes les catastrophes et tous les miracles, de toutes les naissances et toutes les morts. Les prophéties ne font pas que prédire l'avenir. Elles le façonnent. Elles permettent à l'avenir de se produire.

– Je pige pas.

Chiron s'est éclairci la gorge.

– Imagine que les prophéties sont des graines de fleurs. Si tu as les graines qu'il faut, tu pourras faire pousser tout ce que tu voudras dans ton jardin. Sans graines, rien ne poussera.

– Ah. (Meg a hoché la tête.) Ce serait craignos.

Il m'a paru étrange que Meg, gamine des rues et guerrière des bennes à ordures, soit si réceptive à une métaphore de jardin, mais Chiron était un excellent pédagogue. Il avait repéré quelque chose chez la gamine... une impression que j'avais moi aussi, dans un coin de ma tête, et qui persistait. J'espérais me tromper à cause des implications qu'elle avait, mais avec la chance qui me caractérisait, j'aurais sans doute raison. La plupart du temps, j'avais raison.

– Alors où est Rachel Dare ? ai-je demandé. Peut-être que si je lui parlais...

Chiron a posé sa tasse.

– Rachel avait prévu de venir nous voir pendant ses vacances d'hiver, mais elle ne l'a jamais fait. Cela ne veut peut-être rien dire...

Je me suis penché en avant. Il n'y avait rien d'inquiétant à ce que Rachel Dare soit en retard. Elle avait un tempérament d'artiste, imprévisible et impulsif, elle était allergique aux règlements – autant de qualités que j'admirais. Par contre ne pas venir du tout, ça ne lui ressemblait pas.

– Ou bien ?

– Oui bien ça fait partie du problème. Il n'y a pas que les prophéties qui ont lâché. Les transports et les communications sont difficiles depuis quelques mois. Nous n'avons pas reçu de nouvelles de

nos amis du Camp Jupiter depuis des semaines. Aucun nouveau demi-dieu n'est arrivé. Les satyres ne font plus leurs rapports de terrain. Les messages-Iris ne passent plus.

– Les quoi ? a fait Meg.

– Ce sont des visions à double sens, ai-je dit. Une forme de communication supervisée par la déesse de l'arc-en-ciel. Iris a toujours été inconstante...

– Sauf que les communications humaines elles aussi sont en panne, a dit Chiron. Bien sûr, les téléphones portables ont toujours été dangereux pour les demi-dieux...

– Ouais, ça attire les monstres, a interrompu Meg. Ça fait genre des années que j'ai laissé tomber.

– Sage précaution, a dit Chiron. Mais récemment toute notre téléphonie a cessé de marcher : ligne fixe, portable, Internet... même combat. Même cette forme archaïque de communication qu'on appelle e-mail est devenue étonnamment peu fiable. Les messages n'arrivent tout simplement pas.

– Tu as regardé dans les spams ? ai-je suggéré.

– Je crains que le problème ne soit plus complexe, a dit Chiron. Nous n'avons plus de communication avec le monde extérieur. Nous sommes seuls et en sous-effectif. Vous êtes les premiers nouveaux venus en près de deux mois.

J'ai froncé les sourcils.

– Percy Jackson n'a rien dit de tout ça.

– Je ne pense pas que Percy en soit conscient, a dit Chiron. Il est très pris par ses cours. L'hiver est toujours notre période la plus creuse. Pendant un certain temps, j'ai voulu croire que ces pannes de communication n'étaient qu'une série de hasards malheureux. Et puis les disparitions ont commencé.

Dans l'âtre, une bûche a roulé hors des chenets. Il se peut, ou pas, que j'ai sursauté.

– Oui, les disparitions. (J'ai essuyé les gouttes de thé tombées sur mon pantalon en faisant de mon mieux pour ignorer le petit ricanement de Meg.) Explique-moi ce qui se passe.

– Il y en a eu trois le mois dernier, a dit Chiron. Ça a commencé par Cecil Markowitz, du bungalow d'Hermès. Un beau matin, ses camarades ont découvert que son lit était vide. Il n'avait jamais dit qu'il voulait partir. Personne ne l'a vu s'en aller. Et depuis, cela fait

plusieurs semaines, personne ne l'a vu ni a eu de ses nouvelles.

– Les enfants d'Hermès ont tendance à vagabonder, ai-je avancé.

– C'est ce qu'on s'est dit, au début. Mais une semaine plus tard, Ellis Wakefield a disparu du bungalow d'Arès. Même scénario : lit déserté, aucun signe qu'il soit parti de lui-même ou qu'il ait été, euh, enlevé. Ellis est un jeune homme fougueux. Il était probable qu'il se soit lancé dans une aventure imprudente sur un coup de tête, mais j'étais quand même très troublé. Et puis ce matin nous avons découvert qu'un troisième pensionnaire avait disparu : Miranda Gardiner, conseillère en chef du bungalow de Déméter. Cette nouvelle-là nous a fichu un coup terrible.

– Pourquoi celle-là spécialement ? a demandé Meg en retirant ses jambes de l'accoudoir.

– Miranda fait partie des conseillers en chef. Jamais elle ne partirait seule sans prévenir. Elle est trop intelligente pour se laisser attirer hors de la colonie par ruse, et trop puissante pour être enlevée par la force. Pourtant il lui est arrivé quelque chose, et je ne m'explique pas quoi.

Le vieux centaure m'a regardé droit dans les yeux.

– Il se passe quelque chose de grave, Apollon, de très grave. Ce n'est peut-être pas aussi inquiétant que le retour de Cronos ou le réveil de Gaïa, mais dans un sens je trouve cela encore plus troublant, parce que jusqu'à ces derniers jours je n'avais jamais rien vu de pareil.

– Ces demi-dieux..., ai-je demandé. Ont-ils eu un comportement inhabituel avant leur disparition ? Ont-ils évoqué des... choses qu'ils auraient entendues ?

Chiron a dressé un sourcil intrigué.

– Pas à ma connaissance. Pourquoi ?

J'étais réticent à en dire davantage. Je ne voulais pas les paniquer sans savoir à quoi nous avons affaire. La panique, chez les mortels, ce n'est pas toujours beau à voir, et encore moins s'ils comptent sur moi pour sauver la situation.

En plus je dois dire que je m'impatiençais. Quand allions-nous aborder les problèmes les plus urgents, à savoir les miens ?

– Il me semble, ai-je dit, que notre priorité absolue est de mobiliser toutes les ressources de la colonie pour m'aider à retrouver mon état divin. À ce moment-là, je pourrai vous aider à régler ces autres problèmes.

– Mais mon ami, a rétorqué Chiron en se lissant la barbe, si les problèmes étaient liés ? Et si l'unique façon de te ramener à l'Olympe était de reconquérir l'Oracle de Delphes, libérant ainsi le pouvoir de la prophétie ? Et si Delphes était la clé de tout ?

J'avais oublié cette tendance, chez Chiron, à poser les conclusions évidentes et logiques que je m'efforçais d'ignorer. C'était une habitude exaspérante.

– Dans ma condition actuelle, je ne peux rien y faire. (J'ai montré Meg d'un geste.) Pour le moment, ma mission est de servir cette demi-déesse, sans doute pendant un an. Quand j'aurai rempli les tâches qu'elle aura décidé de me confier, Zeus prononcera ma peine purgée et je pourrai redevenir un dieu.

Meg, qui était en train de dépiauter un Figolu, a lancé :

– Je pourrais t'ordonner d'aller à votre Delphes, là.

– NON ! (Ma voix s'est brisée au milieu de mon cri.) Tu dois me confier des tâches faciles, du genre former un groupe de rock ou buller. Oui, buller, c'est bien.

Meg n'a pas eu l'air convaincue.

– Buller, a-t-elle objecté, c'est pas une tâche.

– Si tu veux le faire comme il faut, si. La Colonie des Sang-Mêlé pourra me protéger pendant que je bulle. À la fin de mon année d'esclavage, je redeviendrai un dieu. Et à ce *moment-là*, on parlera de restaurer Delphes.

De préférence, ai-je ajouté en mon for intérieur, en ordonnant à quelques demi-dieux d'accomplir la quête pour moi.

– Apollon, a dit Chiron, si des demi-dieux continuent à disparaître, il n'est pas sûr que nous ayons un an devant nous. Peut-être n'aurons-nous plus la force de te protéger. Et puis, excuse-moi, mais Delphes est sous ta responsabilité.

J'ai jeté les bras au ciel.

– Ce n'est pas moi qui ai ouvert les Portes de la Mort et laissé Python sortir ! C'est la faute de Gaïa ! Ou de Zeus et ses erreurs de jugement ! Quand les géants ont commencé à s'éveiller, j'ai rédigé un *Plan d'Action en Vingt Points pour Protéger Apollon et Vous Aussi les Autres Dieux*, qui était très clair, mais il ne l'a même pas lu !

Meg a lancé la moitié de son biscuit à la tête de Seymour.

– Moi je crois que c'est ta faute quand même ! Hé, regardez, il est réveillé !

Elle disait cela comme si le léopard avait décidé de se réveiller de lui-même, et non parce qu'il venait de recevoir un demi-Figolu dans l'œil.

– GRRRR, a-t-il grondé.

Chiron a écarté son fauteuil roulant de la table.

– Ma grande, dans ce bocal, sur le manteau de la cheminée, tu trouveras des saucisses cocktail pour chiens. Tu ne veux pas lui donner à manger ? Apollon et moi, nous t'attendrons sur la terrasse.

Nous avons laissé Meg marquer des paniers de petites saucisses, toute à son affaire.

Sur la terrasse, Chiron a tourné son fauteuil roulant de façon à se placer en face de moi et m'a dit :

– C'est une demi-déesse intéressante.

– Intéressant, c'est un adjectif tellement impartial...

– Elle a vraiment invoqué un *karpos* ?

– Ben, l'esprit est apparu quand elle s'est retrouvée en danger. Ce que je ne sais pas, c'est si elle l'a invoqué consciemment ou non. Elle l'a appelé Brugnon.

Chiron s'est gratté la barbe.

– Je n'ai pas vu de demi-dieu ayant le pouvoir d'invoquer des esprits des céréales depuis très longtemps. Tu sais ce que ça signifie ?

Je me suis senti trembler sur mes pieds.

– J'ai des soupçons, ai-je répondu. Mais j'essaie de rester optimiste.

– Elle t'a fait sortir des bois, a observé Chiron. Sans elle...

– Oui, je ne le sais que trop.

Il m'est venu à l'esprit que j'avais déjà vu ce regard perçant et scrutateur à Chiron : quand il avait jaugé le maniement d'épée d'Achille et l'habileté d'Ajax au javelot. C'était l'expression de l'entraîneur expérimenté qui cherche de nouveaux talents. Jamais je n'aurais imaginé qu'un jour le centaure me regarderait de cette façon-là, moi, comme si j'avais quelque chose à lui prouver, comme si ma valeur n'était pas établie. Ça me donnait le sentiment d'être réduit à... à un *objet*.

– Dis-moi, a repris Chiron, qu'as-tu entendu dans les bois ?

J'ai maudit intérieurement ma grande gueule. J'aurais mieux fait de me taire au lieu de demander si les demi-dieux avaient entendu des choses bizarres.

Il m'a semblé que ça ne servait plus à rien, à ce stade, de cacher la

vérité. Chiron était plus perspicace qu'un homme-cheval moyen. Alors je lui ai raconté ce que j'avais vécu dans la forêt, puis dans mon rêve.

Il a replié les mains sur ses genoux, et sa couverture s'est retroussée au-dessus de ses escarpins rouges à paillettes. Il avait l'air aussi inquiet que peut le paraître un homme en bas résille.

– Nous allons avertir les demi-dieux d'éviter la forêt, a-t-il décidé. Je ne comprends pas ce qui se passe, mais je maintiens que c'est lié à Delphes et à ta... euh, situation. Il faut libérer l'Oracle du monstre Python. Nous devons trouver le moyen.

Je n'ai pas eu grand mal à traduire : il voulait dire que c'était à moi de trouver le moyen.

Chiron a dû lire le découragement sur mon visage.

– Allons, allons, mon vieil ami, a-t-il dit, tu l'as déjà fait. Tu n'es peut-être plus un dieu, mais la première fois que tu as tué Python, tu n'as eu aucun mal ! Des centaines de livres d'histoire vantent la facilité avec laquelle tu as occis ton ennemi.

– Ouais, ai-je marmonné. Des centaines de livres d'histoire.

Je me suis souvenu de certaines de ces histoires : j'avais tué Python les doigts dans le nez. Je m'étais posé à l'entrée de sa grotte, je l'avais appelé pour le faire sortir, j'avais décoché une flèche et *VOUITTT !!!*, raide mort, le serpent-monstre géant. J'étais devenu le Seigneur de Delphes et depuis tout avait été pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Où les auteurs de ces livres étaient-ils allés chercher que j'avais vaincu Python aussi vite ?

Ah oui... c'était peut-être ce que je leur avais raconté. N'empêche que la vérité était assez différente. Pendant des siècles après notre bataille, j'ai fait des cauchemars sur mon vieil ennemi.

À présent je m'estimais presque chanceux d'avoir la mémoire défaillante. Je ne me rappelais plus mon combat contre Python dans tous ses horribles et abominables détails, mais je savais très bien que ça n'avait pas été de la tarte. J'avais dû recourir à toute ma force surnaturelle, à mes pouvoirs divins et à la flèche la plus mortelle du monde.

Quelles chances aurais-je, dans ma peau de mortel de seize ans, avec mon acné, mes vêtements de seconde main et Lester Papadopoulos comme nom de guerre ? Je n'allais pas foncer en Grèce pour me faire tuer, merci bien. Surtout sans mon char du soleil ni mon

pouvoir de téléportation. Je suis désolé mais nous, les dieux, nous ne voyageons pas en classe économique.

J'ai cherché une façon calme et diplomatique d'expliquer cela à Chiron, sans hurler ni trépigner. Pas évident. Le son d'une conque, au loin, m'a sauvé.

– Ah, c'est le signal du dîner. (Chiron s'est forcé à sourire.) Nous reprendrons cette conversation plus tard, d'accord ? Maintenant, allons fêter ton arrivée.

Ode à un hot-dog

Avec chips et jus d'chaussettes

Aïe pauvre de moi

Je n'avais pas le cœur à la fête.

Surtout assis à une table de pique-nique, devant une assiette de nourriture de mortels. Avec des mortels.

Le pavillon-réfectoire n'était pas désagréable. Même en hiver, les frontières magiques de la colonie nous protégeaient du plus gros des intempéries. Assis en plein air dans la chaleur des torches et des braseros, je ressentais à peine une petite fraîcheur. Le détroit de Long Island étincelait au clair de lune. (Salut, Artémis. Surtout, ne dis pas bonjour.) Sur la Colline des Sang-Mêlé, l'Athéna Parthénos luisait comme la plus grande veilleuse du monde. Même les bois n'avaient pas l'air aussi sinistres, maintenant que les pins étaient couverts d'un brouillard argenté.

En revanche, mon dîner était moins poétique. J'ai eu droit à des hot-dogs et des chips, et on m'a proposé, en fin de repas, un liquide brun et chaud qu'ils appelaient jus de chaussettes. Je n'ai pas compris pourquoi les humains consommaient du jus de chaussettes ni de quel type de chaussettes ils l'extraient, mais le plus déconcertant, c'est que c'est ce que j'ai préféré de tout le repas.

J'étais à la table dite « des Apollon », avec mes enfants, Austin, Kayla et Will, plus Nico de Angelo. Je n'ai remarqué aucune différence entre ma table et celle des autres dieux. La mienne aurait dû être plus brillante et plus élégante. Elle aurait dû pouvoir diffuser de la musique ou réciter des vers sur commande. Eh bien non, ce n'était qu'une dalle de pierre sur quatre pieds, bordée de deux bancs. J'ai trouvé qu'on était très mal assis, mais ça n'avait pas l'air de gêner mes rejetons.

Austin et Kayla m'ont criblé de questions sur l'Olympe, sur la guerre contre Gaïa et sur l'effet que ça faisait de passer de l'état de dieu à celui d'humain. Je savais qu'ils ne voulaient pas être impolis ; étant mes enfants, ils avaient naturellement des manières exquises. Cependant, leurs questions retournaient le couteau dans la plaie.

Par ailleurs, plus les heures passaient, moins je me rappelais ma vie de dieu. La vitesse à laquelle mes neurones à la perfection cosmique se détérioraient était alarmante. Avant, chacun de mes souvenirs était comme un fichier audio haute définition. À présent, ces enregistrements étaient sur des cylindres de cire. Et croyez-moi, je me souviens des cylindres de cire. Ils ne faisaient pas long feu sur le char du soleil.

Will et Nico étaient assis l'un tout contre l'autre et bavardaient gentiment. Ils étaient tellement mignons, tous les deux, que ça m'a mis du vague à l'âme. Ça m'a ramené en mémoire ces quelques mois dorés que j'avais partagés avec Hyacinthe avant la jalousie, avant l'horrible accident...

– Nico, ai-je fini par lui demander, tu ne devrais pas être à la table d'Hadès ?

Nico a haussé les épaules.

– Techniquement, si. Mais dès que je suis seul à ma table, il se passe des trucs bizarres. Des crevasses s'ouvrent dans le sol. Des zombies en sortent et se mettent à rôder. C'est un trouble de l'humeur. Je ne peux pas le contrôler. C'est ce que j'ai dit à Chiron.

– Et c'est vrai ?

Nico a souri en coin.

– J'ai un mot de mon médecin.

Et Will a levé la main.

– Son médecin, c'est moi.

– Chiron a estimé que ça ne valait pas le coup de se disputer, a ajouté Nico. Du moment que je suis à une table avec d'autres gens, comme... Ben, comme eux, par exemple... les zombies se tiennent à distance. C'est mieux pour tout le monde.

Will a hoché doucement la tête.

– C'est un phénomène très étrange, a-t-il dit. Car Nico ne se servirait jamais de ses pouvoirs pour obtenir ce qu'il veut.

– Jamais, a renchéri Nico.

J'ai regardé de l'autre côté du pavillon-réfectoire. Selon la

tradition de la colonie, Meg avait été placée avec les enfants d'Hermès puisque son parent divin n'était pas encore connu. Ça n'avait pas l'air de la gêner. Elle s'employait activement à recréer à elle seule le Concours du plus Gros Mangeur de Hot-Dogs de Coney Island. Les deux autres filles, Julia et Alice, la regardaient avec un mélange d'horreur et de fascination.

En face d'elle, à la même table, il y avait un garçon maigre et plus âgé, châtain bouclé. Connor Alatir, ai-je deviné, même si je n'avais su le distinguer de son frère aîné, Travis. Connor portait des lunettes de soleil malgré l'obscurité, sans doute pour s'éviter un autre coquard. J'ai également remarqué qu'il gardait les mains à sage distance de la bouche de Meg.

Dans le pavillon entier, je n'ai compté que dix-neuf pensionnaires. La plupart étaient assis seuls à leurs tables respectives : Sherman Yang pour Arès, une fille que je ne connaissais pas pour Aphrodite, une autre pour Déméter. À la table de Niké, deux jeunes demoiselles, qui étaient de toute évidence des sœurs jumelles, discutaient, penchées sur une carte de guerre. Quant à Chiron, il avait repris sa grandeur nature de centaure et se tenait à la table principale, où il sirotait son jus de chaussettes en bavardant avec deux satyres, mais je voyais bien qu'ils étaient moroses, tous les trois. Les hommes-chèvres me lançaient de fréquents regards en coin, puis mangeaient un morceau de leur fourchette ou de leur couteau, un truc que font les satyres quand ils sont stressés. Une demi-douzaine de somptueuses naïades circulaient entre les tables, offrant nourriture et boissons, mais j'étais tellement soucieux que je n'appréciais pas pleinement leur beauté. Plus tragique encore : j'étais trop intimidé pour flirter. Mais que m'arrivait-il ?

J'ai examiné les pensionnaires dans l'espoir de repérer des domestiques potentiels... euh, de nouveaux amis, voulais-je dire. Nous, les dieux, aimons toujours disposer d'une poignée de demi-dieux forts et expérimentés à jeter dans une bataille ou charger d'une quête dangereuse, voire à qui faire repasser nos *chitons*. Malheureusement personne, dans l'assemblée des dîneurs, ne m'a semblé avoir le bon profil. Il me fallait un vivier de compétences plus riche.

– Où sont... les autres ? ai-je demandé à Will.

J'avais eu envie de dire « les demi-dieux d'élite », mais j'ai eu peur que ce soit mal pris.

– Tu cherchais quelqu'un en particulier ? a rétorqué Will entre

deux bouchées de pizza.

– Je sais pas... Et ceux qui étaient partis en mission à bord du vaisseau ?

Will et Nico ont échangé un regard qui aurait pu signifier « *Ça faisait longtemps !* » J'imagine qu'on leur posait beaucoup de questions sur les sept demi-dieux légendaires qui avaient combattu aux côtés des dieux contre les géants de Gaïa. Cela me faisait de la peine de ne pas avoir eu l'occasion de revoir ces héros. Après les grandes batailles, j'aimais toujours faire une photo de groupe – et me réserver l'exclusivité des droits pour composer des poèmes épiques célébrant leurs exploits.

– Alors, a commencé Nico. Vous avez vu Percy. Annabeth et lui font leur terminale à New York. Hazel et Frank ont rejoint la Douzième Légion, au Camp Jupiter.

– Ah oui.

J'ai essayé de me faire une image mentale claire du Camp Jupiter, cette enclave romaine proche de Berkeley, en Californie, mais les détails sont restés flous. Je ne me souvenais que de mes conversations avec Octave, qui m'avait tourné la tête avec ses flatteries et ses promesses. Cet imbécile... C'était sa faute si j'étais ici maintenant.

Une voix a chuchoté à l'arrière de ma tête. Cette fois-ci, il m'a semblé que ça pouvait être ma conscience : *C'était qui, l'imbécile ? Pas Octave, en tout cas.*

– La ferme, ai-je murmuré.

– Pardon ? a fait Nico.

– Rien. Continue.

– Jason et Piper passent l'année scolaire à Los Angeles, chez le père de Piper. Ils ont emmené M'sieur Hedge, Mellie et le petit Chuck avec eux.

– Hmm. (Je ne connaissais pas les trois derniers noms, j'en ai conclu qu'il devait s'agir de gens sans importance.) Et le septième héros, Léo Valdez ?

Nico a dressé les sourcils.

– Vous vous souvenez de son nom ?

– Bien sûr ! Il a inventé le Valdezophon. Ah, quel magnifique instrument ! J'avais à peine eu le temps d'en maîtriser les principales gammes quand Zeus m'a foudroyé au Parthénon.

Le regard de Nico s'est durci.

– Eh bien, Léo n'est pas là, a-t-il dit avec dépit. Il est mort. Et puis il est revenu à la vie. Et si je le revois, je le tue.

Will lui a donné un coup de coude.

– Mais non. (Il s'est tourné vers moi.) Pendant le combat contre Gaïa, Léo et son dragon de bronze, Festus, ont disparu dans une explosion en plein vol.

J'ai frissonné. Malgré des siècles à piloter le char du soleil, l'expression « explosion en plein vol » me faisait toujours un sale effet.

J'ai essayé de me remémorer la dernière fois que j'avais vu Léo Valdez. C'était à Delos, quand il m'avait échangé son Valdezophon contre des informations...

– Il cherchait le remède du médecin, me suis-je rappelé, une préparation qui permet de ramener quelqu'un d'entre les morts. Je suppose qu'il avait prévu dès le départ de se sacrifier ?

– Ouaip ! a dit Will. Il a éliminé Gaïa dans l'explosion, mais nous avons tous cru qu'il était mort lui aussi.

– On l'a cru parce qu'il l'était, a dit Nico.

– Et puis, quelques jours plus tard, a continué Will, un manuscrit est arrivé à la colonie, porté par le vent.

– Je l'ai toujours. (Nico a farfouillé dans les poches de son blouson d'aviateur.) Je le regarde chaque fois que j'ai envie de me mettre en colère.

Il a sorti un épais rouleau de parchemin. Dès qu'il l'a déroulé sur la table, un hologramme y est apparu en clignotant. :

Léo Valdez, l'air espiègle comme toujours, avec ses fins cheveux noirs, son sourire en coin et son gabarit de poids plume. (L'hologramme ne faisait qu'une dizaine de centimètres, bien sûr, mais même en vrai, Léo n'était guère plus imposant.) Son jean, sa chemise de travail bleue et sa ceinture à outils étaient constellés de graisse de moteur.

« Hé, les mecs ! (Léo ouvrait grand les bras.) Désolé de vous avoir faussé compagnie comme ça. La mauvaise nouvelle, c'est que je suis mort. La bonne, c'est que je vais mieux ! Il fallait que j'aille chercher Calypso. On va bien tous les deux, maintenant. On emmène Festus à... (L'image a vacillé comme une flamme au vent, ce qui a déformé la voix de Léo.) On revient dès que... (Parasites.)... Préparer des tacos quand... (De nouveau, des parasites.)... ! *Vaya con queso !* Je vous kiffe trop !

Là-dessus, l'image s'éteignait.

– C'est tout ce qu'on a, s'est plaint Nico. Et c'était en août. On n'a aucune idée de ce qu'il comptait faire ni de là où il est maintenant, on ne sait même pas s'il est toujours en sécurité ! Jason et Piper ont passé presque tout septembre à le chercher, jusqu'à ce que Chiron exige qu'ils partent commencer leur année scolaire.

– Eh bien on dirait que Léo comptait faire des tacos, ai-je dit. Ça lui a peut-être pris plus longtemps que prévu. Et *vaya con queso*... je crois qu'il nous avise d'emporter du fromage, « *va avec du fromage* », ce qui est toujours un bon conseil.

Cela n'a visiblement pas rassuré Nico.

– J'aime pas être dans le noir, a-t-il marmonné.

Étrange confession pour un fils d'Hadès, mais je le comprenais. Moi aussi, j'aurais bien aimé savoir ce qu'il était advenu de Léo Valdez. Il fut un temps où j'aurais pu voir où il se trouvait aussi facilement que vous consulteriez une page Facebook, mais à présent j'en étais réduit à scruter le ciel en me demandant quand un petit demi-dieu malicieux risquait d'en descendre, perché sur un dragon de bronze et une assiette de tacos à la main.

Si Calypsos était impliquée... ça compliquait l'affaire. La magicienne et moi avions un passé houleux, mais je devais quand même admettre qu'elle était extrêmement séduisante. Si elle avait capturé le cœur de Léo, il était très possible qu'il ait perdu ses priorités de vue. Ulysse avait passé sept ans avec elle avant de rentrer à Ithaque.

En tout cas, il était fort peu probable que Valdez rentre à temps pour m'aider. J'allais devoir attendre pour assouvir mon désir de maîtriser les arpèges du Valdezophon.

Kayla et Austin avaient gardé le silence et suivi notre conversation avec stupeur et admiration. (Mes paroles font cet effet aux gens.)

Kayla s'est rapprochée de moi sur le banc.

– De quoi avez-vous parlé dans la Grande Maison ? m'a-t-elle demandé. Chiron t'a dit pour les disparitions ?

– Oui. (Je me suis forcé à ne pas regarder dans la direction des bois.) Nous avons discuté de la situation.

– Et ? (Austin a écarté les doigts sur la table.) Qu'est-ce qui se passe ?

Je n'avais pas envie d'en parler. Je ne voulais pas qu'ils perçoivent

ma peur.

Si seulement ma tête me faisait moins mal... À l'Olympe les maux de tête sont tellement plus faciles à soulager. Il suffit qu'Héphaïstos vous ouvre le crâne et en sorte le dieu ou la déesse nouveau-né qui tape pour sortir. Dans le monde des mortels, les possibilités étaient plus limitées.

– J'ai besoin de temps pour réfléchir, ai-je dit. Peut-être que demain matin j'aurai recouvré certains de mes pouvoirs divins.

Austin s'est penché vers moi. À la lumière de la torche, ses tresses plaquées donnaient l'impression de se tordre en nouveaux motifs d'ADN.

– C'est comme ça que marche ? a-t-il demandé. Ta force revient avec le temps ?

– Je... je crois.

J'ai essayé de me rappeler mes années au service d'Admète et de Laomédon, mais c'est à peine si je parvenais à retrouver leurs noms et leurs visages. Ma mémoire était une peau de chagrin et cela me terrifiait. Du coup, chaque instant du temps présent gonflait en taille et en importance, me rappelant que, pour les mortels, le temps est compté.

– Il faut que je retrouve un peu de ma force, ai-je décidé. Il le faut.

Kayla a serré ma main dans la sienne. Ses doigts d'archer étaient rêches et calleux.

– C'est bon, Apollon... Papa. Nous allons t'aider.

– Kayla a raison, a ajouté Austin en hochant la tête. Ça nous concerne tous. Le premier qui t'embête, Kayla lui décoche une flèche. Ensuite je lui assène une malédiction qui le fera parler en distiques rimés pendant des semaines.

J'en ai eu les larmes aux yeux. Il n'y a pas si longtemps, encore ce matin, par exemple, l'idée que ces jeunes demi-dieux puissent m'aider m'aurait paru parfaitement ridicule. Maintenant leur gentillesse me touchait plus que cent taureaux de sacrifice. Je ne me souvenais pas à quand remontait la dernière fois où quelqu'un s'était soucié de moi au point d'affliger mes ennemis d'une malédiction au distique rimé.

– Merci, ai-je articulé, la gorge nouée.

Je n'ai pas pu ajouter *mes enfants*. Je crois que ça n'aurait pas été bien. Ces demi-dieux étaient mes protecteurs, c'était ma famille, mais pour l'heure je ne pouvais pas me considérer comme leur père. Un

père devait en faire davantage – un père doit donner plus à ses enfants qu'il ne reçoit d'eux. Je dois avouer que cette idée était nouvelle pour moi. Elle m'a enfoncé d'un cran supplémentaire dans ma morosité.

– Hé... (Will m'a tapoté sur l'épaule.) C'est pas si grave. Au moins, maintenant qu'on est tous en mode alerte maximum, on sera peut-être dispensés de la course d'obstacles d'Harley demain.

Kayla a marmonné un vieux juron grec. Si j'avais été un père divin digne de ce nom, je lui aurais lavé la bouche à l'huile d'olive.

– J'avais complètement oublié ! s'est-elle exclamée. Ils vont l'annuler, c'est obligé, non ?

– Quelle course d'obstacles ? ai-je demandé en fronçant les sourcils. Chiron ne m'en a rien dit.

J'avais envie d'ajouter que ma journée tout entière avait été une course d'obstacles, et qu'on n'allait tout de même pas exiger que je participe en plus aux activités de la colonie. Mais avant que j'aie pu m'exprimer, un satyre, à la table principale, a soufflé dans une conque.

Chiron a levé les deux bras pour attirer l'attention.

– Héros ! a-t-il lancé d'une voix qui a empli tout le pavillon – il pouvait être assez impressionnant quand il le voulait. J'ai quelques annonces à vous faire, notamment pour la course mortelle à trois jambes.

Sept si laides syllabes :

Course mortelle à trois jambes

Pitié, dieux. Pas Meg

Toute cette histoire, c'était la faute d'Harley.

Après avoir abordé la disparition de Miranda Gardiner – « Vous êtes priés, par mesure de précaution, de ne pas vous hasarder dans les bois tant que nous n'en saurons pas davantage » – Chiron a fait venir le plus jeune fils d'Héphaïstos devant l'assemblée pour qu'il expose les règles de la course mortelle à trois jambes. Il est vite devenu évident qu'Harley était le cerveau du projet. D'ailleurs, l'idée était tellement horrificante qu'elle n'aurait pas pu germer ailleurs que dans l'esprit d'un garçon de huit ans.

J'avoue que j'ai décroché après son topo sur les frisbees-tronçonneurs explosifs.

– Alors les Fris-trons', ça fait VAVA VOUM ! Et puis ZDOÏNG ! Et puis après BOUM ! a-t-il expliqué en sautant sur place d'excitation, mimant toutes sortes de réactions chaotiques avec ses mains. Vous avez intérêt à être super rapides, sinon vous êtes morts ! C'est trop de la balle.

Une vague de grognements est montée de l'assemblée de demi-dieux, qui gigotaient sur leurs bancs.

Chiron a levé la main pour ramener le silence.

– Écoutez, je sais qu'il y a eu des problèmes la dernière fois, a-t-il dit, mais heureusement nos guérisseurs du bungalow d'Apollon ont pu rattacher les bras de Paolo.

À une table du fond, un adolescent musclé s'est levé et s'est mis à débâter dans une langue qui m'a semblé être du portugais. Il portait un débardeur blanc qui tranchait sur la peau brune de son torse, et j'ai

aperçu de fines cicatrices blanches qui enserraient le haut de ses biceps. Il s'est lancé dans un chapelet de jurons rapides en pointant du doigt vers Harley, les « Apollon » et pratiquement tous les autres demi-dieux.

– Euh, merci, Paolo, a dit Chiron, visiblement pris de court. Je suis content de voir que tu vas mieux.

Austin s'est penché vers moi et m'a glissé à l'oreille :

– Paolo comprend à peu près l'anglais mais il ne parle que le portugais. En tout cas, c'est ce qu'il prétend. Aucun de nous ne pige un traître mot de ce qu'il raconte.

Je ne comprenais pas le portugais non plus. Athéna répète depuis plusieurs années que le mont Olympe risque de se déplacer au Brésil un de ces jours et elle nous bassine pour qu'on se prépare à l'éventualité. Elle a même acheté aux dieux des méthodes Assimil de portugais pour les Saturnales, mais qu'est-ce qu'elle en sait, Athéna ?

– Paolo a l'air agité, ai-je observé.

Will a haussé les épaules.

– Il a de la chance de cicatriser si vite, étant fils d'Hébé, déesse de la jeunesse, tout ça.

– Tu mates, a lancé Nico.

– Pas du tout. Je ne fais qu'évaluer la performance des bras de Paolo après l'intervention chirurgicale.

– Pfff.

Paolo a fini par se rasseoir. Chiron a embrayé sur une longue liste des blessures dont des demi-dieux avaient souffert lors de la première édition de la course, et qu'il espérait ne pas voir se reproduire cette fois-ci : brûlures au deuxième degré, tympan éclaté, une hernie inguinale et deux cas de danse irlandaise traditionnelle chronique.

Le demi-dieu assis en solitaire à la table d'Athéna a levé la main.

– Chiron, a-t-il dit, j'aimerais juste faire une remarque. Nous venons d'avoir trois disparitions. Est-il vraiment raisonnable, dans ces conditions, d'organiser une course d'obstacles dangereuse ?

Chiron l'a gratifié d'un sourire contrit.

– Excellente question, Malcolm, mais cette course ne vous mènera pas dans les bois, qui sont, à notre avis, la zone la plus dangereuse. Les satyres, les dryades et moi-même allons continuer d'enquêter sur les disparitions. Nous ne connaissons pas de répit tant que nous n'aurons pas trouvé nos trois pensionnaires disparus. Entre-temps,

cette course à trois jambes peut encourager l'esprit et le travail d'équipe. Elle va aussi nous permettre d'étendre notre compréhension du Labyrinthe.

Le mot m'a fait l'effet d'une claque en pleine figure, comme l'odeur de transpiration d'Arès.

– Le Labyrinthe ? ai-je demandé à Austin. Il veut dire le Labyrinthe de *Dédale* ?

Austin a hoché la tête, tout en jouant distraitement avec les perles en céramique de la colonie qu'il portait autour du cou. L'image de sa mère, Latricia, m'est revenue soudain : cette même façon de tripoter son collier de cauris, pendant qu'elle s'adressait à son public, au Conservatoire de musique d'Oberlin. Même moi, j'avais appris des choses au cours de théorie musicale de Latricia Lake, bien que je fusse terriblement déconcentré par sa beauté.

– Pendant la guerre contre Gaïa, a dit Austin, le labyrinthe s'est rouvert. Depuis, nous nous efforçons d'en dresser la carte.

– C'est impossible, ai-je affirmé. Et c'est de la folie. Le Labyrinthe est une créature malveillante et douée de conscience ! On ne peut ni en dresser la carte, ni lui faire confiance.

Comme d'habitude, je ne pouvais recourir qu'à des bribes de souvenirs, cependant j'avais la certitude d'être dans le vrai. Je me souvenais de *Dédale*. Au temps jadis, le roi de Crète lui avait donné l'ordre de construire un labyrinthe pour y confiner le monstrueux Minotaure. Mais *non* ! Un simple labyrinthe, ce n'était pas assez pour un inventeur brillant comme *Dédale* ! Il avait fallu qu'il dote son Labyrinthe de la conscience et de la capacité à s'étendre. Résultat, au fil des siècles, tel un gigantesque rhizome, le Labyrinthe avait formé un véritable réseau sous la surface de la planète.

Rien de plus bête qu'un brillant inventeur.

– Ce n'est plus pareil, aujourd'hui, m'a dit Austin. Depuis la mort de *Dédale*... Je ne sais pas. C'est dur à décrire. Mais il ne dégage pas la même méchanceté, pas la même énergie meurtrière.

– Extrêmement rassurant, en effet. Du coup, bien sûr, vous avez décidé que c'était le bon endroit pour vos courses à trois jambes.

Will a toussoté.

– Il y a un autre truc, P'pa. Personne n'a le cœur de décevoir Harley.

J'ai jeté un coup d'œil à la table principale. Chiron discourait

toujours sur les vertus de l'esprit d'équipe tandis qu'Harley sautait sur place comme s'il était monté sur ressorts. Je pouvais comprendre que les autres demi-dieux de la colonie l'aient adopté comme mascotte officieuse. C'était un adorable ouistiti, malgré des biscotos effrayants pour un gamin de huit ans. Il avait un sourire contagieux et un enthousiasme qui semblait remonter le moral du groupe tout entier. Il n'empêche, cette lueur folle dans son regard, je l'ai reconnue. C'était l'expression qu'avait son père, Héphaïstos, chaque fois qu'il inventait un automate qui allait, plus tard, s'emballer et se mettre à décimer des villes.

– N'oubliez pas non plus, poursuivait Chiron, qu'aucune de ces malheureuses disparitions n'est liée au Labyrinthe. Restez avec votre coéquipier et vous devriez être tranquilles, enfin, autant qu'on peut l'être dans une course mortelle à trois jambes.

– Ouais, a dit Harley, y a même pas eu de morts encore.

Il avait l'air déçu, comme s'il souhaitait qu'on s'applique davantage.

– En période de crise, a dit Chiron, il est important de maintenir nos activités habituelles. Nous devons rester vigilants et en excellente forme physique. Nos camarades disparus n'en attendraient pas moins de nous. Maintenant, en ce qui concerne les équipes, vous aurez le droit de choisir votre coéquipier...

S'en est suivi une sorte de descente de piranhas, les demi-dieux plongeant chacun vers leur coéquipier préféré. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir aux possibilités que j'avais que Meg McCaffrey, à l'autre bout du pavillon, pointait le doigt sur moi en me lançant un regard comminatoire de chef d'état-major.

Bien sûr, me suis-je dit. Pourquoi la poisse me quitterait-elle maintenant ?

Chiron a tapé du sabot.

– Bon, tout le monde, calmez-vous ! La course aura lieu demain après-midi. Harley, merci pour tout ce beau travail sur, hum, les diverses surprises mortelles qui nous attendent.

– VA VA VOUM !

Harley a couru rejoindre sa sœur aînée, Nyssa, à la table des « Héphaïstos ».

– Ce qui nous amène à nos autres nouvelles, a dit Chiron. Comme vous l'avez peut-être appris, deux nouveaux venus très spéciaux nous

ont rejoints aujourd'hui. Je vous demande tout d'abord d'accueillir le dieu Apollon !

Normalement, à ce signal, j'aurais dû me lever, ouvrir grands les bras et sourire, nimbé d'une lumière rayonnante. Une foule en adoration aurait applaudi en jetant des fleurs et des chocolats à mes pieds.

Cette fois-ci je n'ai pas eu droit à des applaudissements, mais à des regards tendus. J'ai été pris de l'étrange envie de me ratatiner sur mon siège et me couvrir la tête avec ma polaire. Au prix d'efforts héroïques, j'y ai résisté.

Chiron a lutté pour garder le sourire.

– Je sais que c'est quelque chose d'inédit pour vous, a-t-il dit, mais il arrive bel et bien, parfois, que des dieux deviennent mortels. Que cela ne vous inquiète pas outre mesure. La présence d'Apollon parmi nous pourrait s'avérer de bon augure, nous offrir une chance de... (Il a eu l'air de perdre le fil de son propre argument.) Justement, de faire quelque chose de bien. Je suis sûr que le plan à adopter s'imposera avec clarté en temps et heure. Pour le moment, je vous demande d'accueillir Apollon. Maintenant qu'il est des nôtres, tutoyez-le. Et traitez-le comme n'importe quel nouveau venu à la colonie.

À la table des « Hermès », Connor Alatir a levé la main.

– Est-ce que ça veut dire que les « Arès » doivent lui mettre la tête dans la cuvette des WC ?

Sherman Yang, à la table des « Arès », a grimacé.

– On fait pas ça à tout le monde, Connor, a-t-il dit. Juste à ceux qui l'ont cherché.

Sherman a lancé un coup d'œil à Meg, tout occupée à finir son dernier hot dog. Le petit duvet noir qu'elle avait aux deux coins de la bouche était frangé de moutarde.

Connor Alatir a souri à Sherman – et le regard qu'ils ont échangé n'était rien d'autre qu'un regard de conspirateur ou je ne m'appelle pas Apollon. J'ai alors remarqué le sac à dos ouvert aux pieds de Connor. Un filet en dépassait.

J'ai tout de suite compris : les deux garçons que Meg avait humiliés s'appêtaient à le lui faire payer. Pas besoin d'être Némésis pour être sensible au charme de la vengeance. Pourtant... j'ai ressenti l'étrange désir de prévenir Meg.

J'ai tenté de croiser son regard, mais elle était obstinément

absorbée par son dîner.

— Merci, Sherman, a continué Chiron. Je suis heureux de savoir que tu épargneras le shampoing WC au dieu du tir à l'arc. Quant aux autres, nous vous tiendrons informés de la situation de notre hôte. J'envoie deux de nos meilleurs satyres, Millard et Herbert – il a montré d'un geste les satyres assis à sa droite – remettre un message en mains propres à Rachel Dare. Avec un peu de chance elle pourra venir bientôt et nous aidera à définir la meilleure façon de porter secours à Apollon.

Ces paroles ont suscité une vague de grognements. J'ai surpris les mots *Oracle* et *prophéties*. Une fille, à une table voisine, a marmonné toute seule en italien : *Et si un aveugle guide un aveugle...*

Je l'ai fusillée du regard, mais la jeune demoiselle était ravissante. Elle avait peut-être deux ans de plus que moi (mortellement parlant), des yeux en amande farouches et dévastateurs et des cheveux bruns coupés à la garçonne. Je crois que j'ai rougi.

Je me suis retourné vers mes compagnons de table.

– Hum, oui, des satyres. Et pourquoi ne pas envoyer cet autre satyre, l'ami de Percy ?

– Grover ? a demandé Nico. Il est en Californie. Le Conseil des Sabots Fendus se réunit au grand complet pour discuter de la sécheresse.

– Ah.

Je me suis senti abattu. Je me souvenais de Grover comme de quelqu'un qui avait beaucoup de ressources, mais s'il s'attaquait aux catastrophes naturelles de la Californie, il ne risquait pas de rentrer avant la prochaine décennie.

– Et pour finir, a dit Chiron, nous accueillons une nouvelle demi-déesse à la colonie : Meg McCaffrey !

Laquelle a passé la main sur sa bouche et s'est levée.

Alice Miyazawa, à côté d'elle, lui a lancé :

– Ben debout, Meg.

Julia Feingold a ricané.

Sherman Yang, à la table des « Arès », s'est levé à son tour.

– Là, a-t-il dit, en voilà une qui mérite un accueil sur mesure. Qu'est-ce que tu en penses, Connor ?

– Je crois que le lac de canoë-kayak, ce serait pas mal, a répondu Connor en plongeant la main dans son sac à dos.

– Meg..., ai-je commencé.

C'est alors qu'a éclaté une pagaille gigantesque.

Sherman Yang s'est avancé à grands pas vers Meg. Connor a sorti un filet doré et l'a lancé sur sa tête. Meg, prise au piège, a hoqueté et gigoté pour se dégager, tandis que certains demi-dieux se mettaient à scander : « À l'eau ! À l'eau ! »

– Mais attendez, demi-dieux ! s'est écrié Chiron, s'efforçant de calmer le jeu.

Un hurlement rauque a interrompu la mêlée. Du haut de la colonnade, une boule floue faite de chair rebondie, de langes blancs et d'ailes feuillues, a sauté sur le dos de Sherman Yang, qui s'est étalé à plat ventre sur la dalle de pierre. Brugnon le *karpos* s'est redressé et frappé la poitrine en hurlant. Ses yeux verts flambaient de rage. Il s'est jeté sur Connor Alatir, a emprisonné le cou du demi-dieu entre ses jambes potelées et s'est mis à lui arracher les cheveux avec ses griffes.

– Faites quelque chose ! a hurlé Connor en se débattant aveuglément. Faites quelque chose !

Lentement, les autres demi-dieux sont sortis de leur stupeur. Plusieurs ont dégainé leur épée.

– *C'è un karpos* ! a crié la jeune Italienne.

– Tuez-le ! a dit Alice Miyazawa.

– Non ! ai-je crié.

Normalement, un tel ordre venant de moi aurait immédiatement figé la situation, et tous les mortels se seraient jetés à plat ventre pour attendre mes ordres. Hélas, je n'étais maintenant qu'un simple adolescent mortel à la voix de fausset.

Horrifié, j'ai vu ma propre fille Kayla mettre une flèche à son arc.

– Brugnon, laisse-le ! a hurlé Meg.

Elle s'est extirpée du filet, l'a jeté par terre puis a couru vers Connor.

Le *karpos* a lâché le cou de ce dernier et sauté aux pieds de Meg. Il a montré les crocs en feulant, face aux autres demi-dieux qui s'étaient placés en vague demi-cercle, arme à la main.

– Meg, écarte-toi, a dit Nico di Angelo. Cette créature est dangereuse.

– Non ! s'est écriée Meg d'une voix aiguë. Ne le tuez pas !

Sherman Yang a roulé sur le dos en gémissant. Son visage paraissait sans doute plus gravement blessé qu'il ne l'était vraiment –

c'est fou ce que ça peut saigner, une balafre au front – mais cela a conforté les demi-dieux dans leur résolution. Kayla a bandé son arc. Julia Feingold a dégainé un poignard.

– Attendez ! ai-je supplié.

Ce qui s'est alors produit aurait dépassé l'entendement d'un esprit inférieur.

Julia a attaqué. Kayla a décoché sa flèche.

Meg a tendu les deux mains devant elle et une faible lumière dorée s'est mise à clignoter entre ses doigts. Brusquement, la jeune McCaffrey s'est trouvée armée de deux épées, chacune dotée d'une lame recourbée typique de l'ancien style thrace : des *siccaes*, en or impérial. Je n'en avais pas vu depuis la chute de Rome. Elles semblaient avoir surgi de nulle part, mais ma longue expérience des objets magiques me disait qu'elles avaient dû être invoquées par les bagues ornées de croissants que Meg portait en permanence.

Ses deux lames ont tourbillonné. Simultanément, Meg a pourfendu la flèche de Kayla en vol et désarmé sa propriétaire, envoyant son poignard ricocher sur le sol de pierre.

– Nom d'Hadès ! s'est exclamé Connor. (Avec ses cheveux arrachés par touffes entières, il avait l'air d'une poupée maltraitée.) C'est qui, cette môme ?

Brugnon s'est accroupi aux pieds de Meg en grondant, pendant que celle-ci repoussait les demi-dieux furieux et désarmés en maniant ses deux épées.

Je devais avoir une meilleure vue que la moyenne des mortels, car j'ai été le premier à apercevoir le symbole luisant : une lumière qui brillait faiblement au-dessus de la tête de Meg.

Lorsque je l'ai reconnu, mon cœur est devenu lourd comme une pierre. Ce que je voyais me faisait horreur, mais j'ai pensé que je devais prévenir les autres.

– Regardez.

Les demi-dieux ont paru décontenancés. Puis la lueur s'est avivée pour dessiner l'hologramme d'une faucille en or assortie d'une gerbe d'épis de blé, qui tournait lentement juste au-dessus de Meg McCaffrey.

– Elle est communiste ! a crié un garçon dans l'assemblée.

Une fille, qui était assise avant la mêlée à la table du bungalow 4, l'a gratifié d'un regard méprisant.

– Non, Damien, c’est le symbole de ma mère. (Elle a soudain compris et sa mâchoire s’est décrochée.) Euh, ce qui veut dire... que c’est le symbole de sa mère à elle.

La tête me tournait. Je ne voulais pas de cette information. Je ne voulais pas servir une demi-déesse ayant l’ascendance de Meg. Mais à présent je comprenais les croissants qui ornaient ses bagues : ce n’étaient pas des croissants de lune, mais des lames de faucille. Étant le seul Olympien présent, je me suis senti obligé de déclarer officiellement le titre de Meg.

– Mon amie n’est plus indéterminée, ai-je annoncé.

Les demi-dieux ont mis genou à terre en signe de respect, pour certains à contrecœur.

– Mesdames et messieurs, ai-je ajouté d’une voix aussi amère que le thé de Chiron, veuillez saluer Meg McCaffrey, fille de Déméter.

Vous voulez rigo...

Ben, mince, c'était quoi, ce plan ?

Suis en panne de syl...

À la colonie, personne ne savait quoi penser de Meg.

Je n'allais pas critiquer : moi-même, je la comprenais encore moins depuis que je savais qui était sa mère.

Certes, j'avais eu des doutes, mais j'avais espéré me tromper. Avoir raison aussi souvent, c'est un véritable fardeau.

Pourquoi, me demanderez-vous, redoutais-je une enfant de Déméter ?

Bonne question.

La veille, je m'étais efforcé de rassembler mes souvenirs sur la déesse. Il fut un temps où Déméter était ma tante préférée. Les dieux de cette première génération pouvaient être assez raides (je parle de vous, Héra, Hadès, Papa), mais Déméter avait toujours été une présence aimante et gentille – sauf quand elle ravageait l'humanité en envoyant peste et famine, mais nous avons tous nos mauvais jours, hein.

Et puis j'ai commis l'erreur de sortir avec une de ses filles. Une certaine Chrysothémis, je crois, mais ne m'en voulez pas si je me trompe. Même quand j'étais un dieu, j'avais du mal à me souvenir du nom de toutes mes ex. La jeune femme avait chanté une chanson de la moisson à l'une de mes fêtes de Delphes. Elle avait une voix si belle que j'en étais tombé amoureux. Il est vrai que chaque année, je tombais amoureux du premier prix et des autres lauréates, mais qu'y puis-je ? Je ne résiste pas aux voix mélodieuses.

Ça n'a pas plu à Déméter. Depuis que sa fille Perséphone s'est fait enlever par Hadès, elle supporte difficilement que ses enfants

fréquentent des dieux.

Bref, on s'est chamaillés, tous les deux. On a réduit quelques montagnes en tas de gravats. Dévasté plusieurs cités. Vous savez comment c'est, les disputes de famille. Pour finir, nous avons conclu une trêve vaille que vaille, mais depuis cette histoire je mets un point d'honneur à éviter les enfants de Déméter.

Et voilà que je me retrouvais réduit à servir Meg McCaffrey, la plus voyou des filles de Déméter à avoir jamais manié une faucille.

Je me suis demandé qui pouvait bien être le père de Meg, pour avoir attiré l'attention de la déesse. Déméter tombait rarement amoureuse de mortels. En plus, Meg avait une puissance inhabituelle. Pour la plupart, les enfants de Déméter savaient appeler de bonnes récoltes et repousser les mycoses, et ça s'arrêtait là. Le double maniement des lames d'or et le pouvoir d'invoquer des *karpoi*, c'était du très haut niveau.

Ces pensées tournaient dans mon esprit quand Chiron a dispersé l'assemblée en exhortant tout un chacun à ranger ses armes. Comme Miranda, la conseillère en chef, avait disparu, Chiron a demandé à Billy Ng, la seule autre « Déméter », d'accompagner Meg au Bungalow 4. Les deux filles se sont rapidement retirées, suivies de Brugnion qui sautillait derrière elles, tout excité. En passant, Meg m'a adressé un regard inquiet.

Faute d'idée, j'ai levé le pouce en signe d'encouragement et je lui ai lancé :

– À demain !

Elle avait l'air tout sauf encouragée quand elle a disparu dans l'obscurité.

Will Solace soignait les plaies à la tête de Sherman Yang. Kayla et Austin, scrutant le crâne à demi dégarni de Connor, discutaient du bien-fondé d'une greffe de cheveux. Je me suis donc retrouvé seul pour rentrer au bungalow de Moi.

Je me suis allongé sur mon lit de malade au milieu de la pièce et j'ai regardé les poutres du plafond. Cet endroit, songeais-je, était d'une simplicité déprimante, typiquement mortelle. Comment mes enfants le supportaient-ils ? Pourquoi n'avaient-ils pas un autel avec un foyer flamboyant, pourquoi n'ornaient-ils pas les murs de fresques en or martelé célébrant ma gloire ?

Lorsque j'ai entendu Will et les autres approcher du bungalow, j'ai

fermé les yeux et fait semblant de dormir. Je n'avais pas le courage d'affronter leurs questions, ni leurs marques d'attention et leurs efforts pour me mettre à l'aise dans cette colonie où, en vérité, je n'avais pas ma place.

En franchissant le seuil, ils ont baissé la voix.

– Est-ce qu'il va bien ? a chuchoté Kayla.

– Comment irais-tu si tu étais à sa place ? a rétorqué Austin.

Il y a eu un silence. Et puis Will a dit :

– Essayez de dormir un peu, les gars.

– C'est vraiment dingue, a murmuré Kayla. Il a l'air tellement... humain.

– On va veiller sur lui, a dit Austin. Il n'a plus que nous, maintenant.

J'ai retenu un sanglot. Leur inquiétude m'était insupportable. Ne pas pouvoir les rassurer, ni même être en désaccord avec eux, me donnait le sentiment d'être minuscule.

J'ai senti qu'on me drapait d'une couverture.

– Bonne nuit, Apollon, a dit Will.

Peut-être était-ce sa voix persuasive, ou parce que je n'avais pas été aussi épuisé depuis des siècles, en tout cas j'ai immédiatement sombré dans l'inconscience.

Loués soient les onze Olympiens restants, je n'ai pas fait de rêves.

Je me suis réveillé le lendemain matin étrangement revigoré. Je n'avais plus mal à la poitrine. Mon nez ne me faisait plus l'effet d'une bombe à eau accrochée à mon visage. Avec l'aide de mes rejetons (mes camarades de bungalow ; je vais les appeler *camarades de bungalow*), j'ai dompté les mystères obscurs de la douche, des toilettes et du lavabo. La brosse à dents, ça m'a fait un choc. La dernière fois que j'avais été mortel, ce genre de gadgets n'existait pas. Et le déodorant à mettre sous les bras : épouvantable, cette idée que je devais recourir à un baume magique pour empêcher mes aisselles de produire de la puanteur !

Après avoir fait mes ablutions du matin et enfilé des vêtements propres provenant du magasin de la colonie – des baskets, un jean, un tee-shirt orange de la Colonie des Sang-Mêlé et un manteau d'hiver confortable en lainage –, je me suis senti presque optimiste. Peut-être allais-je survivre à cette expérience humaine.

Mon moral est monté d'un cran supplémentaire quand j'ai découvert le lard en tranches – le *bacon*.

Ah, par les dieux ! Je me suis juré que lorsque j'aurais reconquis l'immortalité, je réunirais les neuf Muses et qu'à nous dix nous composerions une ode célébrant la grandeur du bacon, un cantique dont la force poétique arracherait des larmes aux cieux et ravirait les habitants de l'univers.

Le bacon, c'est bon.

Oui. Ça ferait un bon titre : « Le bacon, c'est bon. »

Le petit-déjeuner se déroulait de façon plus décontractée que le dîner : chacun prenait un plateau et se servait de ce qu'il voulait au buffet, puis s'asseyait où il avait envie. J'ai trouvé ça très agréable. (Oh, quel triste constat sur mon esprit de mortel : moi qui jadis présidais à la destinée des nations, je me faisais une fête d'un repas en placement libre !) Plateau en mains, je suis allé rejoindre Meg, assise toute seule sur le muret du pavillon-réfectoire, face à la plage. Elle balançait les jambes en regardant les vagues déferler sur le rivage.

– Comment ça va ? lui ai-je demandé.

– Ouais, bien, a-t-elle fait en mordant dans sa gaufre du bout des dents.

– Tu es une demi-déesse puissante, fille de Déméter.

– Hmm.

Si je me fiais à ma capacité à interpréter les réactions humaines, Meg n'était pas emballée.

– Et ta camarade de bungalow, Billie, elle est sympa ?

– Bien sûr. Pas de souci.

– Et Brugnon ?

Elle m'a lancé un regard en coin.

– Il a disparu pendant la nuit. Je crois qu'il ne se montre que quand je suis en danger.

– Ben c'est un choix plutôt judicieux.

– Ju-di-cieux. (Meg a planté le doigt dans un carré différent de sa gaufre à chaque syllabe.) Ils ont dû faire sept points de suture à Sherman Yang.

J'ai jeté un coup d'œil à Sherman, assis à distance respectueuse à l'autre bout du pavillon, qui fusillait Meg du regard. Une vilaine balafre rouge zébrait sa joue.

– T'inquiète pas ! ai-je dit à Meg. Les enfants d'Arès aiment les

cicatrices. En plus Sherman porte bien le look Frankenstein.

Le coin de la bouche de Meg a frémi, mais son expression est restée lointaine.

– Dans notre bungalow, le sol est en herbe. En herbe verte, tu vois. Il y a un immense chêne au milieu, qui soutient le plafond.

– Et c'est pas bien, ça ?

– Je suis allergique.

– Ah.

J'ai essayé d'imaginer l'arbre dans son bungalow. Jadis, Déméter avait eu un bosquet de chênes sacrés. Je me souviens qu'elle était entrée dans une colère terrible quand un prince mortel avait voulu le raser.

Un bosquet sacré...

Soudain le bacon niché dans mon estomac s'est pour ainsi dire déplié pour envelopper tous mes organes.

Meg m'a agrippé par le bras. Sa voix m'est parvenue à travers un bourdonnement lointain. En fait je n'ai distingué que le dernier mot, le plus important : « ... Apollon ? »

– Qu'est-ce qu'il y a ? ai-je fait en remuant.

– Tu as eu un passage à vide. J'ai prononcé ton nom six fois.

– Vraiment ?

– Oui. Où étais-tu parti ?

J'étais incapable d'expliquer ce qui m'était arrivé. J'avais eu la sensation d'être sur le pont d'un bateau, au moment où passait sous la coque une masse sombre, énorme et dangereuse – une masse presque discernable qui soudain... avait disparu.

– Je... je ne sais pas. Il y avait une histoire d'arbres...

– D'arbres.

– Ça n'a sans doute pas d'importance.

Je savais bien que si, pourtant. Impossible de chasser l'image de mon rêve : la femme à la couronne m'exhortant à trouver les portes. Ce n'était pas Déméter – du moins je ne le pensais pas. Mais cette notion d'arbres sacrés éveillait un souvenir en moi... Quelque chose de très ancien, même selon mes critères.

Je ne souhaitais pas en parler à Meg, pas avant d'avoir eu le temps d'y réfléchir. Elle avait déjà assez de sujets d'inquiétude. En plus, depuis hier soir, mon appréhension envers ma jeune maîtresse était plus forte que jamais.

J'ai jeté un coup d'œil aux bagues qu'elle portait à ses deux majeurs.

— Alors ces épées, hier... Et ne me fais pas ton truc.

— Quel truc ? a demandé Meg en fronçant les sourcils.

— Ce truc où tu te fermes et refuses de parler. Où ton visage devient un bloc de ciment.

— Même pas vrai ! a-t-elle protesté, l'air furieux. J'ai des épées et je me bats avec. Où est le problème ?

— Ça aurait pu être bien de le savoir plus tôt, quand nous avons dû nous battre contre les esprits des maladies.

— Tu l'as dit toi-même : on ne peut pas les tuer, ces esprits-là.

— Tu esquives. (Je le savais, car l'art de l'esquive était une tactique que je maîtrisais depuis des siècles.) Ton style de combat d'hier, avec deux lames incurvées, c'est celui d'un dimachère, un gladiateur de la fin de l'Empire romain. Même à l'époque c'était un style rare, considéré comme peut-être le plus difficile à maîtriser et certainement un des plus meurtriers.

Meg a haussé les épaules. Geste éloquent, mais qui ne fournissait guère d'explications.

— Tes épées sont en or impérial, ai-je ajouté. Cela dénote une formation romaine et fait de toi une bonne candidate pour le Camp Jupiter. Pourtant ta mère est Déméter, la déesse sous sa forme grecque, et non Cérès.

— Comment tu le sais ?

— En dehors du fait que j'étais un dieu ? Déméter t'a revendiquée ici, à la Colonie des Sang-Mêlé. Ce n'est pas par hasard. Sans compter que sa forme grecque, qui est plus ancienne, est aussi bien plus puissante. Et toi, Meg, tu es puissante.

Elle a pris l'air tellement sur la défensive que j'ai eu peur, un instant, que Brugnion tombe du ciel et se mette à m'arracher les cheveux.

— Je n'ai jamais rencontré ma mère, a-t-elle dit. Je ne savais pas qui c'était.

— Alors qui t'a donné les épées ? Ton père ?

Meg a déchiqueté sa gaufre.

— Non. C'est mon beau-père qui m'a élevée. C'est lui qui m'a donné ces bagues.

— Ton beau-père t'a donné des bagues qui se transforment en épée

d'or impérial. Quel genre d'homme...

– Un homme généreux, a-t-elle interrompu sèchement.

Le tranchant de sa voix m'a dissuadé d'insister. J'ai perçu qu'elle avait vécu par le passé une grande tragédie. En plus j'ai eu peur, si je posais une question de trop, de sentir le fil de ces deux épées d'or contre ma gorge.

– Excuse-moi, ai-je dit.

– Hmm.

Meg a jeté un morceau de gaufre en l'air. Surgie de nulle part, une des harpies de ménage de la colonie a fondu dessus tel un poulet kamikaze de cent kilos, happé le fragment et disparu à tir-d'aile. Meg a continué comme si de rien n'était :

– Essayons déjà de rester entiers jusqu'à ce soir. On a la course après le déjeuner.

Un frisson m'a parcouru la nuque. S'il y avait une chose qui ne me faisait pas envie, c'était de crapahuter dans le Labyrinthe attaché par une jambe à Meg McCaffrey, mais je me suis retenu de hurler.

– Ne t'inquiète pas pour la course, ai-je répondu. J'ai un plan pour gagner.

– Ah bon ? a dit Meg en dressant un sourcil.

– Enfin, j'aurai un plan d'ici cet après-midi. Il me faut juste un peu de temps...

Derrière nous, la conque a retenti.

– Entraînement du matin pour les nouvelles recrues ! a tonné Sherman Yang. On y va, graines de star. Je vous veux tous en larmes d'ici midi !

Suffit d's'entraîner...

Ha ha ha ha quelle sale blague

J'en pleure, c'est pas grave

Si seulement j'avais une lettre de mon médecin ! J'aurais voulu être dispensé du cours de gym.

Franchement, mortels, je ne vous comprendrai jamais. Vous vous obstinez à entretenir votre forme physique en faisant des pompes, des abdos, des courses d'obstacles, des courses de fond et toutes sortes d'activités difficiles qui impliquent de transpirer. Pourtant vous savez pertinemment que la bataille est perdue d'avance. Vos corps faibles, à durée limitée, finiront par s'abîmer et vous lâcher ; vous aurez des rides, la peau qui s'affaisse et une haleine de vieux.

C'est horrible ! Moi, si je veux changer de corps, d'âge, de sexe ou d'espèce, il suffit que j'en formule mentalement le souhait et hop ! me voici transformé en grande femelle paresseux à trois orteils. Vous pourrez faire toutes les pompes que vous voudrez, jamais vous n'arriverez à ce genre de résultat.

À la fin de l'entraînement de Sherman Yang, j'étais inondé de sueur et essoufflé. Mes muscles tremblaient comme du flan.

Je n'avais pas du tout l'impression d'être une graine de star (même si ma mère, Léto, m'avait toujours assuré que j'en étais une) et j'avais méchamment envie d'accuser Sherman de ne pas me traiter comme telle.

Je m'en suis plaint à Will. Je lui ai demandé où était passée l'ancienne conseillère en chef du bungalow d'Arès. Avec Clarisse LaRue, au moins, j'aurais pu user de mon sourire au charme dévastateur. Hélas, m'a appris Will, elle était partie à l'université de l'Arizona. Ah, pourquoi faut-il que des gens parfaitement bien par

ailleurs se toquent d'étudier ?

Après la séance de torture, j'ai regagné mon bungalow en clopinant et pris une nouvelle douche.

C'est bon, la douche. Peut-être pas aussi bon que le bacon, mais c'est bon.

Ma deuxième session de la matinée fut douloureuse elle aussi, pour une autre raison. J'ai été affecté à un cours de musique donné par un satyre du nom de Woodrow à l'amphithéâtre.

Woodrow était visiblement inquiet de me voir rejoindre son petit groupe d'élèves. Peut-être connaissait-il la légende qui veut que j'aie écorché vif Marsyas, le satyre qui m'avait lancé un défi musical. (Je vous l'ai déjà dit, l'écorchement, c'est complètement inventé, hélas les rumeurs sont incroyablement tenaces surtout si, comme moi, on a contribué à les répandre.)

Woodrow, à la flûte de Pan, nous a fait travailler les gammes mineures. Austin s'en est très bien tiré alors qu'il s'était imposé une difficulté supplémentaire en jouant du violon, ce qui n'est pas son instrument. Valentina Diaz, une fille d'Aphrodite, a fait de son mieux pour martyriser une clarinette, produisant des gémissements de basset hurlant sous l'orage. Damien White, fils de Némésis, déesse de la vengeance divine, s'est montré digne de ses origines en s'acharnant sur une guitare acoustique : il a joué avec une telle force qu'il a cassé la corde de *ré*.

– Tu l'as tuée ! s'est exclamée Chiara Benvenuti. (C'était la jolie Italienne que j'avais remarquée la veille au soir, une fille de Tyché, la déesse de la Fortune.) J'avais besoin de cette guitare !

– La ferme, Lucky, a marmonné Damien. Dans le monde réel, les accidents, ça arrive. Les cordes de guitare cassent, des fois.

Chiara a riposté par un flot d'invectives en italien que j'ai préféré ne pas traduire.

– Tu permets ? ai-je demandé en tendant la main vers la guitare.

Damien me l'a remise à contrecœur. Je me suis penché vers l'étui à guitare, aux pieds de Woodrow. Le satyre a sauté en l'air, et Austin a éclaté de rire.

– Tranquille, Woodrow ! Il prend juste une corde neuve.

Je dois avouer que la réaction du satyre m'a fait du bien. Si je pouvais encore faire peur à des satyres, tout espoir de reconquérir une part de ma gloire ancienne n'était pas perdu. Je pouvais, à partir de là,

m'atteler à faire peur à des animaux de ferme, puis à des demi-dieux, puis à des divinités mineures.

En quelques secondes, j'ai remplacé la corde. J'ai pris plaisir à accomplir ces gestes si simples et familiers. Je me suis mis à régler la tonalité, mais j'ai arrêté en m'apercevant que Valentina sanglotait.

– Comme c'était beau ! s'est exclamée Chiara en essuyant une larme sur sa joue. Comment s'appelle cette chanson ?

– Ça s'appelle accorder, ai-je répondu, un peu surpris.

– Ouais, Valentina, maîtrise-toi, l'a rabrouée Damien qui avait pourtant les yeux rouges. C'était pas si beau que ça.

– Non, pas si beau que ça, en est convenue Chiara en reniflant.

Seul Austin n'avait pas l'air troublé. Dans ses yeux brillait quelque chose qui ressemblait à de la fierté, mais je ne voyais pas ce qui pouvait en être l'objet.

J'ai joué une gamme en *do* mineur. La corde *si* était trop grave. C'est toujours celle-là qui pose problème. Trois mille ans que j'ai inventé la guitare (pendant une fête de folie avec les Hittites, trop long à raconter), et je n'ai toujours pas trouvé le moyen de fabriquer une corde *si* qui reste accordée.

J'ai parcouru les autres gammes, ravi de voir que je ne les avais pas oubliées.

– Ça, ai-je expliqué, c'est une progression en mode lydien. Elle démarre sur le quatrième accord de la gamme majeure. On dit qu'elle doit son nom à l'ancien royaume de Lydie, mais en réalité je me suis inspiré du prénom d'une ancienne petite amie, Lydie. C'était la quatrième femme avec qui je sortais cette année-là, alors...

J'ai levé la tête au milieu de l'arpège. Chiara et Damien pleuraient dans les bras l'un de l'autre en échangeant des coups et des reproches sans conviction. « Je te déteste. Je te déteste. »

Valentina était allongée sur le banc et tremblait silencieusement. Woodrow démantelait sa flûte de Pan.

– Je suis nul ! sanglotait-il. Je suis nul !

Même Austin avait la larme à l'œil. Croisant mon regard, il a levé le pouce.

Quant à moi, j'étais tout content de découvrir qu'une part de mon talent était demeurée intacte, mais je me suis dit que Chiron n'apprécierait pas que je fasse sombrer tous les élèves du cours de musique dans la dépression.

J'ai tiré la corde *ré* d'un coup sec – un truc que je faisais pour empêcher mes fans en adoration d'exploser d'extase pendant mes concerts. (Et je veux bien dire exploser, littéralement. Certains de ces spectacles, au Fillmore Auditorium dans les années 1960... enfin, je vous épargne les détails gores.)

Délibérément, j'ai joué un accord discordant. À mes oreilles, c'était abominable, mais ça a arraché les demi-dieux à leur stupeur. Ils se sont redressés, ont essuyé leurs larmes et m'ont regardé avec fascination jouer une progression 1-4-5 toute bête.

– *Yeah, man...*

Austin a calé son violon contre son menton et s'est mis à improviser. Son archet en résine dansait sur les cordes. Nous nous sommes regardés, lui et moi, et pendant quelques instants nous avons été davantage que père et fils. Nous faisons partie de la musique et communiquions à un niveau que seuls les dieux et les musiciens peuvent comprendre.

Woodrow a rompu le charme.

– Magnifique ! a sangloté le satyre. C'est vous deux qui devriez donner le cours. Je ne sais pas pour qui je me suis pris. S'il te plaît, ne m'écorche pas !

– Mon cher satyre, ai-je dit. Loin de moi...

Soudain, mes doigts se sont contractés convulsivement. La guitare m'a glissé des mains et s'est mise à dégringoler en résonnant contre les gradins de pierre de l'amphithéâtre. *Schdoun ! clink-clink...*

Austin a baissé son violon.

– Ça va pas ?

– Je... si, si, tout va bien.

Mais ça n'allait pas du tout. J'avais retrouvé, l'espace de quelques instants, l'aisance et le plaisir de mon ancien talent. Et puis, brutalement, mes nouveaux doigts de mortel avaient montré qu'ils n'étaient pas à la hauteur : les muscles de mes mains me faisaient mal ; la pulpe de mes doigts, que j'avais appuyés contre la touchette de la guitare, était striée de profondes marques rouges. J'avais trop forcé sur mon corps humain à d'autres égards, également. Alors que je n'avais pas chanté, je me sentais vidé mon oxygène, les poumons ratatinés.

– Je... je suis fatigué, ai-je avoué avec désarroi.

– Pas étonnant, a dit Valentina en hochant la tête. C'est

hallucinant, ce que tu viens de jouer.

– Ne t'inquiète pas, Apollon, a renchéri Austin. Tu vas vite gagner en endurance. Quand les demi-dieux se servent de leur pouvoir, ça les épuise, surtout au début.

– Mais je ne suis pas...

Je n'ai pas pu finir ma phrase. Je n'étais pas un demi-dieu. Je n'étais pas un dieu. Je n'étais plus moi-même ! Comment pouvais-je jamais rejouer de la musique sachant que j'étais devenu un instrument défectueux ? Chaque note, désormais, me causerait de la souffrance et de la fatigue. Ma corde *si* ne serait jamais juste.

Je crois que ma détresse se lisait sur mon visage.

Damien White a serré les poings et déclaré :

– T'en fais pas, Apollon, c'est pas ta faute. Elle va le payer, cette saleté de guitare !

Je n'ai pas tenté de le retenir quand il a dévalé les gradins. En fait, j'ai pris un plaisir malsain à le regarder piétiner sauvagement la guitare, la réduire en un tas de fils métalliques et d'éclats de bois.

– *Idiota !* s'est exclamée Chiara avec mauvaise humeur. Maintenant je n'aurai jamais mon tour !

– Bon, euh..., a fait Woodrow avec une petite grimace embarrassée. Merci tout le monde ! Super cours !

La séance de tir à l'arc s'est avérée un simulacre encore pire.

Si jamais je redeviens un dieu (non, pas *si, quand* : quand je redeviendrai un dieu), la première chose que je ferai sera d'effacer les souvenirs de tous ceux qui m'ont vu me ridiculiser pendant ce cours. J'ai mis dans le mille *une seule fois*. Quant à mes autres flèches, elles étaient tout sauf groupées. Deux d'entre elles se sont plantées carrément à l'extérieur du cercle noir – ce, à cent mètres de distance seulement. J'ai jeté mon arc par terre et pleuré de honte.

Kayla était notre instructrice, et sa gentillesse m'a achevé. Elle a ramassé mon arc et me l'a tendu en disant :

– Apollon, ces tirs étaient remarquables. Encore un peu d'entraînement et...

– Je suis le dieu du tir à l'arc ! ai-je mugi. Je ne m'entraîne pas !

À côté de moi, les filles de Niké ont ricané. Les bien nommées Holly et Laurel *Victor*. Elles me rappelaient les copines d'Athéna au lac Tritonide, ces nymphes africaines magnifiques, puissantes et sportives.

– J’veais te dire un truc, l’ex-dieu, m’a lancé Holly en mettant sa flèche à son arc. Le seul moyen de faire des progrès, c’est de s’entraîner.

Elle a touché le cercle rouge, marquant sept points seulement, ce qui n’a pas du tout eu l’air de la décourager.

– Pour toi, peut-être, ai-je répliqué. Tu es mortelle !

– Toi aussi, maintenant, m’a balancé sa sœur, Laurel. Et puis boucle-la. Quand on gagne, on se plaint pas. (À son tour elle a décoché sa flèche, qui s’est plantée juste à côté de celle de sa sœur, mais à l’intérieur du cercle rouge.) C’est pour ça que je suis meilleure qu’Holly. Elle, elle se plaint tout le temps.

– Ouais, tu parles, a grogné Holly. La seule chose dont je me plains, c’est de ta fichue maladresse.

– Ah ouais ? Vas-y, on va voir ça tout de suite. Trois tirs, les deux meilleurs. Et celle qui perd est de corvée de WC pendant un mois !

– Allez, vas-y.

Et paf, comme ça, elles m’ont oublié. Oui, vraiment, ces filles de Niké auraient été parfaites en nymphes du lac Tritonide.

Kayla m’a pris par le bras et entraîné à l’écart.

– Ces deux-là, je te jure, a-t-elle dit. On les a nommées coconseillères en chef du bungalow de Niké pour qu’elles rivalisent entre elles. Sinon, elles auraient fini par prendre le contrôle de la colonie et imposer une dictature.

Je suppose qu’elle voulait me remonter le moral en me faisant rire, mais ça m’a laissé indifférent.

J’ai regardé mes doigts couverts d’ampoules à cause du tir à l’arc et endoloris par la guitare. Horrible. Impossible.

– Kayla, ai-je marmonné, je ne peux pas. Je n’ai plus l’âge d’avoir seize ans.

Kayla a pris ma main dans la sienne. Sous sa tignasse verte, elle avait un teint de rousse, avec une multitude de taches de son cuivrées qui parsemaient la peau laiteuse de ses bras et son visage. C’est fou ce qu’elle me rappelait son père, l’entraîneur de tir à l’arc canadien Darren Knowles.

Je veux dire son *autre* père. Et, oui, bien sûr, un demi-dieu peut naître d’une telle relation. Pourquoi pas ? Zeus n’a-t-il pas fait sortir Dionysos de sa cuisse ? Quant à Athéna, une fois elle a eu un enfant engendré à partir d’un mouchoir. Pourquoi des choses pareilles vous

étonneraient-elles ? Nous autres, les dieux, sommes capables de prodiges.

Kayla a inspiré à fond, comme si elle se préparait pour un tir important.

– Tu peux y arriver, Papa. Tu es déjà bon, très bon. Il faut juste que tu adaptes tes attentes à ta situation. Sois patient, sois courageux. Tu vas progresser.

J’ai eu envie de rire. Comment pouvais-je m’habituer à être seulement bon ? Pourquoi allais-je m’exténuer pour faire des progrès, alors que j’avais été divin ?

– Non, ai-je dit avec amertume. Non, c’est trop douloureux. Je le jure sur le Styx, tant que je ne serai pas redevenu un dieu, je ne toucherai ni à un arc ni à un instrument de musique !

Allez-y, grondez-moi. C’était un serment stupide, que j’avais prononcé sur un coup de tête parce que je me sentais malheureux et m’apitoyais sur mon sort. Mais il était contraignant. Briser un serment fait sur le Styx peut avoir des conséquences dramatiques.

Ça m’était égal. Zeus m’avait frappé de mortalité. Je n’allais pas faire comme si tout était normal. Je refusais d’être Apollon tant que je n’étais pas *vraiment* Apollon. Pour le moment, je n’étais qu’un jeune ballot du nom de Lester Papadopoulos. D’accord pour gaspiller mon temps en talents qui ne comptaient pas pour moi – le combat à l’épée ou le badminton, par exemple – mais pas question de ternir le souvenir de mon art jadis parfait de la musique et du tir à l’arc.

Kayla m’a dévisagé d’un air consterné.

– Papa, tu n’es pas sérieux !

– Si !

– Retire ton serment ! Tu ne peux pas... (Elle a jeté un coup d’œil par-dessus mon épaule.) Qu’est-ce qu’il fabrique ?

J’ai suivi son regard.

À pas lents, comme s’il était en transe, Sherman Yang pénétrait dans les bois.

Il aurait été imprudent de lui courir après en nous enfonçant dans le secteur le plus dangereux de la colonie.

C’est donc exactement ce que nous avons fait, Kayla et moi.

Nous avons failli échouer. Dès que nous avons franchi la lisière des arbres, la forêt s’est obscurcie. La température a chuté. L’horizon s’est étiré comme si nous le regardions à travers une loupe.

Une femme m'a chuchoté à l'oreille. J'ai reconnu la voix sans peine, cette fois-ci. Elle n'avait jamais cessé de me hanter. *C'est toi qui m'as fait ça. Viens. Pourchasse-moi de nouveau.*

La peur m'a pris au ventre.

J'ai imaginé les branches se muer en bras, les feuilles onduler comme des mains vertes.

Daphné.

Les siècles n'avaient nullement entamé mon énorme sentiment de culpabilité. Je ne pouvais pas regarder un arbre sans penser à elle. En forêt, j'étais toujours tendu et mal à l'aise. J'avais l'impression que chaque arbre faisait peser sa force vitale sur moi en m'accablant d'une haine justifiée, me reprochant tant de crimes... J'avais envie de me jeter à genoux et de demander pardon. Mais ce n'était pas le moment.

Je ne pouvais pas me permettre de laisser de nouveau les bois égarer ma raison. Je n'allais laisser personne d'autre tomber dans le piège.

Kayla n'avait pas l'air affectée. Je l'ai attrapée par la main pour être sûr que nous restions ensemble. Nous n'avons eu que quelques pas à faire pour rejoindre Sherman Yang, mais ça nous a demandé des efforts dignes de sa séance d'entraînement du matin.

– Sherman, ai-je dit en l'empoignant par le bras.

Il a essayé de se dégager. Heureusement il était ralenti et hébété, sans quoi j'aurais eu droit à mon lot de cicatrices. Kayla m'a aidé à lui faire faire demi-tour.

Ses paupières tressaillaient, mues par des mouvements oculaires rapides, comme s'il était dans un sommeil de somnambule.

– Non, a-t-il dit. Ellis. Faut que je le trouve. Miranda. Ma nana.

J'ai jeté un regard interrogateur à Kayla.

– Ellis est du bungalow d'Arès. Il fait partie des disparus.

– D'accord, mais Miranda, sa *nana* ?

– Sherman et lui sortent ensemble depuis une semaine, environ.

– Ah.

Sherman se débattait.

– Faut que je la trouve.

– Miranda est juste là, mon pote, ai-je menti. On va t'emmener près d'elle.

Il a cessé de s'agiter et ses yeux se sont révulsés ; on ne voyait plus que le blanc.

– Juste là ?

– Oui.

– Ellis ?

– Oui, c'est moi. Je suis Ellis.

– Je t'adore, mon pote, a dit Sherman en sanglotant.

Malgré cela, Kayla et moi avons dû user de toutes nos forces pour l'arracher aux arbres. Ça m'a rappelé la fois où Héphestos et moi avions dû ramener Hypnos, qui s'était égaré en noctambule dans les appartements privés d'Artémis, sur le mont Olympe, à son lit. C'était un prodige qu'aucun de nous deux ne se soit retrouvé le derrière hérissé de flèches d'argent.

Nous avons emmené Sherman au champ de tir à l'arc. À un moment donné, sur le trajet, il a cligné des yeux et il est revenu à son état normal. Il a remarqué alors que nous le tenions par les bras et s'est dégagé.

– Qu'est-ce qui se passe ? a-t-il demandé sèchement.

– Tu t'enfonçais dans les bois, ai-je répondu.

– Absolument pas, a-t-il rétorqué en prenant son air de sergent instructeur.

Kayla a tendu la main vers lui, puis s'est ravisée – se disant sans doute qu'elle aurait du mal à tirer à l'arc avec des doigts cassés.

– Sherman, a-t-elle expliqué, tu étais dans une espèce de transe. Et tu marmonnais. Tu as parlé d'Ellis et de Miranda.

La balafre qui zébrait la joue de Sherman a viré au bronze foncé.

– Je ne m'en souviens pas.

– Pourtant, ai-je ajouté, tu n'as pas fait allusion à l'autre pensionnaire disparu. Cecil, tu sais ?

– Pourquoi je parlerais de Cecil ? a grogné Sherman. Je peux pas le saquer. Et pourquoi je vous croirais ?

– Les bois te tenaient, ai-je dit. Les arbres te tiraient vers eux.

Sherman a tourné la tête et regardé la forêt, mais les arbres avaient repris un aspect normal. Les ombres qui s'allongeaient et les mains vertes qui se tendaient avaient disparu.

– Écoute, a dit Sherman. J'ai une blessure à la tête grâce à ton affreuse copine Meg. Si je me suis comporté bizarrement, c'est à cause de ça.

– Mais..., a protesté Kayla en fronçant les sourcils.

– Ça suffit ! a aboyé Sherman. Si vous parlez de cette histoire, je

vous fais bouffer vos carquois. J'ai pas besoin qu'on doute de mon self-control. En plus, mon souci, là, c'est la course.

Là-dessus, il nous a bousculés et s'est éloigné.

– Sherman ! ai-je appelé.

Il s'est retourné, les poings serrés.

– Ton dernier souvenir, lui ai-je demandé, avant de te retrouver avec nous... à quoi pensais-tu ?

Pendant une fraction de seconde, son regard s'est voilé de nouveau.

– À Miranda et Ellis, comme tu disais. Je me demandais... je voulais savoir où ils étaient.

– Tu posais une question, en fait. (J'ai été saisi d'effroi.) Tu voulais des informations.

– Je...

La conque du pavillon-réfectoire a retenti.

L'expression de Sherman s'est durcie.

– On s'en fiche, a-t-il dit. Laisse tomber. On a le déjeuner, maintenant. Et ensuite je vais vous démolir à la course mortelle à trois jambes.

Comme menace, j'avais entendu pire, mais Sherman faisait quand même son effet, en petite brute.

Kayla s'est tournée vers moi.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je crois que j'ai compris, lui ai-je répondu. Je sais pourquoi ces demi-dieux ont disparu de la colonie.

Attaché à Meg
On peut finir à Lima
Diabolique Harley

À NOTER DANS UN COIN DE TÊTE : essayer de révéler une information importante juste avant une course mortelle à trois jambes est une mauvaise idée.

Personne n’a voulu m’écouter.

Ils avaient eu beau râler et se plaindre la veille, à présent les demi-dieux de la colonie étaient tout excités. Ils ont passé l’heure du déjeuner à fourbir frénétiquement leurs armes, attacher leurs armures et former des alliances secrètes en chuchotant. Beaucoup ont tenté d’extirper des conseils stratégiques à Harley, maître architecte de la course.

Harley était ravi d’être le centre d’attention. À la fin du repas, sa table croulait sous les offrandes (entendez : les pots-de-vin) – chocolat, biscuits fourrés au beurre de cacahuètes, nounours Haribo, voitures de circuit électrique. Il ramassait les cadeaux, marmonnait quelques mots aimables, mais ne cédait aucun tuyau utile à ses adorateurs.

J’ai essayé de prévenir Chiron des dangers de la forêt, en vain. Il était survolté par les préparatifs de dernière minute de la course et j’ai manqué à plusieurs reprises de me faire piétiner rien qu’en me tenant à côté de lui. Il arpentait le pavillon d’un trot nerveux, escorté d’une équipe d’arbitres satyres et dryades, donnant des ordres et consultant des cartes.

– Ça va être impossible de suivre les déplacements des équipes, a-t-il murmuré en regardant un schéma du labyrinthe. Et nous n’avons pas de couverture en réseau D.

– Mais Chiron, ai-je tenté, je voudrais juste...

– Ce matin, le groupe test s’est retrouvé au Pérou, a-t-il dit aux satyres. Il faut à tout prix éviter que ça se reproduise.

– Pour les bois, ai-je insisté.

– Oui, excuse-moi Apollon. Je comprends que ça te préoccupe...

Une dryade a accouru, prise dans un nuage de fumée.

– Les fusées éclairantes explosent !

– Par les dieux ! s’est exclamé Chiron. Elles étaient réservées aux urgences !

Il m’est passé sur les pieds au galop, suivi de sa troupe d’assistants.

Et ça s’est joué à ça. Quand vous êtes un dieu, le monde est pendu à vos lèvres. Quand vous avez seize ans... pas autant.

J’ai essayé de parler à Harley, espérant le convaincre de remettre la course à plus tard, mais le petit garçon a mis fin au débat d’un simple « Nan ».

Comme c’est si souvent le cas chez les enfants d’Héphaïstos, Harley avait dans les mains un engin mécanique, dont il déplaçait des rouages et des ressorts. Je n’étais pas vraiment curieux, mais je lui ai demandé ce que c’était pour gagner ses bonnes grâces.

– C’est une balise, a-t-il répondu en ajustant un bouton. Pour les gens qui se perdent.

– Tu veux dire les équipes dans le Labyrinthe ?

– Non. Vous, vous devez vous débrouiller tous seuls. C’est pour Léo.

– Léo Valdez.

Harley, les yeux rivés sur son mécanisme, a battu des paupières.

– Des fois, quand tu retrouves plus ton chemin, une balise peut t’aider. Faut juste que je trouve la bonne fréquence.

– Et... ça fait combien de temps que tu y travailles ?

– Depuis qu’il a disparu. Maintenant faut que je me concentre. Je peux arrêter la course.

Là-dessus, il m’a tourné le dos et il est parti.

Stupéfait, je l’ai regardé s’éloigner. Ce gamin travaillait depuis six mois à une balise pour aider son frère Léo, porté disparu. Je me suis demandé qui serait susceptible de se donner autant de mal pour me ramener à l’Olympe. Sans doute personne.

Triste et solitaire, je me suis planté dans un coin du pavillon et j’ai mangé un sandwich. J’ai regardé le soleil décroître dans le ciel hivernal et j’ai pensé à mon char et à mes pauvres chevaux, coincés

dans leurs écuries sans personne pour les sortir.

Bien sûr, même sans moi, d'autres forces maintenaient le cosmos en mouvement. De nombreux systèmes de croyance différents contribuaient à régir la révolution des planètes et des étoiles. Les loups pourchassaient toujours Sol dans le ciel. Râ poursuivait sa traversée quotidienne dans sa barque du soleil. Tonatiuh tournait sur l'excédent de sang qu'il lui restait des sacrifices humains de l'ère aztèque. Et cette autre chose qu'on appelait la science n'allait pas cesser de produire de la gravité, de la physique quantique et tout le tralala.

Il n'empêche, à attendre sans rien faire le début d'une course à trois jambes, j'avais le sentiment de ne pas m'acquitter de ma tâche.

Même Kayla et Austin étaient trop absorbés pour me parler. Kayla avait raconté à Austin ce qui s'était passé dans les bois, quand nous avions sauvé Sherman Yang, mais Austin s'intéressait surtout à écouter son saxophone.

– On pourra le dire à Chiron au dîner, a-t-il marmonné, une anche pincée entre les lèvres. Personne ne nous écouterait tant que la course ne sera pas finie et, de toute façon, nous allons tous éviter les bois. En plus, si j'arrive à jouer le bon air dans le Labyrinthe... (Une lueur s'est allumée dans son regard.) Oooh. Viens voir, Kayla. J'ai une idée.

Il l'a entraînée par le bras et je me suis retrouvé seul de nouveau.

Je comprenais l'enthousiasme d'Austin, bien sûr. Avec ses talents de saxophoniste, il allait sans doute devenir le plus grand instrumentiste de jazz de sa génération. Si vous croyez que c'est facile de récolter 500 000 vues sur YouTube en jouant du jazz au saxo, vous vous trompez lourdement. Il n'empêche que si la force tapie dans la forêt nous tuait tous, c'était cuit pour sa carrière musicale.

En dernier recours (en *tout dernier* recours), je me suis mis à la recherche de Meg McCaffrey.

Je l'ai repérée devant un des braseros, en pleine conversation avec Julia Feingold et Alice Miyazawa. Plus exactement, les filles d'Hermès devisaient pendant que Meg dévorait un cheeseburger. J'étais vraiment épaté que Déméter, reine des céréales, des fruits et des légumes, ait pour fille une carnivore aussi impénitente.

Cela dit, Perséphone était comme elle. Vous entendrez des histoires sur la déesse du printemps, toute en douceur et en jonquilles, grignotant des baies de grenade, mais croyez-moi, cette fille, quand

elle s'attaquait à une montagne de travers de porc sauce barbecue, c'était une terreur.

Je me suis approché de Meg. Les filles d'Hermès se sont écartées comme si j'étais un charmeur de serpents, réaction qui n'a pas été pour me déplaire.

– Coucou, ai-je lancé, quoi de neuf ?

Meg s'est essuyé la bouche du revers de la main.

– Ces deux-là veulent savoir ce qu'on a comme plan pour la course.

– Je vois ça.

J'ai détaché un petit appareil d'écoute magnétique de la manche de manteau de Meg et l'ai lancé à Alice, laquelle a eu un sourire penaud et dit :

– Tu peux pas nous reprocher d'avoir essayé.

– Non, bien sûr. Dans le même état d'esprit, j'espère que vous ne m'en voudrez pas pour ce que j'ai fait à vos chaussures. Allez, bonne course !

Les filles sont parties d'un pas inquiet, non sans jeter un coup d'œil aux semelles de leurs baskets.

Meg m'a regardé avec quelque chose qui s'apparentait à du respect.

– Qu'est-ce que tu leur as fait ?

– Rien, ai-je dit. L'art d'être un dieu, pour moitié c'est de savoir bluffer.

Elle a plissé le nez.

– Alors c'est quoi, notre plan top secret ? Attends, laisse-moi deviner. T'en as pas.

– Tu apprends vite. Honnêtement, j'avais l'intention d'en monter un, mais j'ai été accaparé par d'autres choses. On a un problème.

– Ça c'est sûr. (Elle a tiré de sa poche de manteau deux bracelets en bronze qui ressemblaient à des bracelets de force en métal tressé.) Tu as vu ça ? Il faut qu'on s'attache par les chevilles avec et une fois qu'elles seront en place et fermées, elles le resteront jusqu'à la fin de la course. Ce sera *impossible* de les retirer. Je déteste les contraintes.

– Je suis d'accord. (J'ai été tenté d'ajouter *surtout celles qui me lient à une gamine du nom de Meg*, mais mon sens inné de la diplomatie l'a emporté.) Cela dit, je faisais allusion à un autre problème.

Je lui ai raconté l'incident pendant le cours de tir à l'arc, lorsque Sherman avait failli être happé par la forêt.

Meg a retiré ses lunettes papillon. Sans elles, ses iris noirs étaient plus doux et plus chauds, comme de minuscules parcelles de terreau.

– Tu penses qu’il y a quelque chose dans les bois qui appelle les gens ? m’a-t-elle demandé.

– Je pense qu’il y a quelque chose dans les bois qui *répond* aux gens. Autrefois, il y avait un Oracle...

– Ouais, tu m’as dit. À Delphes.

– Non, un autre Oracle. Encore plus ancien que celui de Delphes. Il s’exprimait par l’intermédiaire d’arbres. Un bosquet entier d’arbres parleurs.

– Des arbres parleurs. (La lèvre de Meg a frémi.) Et comment il s’appelait ?

– Je... j’ai oublié. Je devrais le savoir ! me suis-je exclamé avec agacement. Je devrais pouvoir te le dire instantanément. Pourtant l’information... c’est presque comme si elle m’échappait *exprès* !

– Ça arrive, a dit Meg. Ça te reviendra.

– Mais ça ne m’arrive jamais, à moi ! Il est vraiment nul, ce cerveau humain. En tout cas, je crois que ce bosquet est quelque part dans notre forêt. Je ne sais pas comment ni pourquoi. Mais ces voix qui chuchotent... Elles proviennent de cet Oracle caché. Les arbres sacrés essaient de prononcer des prophéties et ils s’adressent à ceux qui sont hantés par une question, ils les attirent à eux.

Meg a remis ses lunettes et m’a lancé :

– T’es conscient que ça paraît débile, hein ?

Je me suis efforcé d’expirer calmement. Je devais me rappeler que je n’étais plus un dieu. Il fallait que je m’accommode des insultes des mortels sans pouvoir les réduire en cendres.

– Méfie-toi, c’est tout ce que je dis.

– Mais la course ne passe même pas par les bois.

– Il n’empêche, nous ne sommes pas en sécurité. Si tu pouvais invoquer ton ami Brugnon, je lui ferais bon accueil.

– Je t’ai déjà dit, il se pointe quand il veut. Je ne peux pas...

À ce moment-là Chiron a soufflé dans un cor de chasse, si fort que j’ai vu double. Autre promesse à moi-même : quand je serai redevenu un dieu, je ferai une descente sur cette colonie et j’emporterai tous leurs cors et autres conques.

– Demi-dieux ! a lancé le centaure. Attachez-vous les jambes deux à deux et suivez-moi jusqu’à vos positions de départ !

Nous nous sommes réunis dans une prairie, à une centaine de mètres de la Grande Maison. Parvenir *aussi loin* sans le moindre incident grave tenait du petit miracle. Avec ma jambe gauche attachée à la jambe droite de Meg, j'ai retrouvé la sensation que j'avais connue dans le ventre de Léto, juste avant notre naissance à ma sœur et moi. Car, oui, je m'en souviens parfaitement. Artémis n'arrêtait pas de me pousser et de me donner des coups de coude dans les côtes, c'était le genre qui prend toute la place dans la matrice.

J'ai prononcé une prière muette, m'engageant à me sacrifier un taureau et peut-être même à me construire un nouveau temple si je sortais vivant de cette course. J'ai un gros faible pour les taureaux et les temples.

Les satyres nous ont dit de nous déployer dans toute la prairie.

– Où est la ligne de départ ? a demandé Holly Victor d'un ton impérieux, avant de donner un coup d'épaule à sa sœur. Je veux être la plus près.

– Non, moi je veux être la plus près, a rectifié Laurel. Tu peux être la deuxième plus près.

– Ne vous inquiétez pas ! est intervenu Woodrow, le satyre, d'un ton très inquiet. On va tout vous expliquer dans un instant. Dès que, hum, je saurai ce qu'on est censés vous expliquer.

Will Solace a soupiré. Il était attaché à Nico, bien sûr. Il a posé le coude sur son épaule, comme si le fils d'Hadès était une étagère commodément placée.

– Grover me manque, a-t-il observé. Il était super-fort pour organiser ce genre de choses.

– Je me contenterais de M'sieur Hedge, a répondu Nico, qui a poussé le bras de Will. Et puis ne parle pas de Grover si fort, Juniper est à côté.

Il a montré du doigt une des dryades, une jolie fille en vert clair.

– La petite amie de Grover, m'a expliqué Will. Il lui manque terriblement.

– OK tout le monde ! a crié Woodrow. Déployez-vous un peu plus, s'il vous plaît ! Nous voulons que vous ayez plein de place pour que, vous savez, si jamais vous mourez, vous n'entraîniez pas les autres équipes dans votre perte !

– Je suis trop impatient, a soupiré Will.

Nico et lui se sont éloignés clopin-clopat. Julia et Alice, du bungalow Hermès, ont inspecté leurs chaussures une fois de plus, puis m'ont lancé un regard noir. Connor Alatir faisait équipe avec Paolo Montes, le fils brésilien d'Hébé, et cela n'avait l'air de réjouir aucun des deux.

Peut-être Connor avait-il l'air sombre parce que son cuir chevelu meurtri était enduit d'une telle quantité de pommade qu'on l'aurait dit coiffé de bouillie pour chats. Ou peut-être simplement que son frère Travis lui manquait.

Artémis et moi, dès l'instant où nous étions nés, nous avions été impatients de mettre de la distance entre nous deux. Nous avions délimité nos territoires et nous nous y tenions. Mais là maintenant, j'aurais donné n'importe quoi pour la voir. J'étais certain que Zeus l'avait menacée d'un châtiment sévère si elle essayait de m'aider pendant mon exil de mortel, mais enfin, elle aurait pu quand même m'envoyer un petit paquet de l'Olympe : un *chiton* correct, une crème magique contre l'acné et peut-être aussi une douzaine de scones ambroisie-canneberges du Café Scylla. Leurs scones sont excellents.

Du regard, j'ai fait le tour des autres équipes. Kayla et Austin, attachés l'un à l'autre, avaient l'air d'un dangereux couple d'artistes de rue, elle avec son arc et lui avec son saxophone. Chiara, la jolie fille du bungalow de Tyché, était coincée avec son camarade d'infortune, Damien White, fils de Némésis. Billie Ng, des « Déméter », était attachée par la jambe à Valentina Diaz, laquelle vérifiait vite fait son maquillage dans le reflet de l'imper métallisé de Billie. Valentina ne semblait pas avoir remarqué qu'elle avait deux brindilles qui dépassaient de ses cheveux comme de minuscules bois de cerf.

J'ai estimé que le plus grand danger était Malcolm Pace. On ne se méfiait jamais assez des enfants d'Athéna. J'ai été surpris de voir, cependant, qu'il s'était associé à Sherman Yang. Un partenariat qui ne semblait pas naturel, sauf si Malcolm avait un plan derrière la tête. Or ces enfants d'Athéna tramaient toujours des plans. Me laisser gagner en faisait rarement partie.

Les seuls demi-dieux qui ne participaient pas à la course étaient ses organisateurs, Harley et Nyssa.

Lorsque les satyres ont estimé que nous nous étions suffisamment déployés et que toutes nos entraves ont été minutieusement contrôlées, Harley a tapé dans ses mains.

– OK ! OK ! (Il sautait sur place avec enthousiasme, et ça m’a rappelé les gamins de Rome qui applaudissaient pendant les exécutions au Colisée.) Alors voilà. Chaque équipe doit trouver trois pommes d’or, puis revenir vivante dans cette prairie.

Une vague de grognements a parcouru les rangs des demi-dieux.

– Des pommes d’or, ai-je dit. Je déteste les pommes d’or. Ça n’amène que des ennuis.

– Moi j’aime bien les pommes, a fait Meg en haussant les épaules.

Je me suis souvenu de la pomme pourrie dont elle s’était servie pour casser le nez de Cade, dans l’impasse. Je me suis demandé si elle aurait la même redoutable dextérité avec des pommes en or. Si oui, nous avons peut-être notre chance, en fin de compte.

Laurel Victor a levé la main.

– Tu veux dire que la première équipe à rentrer vivante est la gagnante ?

– Toutes les équipes qui rentreront vivantes seront gagnantes ! a dit Harley.

– C’est ridicule ! a protesté Holly. Il ne peut y avoir qu’un seul gagnant. C’est la première équipe qui rentre qui gagne !

Harley a levé les yeux au ciel.

– Faites comme vous voudrez. Moi, mes seules règles, c’est : Restez en vie et ne vous entretenez pas.

– *O quê ?*

Paolo a lâché un flot de plaintes en portugais, si fort que Connor a dû se couvrir l’oreille gauche.

– Bien bien ! a lancé Chiron. (Ses sacs de selle étaient pleins à craquer de trousses de premiers secours et de fusées éclairantes.) Inutile d’en rajouter, ce défi va être suffisamment dangereux comme ça. Alors faites une bonne course mortelle à trois jambes, à la loyale. Autre chose, demi-dieux. Vu les problèmes qu’a eus notre groupe test ce matin, je vais vous demander de répéter après moi : *Ne finis pas au Pérou*.

– Ne finis pas au Pérou, a psalmodié toute l’assemblée.

Sherman Yang a fait craquer ses doigts et dit :

– Alors, où est-elle, cette ligne de départ ?

– Il n’y a pas de ligne de départ, a répondu Harley avec jubilation. Vous allez tous partir pile de là où vous êtes.

Les demi-dieux ont regardé autour d’eux, décontenancés. Soudain

la prairie a tremblé. Des lignes noires se sont creusées dans l'herbe, dessinant un échiquier vert géant.

– Amusez-vous bien ! a glapi Harley.

Le sol s'est ouvert sous nos pieds et nous sommes tombés dans le Labyrinthe.

*Des boules meurtrières
Qui roulent vers mes ennemis
Échangeons nos places*

Nous n'avons pas atterri au Pérou, c'était déjà ça.

Mes pieds ont heurté un sol de pierre et la vibration m'a secoué les chevilles. Nous sommes tombés contre un mur, mais Meg m'a servi, fort opportunément, de coussin.

Nous nous sommes retrouvés dans un tunnel obscur, étayé par des poutres en chêne. Le trou par lequel nous étions tombés avait disparu, remplacé par une voûte en terre. Je n'ai vu aucune trace des autres équipes, mais j'ai vaguement distingué, quelque part au-dessus de nos têtes, la voix d'Harley qui scandait : « Allez les gars ! Allez les gars ! »

– Quand j'aurai récupéré mes pouvoirs, ai-je déclaré, je transformerai Harley en constellation que j'appellerai le Mord-Cheville. Les constellations se taisent, au moins.

– Regarde, a dit Meg en pointant un doigt devant elle.

Quand mes yeux se sont habitués à la pénombre, je me suis rendu compte que la faible lumière qui éclairait le tunnel émanait d'un fruit qui brillait à une trentaine de mètres de nous.

– Une pomme d'or, ai-je murmuré.

Meg s'est élancée, m'entraînant avec elle.

– Attends ! me suis-je écrié. Il y a peut-être des pièges !

Comme pour me donner raison, Connor et Paolo ont surgi de l'obscurité, à l'autre bout du tunnel.

Paolo a ramassé la pomme d'or en criant *BRASIL !*

Et Connor nous a gratifié d'un sourire narquois.

– Trop lents, les boloss !

Le plafond s'est ouvert au-dessus d'eux, déversant une pluie de

globes de fer gros comme des pastèques.

– Repli ! a crié Connor.

Paolo et lui ont effectué un demi-tour maladroit et pris la fuite en clopinant, pourchassés par un troupeau de boulets de canon aux amorces crépitantes.

Les bruits se sont vite tus. Sans la pomme brillante, nous nous sommes retrouvés dans l'obscurité totale.

– Super. (La voix de Meg a résonné dans le noir.) On fait quoi maintenant ?

– Je suggère qu'on parte dans l'autre direction.

Plus facile à dire qu'à faire. Ne rien y voir semblait gêner Meg davantage que moi. Dans mon corps de mortel, je me sentais déjà handicapé et privé de mes sens. En plus de quoi, j'avais l'habitude de ne pas me fier qu'à ma seule vue. La musique exigeait une ouïe fine. Le tir à l'arc, un toucher très sensible et la capacité à sentir la direction du vent. (Bien sûr, la vue comptait aussi, mais vous comprenez ce que je veux dire.)

Nous avançons à petits pas, bras tendus devant nous. Je guettais les cliquetis, grincements et craquements suspects qui pouvaient annoncer l'arrivée d'une bande d'engins explosifs, tout en me disant que si j'entendais bel et bien un signal avant-coureur, ce serait sans doute trop tard.

Meg et moi avons fini par apprendre à marcher en harmonie, avec nos jambes attachées l'une à l'autre. Ce n'était pas facile. J'avais un sens du rythme infailible, tandis que Meg avait toujours un quart de temps d'avance ou de retard, ce qui nous faisait sans cesse tourner à gauche ou à droite, voire rentrer dans les murs.

Nous avons crapahuté pendant plusieurs minutes ou plusieurs jours. Dans le Labyrinthe, le temps est trompeur.

Je me suis souvenu d'Austin me disant que l'atmosphère du Labyrinthe avait changé depuis la mort de son créateur. Je commençais à comprendre ce qu'il avait voulu dire. L'air était plus frais, comme si le Labyrinthe avalait un tout petit peu moins de corps. Les murs n'irradiaient plus la même chaleur nocive. Et, à ce que je pouvais en juger, ils ne suintaient plus le sang ni la bave, ce qui était une amélioration certaine. Autrefois, on ne pouvait pas faire un pas dans le Labyrinthe de Dédale sans percevoir son désir ravageur : *Je veux détruire ton corps et ton esprit*. Maintenant l'atmosphère était plus

léthargique, le message un peu moins virulent : *Hé, tu sais, si tu meurs ici, c'est cool.*

– Je n'ai jamais aimé Dédale, ai-je marmonné. Ce vieux vaurien ne savait pas s'arrêter. Il lui fallait toujours les technologies les plus récentes, les dernières mises à jour. Je lui avais dit de ne pas doter son labyrinthe de sensibilité. « L'intelligence artificielle va nous détruire, mec », je lui avais dit. Mais penses-tu ! Il a fallu qu'il donne une conscience malveillante au Labyrinthe.

– Je ne sais pas ce que tu racontes, a dit Meg, mais tu ne devrais peut-être pas critiquer le labyrinthe pendant qu'on est dedans.

À un moment donné, je me suis arrêté en entendant le saxophone d'Austin. Le son était faible et résonnait à travers tant de couloirs que je n'ai pas pu discerner d'où il provenait. Puis il s'est tu. Pourvu, ai-je espéré, que Kayla et lui aient trouvé leurs trois pommes et qu'ils soient ressortis sains et saufs.

Pour finir, Meg et moi sommes arrivés à la hauteur d'un embranchement. Je l'ai su à cause de l'afflux d'air et de la différence de température sur mon visage.

– Pourquoi on s'arrête ? a demandé Meg.

– Chut.

J'ai tendu l'oreille.

Du couloir de droite provenait un faible chuintement qui ressemblait à un bruit de scie sur table. Celui de gauche était silencieux mais dégageait un léger relent, aussi familier que désagréable à mes narines... ce n'était pas une odeur de soufre à proprement parler, mais d'émanations gazeuses de minéraux enfouis dans les entrailles de la terre.

– J'entends rien, a râlé Meg.

– Un bruit de scie sur la droite, une mauvaise odeur sur la gauche.

– Je choisis la mauvaise odeur.

– Le contraire m'aurait étonné.

Meg m'a envoyé une de ses fameuses framboises à la figure, puis elle a obliqué vers la gauche en boitillant, m'entraînant avec elle.

Les anneaux de bronze à ma cheville commençaient à m'irriter. Je sentais le pouls de Meg battre dans son artère fémorale, ce qui interférait avec mon propre rythme. Quand je me sens tendu (ce qui est rare), j'aime fredonner un air pour me calmer – en général le *Boléro* de Ravel ou la Chanson de Seikilos, de l'Antiquité grecque.

Mais, perturbé par le pouls de Meg, je n'arrivais à évoquer que la *Danse des canards*. Pas très apaisant, comme mélodie.

Nous avançons clopin-clopant. L'odeur des vapeurs volcaniques s'intensifiait. Mon pouls a perdu son rythme parfait. Mon cœur cognait contre ma poitrine à chaque *coin-coin* de la *Danse des canards*. J'avais peur de savoir où nous étions, tout en me disant que c'était impossible. Nous ne pouvions quand même pas avoir fait la moitié du tour de la Terre. Sauf que nous étions dans le Labyrinthe. Ici, la notion de distance n'existait pas. Le labyrinthe savait tirer parti des faiblesses de ses victimes. Pire : il avait un sens de l'humour pervers.

– Je vois de la lumière ! a dit Meg.

Elle avait raison. L'obscurité totale avait laissé place à un gris sale. Devant nous, le tunnel débouchait sur une caverne étroite et toute en longueur qui ressemblait à une cheminée volcanique. En fait, on aurait dit qu'une griffe de colosse s'était abattue sur le boyau, ouvrant une plaie dans la terre. J'avais vu des créatures dotées de griffes de cette taille au Tartare et je n'avais aucune envie d'en croiser de nouveau.

– On devrait faire demi-tour, ai-je dit.

– C'est idiot, a rétorqué Meg. Tu vois pas la lueur dorée ? Il y a une pomme quelque part par là.

Je ne voyais que des volutes de cendres et de gaz.

– La lueur peut venir d'une coulée de lave. Ou de radiations. Ça peut être des yeux, aussi. Des yeux qui luisent dans le noir, c'est jamais bon.

– C'est une pomme, a insisté Meg. Je sens une odeur de pomme.

– Ah bon, tu as des sens hyper affûtés, maintenant ?

Meg s'est élancée vers l'avant, ne me laissant pas d'autre choix que de la suivre. Compte tenu de son petit gabarit, elle savait drôlement bien s'imposer. Au bout du tunnel, nous nous sommes retrouvés sur une étroite corniche. La paroi rocheuse d'en face n'était qu'à environ trois mètres, mais l'abîme qui nous en séparait semblait sans fond. À une trentaine de mètres au-dessus de nos têtes, la cheminée s'ouvrait sur un espace plus vaste.

J'ai eu la sensation qu'un glaçon horriblement gros se frayait un chemin dans ma gorge. Je n'avais jamais vu le lieu par en dessous, mais je savais exactement où nous étions. Sur le seuil de l'*omphalos*, le nombril de l'ancien monde.

– Tu trembles, a dit Meg.

J'ai voulu mettre la main sur sa bouche, mais elle m'a tout de suite mordu.

– Me touche pas, a-t-elle aboyé.

– *S'il te plaît*, tais-toi.

– Pourquoi ?

– Parce que juste au-dessus de nous... (Ma voix s'est brisée.)

Delphes. La chambre de l'Oracle.

Le nez de Meg a tressailli comme celui d'un lapin.

— C'est impossible.

– Non, ça ne l'est pas, ai-je chuchoté. Et si c'est Delphes, ça signifie...

Un chuintement retentissant nous est parvenu d'en haut : imaginez l'océan tout entier versé dans une poêle brûlante, qui se transforme en immense nuage de vapeur. La corniche a tremblé. Une pluie de cailloux s'est abattue. En haut, un corps monstrueux s'est glissé en travers de la crevasse, couvrant complètement l'ouverture. Une odeur de mue de serpent m'a brûlé les narines.

– Python, ai-je dit d'une voix plus aiguë d'une octave que celle de Meg. Il est là.

*La Bête nous appelle
Réponds absent, cachons-nous
Vite, un tas d'ordures*

Avais-je jamais, de ma vie, été aussi terrifié ?

Peut-être la fois où Typhon avait dévasté la Terre en balayant les dieux devant lui. Peut-être celle où Gaïa avait lâché ses géants sur l'Olympe. Ou peut-être encore celle où j'avais, par accident, aperçu Arès tout nu au gymnase. Ça avait suffi à me donner des cheveux blancs pendant un siècle.

Mais lors de tous ces épisodes, j'étais un dieu. Tandis qu'à présent j'étais un mortel chétif qui tremblait dans le noir. Je ne pouvais que prier que mon vieil ennemi ne détecte pas ma présence. Pour la première fois de ma longue et glorieuse existence, je souhaitais être invisible.

Ah, pourquoi le Labyrinthe m'avait-il amené là ?

À peine avais-je formulé cette question dans ma tête que je me suis réprimandé : c'était évident qu'il allait m'amener à l'endroit au monde où je voulais le moins me trouver. Austin s'était trompé ; le Labyrinthe était toujours maléfique et meurtrier. Il assassinait avec un peu plus de subtilité, maintenant, c'était tout.

Meg paraissait parfaitement indifférente au danger. Même avec un monstre immortel trente mètres au-dessus de nos têtes, elle gardait le cap sur sa mission. Elle m'a donné un coup de coude et montré du doigt une minuscule corniche, sur la paroi d'en face, où brillait allègrement une pomme en or.

Harley l'avait-il posée là ? Ça me paraissait impossible. Le plus probable, c'était qu'il avait balancé des pommes en or dans plusieurs couloirs et tunnels, avec la certitude qu'elles trouveraient d'elles-

mêmes les endroits les plus dangereux où se nicher. Je commençais vraiment à le détester, ce garçon.

– Pas dur à sauter, a chuchoté Meg.

Je lui ai lancé un regard qui, dans d'autres circonstances, l'aurait réduite en cendres.

– Trop dangereux.

– La pomme, a-t-elle sifflé entre ses dents.

– Le monstre, ai-je sifflé en retour.

– Un.

– Non !

– Deux.

– Non !

– Trois !

Elle a sauté.

Ce qui veut dire que j'ai sauté moi aussi. Nous avons atteint la corniche mais nos talons, mordant sur le bord, ont déclenché une pluie de gravats. Seuls mon sens de la coordination et ma grâce naturelle nous ont évité de basculer en arrière et de périr avalés par le gouffre. Meg a saisi la pomme.

Au-dessus de nous le monstre a grondé :

– Qui vient ?

Cette voix... par les dieux, je m'en souvenais – grave et rocailleuse, comme s'il respirait du xénon, et non de l'air. C'était peut-être le cas, d'ailleurs. Python pouvait sans nul doute produire sa part de gaz nocifs.

Le monstre a remué. Une nouvelle pluie de cailloux s'est abattue dans la crevasse.

Je me tenais parfaitement immobile, plaqué contre la paroi de pierre froide. J'aurais aimé pouvoir empêcher Meg de respirer. Empêcher les strass de sa monture de lunettes de briller.

Python nous avait entendus. J'ai prié tous les dieux pour que le monstre finisse par se dire que ce bruit n'avait rien d'inquiétant. Il aurait suffi qu'il souffle dans le gouffre pour nous tuer. Impossible d'échapper à son éructation toxique, pour des mortels surtout à cette distance.

C'est alors que dans la caverne d'en haut s'est fait entendre une autre voix, moins forte et beaucoup plus ressemblante à une voix humaine.

– Bonjour, mon ami reptilien.

J'ai failli pleurer de soulagement. Je ne savais pas du tout qui le nouveau venu pouvait bien être, ou pourquoi il avait eu l'idiotie d'annoncer sa présence à Python, mais j'apprécie toujours que des humains se sacrifient pour me sauver. Comme quoi la courtoise n'est pas perdue !

Le rire brutal de Python m'a fait claquer des dents.

– Eh bien, je me demandais si tu ferais le voyage, Sieur la Bête, a-t-il dit.

– Ne m'appelle pas comme ça ! a rétorqué l'homme d'un ton sec. Le trajet est facile, de toute façon, maintenant que le Labyrinthe a été remis en service.

– Tu m'en vois ravi.

Le ton de Python était dur comme le basalte.

Je n'arrivais pas à déduire grand-chose de la voix de l'homme, étouffée comme elle l'était par le voisinage de plusieurs tonnes de chair reptilienne, mais il me semblait plus calme et plus maître de lui que je ne l'aurais été à sa place. J'avais déjà entendu le mot *Bête* employé pour désigner quelqu'un, mais, comme d'habitude, mon cerveau de mortel me faisait défaut.

Si seulement je pouvais me souvenir des informations *importantes* ! Mais non. J'aurais pu vous dire ce que j'avais eu comme dessert la première fois que j'avais dîné avec le roi Minos (du pain d'épices.) Ou la couleur des *chitons* que portaient les fils de Niobé quand je les ai tués (un orange vraiment pas flatteur).

En revanche j'étais incapable de me rappeler une chose aussi simple que si cette Bête était un lutteur, une star de cinéma ou une personnalité politique. Les trois à la fois, peut-être ?

À côté de moi, Meg, éclairée par la lueur de la pomme, semblait changée en statue de bronze. Ses yeux étaient écarquillés par la peur. Un peu tard pour ça, mais elle se taisait enfin. Pour un peu, j'aurais cru que c'était la voix de l'homme qui la terrifiait, bien plus que celle du monstre.

– Alors, Python, a poursuivi l'homme, as-tu des paroles prophétiques à me révéler ?

– En temps voulu, Seigneur.

Python avait dit ces mots d'un ton pince-sans-rire mais je crois que personne d'autre ne s'en serait rendu compte à part moi. Peu d'êtres

avaient fait les frais de l'ironie de Python et survécu pour en parler.

— Il me faut plus que tes garanties, a dit l'homme. Avant de passer à l'action, nous devons contrôler tous les Oracles.

Tous les Oracles. En entendant ces mots, j'ai failli tomber dans le vide, mais je suis parvenu in extremis à garder l'équilibre.

— En temps voulu, a répété Python. Comme convenu. Nous avons fait tout ce chemin en nous hâtant lentement, n'est-ce pas ? Tu n'as pas dévoilé ton jeu quand les Titans ont attaqué New York. Je n'ai pas fait la guerre aux côtés des géants de Gaïa. Nous avons compris tous les deux que l'heure de la victoire n'était pas encore venue. Tu dois faire preuve d'encore un peu de patience.

— Épargne-moi tes sermons, le serpent. Pendant que tu roupillais, j'ai bâti un empire. J'ai passé des siècles à...

— Oui, oui... (Le monstre a soupiré, ce qui a fait vibrer la paroi rocheuse.) Et si tu veux que ton empire émerge de l'ombre, il faut que tu commences par remplir ta part du marché. Quand vas-tu éliminer Apollon ?

J'ai étouffé un cri. Je n'aurais pas dû être surpris qu'ils parlent de moi. Cela faisait des millénaires que je parlais du principe que tout le monde parlait de moi tout le temps. J'étais tellement intéressant que les gens ne pouvaient pas s'en empêcher. Cette idée de m'éliminer, en revanche, me chiffonnait.

Je n'avais jamais vu Meg aussi terrifiée. Je voulais croire qu'elle s'inquiétait de mon sort, mais mon intuition me disait qu'elle se préoccupait tout autant du sien. Encore un conflit intérieur typique des demi-dieux.

L'homme s'est approché du gouffre. Sa voix m'est parvenue plus forte et plus distincte.

— Ne te fais pas de souci pour Apollon. Il est très bien là où il est. Il va servir notre objectif et lorsqu'il n'aura plus d'utilité...

Il ne s'est pas donné la peine de finir sa phrase. Je me doutais bien qu'elle ne se terminait pas par *On lui donnera un joli cadeau et on lui dira au revoir et bon retour.* Avec un frisson, j'ai reconnu la voix nasillarde de mon rêve : celle du type en costume violet. J'ai eu l'impression aussi que je l'avais entendu chanter par le passé, il y avait de cela de longues années, mais ça ne tenait pas la route : pourquoi me serais-je infligé d'assister à un concert donné par un homme hideux, en costume violet, qui de surcroît se faisait appeler la Bête ?

Moi qui ne suis même pas fan de death metal polka !

Python a remué, nous arrosant de nouveau de gravats, et il a demandé :

– Comment, au juste, comptes-tu le convaincre de servir notre objectif ?

La Bête a gloussé.

– J’ai un pion bien placé à la colonie qui guidera Apollon vers nous. Et puis j’ai augmenté la mise. Apollon n’aura pas le choix. Lui et la fille, ils ouvriront les portes.

Une bouffée de vapeur de Python m’a effleuré les narines – assez forte pour me donner le vertige, mais avec un peu de chance pas assez pour me tuer.

– J’espère que tu as raison, a dit le monstre. Ton jugement s’est parfois avéré... douteux. Je me demande si tu as bien choisi tes outils pour cette tâche. As-tu tiré un enseignement de tes erreurs passées ?

L’homme a poussé un tel rugissement de fureur que j’aurais cru pour un peu qu’il se transformait en bête sauvage. J’avais assisté à cela suffisamment de fois. À côté de moi, Meg a gémi.

– Écoute-moi, le serpent hypertrophié, a dit l’homme. Ma seule erreur a été de ne pas brûler mes ennemis assez vite ni assez souvent. Je te le garantis, je suis plus fort que jamais. Mon organisation est présente partout. Mes collègues sont prêts. Quand nous contrôlerons les quatre Oracles, nous contrôlerons la destinée elle-même !

– Ce sera le jour de gloire, hein, a commenté Python d’un ton méprisant. Mais avant, tu dois éliminer le *cinquième* Oracle, n’est-ce pas ? C’est le seul que je ne peux pas contrôler. Il faut que tu mettes le feu au bosquet sacré de...

– Dodone.

Le mot est sorti tout seul et il a résonné contre les parois du gouffre. De toutes les occasions stupides où repêcher une information perdue, de tous les moments stupides où la dire tout haut, il avait fallu que ça tombe maintenant ! Vraiment, vivre dans le corps de Lester Papadopoulos n’était pas une sinécure.

Au-dessus de nous, la conversation s’est arrêtée.

– Imbécile, m’a soufflé Meg à l’oreille.

– C’était quoi, ce bruit ? a dit la Bête.

Là, nous avons trouvé encore plus idiot à faire que de répondre *Oh, c’était juste nous* : l’un de nous deux, Meg ou moi – personnellement je

soutiens que c'était elle –, a glissé sur un caillou. Résultat, nous sommes tombés de la corniche et avons dégringolé au milieu des nuages sulfureux qui bouillonnaient dans le gouffre.

SPROUTCH.

Le Labyrinthe ne manquait pas d'humour, c'était indéniable. Au lieu de nous laisser nous tuer contre un sol de pierre et basta, il nous a fait atterrir sur un tas de sacs-poubelles pleins et mouillés.

Vous remarquerez que c'était la deuxième fois, depuis que j'étais devenu mortel, que je faisais un atterrissage forcé dans des ordures. Deux fois de trop pour un dieu.

Meg s'est redressée, lustrée d'une couche de marc de café.

J'ai retiré une peau de banane de ma tête et l'ai jetée loin de moi.

– As-tu une raison particulière, ai-je demandé, de nous faire sans cesse tomber dans des tas d'ordures ?

– Moi ? C'est toi qui as perdu l'équilibre !

Meg s'est essuyé le visage d'une main, sans grand succès. Entre les doigts tremblants de l'autre, elle serrait la pomme en or.

– Est-ce que ça va ? lui ai-je demandé.

– Très bien, a-t-elle répliqué sèchement.

Mais il était évident que non. Elle avait la tête de quelqu'un qui sort de la maison hantée d'Hadès (Conseil du pro : à éviter à tout prix). Elle était blafarde. Elle s'était mordu la lèvre si fort que ses dents étaient roses de sang. J'ai également détecté une légère odeur d'urine, ce qui signifiait que l'un de nous avait eu assez peur pour perdre le contrôle de sa vessie, et j'étais sûr à soixante-quinze pour cent que ce n'était pas moi.

– Cet homme, là-haut, ai-je ajouté, tu as reconnu sa voix, n'est-ce pas ?

– Tais-toi. C'est un ordre !

J'ai tenté de répondre. À ma grande consternation, je m'en suis trouvé incapable. Ma voix avait d'elle-même obéi à l'ordre de Meg, ce qui n'aurait rien de bon. J'ai décidé de remettre les questions sur la Bête pour plus tard.

J'ai balayé notre nouvel environnement du regard. Des vide-ordures tapissaient les quatre murs de cette petite cave lugubre. Sous mes yeux, un nouveau sac-poubelle a dévalé du vide-ordures de droite et rejoint le tas. L'odeur était si forte qu'elle aurait pu décaper la peinture si les parpaings gris des murs étaient peints. Malgré tout,

c'était mieux que de respirer les émanations gazeuses de Python. La seule issue visible était une porte métallique avec un panneau « Danger, Risque Biologique ».

– Où est-ce qu'on est ? a demandé Meg.

Je l'ai fixée du regard et j'ai attendu.

– Tu peux parler, a-t-elle ajouté.

– Ça va te faire un choc, mais il semblerait qu'on soit dans un local poubelles.

– Mais où ça ?

– Ça pourrait être n'importe où. Le Labyrinthe traverse des lieux souterrains partout dans le monde.

– Des lieux comme Delphes, a dit Meg en me balançant un regard noir, comme si notre petite excursion grecque avait été ma faute et non... euh, seulement indirectement ma faute.

– C'était inattendu, en suis-je convenu. Il faut qu'on parle à Chiron.

– C'est quoi, Dodone ?

– Je... je t'expliquerai plus tard. (Je n'avais pas envie que Meg me fasse taire de nouveau. Et je n'avais pas envie non plus de parler de Dodone en étant prisonnier du Labyrinthe. J'avais la chair de poule, et ce n'était pas seulement parce que j'étais couvert de sirop poisseux.) La première chose à faire, c'est de sortir d'ici.

Meg a jeté un coup d'œil derrière moi.

– Ben, on n'aura pas entièrement perdu notre temps. (Elle a plongé la main dans les ordures et en a ressorti une deuxième pomme en or.) Il ne nous en manque plus qu'une.

– Parfait. (Finir la stupide course d'Harley était bien le cadet de mes soucis, mais cela offrait l'avantage de faire bouger Meg.) Alors, si on allait voir quels fabuleux risques biologiques nous attendent derrière cette porte ?

Ils ont disparu ?

Non, non, non, non, non, non, non

Non et cetera

Les seuls risques biologiques qui se sont dressés en travers de notre chemin furent des cupcakes végétaliens.

Après avoir parcouru plusieurs couloirs éclairés par des flambeaux, nous avons débouché abruptement dans une boulangerie moderne et pleine de monde qui, d'après le menu, portait le nom abscons de AU VÉGÉTALIEN FORCE 10. Notre puanteur d'ordures et de gaz volcanique a vite dispersé les clients, qui se sont pour la plupart rués vers la sortie. Dans la bousculade, beaucoup de viennoiseries et gâteaux sans lait ni œuf ont été piétinés. Nous nous sommes accroupis derrière le comptoir puis engouffrés par les portes battantes de la cuisine, pour nous retrouver dans un amphithéâtre souterrain qui avait l'air vieux de plusieurs siècles.

Des gradins de pierre entouraient une piste sablonneuse d'une taille qui se prêtait aux combats de gladiateurs. Du plafond pendaient des dizaines de grosses chaînes en fer. Je me suis demandé quels abominables spectacles s'étaient donnés en ce lieu, mais nous ne nous sommes pas attardés.

Clopin-clopant, nous avons traversé l'amphithéâtre et replongé dans les couloirs tout en zigzags du Labyrinthe.

À présent nous maîtrisions bien l'art de la course à trois jambes. Et quand je sentais la fatigue me prendre, j'imaginai Python à nos talons, crachant des gaz toxiques.

Et puis, enfin, au débouché d'un virage, Meg s'est écriée :

– Regarde !

Au beau milieu du couloir trônait une troisième pomme d'or.

Cette fois-ci, j'étais trop claqué pour m'inquiéter d'éventuels pièges. Nous avons avancé de conserve et Meg a ramassé le fruit.

Devant nous, le plafond s'est abaissé, formant une rampe d'accès. L'air frais a empli mes poumons. Nous avons grimpé à la surface mais, au lieu d'être heureux et soulagé, j'ai senti mes entrailles se glacer comme le jus d'ordures sur ma peau. Nous étions de retour dans les bois.

– Pas ici, ai-je marmonné. Dieux, non.

Meg nous a fait décrire un cercle entier en sautillant.

– C'est peut-être une autre forêt, a-t-elle dit.

Mais non. Je sentais déjà le regard lourd de reproches des arbres, je voyais l'horizon qui s'étirait en tous sens. Des voix, éveillées par notre présence, se sont mises à murmurer.

– Dépêche-toi ! ai-je dit à Meg.

Comme si j'avais donné un signal, les entraves de bronze qui liaient nos jambes se sont défaites. Nous sommes partis comme des flèches.

Même les bras chargés de pommes, Meg courait plus vite que moi. Elle louvoyait entre les arbres, zigzaguant de gauche à droite comme si elle suivait un itinéraire connu d'elle seule. Mes jambes me faisaient mal et j'avais la poitrine en feu, mais je n'osais pas me laisser distancer.

Devant nous, des petits points de lumière dansante se sont mués en torches. Enfin, nous sommes sortis de la forêt et tombés au beau milieu d'une assemblée de demi-dieux et de satyres.

Chiron a accouru au galop et s'est écrié :

– Loués soient les dieux !

– De rien, ai-je répondu, presque par habitude, le souffle entrecoupé. Chiron, il faut qu'on parle.

À la lumière de la torche, le visage du centaure paraissait taillé dans l'ombre.

– Oui, mon ami, il le faut. Mais je dois d'abord te le dire, j'ai bien peur qu'une autre équipe soit portée disparue... tes enfants, Kayla et Austin.

Chiron nous a obligés à prendre une douche et nous changer. Sans quoi je serais reparti directement dans la forêt.

Le temps que je me prépare, Kayla et Austin n'étaient toujours pas

rentrés.

Chiron avait envoyé des patrouilles de dryades dans la forêt, présumant qu'elles seraient en sécurité dans leur territoire, mais il avait catégoriquement refusé de laisser des demi-dieux participer aux recherches.

– Nous ne pouvons exposer personne d'autre, avait-il dit. Kayla, Austin et les autres disparus ne le voudraient pas.

Cinq demi-dieux avaient disparu, au total. Je ne me berçais pas de l'illusion que Kayla et Austin allaient revenir par leurs propres moyens. Les paroles de la Bête résonnaient encore à mes oreilles : *J'ai augmenté la mise. Apollon n'aura pas le choix.*

Il avait pris mes enfants pour cible. Maintenant il m'invitait à les chercher et à trouver les portes de cet Oracle caché. Il y avait encore trop de choses que je ne comprenais pas : comment le bosquet de Dodone s'était déplacé jusqu'ici, quelle sorte de « portes » il pouvait bien avoir, pourquoi la Bête me croyait capable de les ouvrir et comment il avait capturé Kayla et Austin. Mais je savais une chose : la Bête avait raison. Je n'avais pas le choix. Il fallait que je retrouve mes enfants... mes *amis*.

J'aurais ignoré l'avertissement de Chiron et couru dans la forêt, sans le cri paniqué de Will :

– Apollon, j'ai besoin de toi !

Il avait improvisé un hôpital au fond du champ et une demi-douzaine de pensionnaires de la colonie gisaient, blessés, sur des brancards. Will s'occupait fébrilement de Paolo Montes, qui hurlait et que Nico retenait non sans peine.

J'ai couru les rejoindre et grimacé en découvrant la scène.

Paolo s'était débrouillé pour se faire scier une jambe.

– Je l'ai rattachée, m'a dit Will. (La fatigue faisait trembler sa voix. Sa blouse de médecin était mouchetée de sang.) J'ai besoin de quelqu'un qui le stabilise.

– Mais..., ai-je répondu en pointant du doigt vers la forêt.

– Je sais ! Tu ne crois pas que j'aimerais être là-bas à les chercher, moi aussi ? Nous manquons de soignants. Il y a du baume et du nectar dans cette trousse. Vas-y !

Le ton de sa voix m'a sidéré. Je me suis rendu compte qu'il s'inquiétait tout autant que moi pour Austin et Kayla. Une seule différence : Will connaissait son devoir. Il devait d'abord soigner les

blessés. Et il avait besoin de mon aide.

– Oui, oui, ai-je bafouillé. Bien sûr.

J'ai ramassé la trousse et pris en charge Paolo, qui avait eu la bonne idée de s'évanouir de douleur.

Will a changé de gants chirurgicaux et lancé un regard noir vers les bois.

– On les retrouvera. Il faut qu'on les retrouve, a-t-il martelé.

Nico di Angelo lui a tendu une gourde en disant :

– Bois. Pour le moment, ta place est ici.

J'ai vu que le fils d'Hadès était en colère, lui aussi. L'herbe, à ses pieds, fumait et se flétrissait.

Will a soupiré.

– Tu as raison, a-t-il répondu. Mais ça me fait aucun bien de le savoir. Il faut que je réduise la fracture au bras de Valentina, maintenant. Tu veux m'aider ?

– Ça a l'air bien horrible, a dit Nico. Allons-y.

Je me suis occupé de Paolo Montes puis, quand j'ai eu la certitude qu'il ne risquait plus rien, j'ai demandé à deux satyres de l'emmener sur son brancard au bungalow d'Hébé.

J'ai fait ce que j'ai pu pour soigner les autres. Chiara avait une légère commotion cérébrale. Billie Ng avait contracté une gigue irlandaise. Il avait fallu retirer à Laurel des éclats d'obus dans le dos, reçus lors d'une rencontre rapprochée avec un frisbee-tronçonneur explosif.

Comme on pouvait s'y attendre, les jumelles Victor étaient arrivées les premières, mais elles voulaient aussi savoir laquelle des deux avait eu le plus d'éclats d'obus dans le dos, pour mieux s'en vanter. Je leur ai dit de la boucler, sans quoi je leur interdirlais à tout jamais de porter des couronnes de laurier. (Étant le détenteur du brevet sur les couronnes de laurier, j'avais cette prérogative.)

J'ai découvert que mes talents mortels de guérisseur étaient passables. Will Solace me dépassait de beaucoup, mais ça ne m'embêtait pas autant que mes échecs en musique et au tir à l'arc. Je crois que j'avais l'habitude d'être deuxième comme guérisseur. Mon fils Asclépios était devenu dieu de la médecine à quinze ans, et je n'aurais pu m'en réjouir davantage pour lui. Ça me laissait du temps pour mes autres centres d'intérêt. En plus, les dieux rêvent tous d'avoir un enfant qui devienne médecin quand il sera grand.

Pendant que je me lavais les mains, après l'extraction des éclats d'obus, Harley est arrivé en traînant les pieds, retournant sa balise entre les mains. Il avait les yeux gonflés d'avoir pleuré.

– C'est ma faute, a-t-il bredouillé. C'est à cause de moi qu'ils se sont perdus. Je suis désolé.

Il tremblait. Je me suis rendu compte que le petit garçon était terrifié à l'idée de ce que je pourrais lui faire.

Depuis deux jours, je rêvais d'éveiller de nouveau la peur chez les mortels. L'amertume et le ressentiment m'avaient rongé. Je voulais pouvoir m'en prendre à quelqu'un pour ma situation, pour les disparitions, pour mon impuissance à rétablir le bon ordre des choses.

Quand j'ai regardé Harley, ma colère s'est dissipée. Je me suis senti vide, idiot, j'ai eu honte de moi-même. Oui, moi, Apollon, j'ai eu honte. En vérité c'était tellement exceptionnel et inédit que le cosmos aurait dû s'en trouver fracassé.

– Ne t'inquiète pas, lui ai-je dit.

Il a reniflé.

– Le parcours est entré dans les bois. Il aurait pas dû. Ils se sont perdus et... et...

– Harley. (J'ai posé mes mains sur la sienne.) Je peux voir ta balise ?

Il a chassé ses larmes d'un battement de paupières. Je crois qu'il avait peur que je détruise son gadget, mais il m'a laissé le prendre.

– Je ne suis pas un inventeur, ai-je dit en tournant les rouages aussi délicatement que possible. Je n'ai pas le talent de ton père. Par contre, en musique je m'y connais. À mon avis, les automates préfèrent une fréquence en *mi* à 329,6 hertz. C'est ce qui résonne le mieux avec le bronze céleste. Si tu règles ton signal...

– Festus pourrait l'entendre ? a demandé Harley en écarquillant les yeux. Vraiment ?

– Je ne sais pas, ai-je avoué. De même que tu ne pouvais pas savoir ce que le Labyrinthe allait faire cet après-midi. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne faut plus rien tenter. Ne t'arrête jamais d'inventer, fils d'Héphaïstos.

Là-dessus, je lui ai rendu sa balise. Harley m'a dévisagé avec incrédulité pendant trois bonnes secondes. Puis il m'a sauté au cou et serré si fort qu'il a failli me recasser les côtes. Et il est parti en courant.

Je me suis occupé des derniers blessés pendant que les harpies faisaient le ménage, ramassant pansements, vêtements déchirés et armes abîmées. Elles ont rassemblé toutes les pommes d'or dans un panier et promis de faire de délicieux chaussons aux pommes d'or pour le petit-déjeuner.

À la demande de Chiron, les demi-dieux restants ont regagné leurs bungalows respectifs. Il leur a promis qu'au matin nous déciderions de ce que nous allions faire, mais je n'avais aucune intention d'attendre.

Dès que nous nous sommes retrouvés seuls, j'ai annoncé à Chiron et Meg :

– Je pars à la recherche de Kayla et Austin. Venez avec moi si vous voulez.

Le visage de Chiron s'est tendu.

– Mon ami, tu es épuisé et tu n'as fait aucun préparatif. Rentre à ton bungalow. Il ne servirait à rien que...

– Non. (J'ai balayé ses réticences d'un geste impérieux, comme j'en avais quand j'étais un dieu. Chez un rien du tout de seize ans, ça devait plus ressembler à un accès de mauvaise humeur qu'à autre chose, mais je m'en fichais.) Il faut que j'y aille.

Le centaure a baissé la tête.

– J'aurais dû t'écouter avant la course. Tu as essayé de me mettre en garde. Qu'as-tu découvert ?

La question m'a arrêté dans mon élan aussi fermement qu'une ceinture de sécurité.

Après avoir sauvé Sherman Yang, après avoir écouté Python dans le Labyrinthe, j'avais eu la certitude de connaître les réponses. Je m'étais souvenu du nom de *Dodone*, des histoires sur les arbres parleurs...

À présent, une fois de plus, mon cerveau n'était qu'une mortelle bouillie mollassonne. Impossible de me rappeler ce qui m'avait mis dans un tel état d'urgence, ni ce que j'avais décidé de faire pour y remédier.

Peut-être était-ce là le fruit du stress et de l'épuisement. Ou alors le fait de Zeus, qui manipulait mon esprit et m'accordait des aperçus de la vérité pour mieux m'en priver ensuite, transformant mes éclairs de sagacité – haha ! – en abîmes de perplexité – hein, quoi ?

– J'ai oublié ! ai-je crié d'un ton rageur.

Meg et Chiron ont échangé un regard inquiet.

– Tu ne pars pas, m’a dit Meg d’un ton ferme.
– Comment ? Tu ne peux pas...
– C’est un ordre. Tu n’iras pas dans la forêt tant que je n’aurai pas donné mon feu vert.

Cet ordre m’a fait frissonner de la naissance des cheveux jusqu’aux talons.

J’ai enfoncé les ongles dans mes paumes de main.

– Meg McCaffrey, si mes enfants meurent parce que tu ne me laisses pas...

– Chiron a raison, tu te ferais tuer et c’est tout. Nous allons attendre qu’il fasse jour.

J’ai songé au plaisir que ce serait de jeter Meg du char du soleil à midi pile. En même temps, une petite voix dans ma tête, celle du bon sens, me disait qu’elle avait sans doute raison. Je n’étais pas en état de lancer une opération de sauvetage à moi seul. Cette prise de conscience n’a fait qu’alimenter ma colère.

– Bien, mes amis, a dit Chiron, agitant la queue de gauche à droite. Je vous dis à demain matin à tous les deux. Nous trouverons une solution. Je vous le promets.

Il m’a accordé un dernier regard, comme s’il craignait que je me mette à courir en rond ou hurler à la lune. Puis il est reparti au petit trot vers la Grande Maison.

J’ai gratifié Meg d’un regard noir et je lui ai lancé :

– Je reste dehors cette nuit, au cas où Kayla et Austin reviendraient. À moins que tu n’aies l’intention de m’interdire ça aussi ?

Elle s’est contentée de hausser les épaules. Même ses haussements d’épaules me tapaient sur le système.

J’ai foncé au bungalow d’Apollon (le mien, quoi) et rassemblé un peu de matériel : une torche électrique, deux couvertures, une gourde d’eau. Puis, juste avant de ressortir, j’ai attrapé quelques livres sur l’étagère de Will Solace. Il avait des ouvrages de référence à mon sujet qu’il mettait à la disposition des nouveaux venus, ce qui ne m’étonnait pas. Je me suis dit que les livres réveilleraient peut-être ma mémoire. Faute de quoi, ils seraient bien pratiques pour allumer un feu.

Lorsque je suis revenu à la lisière des bois, Meg était encore là.

Je n’avais pas imaginé qu’elle veillerait avec moi. À coup sûr, elle savait que c’était la meilleure façon de m’énervier.

Elle s'est assise près de moi sur ma couverture et s'est mise à manger une pomme d'or, qu'elle avait cachée dans son manteau. Une brume hivernale s'étirait entre les arbres. La brise nocturne parcourait les hautes herbes en y dessinant des vagues.

En d'autres circonstances, j'aurais pu écrire un poème. Mais dans mon état d'esprit actuel, je ne serais arrivé à composer qu'un hymne funèbre, or je n'avais pas envie de penser à la mort.

Je me suis efforcé de rester fâché contre Meg, mais sans succès. J'ai présumé qu'elle se souciait de mon sort... ou, du moins, qu'elle n'était pas prête à voir son nouveau serviteur divin se faire tuer.

Elle n'a pas essayé de me consoler. Elle ne m'a pas posé de questions. Pour se distraire, elle ramassait des cailloux et les lançait dans les bois. Ça, je n'avais rien contre. Je lui aurais volontiers donné une catapulte si j'en avais eu une.

Tandis que la nuit avançait, j'ai lu des choses à mon sujet dans les livres de Will.

Normalement cette tâche m'aurait été une source de joie. Je suis, après tout, un sujet fascinant. Pourtant, cette fois-ci, je n'ai tiré aucun plaisir à la lecture de mes glorieux exploits. Tous me semblaient tellement exagérés, voire mensongers... c'étaient des mythes, en somme. Par malchance, je suis tombé sur un chapitre consacré aux Oracles. Ces quelques pages ont réveillé mes souvenirs et confirmé mes pires craintes.

J'étais trop en colère pour avoir peur. J'ai rivé les yeux sur les bois et mis les voix au défi de me perturber. *Venez donc*, ai-je pensé. *Prenez-moi, moi aussi*. Les arbres ont gardé le silence. Kayla et Austin ne sont pas revenus.

Vers l'aurore, il s'est mis à neiger. Meg a pris la parole pour la première fois :

– On devrait rentrer.

– Et les abandonner ?

– Ne sois pas bête. (La neige parsemait sa capuche, qui cachait partiellement son visage : je n'en voyais plus que le bout de son nez et les strass de ses lunettes.) Tu vas geler, ici.

J'ai remarqué qu'elle ne se plaignait pas du froid pour elle-même. Je me suis demandé s'il la gênait, d'ailleurs, ou si le pouvoir de Déméter la protégeait l'hiver durant, comme un arbre dépouillé de ses feuilles ou une graine en dormance dans la terre.

– C'étaient mes enfants. (Ça me faisait mal de parler au passé, mais Kayla et Austin me paraissaient irrémédiablement perdus.) J'aurais dû en faire davantage pour les protéger. J'aurais dû prévoir que mes ennemis se serviraient d'eux pour m'atteindre.

Meg a lancé un nouveau caillou vers les arbres.

– Tu as eu beaucoup d'enfants. Tu te sens responsable de chacun d'eux ?

La réponse était non. C'était tout juste si, au fil des millénaires, j'étais parvenu à me souvenir du nom de mes enfants. Si d'aventure j'envoyais une carte d'anniversaire ou une flûte magique à l'un ou l'autre, j'étais tout content de moi. Pendant la Révolution française, je me suis inquiété pour mon fils Louis XIV, le Roi-Soleil, puis, quand je suis descendu voir ce qu'il devenait, j'ai appris qu'il était mort soixante-quinze ans plus tôt.

Seulement maintenant, j'avais une conscience de mortel. Mon sens de la culpabilité semblait s'être accru tandis que mon espérance de vie se rétrécissait. Je ne pouvais pas expliquer ça à Meg, elle ne le comprendrait jamais. Sans doute se contenterait-elle de me jeter un caillou à la tête.

– C'est ma faute si Python a repris Delphes, ai-je dit. Si je l'avais tué dès qu'il était réapparu et tant que j'étais encore un dieu, jamais il n'aurait pu devenir si puissant. Il ne se serait jamais allié à ce... cette Bête.

Meg a baissé le nez.

– Tu le connais, hein ? ai-je deviné. Dans le Labyrinthe, quand tu as entendu la voix de la Bête, ça t'a terrifiée.

J'ai eu peur qu'elle ne m'ordonne de me taire de nouveau. Mais elle s'est contentée de passer le doigt sur les croissants qui ornaient ses bagues, sans prononcer un mot.

– Meg, il veut m'éliminer. D'une façon ou d'une autre, il est responsable de ces disparitions. Plus nous en saurons sur cet homme...

– Il vit à New York.

J'ai attendu. Difficile de glaner beaucoup d'informations du dessus de la capuche de Meg.

– D'accord, ai-je dit. Ça réduit notre champ d'enquête à huit millions et demi de personnes. Quoi d'autre ?

Meg s'est mise à gratter les cals de ses doigts.

– Quand t'es un demi-dieu qui vit dans la rue, la Bête, t'en entends

parler. Il prend des gens comme moi.

Un flocon de neige a fondu sur ma nuque.

– Il prend des gens... pour quoi faire ?

– Pour les entraîner. Pour en faire des... des domestiques, des soldats. Je sais pas.

– Et tu l’as rencontré.

– S’il te plaît, pas de questions.

– Meg.

– Il a tué mon père.

Ses paroles étaient calmes mais elles m’ont frappé plus durement qu’une pierre en plein visage.

– Meg, je... je suis désolé. Comment... ?

– J’ai refusé de travailler pour lui, a-t-elle dit. Mon père a essayé de... (Elle a serré les poings.) J’étais toute petite. Je ne m’en souviens presque pas. Je me suis échappée. Sinon la Bête m’aurait tuée, moi aussi. Mon beau-père m’a recueillie. Il me traitait bien. Tu m’as demandé pourquoi il m’avait appris à me battre ? Pourquoi il m’avait donné les bagues ? Il voulait que je sois à l’abri du danger, que je sois capable de me protéger.

– De la Bête.

Sa capuche s’est inclinée.

– Être un bon demi-dieu, s’entraîner sans relâche, c’est la seule façon de tenir la Bête à distance. Maintenant tu sais.

En fait, j’avais encore plus de questions qu’avant, mais j’ai senti que Meg n’était pas d’humeur à en révéler davantage. Je me suis souvenu de son expression quand nous étions perchés sur cette corniche de pierre, sous la caverne de Delphes, de la terreur qui s’était peinte sur son visage quand elle avait reconnu la voix de la Bête. Les monstres ne sont pas tous des reptiles de trois tonnes à l’haleine toxique. Nombre d’entre eux ont un visage humain.

J’ai braqué le regard sur la forêt. Quelque part dans ses profondeurs, cinq demi-dieux étaient retenus comme appâts. Deux d’entre eux étaient mes enfants. La Bête voulait que je parte à leur recherche et je le ferai. Mais je ne me laisserai pas manipuler.

J’ai un pion bien placé à la colonie, avait dit la Bête.

Ça me tracassait.

Je savais d’expérience qu’on pouvait monter n’importe quel demi-dieu contre l’Olympe. J’étais présent au banquet où Tantale avait

essayé de nous empoisonner, nous les dieux, en nous faisant manger son fils découpé et cuit en sauce. J'avais vu le roi Mithridate s'allier aux Perses et massacrer les Romains d'Anatolie jusqu'au dernier. Vu aussi la reine Clytemnestre se muer en meurtrière et tuer son mari Agamemnon, rien que parce que ce dernier m'avait offert un petit sacrifice humain. Les demi-dieux sont terriblement imprévisibles.

J'ai jeté un coup d'œil à Meg. Était-il possible qu'elle me mente ? me suis-je demandé. Qu'elle soit une sorte d'espionne ? Ça me paraissait peu probable. Elle était trop opiniâtre, trop fougueuse, trop agaçante pour faire une bonne taupe. En plus, techniquement, c'était ma maîtresse. Elle pouvait m'ordonner d'accomplir pratiquement n'importe quelle tâche et je me devais de lui obéir. Si son objectif était de m'éliminer, je pouvais d'ores et déjà me considérer comme mort.

Damien White, peut-être... un fils de Némésis avait le profil idéal pour une mission du type coup de couteau dans le dos. Ou Connor Alator, Alice, Julia... récemment un enfant d'Hermès avait trahi les dieux en se mettant au service de Cronos ; ils pouvaient en faire autant. Et cette jolie Chiara, fille de Tyché, qui sait si elle n'était pas de mèche avec la Bête ? Les enfants de la Chance sont des joueurs-nés. La vérité, c'est que je n'en savais rien.

Le ciel noir a viré au gris. J'ai pris conscience d'un lointain *flap flap* – un battement rapide et incessant qui se faisait de plus en plus fort. Au début j'ai craint que ce ne soit le sang dans ma tête. Les cerveaux humains pouvaient-ils exploser, soumis à trop de pensées soucieuses ? Puis je me suis rendu compte que c'était un bruit mécanique et qu'il venait de l'ouest. C'était le bruit caractéristique, typiquement moderne, de pales de rotor fendant l'air.

Meg a levé la tête.

– C'est un hélicoptère ?

Je me suis levé.

L'appareil est entré dans notre champ de vision : un Bell 412 rouge foncé qui faisait cap sur le nord en longeant la côte. (Vu la fréquence avec laquelle je parcours les cieux, je m'y connais en machines volantes.) Sur le côté de l'hélicoptère était peint un logo vert vif, avec les lettres D. E.

Malgré mon abattement, une lueur d'espoir s'est allumée dans mon cœur. Les satyres que j'avais dépêchés, Millard et Herbert, avaient dû réussir à remettre leur message.

– Cet hélico, ai-je dit à Meg, c'est Rachel Elizabeth Dare. Allons voir ce que l'Oracle de Delphes peut nous dire.

Recouvrir les dieux

Quand tu refais ta déco ?

Ça va pas la tête ?

Rachel Elizabeth Dare faisait partie de mes mortels préférés. En devenant Oracle deux étés plus tôt, elle avait donné un nouveau souffle à la fonction par son énergie et son enthousiasme.

Certes, l'Oracle précédent ayant été un cadavre ratatiné, la barre était basse. Il n'empêche, c'est le cœur joyeux que j'ai regardé l'hélicoptère de Dare Enterprises descendre juste derrière les collines orientales, à l'extérieur de la barrière magique de la colonie. Je me suis demandé ce que Rachel avait bien pu raconter à son père, richissime magnat de l'immobilier, pour qu'il accepte de lui prêter un hélicoptère.

J'ai traversé la vallée en courant, Meg sur mes talons. Mentalement, je me représentais déjà Rachel telle qu'elle allait surgir en haut de la colline : ses cheveux roux et bouclés, son sourire enjoué, son tee-shirt plein de taches de peinture, son jean couvert de dessins. J'avais besoin de son humour, de sa sagesse, de sa force de résistance. L'Oracle allait nous remonter le moral à tous. Et surtout, c'était l'essentiel, à moi.

Je n'étais pas prêt à affronter la réalité. (Là encore, une sidérante surprise. D'habitude c'est la réalité qui s'adapte à moi et non l'inverse.)

Rachel nous a retrouvés sur la colline, à côté de l'entrée de sa grotte. Je n'y ai pas fait attention sur le coup, mais les deux satyres que Chiron avait envoyés en messagers n'étaient pas là. (Ce n'est que plus tard que je me demanderais ce qui leur était arrivé.)

Amaigrie et vieillie, elle avait troqué son allure de collégienne contre un air de fermière d'antan, burinée par son rude labeur et émaciée par la faim. Sa tignasse rousse avait perdu de son éclat, encadrant maintenant son visage comme deux rideaux de cuivre sombre. Ses taches de rousseur avaient pâli. Ses yeux verts ne pétillaient plus. Elle portait une robe, en plus, une robe de coton blanc assortie d'un châle blanc et d'une veste vert-de-gris. Rachel ne mettait *jamais* de robe.

– Rachel ?

Je n'ai pas osé en dire davantage. Ce n'était plus la même personne. Soudain je me suis souvenu qu'il en allait de même pour moi.

Elle m'a examiné sous ma nouvelle forme de mortel. Ses épaules se sont affaissées.

– Alors c'est vrai, a-t-elle dit.

D'en bas nous parvenaient les voix d'autres demi-dieux. Certainement réveillés par l'hélicoptère, ils émergeaient de leurs bungalows et se rassemblaient au pied de la colline. Aucun d'eux n'a essayé de monter à notre rencontre, pourtant. Peut-être sentaient-ils qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas.

L'hélicoptère s'est élevé dans le ciel derrière la Colline des Sang-Mêlé. Il a obliqué dans la direction du détroit de Long Island en passant si près de l'Athéna Parthénos que j'ai bien cru que ses patins d'atterrissage allaient raccourcir les ailes du casque de la déesse.

Je me suis tourné vers Meg.

– Pourrais-tu dire aux autres que Rachel a besoin d'être un peu tranquille ? Et prévenir Chiron qu'il faut qu'il vienne. Les autres devront attendre.

Ce n'était pas dans les habitudes de Meg de recevoir des ordres de ma part, et je m'attendais presque à ce qu'elle me décoche un coup de pied. Au lieu de quoi elle a jeté un regard inquiet à Rachel et tourné les talons, puis s'est engagée sur la pente.

– Une amie ? m'a demandé Rachel.

– Trop long à expliquer.

– Oui, moi aussi, j'ai une histoire comme ça.

– On va parler dans ta grotte ?

Rachel a pincé les lèvres.

– Elle ne va pas vous plaire, Seigneur Apollon, a-t-elle dit. Mais

oui, c'est sans doute le lieu le plus sûr.

La caverne n'était pas aussi douillette que dans mon souvenir. Les canapés étaient renversés, il manquait un pied à la table basse et le sol était jonché de chevalets et de toiles. Même le tabouret à trois pieds de Rachel, trône de la prophétie, gisait sur une pile de bâches de protection couvertes de taches de peinture.

Le plus perturbant, c'étaient les murs. Depuis que Rachel avait pris ses quartiers dans la grotte, elle en peignait les parois, à l'instar de ses ancêtres troglodytes. Elle avait passé des heures à inscrire dans de superbes fresques rupestres les événements du passé, les images de l'avenir qu'elle voyait dans les prophéties, des citations de livres et de chansons qu'elle aimait, ainsi que des dessins abstraits d'une virtuosité à couper le souffle à M. C. Escher. Ce foisonnement d'expressions diverses donnait à la grotte une ambiance d'atelier d'artiste, de club psychédélique et de souterrain graffité tout à la fois. J'adorais.

Or, maintenant, la plupart des images étaient badigeonnées de peinture blanche, appliquée vite fait mal fait. Par terre, un rouleau était incrusté dans un bac de peinture séchée. Visiblement, ça faisait des mois que Rachel avait saccagé son propre travail et elle n'était pas revenue depuis.

Elle a agité mollement la main vers les dégâts.

– Je... j'ai craqué.

– Tes œuvres... (Bouche bée, j'ai contemplé l'étendue blanchâtre.)

Il y avait un ravissant portrait de moi, juste là.

Ça me blesse quand des œuvres d'art sont détruites, surtout si elles me représentent.

Rachel a eu l'air honteuse.

– Je... J'ai cru qu'une toile blanche m'aiderait à réfléchir.

Le ton de sa voix me disait clairement que l'opération n'avait pas apporté le résultat espéré. Elle aurait dû me demander, je lui aurais dit.

À nous deux, nous avons remis un peu d'ordre. Nous avons recréé un petit coin salon en remettant les canapés à leur place. Rachel a laissé le tabouret par terre.

Quelques minutes plus tard, Meg est revenue. Chiron la suivait, sous sa forme de centaure, et il a baissé la tête pour la passer dans l'ouverture. Ils nous ont trouvés assis à la table bancale, tels des

hommes des cavernes civilisés, en train de siroter du thé glacé tiède et des crackers ramollis repêchés dans le garde-manger de l'Oracle.

– Rachel. (Chiron a poussé un soupir de soulagement.) Où sont Millard et Herbert ?

Rachel a baissé la tête.

– Ils sont arrivés chez moi grièvement blessés. Ils... ils n'ont pas survécu.

Peut-être était-ce un jeu de la lumière du matin derrière lui, mais j'ai bien cru voir des fils gris pousser dans la barbe de Chiron. Le centaure est entré et s'est assis par terre en repliant les jambes sous son corps. Meg s'est perchée à côté de moi sur le canapé.

Rachel s'est penchée en avant et elle a joint les mains par le bout des doigts, comme lorsqu'elle prononçait une prophétie. Je me suis pris à espérer que l'esprit de Delphes s'emparerait d'elle, mais il n'y a eu ni fumée, ni sifflement, ni la voix rauque de la possession divine. C'était assez décevant.

– Vous d'abord, a-t-elle dit. Expliquez-moi ce qui se passe ici.

Nous l'avons mise au courant des disparitions et de mes mésaventures avec Meg. J'ai raconté la course à trois jambes et notre excursion à Delphes.

Chiron a blêmi.

– J'ignorais tout cela. Vous êtes allés à Delphes ?

Rachel m'a dévisagé avec incrédulité.

– À Delphes, la vraie. Tu as vu Python et...

J'ai eu l'impression qu'elle avait failli dire *et tu ne l'as pas tué*, mais qu'elle s'était retenue.

J'ai eu envie de me plaquer face contre le mur. Rachel pouvait peut-être m'effacer d'un coup de peinture blanche. Disparaître aurait été moins douloureux que d'affronter mes échecs.

– À l'heure actuelle, ai-je répondu, je ne peux pas tuer Python. Je suis beaucoup trop faible. Et puis, ben... il y a la sphère vicieuse.

Chiron a bu une gorgée de son thé glacé.

– Apollon veut dire que nous ne pouvons pas lancer de quête sans prophétie, mais que nous ne pouvons pas recevoir de prophétie sans Oracle.

Rachel avait les yeux rivés sur son tabouret renversé.

– Et cet homme, la Bête. Que savez-vous à son sujet ?

– Pas grand-chose. (J'ai raconté ce que j'avais vu dans mon rêve,

ainsi que la conversation que Meg et moi avions surprise dans le Labyrinthe.) La Bête, apparemment, a la réputation d'enlever les jeunes demi-dieux de New York. Meg dit... (J'ai flanché en croisant son regard, qui m'interdisait clairement de parler de son histoire personnelle.) Euh, elle a sa petite expérience de la Bête.

Chiron a dressé les sourcils.

– Peux-tu nous dire quelque chose qui nous aide, ma chérie ? lui a-t-il demandé.

Meg s'est enfoncée dans les coussins du canapé.

– Je l'ai rencontré. Il... est terrifiant. Mes souvenirs sont flous.

– Flous, a répété Chiron.

Meg s'est prise d'un vif intérêt pour les miettes de crackers qui parsemaient sa robe.

Rachel m'a jeté un regard interrogateur. J'ai secoué la tête en m'efforçant à mon tour de faire passer un message : *Traumatisme. Ne pose pas de questions. Tu risques de te faire attaquer par un bébé pêche.*

Rachel a paru décoder l'avertissement.

– Pas de problème, Meg, a-t-elle dit. J'ai des informations qui peuvent servir.

Elle a sorti son téléphone de la poche de sa veste.

– Ne le touchez pas. Comme vous avez dû vous en rendre compte, en ce moment les téléphones se détraquent encore plus que d'habitude au contact de demi-dieux. Même moi, qui ne suis pas l'une de vous, techniquement parlant, je ne peux pas passer de coups de fil. Par contre j'ai pu prendre quelques photos. (Elle a tourné l'écran vers nous.) Chiron, est-ce que tu reconnais ce lieu ?

La photo, prise de nuit, montrait les étages supérieurs d'une tour d'habitation en verre. À en juger par l'arrière-plan, elle était située quelque part dans le sud de Manhattan.

– C'est l'immeuble que tu nous avais décrit l'été dernier, a répondu Chiron. Là où les Romains et toi, vous aviez tenu les pourparlers.

– Ouais, a dit Rachel. Il y avait quelque chose à propos de ce lieu qui me titillait. Je me suis mise à réfléchir. Comment les Romains avaient-ils pu mettre la main sur un bien immobilier aussi coté que celui-là à Manhattan, et dans un délai si court ? Qui est le propriétaire ? J'ai essayé de contacter Reyna pour voir si elle pouvait m'en dire plus, mais...

– Problèmes de communication ? a deviné Chiron.

– Exactement. J’ai même envoyé un courrier papier à la boîte de dépôt du Camp Jupiter, à Berkeley. Pas de réponse. Alors j’ai demandé aux avocats de mon père de creuser la question.

Meg a regardé par-dessus ses lunettes.

– Ton père a des avocats ? Et un hélicoptère ?

– Plusieurs hélicoptères. (Rachel a soupiré.) Il est agaçant. Bref, ce building est la propriété d’une société-écran, elle-même propriété d’une autre société-écran, etc. La société mère est une boîte qui s’appelle la Triumvirat Holdings.

J’ai eu l’impression qu’un filet de peinture blanche me coulait dans le dos.

– *Triumvirat...*

Meg a pris l’air boudeur.

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Un triumvirat est un conseil de trois personnes qui exerce le pouvoir, ai-je dit. En tout cas, c’est ce que ça signifiait dans la Rome antique.

– Ce qui est intéressant, a enchaîné Rachel, quand on regarde la photo suivante.

Elle a tapoté sur l’écran. Cette fois-ci, l’image cadrerait trois silhouettes sombres en train de parler sur le toit-terrasse du building. Des hommes en costumes, éclairés seulement par la lumière provenant de l’appartement. On ne voyait pas leurs visages.

– Ce sont les propriétaires de la Trium, a dit Rachel. Rien que pour prendre cette seule photo, ça a été difficile. J’enquête sur eux depuis deux mois et je ne sais même pas comment ils s’appellent. J’ignore où ils habitent et d’où ils viennent. Mais je peux vous dire qu’ils ont tellement de biens immobiliers et d’argent qu’à côté, la société de mon père, c’est un stand de boissons gazeuses à une fête foraine.

J’ai regardé longuement la photo des trois silhouettes dans la pénombre. Pour un peu, j’aurais dit que celui de gauche était la Bête. Sa posture molle et la forme de sa tête énorme me rappelaient l’homme en violet de mon rêve.

– La Bête a dit que son association était présente partout, me suis-je souvenu. Il a fait allusion à des collègues.

Chiron a agité la queue, envoyant un pinceau glisser à l’autre bout de la grotte.

– Des demi-dieux adultes ? a-t-il dit. J’imagine mal des Grecs, mais

des Romains, peut-être ? S'ils ont aidé Octave dans sa guerre...

– Oh que oui, ils les ont aidés, a interrompu Rachel. J'ai retrouvé une piste papier. Ce n'est pas grand-chose, mais vous vous souvenez des armes de siège qu'Octave avait construites pour détruire la Colonie des Sang-Mêlé ?

– Non, a fait Meg.

Je l'aurais ignorée, la gamine, mais Rachel avait l'âme plus généreuse. Elle a souri patiemment et dit :

– Excuse-moi, Meg. Tu as l'air tellement à ton aise ici que j'avais oublié que tu étais nouvelle. En gros, les demi-dieux romains ont attaqué cette colonie avec des espèces de catapultes géantes qui s'appellent des balistes. C'était un énorme malentendu. Toujours est-il que les armes avaient été payées par la Trium.

– Mauvais, ça, a commenté Chiron en fronçant les sourcils.

– J'ai découvert quelque chose d'encore plus troublant, a poursuivi Rachel. Vous vous souvenez qu'avant ça, pendant la Guerre des Titans, Luke Castellan avait prétendu qu'il avait des commanditaires dans le monde des mortels ? Ils avaient assez d'argent pour s'être acheté un paquebot de croisière, des hélicoptères et des armes. Ils avaient même embauché des mercenaires mortels.

– Aucun souvenir, a marmonné Meg.

J'ai levé les yeux au ciel.

– Meg, on va pas t'expliquer toutes les grandes guerres ! Luke Castellan était un fils d'Hermès. Il a trahi la colonie et s'est allié avec les Titans. Ils ont attaqué New York. Grosse bataille. J'ai sauvé la mise. Et cetera.

Chiron a toussoté.

– En tout cas, a-t-il dit, je me souviens bien que Luke prétendait avoir de nombreux partisans. Nous n'avons jamais vraiment su qui ils étaient.

– Maintenant nous le savons, a rétorqué Rachel. Ce paquebot, le *Princesse Andromède*, était la propriété de la Trium.

J'ai senti l'étreinte glacée d'un malaise. Je me doutais bien que je devais savoir des choses à ce sujet, mais une fois de plus mon cerveau humain me trahissait. Plus que jamais, j'étais convaincu que Zeus jouait avec moi, qu'il restreignait délibérément ma mémoire et ma vision. Je me suis quand même souvenu de certaines affirmations d'Octave, prétendant qu'il était tellement facile de gagner sa petite

guerre, d'ériger de nouveaux temples à ma gloire et que ce n'était pas les soutiens qui lui manquaient.

L'écran du téléphone de Rachel s'est éteint – un peu comme mon cerveau – mais les photos pleines de grain s'étaient gravées sur mes rétines.

– Ces hommes, ai-je dit en ramassant distraitemment un tube de gouache terre de Sienne aux trois quarts vide. J'ai peur qu'il ne s'agisse pas de demi-dieux modernes.

Rachel a froncé les sourcils.

– Tu penses que ce sont des demi-dieux de l'Antiquité qui sont revenus par les Portes de la Mort ? Comme Médée ou Midas ? Le truc c'est que la Triumvirat Holdings existait depuis déjà longtemps avant que Gaïa commence à s'éveiller. Depuis des décennies, au moins.

– Des siècles, ai-je dit. La Bête a dit que ça faisait des siècles qu'il bâtissait son empire.

Un tel silence s'est abattu dans la grotte que j'ai imaginé le sifflement chuintant de Python, la douce exhalaison de gaz des entrailles de la terre. J'ai regretté que nous n'ayons pas une musique de fond pour meubler, du jazz ou du classique. Je me serais même accommodé d'un peu de death metal polka.

Rachel a secoué la tête.

– Mais, qui, alors ?

– Je ne sais pas, ai-je avoué. Mais la Bête... dans mon rêve il m'appelait son ancêtre. Il s'attendait à ce que je le reconnaisse. Et si ma mémoire divine était intacte, je crois que je l'aurais reconnu. Sa façon de se tenir, son accent, les traits de son visage... je l'ai déjà rencontré, mais pas à l'époque moderne.

Meg était devenue parfaitement silencieuse. J'ai eu la nette impression qu'elle essayait de disparaître entre les coussins du canapé. En temps normal ça ne m'aurait pas gêné, mais depuis notre expérience dans le Labyrinthe, je me sentais coupable chaque fois que j'évoquais la Bête. Cette fichue conscience de mortel devait me jouer des tours.

– Le nom de Triumvirat... (Je me suis tapé le front, dans un effort pour libérer des informations qui n'étaient plus là.) Le dernier triumvirat auquel j'ai eu affaire était composé de Lépide, Marc Antoine et mon fils, le *premier* Octave. Le triumvirat est un concept très romain... comme le patriotisme, les magouilles et l'assassinat.

Chiron s'est caressé la barbe.

– Tu penses que ces hommes sont des Romains de l'Antiquité ? Comment est-ce possible ? Hadès traque impitoyablement les esprits qui s'échappent des Enfers. Il ne laisserait pas trois hommes des anciens temps se déchaîner dans le monde moderne, et ce depuis des siècles.

– Là encore, je ne sais pas. (Cela chiffonnait ma sensibilité divine, de dire cela si souvent. J'ai décidé qu'à mon retour à l'Olympe il faudrait que je me débarrasse de ce mauvais goût dans ma bouche en me gargarisant avec du nectar aromatisé au tabasco.) Mais apparemment ces hommes complotent contre nous depuis très longtemps. Ils ont financé la guerre de Luke Castellan. Ils ont fourni de l'aide au Camp Jupiter quand les Romains ont attaqué la Colonie des Sang-Mêlé. Et malgré ces deux guerres, la « Trium » est toujours là et complète encore. Et si cette entreprise était la cause première ben, euh, de tout ?

Chiron m'a regardé comme si je creusais sa tombe.

– C'est troublant, a-t-il admis. Est-il possible que trois hommes aient autant de pouvoir ?

J'ai écarté les mains.

– Tu vis depuis assez longtemps pour le savoir, mon ami. Les dieux, les monstres, les Titans... tous sont toujours dangereux. Mais le plus grand danger pour les demi-dieux, ça a toujours été d'autres demi-dieux. Qui que soient les hommes qui composent ce triumvirat, nous devons les arrêter avant qu'ils prennent contrôle des Oracles.

Rachel s'est redressée brutalement.

– Pardon ? Des Oracles au pluriel ?

– Ah... je ne t'en ai pas parlé quand j'étais un dieu ?

Ses yeux verts se sont ravivés. J'ai eu peur qu'elle soit en train d'imaginer des moyens de me faire mal avec son matériel de peintre.

– Non, a-t-elle répondu posément, vous ne m'en avez pas parlé.

– Ah... ben vois-tu, ma mémoire de mortel est défaillante. J'ai dû regarder dans des livres pour...

– Les Oracles, a-t-elle répété. Au pluriel.

J'ai pris une grande inspiration. Je voulais lui assurer que ces autres Oracles n'étaient rien pour moi ! Rachel était unique ! Malheureusement, il ne m'a pas semblé qu'elle était en état d'entendre ça. J'ai décidé que le mieux était de dire les choses de façon simple et

directe.

– Dans l’ancien temps, ai-je expliqué, il y avait beaucoup d’Oracles. Delphes était le plus célèbre, bien sûr, mais il y en avait quatre autres d’un pouvoir comparable.

– Mais ils ont été détruits depuis une éternité, a objecté Chiron en secouant la tête.

– C’est ce que je croyais. Je n’en suis plus si sûr. Je crois que la Trium veut contrôler tous les anciens Oracles. Et je crois que l’Oracle le plus ancien de tous, le Bosquet Sacré de Dodone, se trouve ici même à la Colonie des Sang-Mêlé.

De quoi il se mêle

Ce vilain brûleur d'Oracles ?

Les Romains détestent

J'étais un dieu spectaculaire.

Je trouvais ma dernière phrase superbe. Je m'attendais à des hoquets de surprise, peut-être un peu d'orgue en fond sonore. Les lumières qui s'éteignent juste avant que je ne puisse en dire davantage. Quelques instants plus tard, on me trouve mort, un poignard dans le dos. Ça, ça aurait de l'allure !

Attendez. Je suis mortel. Un meurtre me tuerait. Laissons tomber.

De toute façon, il ne s'est rien passé de tel. Mes trois compagnons se sont contentés de me dévisager.

– Quatre autres Oracles, a dit Rachel. Tu veux dire que tu as quatre autres Pythies...

– Non, ma chère. Il n'y a qu'une seule Pythie, et c'est toi. Delphes est absolument unique.

Rachel avait toujours l'air de vouloir m'enfoncer un pinceau en soie no 10 dans le nez.

– Donc ces quatre autres Oracles non uniques...

– Eh bien, il y avait la Sibylle de Cumes. (J'ai essuyé mes paumes moites – pourquoi les humains transpirent-ils des paumes ?) Tu sais, celle qui a écrit les Livres sibyllins, ces prophéties qu'Ella la Harpie connaît par cœur.

– Et les trois autres Oracles ? (Rachel a croisé les bras.) Je suis sûre qu'il n'y avait pas parmi eux une jeune prêtresse ravissante dont tu louais la... comment c'était, déjà ? L'étincelante conversation ?

– Ah... (Je ne comprenais pas pourquoi, mais j'avais la sensation que mes boutons d'acné se muaient en insectes vivants qui grouillaient

sur mon visage.) Eh bien, d'après mes recherches poussées...

– Quelques bouquins qu'il a feuilletés cette nuit, a précisé Meg.

– Hum ! Il y avait un Oracle à Érythrée et un autre à la grotte de Trophonios.

– Bontés divines, je les avais oubliés ces deux-là, a murmuré Chiron.

J'ai haussé les épaules. Moi non plus, je n'en avais quasiment aucun souvenir. Elles faisaient partie de mes franchises prophétiques les moins réussies.

– Et le cinquième, ai-je dit, c'était le Bosquet sacré de Dodone.

– Un bosquet, a dit Meg. Genre, des arbres.

– Oui, Meg, genre des arbres. Les bosquets sont composés d'arbres, plutôt que, par exemple, d'esquimaux au chocolat. Dodone était un massif de chênes sacrés plantés par la Déesse Mère aux premiers jours du monde. Ils étaient déjà anciens à la naissance des Olympiens.

– La Déesse Mère ? (Rachel a frissonné dans sa veste vert-de-gris). S'il te plaît, dis-moi que tu ne parles pas de Gaïa.

– Non, heureusement. Je parle de Rhéa, reine des Titans et mère de la première génération de dieux olympiens. Ses arbres sacrés étaient dotés de la parole. Ils prononçaient parfois des prophéties.

– Les voix dans la forêt, a deviné Meg.

– Exactement. Je crois que le Bosquet de Dodone s'est reformé ici, dans les bois de la colonie. Dans mes rêves, j'ai vu une femme couronnée qui me suppliait de trouver son Oracle. Je crois que c'était Rhéa, même si je ne comprends toujours pas pourquoi elle portait un symbole de la paix ou employait l'expression « tu piges le coup ».

– Un symbole de la paix ? a demandé Chiron.

– Oui. Grand, en laiton, ai-je confirmé.

Rachel a tambouriné du bout des doigts sur l'accoudoir du canapé.

– Si Rhéa est un Titan, est-elle maléfique ?

– Tous les Titans ne le sont pas, ai-je expliqué. Rhéa était une bonne âme. Elle a pris le parti des dieux lors de la première grande guerre. Je crois qu'elle veut nous voir triompher. Elle ne veut pas que son bosquet sacré tombe entre les mains de nos ennemis.

Chiron a agité la queue.

– Mon ami, personne n'a vu Rhéa depuis des millénaires. Son bosquet a été incendié dans l'ancien temps. L'empereur Théodose a fait abattre le dernier de ses chênes en...

– Je sais. (J’ai ressenti un élan douloureux entre les deux yeux, comme toujours quand quelqu’un prononçait devant moi le nom de Théodose. Je me suis souvenu que cette petite brute avait fait fermer tous les temples anciens de l’empire, ce qui revenait à nous chasser, nous les dieux olympiens. J’ai longtemps eu une cible de tir à l’arc à son effigie.) Il n’empêche que beaucoup de choses des jours d’antan ont survécu ou se sont régénérées. Le Labyrinthe s’est reconstruit. Pourquoi un bosquet d’arbres sacrés ne pourrait-il pas repousser ici même dans cette vallée ?

Meg s’est enfoncée encore plus profondément dans les coussins.

– C’est trop bizarre, tout ça, a-t-elle dit. (On pouvait faire confiance à la jeune McCaffrey pour résumer notre conversation avec efficacité.) Alors si les voix des arbres sont, genre, sacrées, pourquoi elles embrouillent les gens et les font se perdre ?

– Pour une fois, tu poses une bonne question, ai-je dit en espérant que le compliment ne lui monterait pas à la tête. Jadis, les prêtres de Dodone s’occupaient des arbres, ils les taillaient, ils les arrosaient et canalisait leurs voix en accrochant des carillons dans leurs branches.

– En quoi ça aidait ?

– Je ne sais pas, Meg. Je ne suis pas prêtre d’arbres. Mais, bien soignés, ces arbres pouvaient prédire l’avenir.

Rachel a lissé sa robe du plat de la main.

– Et sinon ?

– Sinon les voix divaguaient, elles se réduisaient en un chœur erratique de discordance. (Je me suis tu, assez satisfait de cette formule. J’ai espéré que quelqu’un la prendrait en note pour la postérité, mais personne n’en a rien fait.) Laissé à l’abandon, le bosquet pourrait certainement conduire des mortels à la folie.

Chiron a plissé le front.

– Nos demi-dieux disparus errent donc entre les arbres, peut-être déjà rendus fous par leurs voix.

– Ou bien ils sont morts, a ajouté Meg.

– Non. (Cette pensée m’était intolérable.) Non, ils sont encore en vie. La Bête se sert d’eux pour m’appâter.

– Comment peux-tu en être si sûr ? a demandé Rachel. Et pourquoi ? Si Python s’est déjà emparé de Delphes, en quoi les autres Oracles sont-ils importants ?

J’ai regardé le mur jadis orné de mon portrait. Hélas, aucune

réponse n'est apparue par magie sur la surface chaulée.

– Je ne sais pas trop. Je crois que nos ennemis veulent nous couper de toutes les sources possibles de prophétie. Privés du moyen de voir et diriger nos destinées, nous nous étioleons et mourrons, dieux et humains confondus : tous ceux qui s'opposeront au Triumvirat.

Meg a basculé sur le canapé, pieds en l'air et tête en bas, et envoyé balader ses chaussures rouges.

– Ils étranglent nos racines pivots, a-t-elle dit en agitant les orteils pour mieux se faire comprendre.

J'ai ramené le regard sur Rachel en espérant qu'elle ne se formaliserait pas des mauvaises manières de ma suzeraine graine de voyou.

– Quant à savoir pourquoi le bosquet de Dodone est si important, Python a dit que c'était le seul Oracle qu'il était incapable de contrôler. Je ne comprends pas pourquoi au juste, peut-être parce que Dodone est le seul Oracle à n'avoir aucun rapport avec moi. Son pouvoir lui vient de Rhéa. Alors si le bosquet est actif, s'il est indifférent à l'influence de Python et s'il est ici à la Colonie des Sang-Mêlé...

– Il pourrait nous fournir des prophéties, a complété Chiron, les yeux brillants. Il pourrait nous donner une chance contre nos ennemis.

J'ai adressé un sourire d'excuse à Rachel.

– Évidemment, nous préférierions que notre Oracle de Delphes bien-aimé redevienne actif. Et cela viendra, c'est sûr. Mais pour le moment, le bosquet de Dodone pourrait bien être notre seul espoir.

À présent, les cheveux de Meg balayaient le sol. Son visage avait pris la couleur d'une de mes vaches sacrées.

– Je croyais que les prophéties étaient tordues, mystérieuses et troubles, a-t-elle dit, et que les gens mouraient en essayant d'y échapper ?

– Meg, tu ne peux pas croire tout ce que tu lis sur evaluermonoracle.com. Le « facteur charme » de la Sibylle de Cumes, par exemple, est complètement à côté de la plaque. Ça, je m'en souviens bien.

– Vraiment ? a fait Rachel, le menton calé sur le poing. Raconte-nous.

– Enfin, ce que je voulais dire, c'est que le Bosquet sacré de Dodone est une force bienveillante. Il a déjà aidé des héros. Par

exemple, la tête de mât du premier *Argo* avait été sculptée dans une branche d'un des arbres sacrés. Elle pouvait parler aux Argonautes et leur donner des conseils.

– Hmm, a acquiescé Chiron. Et c'est pourquoi notre mystérieuse Bête veut brûler le bosquet.

– Apparemment, ai-je dit. Et c'est pourquoi nous devons le sauver.

Meg, avec une roulade arrière, s'est laissée tomber du canapé. Ce faisant elle a bousculé la table basse et renversé nos thés et nos crackers.

J'ai serré mes dents de mortel, qui n'allaient pas me durer un an si je continuais à fréquenter Meg. Rachel et Chiron ont eu la sagesse d'ignorer la Meg'attitude de ma jeune amie.

– Apollon... (Le vieux centaure suivait des yeux une cascade de thé qui s'abattait du bord de la table.) Si tu dis vrai pour Dodone, comment faire ? Nous sommes déjà en sous-effectif. Si nous envoyons des équipes de recherche dans les bois, nous n'aurons aucune garantie qu'elles reviennent.

Meg a écarté les cheveux de ses yeux.

– Nous irons tous les deux. Apollon et moi.

Ma langue a tenté de se réfugier au fond de ma gorge.

– Nous... vraiment ?

– Tu as dit que tu devais faire une série d'épreuves ou je sais pas quoi pour prouver ta valeur, non ? Ben ce sera la première.

Quelque part, je savais qu'elle avait raison, mais les vestiges du dieu en moi se rebellaient à cette idée. Je ne faisais jamais mon sale boulot moi-même. J'aurais préféré composer un joli groupe de héros et les envoyer à leur mort – enfin, vous savez, à leur glorieux succès.

Pourtant, dans mon rêve, Rhéa s'était exprimée clairement : c'était à moi de trouver l'Oracle. Et grâce à la cruauté de Zeus, là où j'allais, Meg allait aussi. Si ça se trouvait, Zeus avait connaissance de la Bête et des projets qu'elle ourdissait, et il m'avait envoyé ici expressément pour que je règle ce problème. Ce n'était pas cette pensée qui me convaincrerait de lui offrir une jolie cravate pour la fête des Pères.

Je me suis souvenu de l'autre partie de mon rêve : la Bête dans son costume violet, m'exhortant à trouver l'Oracle pour lui permettre de le brûler. Il y avait encore trop d'éléments que je ne comprenais pas, mais je devais agir. Austin et Kayla comptaient sur moi.

Rachel a mis la main sur mon genou, ce qui m'a fait tressaillir.

Étrangement, elle ne m'a pas frappé. Il n'y avait pas de colère dans son regard, mais de la gravité.

– Il faut que tu essaies, Apollon. Si nous pouvions avoir un aperçu de l'avenir... c'est peut-être l'unique moyen de rétablir l'ordre normal des choses. (Elle a regardé les murs vides de sa caverne avec mélancolie.) J'aimerais bien retrouver un avenir.

J'ai jeté un coup d'œil à Meg. Non sans un pincement au cœur, j'ai senti que nous étions d'accord. Elle et moi, nous étions prisonniers l'un de l'autre. Nous ne devons mettre personne d'autre en danger.

– Meg a raison, ai-je dit. C'est à nous et nous seuls de le faire. Il faudrait qu'on parte immédiatement, mais...

– Nous avons veillé toute la nuit, m'a interrompu Meg. Nous avons besoin de dormir.

Merveilleux, ai-je pensé. Maintenant Meg finit mes phrases.

Cette fois-ci, je ne pouvais pas contester son bon sens. Malgré ma hâte de me ruer dans les bois et sauver mes enfants, je devais procéder avec prudence. Je ne pouvais pas me permettre de rater ce sauvetage. Et j'étais de plus en plus convaincu que la Bête allait garder ses prisonniers en vie pour le moment. Il avait besoin d'eux pour m'attirer dans son piège.

Chiron s'est dressé sur ses jambes avant.

– Ce soir, donc. Reposez-vous et préparez-vous, mes héros. Je crains que vous n'ayez besoin de toutes vos forces et votre vigilance pour l'épreuve à venir.

Armé jusqu'aux dents :

Ukulélé de combat

Plus un bandana

Les dieux du soleil ont du mal à dormir de jour, mais je suis quand même arrivé à grappiller quelques moments de sommeil.

Quand je me suis réveillé de ma sieste en fin d'après-midi, j'ai trouvé la colonie dans un état de vive agitation.

La disparition de Kayla et Austin avait marqué un tournant. Les autres demi-dieux étaient tellement secoués, maintenant, qu'aucun n'arrivait à s'en tenir à l'emploi du temps habituel. Je crois qu'un seul demi-dieu disparaissant toutes les quelques semaines était un taux, disons, acceptable pour eux. En revanche, deux demi-dieux disparaissant au cours d'une activité approuvée par la colonie, cela signifiait que personne n'était en sécurité.

Des rumeurs avaient dû circuler sur notre réunion dans la grotte. Les sœurs Victor s'étaient bourré les oreilles de coton pour faire barrage aux voix oraculaires. Julia et Alice avaient grimpé en haut du mur de lave et parcouraient les bois du regard avec des jumelles, espérant sans doute repérer le Bosquet de Dodone, mais je ne voyais pas comment elles pouvaient distinguer les arbres de la forêt.

Partout où j'allais, les gens étaient mécontents de me voir. Damien et Chiara, assis côte à côte sur le ponton des canoës, ont lancé des regards noirs dans ma direction. Sherman Yang m'a envoyé promener d'un geste de la main quand j'ai voulu lui parler. Il décorait le bungalow d'Arès avec des grenades à fragmentation et des épées Claymore richement ornées. Si ça avait été les Saturnales, il aurait certainement gagné le prix des décorations de fêtes les plus violentes.

Même l'Athéna Parthénos m'a toisé d'un œil accusateur du haut du

sommet de la Colline des Sang-Mêlé, l'air de dire : *Tout ça, c'est ta faute.*

Elle avait raison. Si je n'avais pas laissé Python s'emparer de Delphes, si j'avais été plus attentif aux anciens Oracles, si je n'avais pas perdu ma divinité...

Arrête, Apollon, me suis-je tancé. Tu es sublime et tout le monde t'adore.

Seulement ça devenait difficile à croire. Mon père, Zeus, ne m'aimait pas. Les demi-dieux de la Colonie des Sang-Mêlé ne m'aimaient pas. Python, la Bête et ses camarades du Triumvirat, encore moins. Pour un peu, avec tout ça, j'aurais douté de ma valeur.

Non, non, voyons, pas de propos délirants.

Chiron et Rachel étaient introuvables. Nyssa Barrera m'a appris que contre tout espoir, ils tentaient de se servir de l'unique connexion Internet de la colonie, dans le bureau de Chiron, pour récupérer davantage de renseignements sur la Triumvirat Holding. Harley était avec eux pour assurer l'assistance technique. Ils étaient en attente téléphonique au service clients et risquaient de ne pas émerger avant des heures, si tant est qu'ils survivent à l'épreuve.

J'ai trouvé Meg à l'arsenal, en train de choisir des fournitures de combat. Elle avait enfilé une cuirasse sur sa robe verte et des jambières sur un legging orange, ce qui lui donnait l'air d'une gamine de jardin d'enfants que ses parents auraient obligée à jouer à la guerrière.

– Un bouclier, peut-être ? ai-je suggéré.

– Non, non. (Elle m'a montré ses bagues.) Je me bats toujours à deux épées. En plus j'ai besoin d'une main libre pour te remettre au pas si tu dérailles.

J'ai eu la désagréable impression qu'elle parlait sérieusement.

Elle a choisi un grand arc sur une des étagères d'armes et me l'a tendu.

– Non, ai-je dit avec un mouvement de recul.

– C'est l'arme idéale pour toi. Tu es Apollon.

J'ai ravalé le goût âcre de la bile humaine.

– J'ai fait un serment. Je ne suis plus le dieu du tir à l'arc ni de la musique. Je ne toucherai pas d'arc ni d'instrument de musique tant que je ne pourrai pas m'en servir correctement.

– Quel serment idiot ! (Elle ne m'a pas giflé, mais elle avait l'air

d'en avoir envie.) Qu'est-ce que tu comptes faire, me regarder me battre et m'encourager ?

J'avais vu ça comme ça, effectivement, mais maintenant je n'osais pas l'admettre. J'ai jeté un coup d'œil aux armes exposées et attrapé une épée. Je n'avais pas besoin de la dégainer pour savoir qu'elle serait trop lourde et difficile à manier pour moi, mais j'ai attaché le fourreau à ma taille.

– Voilà. T'es contente ?

Non, Meg n'avait pas l'air contente. Néanmoins, elle a remis l'arc à sa place.

– Très bien, a-t-elle dit. Mais t'auras intérêt à me couvrir.

Je n'avais jamais compris cette expression. Ça me faisait penser aux panneaux « BOTTEZ-MOI » qu'Artémis m'accrochait au dos de mon *chiton* les jours de fête. J'ai quand même hoché la tête et répondu :

– Compte sur moi.

Nous sommes partis vers les bois. À la lisière, un petit comité nous attendait pour nous dire au revoir : Will et Nico, Paolo Montes, Malcolm Pace et Bill Ng, tous le visage grave.

– Sois prudent, m'a dit Will. Tiens.

Sans me laisser le temps de protester, il m'a mis un ukulélé entre les mains. J'ai essayé de le lui rendre.

– Je ne peux pas. J'ai fait un serment...

– Ouais, je sais. C'était idiot de ta part. Mais c'est un ukulélé de combat. Tu peux te battre avec en cas de besoin.

J'ai examiné l'instrument. Il était en bronze céleste : de fines feuilles de métal gravées à l'acide pour reproduire le grain du bois blond de chêne. Il ne pesait pratiquement rien, pourtant j'aurais parié qu'il était indestructible ou presque.

– C'est l'œuvre d'Héphaïstos ? ai-je demandé.

Will a fait non de la tête.

– D'Harley. Il tient à ce que tu l'aies sur toi. Passe-le à ton épaule, c'est tout. Pour Harley et moi. On sera tous les deux plus tranquilles.

Je me suis senti obligé d'honorer cette requête, même si je savais de triste expérience que les gens étaient rarement plus tranquilles quand ils me voyaient avec un ukulélé. Ne me demandez pas pourquoi. Quand j'étais un dieu, je faisais une version de *Satisfaction* d'ukulélé époustouflante.

Nico m'a tendu un morceau d'ambroisie enveloppé dans une serviette.

– Je ne peux pas en manger, lui ai-je rappelé.

– Ce n'est pas pour toi.

Il a jeté un coup d'œil rapide vers Meg, et j'ai lu de l'inquiétude dans son regard. Je me suis souvenu que le fils d'Hadès avait ses propres moyens de percevoir l'avenir – un avenir qui comprenait la possibilité de la mort. Frissonnant, j'ai glissé le paquet d'ambroisie dans ma poche de manteau. Meg avait beau être exaspérante, la pensée qu'il pût lui arriver quoi que ce soit m'a profondément troublé. J'ai décidé que je ne le permettrais pas.

Malcolm montrait à Meg une carte sur parchemin, indiquant du doigt les différents coins des bois que nous devons éviter. Paolo, qui semblait déjà parfaitement remis de son opération à la jambe, était debout à côté de lui, prononçant d'un ton sérieux et réfléchi des commentaires en portugais que personne ne comprenait.

Quand ils en eurent fini avec la carte, Billie Ng s'est approchée de Meg.

C'était une fille petite et menue. Elle compensait ce déficit de gabarit par un sens de la mode digne d'une fan de K-pop. Elle portait un manteau de couleur aluminium, qui contrastait avec ses cheveux bleu-vert coupés au carré. Ses yeux étaient maquillés en doré. J'approuvais à cent pour cent. D'ailleurs, je me suis dit que je pourrais adopter ce look quand j'aurais réglé mon problème d'acné.

Billie a donné à Meg une torche et un sachet de graines de fleurs.

– Juste au cas où.

Meg a paru submergée par l'émotion. Elle a serré Billie très fort dans ses bras.

Je ne voyais pas bien l'intérêt des graines, mais c'était réconfortant de savoir qu'en cas d'extrême urgence je pouvais frapper l'ennemi avec mon ukulélé pendant que Meg planterait des géraniums.

Paolo m'a offert un foulard vert et doré, version bandana du drapeau brésilien. Il a fait un commentaire que, bien sûr, je n'ai pas compris.

Nico a eu un petit sourire.

– C'est le bandana porte-bonheur de Paolo. Je crois qu'il veut que tu le portes. Il a l'air persuadé que ça te rendra invincible.

Vu la propension de Paolo aux blessures graves, j'en doutais, mais

en tant que dieu j'avais appris à ne jamais refuser d'offrandes.

– Merci.

Paolo m'a attrapé par les épaules et embrassé sur les deux joues. Il se peut que j'aie rougi. Il était plutôt très beau quand il ne se vidait pas de son sang, une jambe sectionnée.

– Ne t'inquiète pas, ai-je dit en posant la main sur l'épaule de Will. Nous serons rentrés d'ici l'aurore.

Sa bouche a tremblé imperceptiblement.

– Comment peux-tu en être sûr ?

– Je suis le dieu du soleil, ai-je rétorqué en essayant de puiser en moi plus d'assurance que je n'en avais. Je reviens toujours à l'aurore.

Il a plu, bien sûr. Pourquoi cela nous aurait-il été épargné ?

Là-haut sur le mont Olympe, Zeus devait bien s'amuser à mes dépens. La Colonie des Sang-Mêlé était censée être protégée des intempéries, mais j'étais certain que mon cher paternel avait dit à Éole de retirer les bouchons de tous ses vents. Parmi les nymphes de l'air, les ex-petites amies que j'avais plaquées savouraient sans doute ce moment de revanche.

La pluie était à la limite de la neige fondue : assez liquide pour imbiber mes vêtements, assez glacée pour lacérer mon visage exposé comme autant d'éclats de verre.

Nous progressions avec effort, en courant d'un arbre à l'autre pour nous abriter le plus possible. Des plaques de neige ancienne craquaient sous mes pieds. Mon ukulélé, dont l'ouïe se remplissait d'eau, était de plus en plus lourd. Le faisceau de la torche de Meg fendait la tempête comme un cône de parasites jaunes.

C'était moi qui menais, non pas parce que j'avais une destination, mais parce que j'étais en colère. J'en avais marre d'être trempé et gelé. Marre qu'on s'acharne sur moi. Les mortels disent souvent que le monde entier est ligué contre eux, mais c'est ridicule. Quelle importance croient-ils avoir ? Dans mon cas, le monde entier était véritablement ligué contre moi. Je refusais de me laisser maltraiter de la sorte. J'allais réagir ! Juste, je ne savais pas trop comment.

De temps à autre, nous entendions des monstres au loin : le rugissement d'un drakon, le hurlement harmonisé d'un loup à deux têtes, mais aucun ne se montrait. Par une nuit pareille, tout monstre qui se respecte reste au chaud dans sa tanière.

Nous crapahutions depuis plusieurs heures quand Meg a étouffé un

cri. Tel un héros, j'ai bondi à ses côtés, la main sur le pommeau de mon épée (je l'aurais dégainée mais elle était vraiment lourde et s'est coincée dans son fourreau). Aux pieds de Meg, incrustée dans la boue, il y avait une coque noire et brillante qui faisait bien la taille d'un rocher. Elle était fissurée par le milieu et les bords de la fente étaient couverts d'une répugnante substance visqueuse.

– J'ai failli marcher dessus, a dit Meg, qui a porté la main à la bouche comme si elle avait envie de vomir.

Je me suis rapproché. C'était la carapace écrasée d'un insecte géant. À côté, cachée par des branches d'arbre, gisait une des pattes arrachées de la bête.

– C'est une *myrmekè*, ai-je dit. Ou plutôt c'était.

Impossible de déchiffrer l'expression de Meg derrière ses lunettes éclaboussées par la pluie.

– Une *mi-mi-kè* ?

– Une fourmi géante. Il doit y en avoir une colonie quelque part dans les bois.

Meg a eu un haut-le-cœur.

– Je déteste les insectes.

Ça se comprenait, pour une fille de la déesse de l'agriculture, mais à mes yeux la fourmi morte n'était pas plus répugnante que les tas d'ordures où nous plongeons régulièrement.

– Enfin, t'inquiète pas, ai-je dit à Meg. Elle est morte, celle-là. D'ailleurs la créature qui l'a tuée devait avoir de sacrées mâchoires pour fracasser sa carapace.

– C'est pas rassurant. Et... elles sont dangereuses, ces bestioles ?

– Oh que oui, ai-je dit en riant. Il y en a de toutes les tailles, petites comme des chiens ou grandes comme des grizzlis. Une fois, en Inde, j'ai vu une colonie de *myrmekes* attaquer une armée grecque. C'était hilarant. Elles crachaient de l'acide qui faisait fondre les armures de bronze et...

– Apollon.

Mon sourire s'est figé. Je me suis rappelé que je n'étais plus spectateur. Ces fourmis pouvaient nous tuer. Facilement. Et Meg avait peur.

– Ouais, bon, ai-je dit, avec la pluie, les *myrmekes* vont rester dans leurs tunnels. Il faut juste éviter de les attirer. Elles aiment tout ce qui brille, tout ce qui est clair.

– Comme les torches électriques ?

– Euh...

– Tiens, prends-la, Apollon, a dit Meg en me tendant la torche.

J'ai trouvé ça injuste, mais nous sommes repartis comme ça.

Au bout d'encore une heure environ (la forêt ne pouvait quand même pas être si grande que ça), la pluie a diminué puis cessé, et le sol s'est mis à fumer légèrement.

L'air s'est réchauffé. En fait le taux d'humidité était maintenant proche de celui d'un hammam. D'épaisses volutes de vapeur blanche se déroulaient des branches.

– Qu'est-ce qui se passe ? a demandé Meg en passant la main sur sa figure. On se croirait dans la forêt tropicale, maintenant !

Je n'avais pas de réponse. Et puis, un peu plus loin devant nous a retenti un gigantesque chuintement mouillé, un bruit d'eau s'échappant sous forte pression d'un tuyau – ou d'une fissure.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire.

– C'est un geyser.

– Un geyser ? a répété Meg. Comme le Old Faithful au parc de Yellowstone ?

– Oui. Et c'est une excellente nouvelle. Peut-être que nous pourrions obtenir des renseignements. Peut-être même que nos demi-dieux perdus y ont trouvé refuge !

– Auprès des geysers, a dit Meg.

– Non, fillette ridicule, auprès des dieux des geysers. À supposer qu'ils soient de bonne humeur, ça peut être une chance pour nous.

– Et s'ils sont de mauvaise humeur ?

– Alors nous leur rendrons le sourire sans leur laisser le temps de nous cuire à la vapeur. Suis-moi !

Combien vaut ta mort ?

Donne une note de un à dix

Merci pour l'effort

Était-il irresponsable de ma part de courir vers des dieux de nature aussi instable ?

Écoutez, l'introspection n'est pas mon fort. C'est un trait de personnalité dont je n'ai jamais eu besoin.

Il est vrai que mes souvenirs des *palikoi* étaient assez vagues. Je me rappelais que, dans la Sicile antique, les dieux des geysers donnaient asile aux esclaves en fuite ; ce devait donc être des esprits bienveillants. Du coup, ils étaient susceptibles de donner refuge à des demi-dieux égarés, ou en tout cas de le remarquer si cinq d'entre eux erraient dans leur territoire en marmonnant des propos incohérents. En plus, j'étais Apollon ! Les *palikoi* allaient se sentir honorés de rencontrer un grand Olympien comme moi ! Le fait que les geysers avaient tendance à exploser en projetant dans l'air des jets d'eau bouillante de plusieurs dizaines de mètres n'allait pas m'empêcher de me faire de nouveaux fans – amis, je veux dire.

La clairière s'est ouverte devant nous comme une porte de four. Un mur de chaleur a déferlé entre les arbres et m'a frappé au visage. J'ai senti les pores de ma peau se dilater pour absorber l'humidité, ce qui avec un peu de chance éclaircirait mon teint boutonneux.

Le tableau qui s'est offert à nous n'avait pas sa place dans l'hiver de Long Island. Des lianes s'enlaçaient aux branches des arbres. Des fleurs tropicales tapissaient le sol de la forêt. Un perroquet rouge était perché sur un bananier chargé de régimes de fruits verts.

Au milieu de la clairière se trouvaient deux geysers : des trous jumeaux dans le sol, entourés de mares de boue. Les cratères

bouillonnaient et chuintaient mais, pour le moment, ils ne crachaient pas. J'ai décidé d'y voir un bon signe.

Les bottes de Meg ont crissé dans la boue.

– C'est pas dangereux ? a-t-elle demandé.

– Si, très. Il nous faut une offrande. Ton sachet de graines, peut-être ?

Meg m'a donné un coup de poing dans le bras.

– Mais non ! Elles sont magiques ! C'est pour un danger de vie ou de mort. Et ton ukulélé ? De toute façon tu ne vas pas jouer.

– Un homme d'honneur ne cède *jamais* son ukulélé. Attends ! Tu me donnes une idée, ai-je ajouté, tout ragaillardi. Je vais offrir un poème aux dieux des geysers ! Ça j'ai encore droit. Ça ne compte pas comme de la musique.

– Euh, a rétorqué Meg en fronçant les sourcils, je sais pas si...

– Ne sois pas jalouse, Meg. J'en composerai un pour toi aussi, plus tard. Ça va certainement plaire aux dieux des geysers.

Je me suis avancé, ouvrant grands les bras, et me suis mis à improviser :

*« Oh geyser, mon geyser,
Crachons donc, toi et moi,
Sur ce minuit lugubre, tandis que nous méditons
À qui sont ces bois ?
Car nous ne sommes pas entrés apaisés dans cette bonne
nuit,
Mais avons erré solitaires comme des nuages.
Nous envoyons demander pour qui sonne le glas,
Et j'espère – l'espoir vit éternellement dans le cœur de
l'homme –
Que c'est le moment de parler de diverses choses ! »*

Sans vouloir me vanter, j'ai trouvé que c'était plutôt bon, même si j'avais recyclé des fragments de certaines de mes œuvres anciennes¹. Contrairement à la musique et au tir à l'arc, j'avais en poésie conservé mon talent divin.

J'ai jeté un coup d'œil à Meg, espérant voir l'admiration illuminer son visage. Il était grand temps que cette gamine m'apprécie. Mais non, elle était bouche bée, l'air hagard.

– Qu'est-ce qu'il y a ? lui ai-je demandé. T'étais nulle en poésie à l'école, ou quoi ? C'était du grand art !

Meg a pointé du doigt vers les geysers et je me suis rendu compte qu'elle ne me regardait pas du tout, en fait.

– Eh bien, a dit une voix rauque, tu as capté mon attention.

Un des *palikoi* flottait au-dessus de son geyser. La moitié inférieure de sa personne était composée exclusivement de vapeur. Au-dessus, il faisait à peu près deux fois la taille d'homme, avec des bras musclés d'une couleur de boue volcanique, des yeux blanc craie et des cheveux qui ressemblaient à de la mousse de cappuccino, comme s'il les avait champouinés vigoureusement sans les rincer après. Son imposant torse était moulé dans un polo bleu ciel dont la poche poitrine était brodée d'un logo d'arbres.

– Ô grand Palikos ! ai-je déclaré. Nous t'implorons...

– C'était quoi, là ? m'a interrompu l'esprit. Ce truc que tu déclamais ?

– De la poésie ! Pour toi !

Il a tapoté son menton gris vaseux.

– Non, c'était pas de la poésie, ça.

J'en suis resté interloqué. Plus personne ne savait donc apprécier la beauté de la langue ?

– Mon bon esprit, ai-je rétorqué, la poésie n'a pas besoin de rimer, tu sais.

– Je ne parle pas de rimes. Je parle de faire passer ton message. Nous réalisons beaucoup d'études de marché, et permets-moi de te dire que ça ne passerait pas pour notre campagne. La pub pour la purée Mousseline, ça c'est de la poésie. Elle date d'il y a plus de trente ans et les gens la chantent toujours : *Quand je fais de la purée Mousseline, je suis sûre que tout le monde en reprend...* Tu crois que tu pourrais nous composer un poème de ce niveau ?

J'ai jeté un coup d'œil à Meg pour m'assurer que je n'étais pas en train de rêver cette conversation. Mais non.

– Écoute, ai-je dit au dieu du geyser, ça fait quatre mille ans que je suis le seigneur de la poésie, je m'y connais un peu.

Le *palikos* a agité les mains.

– Re commençons. Je vais te faire notre numéro et tu pourras peut-être me conseiller. « Bonjour, je m'appelle Pete. Bienvenue aux Bois de la Colonie des Sang-Mêlé ! Seriez-vous d'accord pour répondre à une

enquête de satisfaction après notre entrevue ? Votre avis est important ! »

– Hum...

– Super. Merci.

Pete a farfouillé dans la zone vaporeuse où auraient pu se trouver ses poches. Il a extirpé une brochure en papier glacé et s'est mis à lire.

– « Les Bois sont une destination privilégiée pour »... Hum, c'est marqué « pour la détente ». Je croyais qu'on avait mis « pour l'euphorie » à la place. Si Paulie était là... (Pete a soupiré.) Il est meilleur que moi en public. En tout cas, bienvenue aux Bois de la Colonie des Sang-Mêlé !

– Tu l'as déjà dit, ai-je fait remarquer.

– Ah, c'est vrai.

Pete a sorti un feutre rouge et s'est mis à corriger.

– Dites. (Meg m'a bousculé pour passer devant moi. Impressionnée, elle s'était tue environ douze secondes, ce qui battait certainement son précédent record.) Mister Vapeur, est-ce que vous avez vu des demi-dieux perdus ?

– Mister Vapeur ! (Pete a claqué sa brochure du revers de la main.) Ça c'est de la création de marque ! Quant aux demi-dieux perdus, c'est finement observé. Nous ne voulons pas que nos visiteurs errent sans but. Il faudrait qu'on distribue des plans à l'entrée des bois. Il y a tellement de choses merveilleuses à voir et personne n'est au courant. J'en parlerai à Paulie à son retour.

– Qui est Paulie ? a demandé Meg en ôtant ses lunettes embuées.

– Mon associé. On pourrait peut-être ajouter une carte dans cette brochure si...

– Alors, avez-vous vu des demi-dieux ? l'ai-je interrompu.

– Pardon ? (Pete essayait d'écrire sur sa brochure, mais elle était tellement détrempée par la vapeur que la pointe de son stylo rouge est passée au travers du papier.) Oh non, pas récemment. Mais on devrait avoir une meilleure signalisation. Tenez par exemple, saviez-vous que ces geysers étaient là ?

– Non, ai-je reconnu.

– Ben voilà ! Des geysers jumeaux ! Les seuls de Long Island ! Et personne n'est au courant de notre existence. Pas de campagne d'information, pas de bouche-à-oreille. C'est pour ça que nous avons convaincu le conseil d'administration de nous embaucher.

Meg et moi avons échangé un regard. Pour une fois, nous étions clairement sur la même longueur d'onde : extrême perplexité.

– Excuse-moi, ai-je demandé, mais es-tu en train de nous dire que la forêt a un conseil d'administration ?

– Ben, bien sûr, a dit Pete. Les dryades, les autres esprits de la nature, les monstres doués de conscience... Je veux dire, il faut bien que quelqu'un réfléchisse aux questions de valeur du patrimoine, de prestations, de relations publiques. Ça n'a pas été simple non plus de convaincre le conseil de nous engager pour le marketing. Si nous foirons ce projet... oh purée.

Meg a fait crisser ses bottes en tortillant le pied dans la boue et m'a demandé :

– On peut y aller ? Je comprends rien à ce qu'il raconte.

– Tout le problème est là ! s'est lamenté Pete. Comment écrire un texte publicitaire clair et qui donne une image exacte des Bois ? Par exemple, des *palikoi* comme Paulie et moi, autrefois, on était célèbres ! On était de grandes destinations touristiques ! Les gens venaient nous trouver pour faire des serments contraignants. Les esclaves en fuite cherchaient refuge auprès de nous. On recevait des sacrifices, des offrandes, des prières... c'était super. Maintenant, rien du tout.

– Je connais ça, moi aussi.

J'ai poussé un soupir compatissant.

– On cherche des demi-dieux disparus, les gars, a rappelé Meg.

– C'est vrai, ai-je acquiescé. Ô grand... Pete, as-tu idée de là où nos amis perdus ont pu aller ? Peut-être que tu connais des lieux secrets dans les bois ?

Les yeux blanc craie de Pete se sont animés.

– Saviez-vous que les enfants d'Héphaïstos ont un atelier caché qui s'appelle le Bunker 9 ?

– En fait, oui.

– Ah. (Une bouffée de vapeur s'est échappée de la narine gauche de Pete.) Et saviez-vous que le Labyrinthe s'était reconstruit tout seul ? Il y a une entrée ici même dans les bois...

– Nous savons, a interrompu Meg.

Pete a eu l'air déconfit.

– C'est peut-être parce que votre campagne de marketing est efficace, ai-je suggéré.

– Tu crois ? (Les cheveux mousseux de Pete se sont mis à

tourbillonner.) Oui, oui, c'est fort possible ! Avez-vous vu nos projets, aussi, par hasard ? C'était mon idée.

– Vos projets ? a demandé Meg.

Deux faisceaux lumineux rouges ont jailli des geysers et balayé le ciel. Éclairé ainsi par en dessous, Pete avait l'air du raconteur d'histoires de fantômes le plus effrayant de la planète.

– Malheureusement, ils attirent une clientèle indésirable, a ajouté Pete d'un ton contrit. Paulie ne me laisse pas m'en servir souvent. Il propose qu'on fasse de la pub avec un dirigeable, à la place, ou peut-être un King Kong gonflable géant...

– Très cool, a interrompu Meg. Mais pouvez-vous nous parler d'un bosquet secret avec des arbres qui chuchotent ?

Je dois reconnaître que Meg savait ramener la conversation sur le sujet. En tant que poète, je ne cultivais pas le franc-parler. Mais en tant qu'archer, je savais apprécier la valeur d'un tir droit.

– Ah. (Pete est descendu d'un cran sur son nuage de vapeur, et le projecteur lui a donné une couleur rouge grenadine.) Je ne suis pas censé parler du bosquet.

Mes oreilles jadis divines ont tinté. Je me suis retenu de dire « Ha ha ! ».

– Et pourquoi, Pete, ne peux-tu pas parler du bosquet ?

L'esprit s'est mis à tripoter sa brochure détrempée.

– Paulie dit que ça ferait peur aux touristes. « Parle des dragons », il m'a dit. « Parle des loups, des serpents et des machines à tuer anciennes. Mais ne dis pas un mot sur le bosquet. »

– Des machines à tuer anciennes ? a demandé Meg.

– Ouais, a répondu Pete sans grande conviction. On essaie de les présenter comme des attractions familiales sympas. Mais le bosquet... Paulie dit que c'est notre pire problème. Le secteur n'est même pas *habilité* à accueillir un Oracle. Paulie est allé sur place pour voir s'il y a moyen de l'installer ailleurs, mais...

– Il n'est pas revenu, ai-je deviné.

Pete a hoché tristement la tête.

– Comment suis-je censé animer la campagne marketing tout seul ? Bien sûr, je peux recourir à des automates d'appel pour les enquêtes par téléphone mais la création de réseaux, c'est surtout en face-à-face que ça se fait, et Paulie a toujours été plus fort que moi pour ces trucs-là. (Sa voix s'est brisée.) Il me manque.

– Nous pourrions peut-être le retrouver et le ramener, a suggéré Meg.

– Paulie m’a fait promettre de ne pas le suivre et de ne dire à personne où se trouve le bosquet, a objecté Pete. Il arrive assez bien à résister à ces voix bizarres mais vous deux, vous n’auriez aucune chance.

J’étais tenté de lui donner raison. Se mettre en quête de machines à tuer anciennes me paraissait plus raisonnable. Et puis j’ai eu cette image de Kayla et Austin errant dans le bosquet, perdant peu à peu la raison. Ils avaient besoin de moi, ce qui signifiait que j’avais besoin de connaître leur emplacement.

– Excuse-moi, Pete. (Je l’ai toisé de mon regard le plus critique, celui dont je me servais pour démolir les chanteurs qui passaient des auditions à Broadway). Pour moi, ça le fait pas.

La boue s’est mise à bouillonner autour de la caldeira de Pete.

– Que... qu’est-ce que tu veux dire ?

– J’y crois pas, à cette histoire de bosquet. Et même s’il existe, je crois que tu ne sais pas où il est.

Le geyser de Pete a grondé. La vapeur a tourbillonné dans le faisceau de son projecteur.

– Je... évidemment que je sais où il est ! Évidemment qu’il existe !

– Ah vraiment ? Alors pourquoi il n’y a pas partout des panneaux qui font sa pub ? Et un site Internet dédié ? Pourquoi je n’ai pas vu de hashtag #bosquetdedodone sur les réseaux sociaux ?

– J’ai proposé tout ça ! s’est écrié Pete, l’air furibond. Paulie m’a envoyé balader !

– Travaille ta com ! Vends-nous ton produit ! Montre-nous où est ce bosquet !

– Je ne peux pas. La seule entrée... (Pete a jeté un coup d’œil par-dessus mon épaule et sa mâchoire s’est décrochée.) Oh, *pschitt*.

Ses projecteurs se sont éteints. Je me suis retourné. Meg a émis un bruit de gorge encore plus sonore que le crissement de ses bottes dans la boue.

Quand ma vue s’est accoutumée à la pénombre des bois j’ai distingué, juste à l’orée de la clairière, trois fourmis noires grandes comme des chars d’assaut.

– Pete, ai-je dit en m’efforçant garder mon sang-froid, quand tu as dit que tes projos attireraient une clientèle indésirable...

– Je pensais aux *myrmeques*. J’espère que ça ne va pas avoir un impact défavorable sur votre commentaire en ligne sur les Bois de la Colonie des Sang-Mêlé.

1.

Apollon a fait un montage de vers empruntés ou paraphrasés d'œuvres de grands poètes de langue anglaise : dans l'ordre, T. S. Eliot, Edgar Allan Poe, Robert Frost, Dylan Thomas, William Wordsworth, John Donne, Alexander Pope et Lewis Carroll. (*N.d.T.*)

*Je romps mon serment
 Quel échec spectaculaire
 Sacré Neil Diamond !*

Mon conseil : placez les *myrmekes* en tête de votre liste de monstres à ne pas affronter en combat.

Elles attaquent en groupes. Elles crachent de l'acide. Leurs pinces peuvent transpercer le bronze céleste.

En plus, elles sont hideuses.

Les trois fourmis-soldates se sont ébranlées en agitant des antennes longues de trois mètres ; elles se dandinaient d'une façon absolument fascinante, tentant de me distraire du véritable danger de leurs mandibules.

Leurs becs leur donnaient un petit air de poules : des poules aux yeux plats et foncés affleurant dans une face noire et caparaçonnée. Chacune de leurs six pattes aurait fait un très bon treuil. Leurs abdomens hypertrophiés palpaient comme la truffe d'un animal en quête de nourriture.

Silencieusement, j'ai maudit Zeus d'avoir inventé les fourmis. D'après ce qu'on m'avait raconté, il s'était fâché contre un homme cupide qui n'arrêtait pas de voler dans les récoltes de son voisin et l'avait transformé en fourmi, première d'une espèce dont l'activité devait se limiter à faire les poubelles, voler et se reproduire. Arès disait que si Zeus voulait une espèce pareille, il aurait suffi qu'il laisse les humains tels qu'ils étaient. Avant, ça me faisait rire. Maintenant que je suis l'un de vous, je trouve ça moins drôle.

Les fourmis géantes avançaient en agitant les antennes. J'ai imaginé les pensées qui défilaient dans leurs têtes : *Ça brille ? C'est bon ? C'est sans défense ?*

– Pas de mouvements brusques, ai-je dit, mais Meg n'avait pas du tout l'air de vouloir bouger.

En fait, elle était pétrifiée.

– Eh, Pete ? ai-je demandé au *palikos*, comment tu gères les invasions de *myrmekes* dans ton territoire ?

– Je me cache !

Sur ce, il a disparu dans son geyser.

– Ça nous avance pas, ai-je bougonné.

– On peut sauter ? a demandé Meg.

– Seulement si ça te tente de mourir ébouillantée dans une fosse d'eau brûlante.

Les fourmis géantes se sont rapprochées en claquant des mandibules.

– J'ai une idée, ai-je dit en attrapant mon ukulélé.

– Je croyais que tu avais juré de ne pas jouer, a dit Meg.

– C'est vrai. Mais si je jette cet objet brillant loin de nous...

J'allais ajouter : les fourmis pourraient le suivre et nous laisser tranquilles.

J'avais omis un détail : cet objet brillant entre mes mains me faisait paraître plus brillant et plus appétissant. Sans me laisser le temps de le lancer, les fourmis-soldates ont chargé. J'ai reculé en titubant, et ne me suis souvenu du geyser derrière moi que lorsque mes omoplates ont commencé à cloquer, répandant dans l'air une vapeur au parfum d'Apollon.

– Par ici les bestioles !

Les cimenterres de Meg ont scintillé entre ses mains, faisant d'elle la nouvelle créature la plus brillante de la clairière.

Pouvons-nous prendre le temps d'apprécier le geste de Meg ? Elle qui était terrifiée par les insectes, elle aurait pu prendre la fuite en les laissant me dévorer. Au lieu de quoi, elle a décidé, au péril de sa vie, de détourner l'attention de trois fourmis géantes. Balancer des fruits pourris à la tête de voyous dans une ruelle, c'était une chose. Mais ça... c'était un niveau d'inconscience tout autre. Si je survivais à cette aventure, il faudrait que je présente Meg McCaffrey dans la catégorie Meilleur Sacrifice des prochains Demi Awards.

Deux fourmis se sont ruées vers Meg. La troisième m'a gardé comme proie de prédilection, mais elle avait tourné la tête juste assez longtemps pour me permettre de courir sur le côté.

Meg a bondi entre ses attaquantes, sectionnant une patte à chacune avec ses épées d'or. Les bêtes ont mordu, mais leurs mandibules ont claqué dans le vide. Elles ont essayé de se retourner en titubant sur leurs cinq pattes restantes et se sont cogné la tête l'une dans l'autre.

Pendant ce temps, la troisième fourmi m'a attaqué. Pris de panique, j'ai jeté mon ukulélé, qui a rebondi contre le front de la bestiole avec un son discordant.

J'ai tiré mon épée de son fourreau. Pouah, les épées ! Des armes disgracieuses et qui exigent le combat rapproché. Je trouve ça insensé, alors qu'on peut cribler ses ennemis de flèches depuis l'autre bout du monde !

La fourmi a craché de l'acide et j'ai tenté de repousser le jet visqueux d'un revers.

Peut-être n'était-ce pas l'idée du siècle. J'ai tendance à confondre le combat à l'épée et le tennis. Enfin, un peu d'acide a éclaboussé la fourmi dans l'œil, c'était déjà ça, car ça m'a donné quelques secondes. Je me suis vaillamment replié, brandissant mon épée pour découvrir que je n'avais plus en main que la poignée : la lame avait disparu, rongée par l'acide.

– Hé, Meg ? ai-je appelé, à bout de ressources.

Mais Meg était occupée. Ses épées traçaient dans l'air des arcs de destruction dorée, sectionnant ici un segment, tranchant là une antenne. Je n'avais jamais vu de dimachère d'une telle virtuosité, pourtant j'ai vu combattre les meilleurs gladiateurs que la terre ait portés. Malheureusement, ses lames ricochaient sur les épaisses carapaces des fourmis sans les entamer. Les coups obliques et les amputations ne leur faisaient aucun effet. Meg avait beau être excellente, les fourmis géantes avaient plus de pattes, plus de poids, plus de férocité qu'elle, et une capacité à jeter de l'acide légèrement supérieure.

Mon adversaire a mordu. J'ai évité de justesse ses mandibules, mais sa face caparaçonnée m'a écrasé le côté de la tête. J'ai vacillé et je me suis écroulé. Une de mes oreilles s'est mise à me brûler comme si le canal se remplissait de fer en fusion.

Ma vue s'est troublée. De l'autre côté de la clairière, les fourmis repoussaient Meg vers le bois avec des jets d'acide. Elle a plongé derrière un arbre et refait surface avec une seule de ses deux épées.

Elle a tenté de frapper la fourmi la plus proche, mais a dû reculer devant un tir croisé d'acide. Son legging fumait, parsemé de trous. Son visage était contracté par la douleur.

– Brugnion, ai-je marmonné. Que fabrique cet imbécile de démon en couche-culotte alors qu'on a besoin de lui ?

Le *karpos* ne s'est pas montré. Peut-être que la présence des dieux des geysers ou d'une autre force, dans les bois, le tenait à distance. Peut-être que le conseil d'administration interdisait les animaux de compagnie.

La troisième fourmi se dressait au-dessus de moi, les mandibules écumantes de salive verte. Son haleine était pire que l'odeur des chemises de travail d'Héphaïstos.

Je ne peux expliquer la décision que j'ai prise alors que par ma blessure à la tête. Je pourrais vous dire que je ne pensais plus clairement, mais c'est faux. J'étais désespéré. J'étais terrifié. Je voulais aider Meg. Et, surtout, je voulais sauver ma peau. Ne voyant pas d'autre possibilité, j'ai plongé vers mon ukulélé.

Je sais. J'avais juré sur le Styx de ne pas jouer de musique tant que je ne serai pas redevenu un dieu. Mais même un serment aussi terrible peut vous paraître sans importance quand une fourmi géante s'apprête à vous désagréger la tête à l'acide.

J'ai attrapé l'instrument, roulé sur le dos et attaqué *Sweet Caroline* de Neil Diamond, à pleins poumons.

Même sans mon serment, je n'aurais fait une chose pareille que dans l'urgence la plus extrême. Quand je chante cette chanson, les risques de destruction réciproque sont trop élevés. Mais je n'avais pas le choix. J'y suis allé à fond, mettant dans mes inflexions tout le sentimentalisme sirupeux que j'ai pu puiser dans les années 1970.

La fourmi géante a secoué la tête. Ses antennes ont frémi. Je me suis levé quand j'ai vu le monstre ramper, comme ivre, vers moi. Je me suis placé dos au geyser et j'ai attaqué le refrain.

Le *Dah ! Dah ! Dah !* a été la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Aveuglée par la rage et le dégoût, la fourmi a chargé. J'ai roulé sur le côté au dernier moment et le monstre, emporté par son élan, est tombé droit dans la caldeira vaseuse.

Croyez-moi, la seule chose qui sente *plus* mauvais que les chemises de travail d'Héphaïstos, c'est une *myrmekè* bouillant dans sa carapace.

Derrière moi, Meg a hurlé. À l'instant même où je me suis

retourné, sa seconde épée lui a échappé des mains. Une des *myrmekes* a refermé les mandibules sur elle et ses jambes l'ont lâchée.

– NON ! ai-je crié.

La fourmi ne l'a pas brisée en deux. Elle s'est contentée de la tenir suspendue, inerte et inconsciente.

– MEG !!! (J'ai gratté désespérément sur mon ukulélé.) *Sweet Caroline* !

Mais je n'avais plus de voix. Venir à bout d'une fourmi avait pompé toute mon énergie. (Je ne crois pas avoir jamais écrit une phrase plus triste que celle-ci.) J'ai tenté de courir au secours de Meg, mais j'ai titubé et je me suis étalé. Tout est devenu jaune pâle. Je me suis hissé à quatre pattes et j'ai vomi.

J'avais une commotion cérébrale, supposais-je, mais aucune idée de ce qu'il fallait faire. L'époque où j'avais été dieu de la médecine me paraissait très loin.

Je suis resté affalé dans la boue quelques minutes ou quelques heures, je ne sais pas, pendant que mon cerveau tournait lentement à l'intérieur de mon crâne. Quand j'ai enfin pu me lever, les deux fourmis étaient parties.

Il n'y avait aucune trace de Meg McCaffrey.

*C'est vraiment ma fête,
Ça brûle, ça bout, ça vomit...
Pourquoi pas des lions ?*

J'ai traversé la clairière, jambes chancelantes, en hurlant le nom de Meg. Je savais que ça ne servait à rien, mais ça me défoulait. J'ai cherché des branches cassées, des traces de pattes par terre. Deux fourmis format chars d'assaut avaient forcément laissé une piste que je pouvais suivre ! Hélas, je n'étais pas Artémis ; je n'avais pas son talent pour repérer les marques. Bref, je n'avais aucune idée de la direction dans laquelle les monstres avaient emporté mon amie.

J'ai récupéré les épées de Meg dans la boue. Instantanément, elles se sont transformées en bagues d'or – tellement petites, tellement faciles à perdre, comme une vie humaine. Je crois bien que j'ai pleuré. J'ai essayé de casser mon ridicule ukulélé de combat, mais le bronze céleste se jouait de mes tentatives. J'ai fini par arracher la corde *la*, j'y ai passé les bagues de Meg et l'ai attachée autour de mon cou.

– Meg, ai-je marmonné, je te retrouverai.

C'était ma faute si les fourmis l'avaient enlevée. J'en étais convaincu. En jouant de la musique pour sauver ma peau, j'avais brisé mon serment sur le Styx. Au lieu de me punir directement, Zeus, les Parques ou tous les dieux réunis avaient frappé Meg McCaffrey de leur colère.

Comment avais-je pu faire preuve d'une telle inconscience ? Dans ma vie, chaque fois que j'avais contrarié d'autres dieux, c'étaient mes proches qui étaient frappés. J'avais perdu Daphné à cause d'une simple remarque que j'avais faite à Éros sans réfléchir. J'avais perdu Hyacinthe à cause d'une dispute avec Zéphyr. Et maintenant, mon serment brisé allait coûter sa vie à Meg.

Non, me suis-je dit. Je ne le permettrai pas.

J'avais tellement la nausée que je tenais à peine debout. Ma tête m'élançait comme si un ballon était en train de gonfler dans ma boîte crânienne. Pourtant je suis arrivé à me traîner jusqu'au bord du geyser de Pete.

– Pete ! Montre-toi, lâche télémarketeur !

Un jet d'eau a fusé vers le ciel avec un son d'orgue – le sifflement du tuyau le plus bas. Dans la vapeur tourbillonnante, le *palikos* est apparu ; son visage gris argile était crispé par la colère.

– Tu m'as traité de TÉLÉMARKETEUR ! Je te signale que nous dirigeons une agence de relations publiques qui offre une gamme complète de prestations !

Je me suis plié en deux et j'ai vomi dans son cratère, ce qui m'a semblé une réaction adaptée.

– Arrête ! a gémi Pete.

– Il faut que je trouve Meg, ai-je annoncé en m'essuyant la bouche d'une main tremblante.) Qu'est-ce que les *myrmekes* vont faire d'elle ?

– Je sais pas !

– Dis-moi ou je ne répondrai pas à ton enquête de satisfaction.

Pete s'est raidi.

– C'est horrible ! Ton avis compte pour nous ! (Pete est descendu se poser près de moi.) Oh, mon pauvre, ta tête est dans un sale état. Tu as une grande balafre sur le cuir chevelu et ça saigne. Ça doit être pour ça que tu divagues.

– Je m'en fiche ! ai-je hurlé, ce qui n'a fait qu'augmenter les élancements. Où est le nid des *myrmekes* ?

Pete a tordu ses mains de vapeur.

– Ben... on en parlait tout à l'heure. C'est là que Paulie est allé. Le nid est la seule entrée.

– De quoi ?

– Du bosquet de Dodone.

Un bloc de glace s'est formé au creux de mon ventre, ce qui était injuste, car j'en aurais eu besoin pour ma tête.

– Le nid des fourmis, ai-je repris, est l'accès au bosquet ?

– Écoute, il faut que tu voies un médecin. Je l'avais bien dit à Paulie qu'il nous fallait un poste de secours pour les visiteurs. (Il a farfouillé dans ses poches non existantes.) Je vais juste te marquer l'emplacement du bungalow d'Apollon...

– Si tu sors une brochure, l'ai-je averti, je te la fais bouffer. Maintenant explique-moi comment le nid mène au bosquet.

Le visage de Pete a viré au jaune, à moins que ce ne fût ma vision qui empirait.

– Paulie ne m'a pas tout dit. Il y a un fourré qui est devenu si dense que personne ne peut y pénétrer. Même vues d'en haut, les branches sont... (Il a croisé ses doigts boueux, qui se sont liquéfiés et fondus les uns dans les autres, parfaite illustration de ce qu'il voulait dire.)

– Bref, a-t-il poursuivi en démêlant ses mains, le bosquet est dedans. Il se peut qu'il soit resté en veille pendant des siècles. Aucun membre du conseil d'administration n'était au courant de sa présence. Et puis, d'un coup, les arbres se sont mis à murmurer. Paulie pense que ces fichues fourmis ont dû entrer dans le bosquet par en dessous, en creusant leurs galeries, et que c'est ça qui l'a réveillé.

J'ai essayé de comprendre. C'était difficile avec un cerveau gonflé.

– Par où est le nid ? ai-je demandé.

– Au nord, à environ huit cents mètres d'ici, a dit Pete. Mais mon gars, t'es pas en état...

– Il le faut ! Meg a besoin de moi !

Pete m'a attrapé par le bras. Son étreinte faisait l'étrange effet d'un garrot tiède et mouillé.

– Elle a le temps. S'ils l'ont emmenée en un seul morceau, ça veut dire qu'elle n'est pas encore morte.

– Mais ça ne va pas tarder !

– Nan, t'inquiète ! Avant de... avant de disparaître, Paulie était allé plusieurs fois dans le nid pour chercher le tunnel d'accès au bosquet. Il m'a dit que les *myrmekes* enveloppaient leurs victimes d'une substance visqueuse et les laissaient, hum, faisander jusqu'à ce qu'ils soient assez tendres pour leurs petits nouvellement éclos.

J'ai laissé échapper un vagissement qui n'avait rien de divin. S'il m'était resté quelque chose dans l'estomac, je l'aurais vomi.

– Ça lui laisse combien de temps ?

– Vingt-quatre heures environ. Après elle va commencer à, euh, s'attendrir.

Difficile d'imaginer Meg McCaffrey s'attendrir, dans aucun des sens du mot et quelles que soient les circonstances, par contre j'ai eu cette vision d'elle toute seule et terrifiée, enduite de jus d'insectes gluant,

au fond d'un cellier de fourmis plein de carcasses. Pour une fille qui avait la phobie des insectes... Oh, Déméter avait raison de me détester et de veiller à ce que ses enfants ne me fréquentent pas. J'étais un dieu abominable !

– Va chercher du secours, a insisté Pete. Le bungalow d'Apollon pourra soigner cette blessure à la tête. Ce n'est pas en fonçant à sa recherche et en te faisant tuer que tu aideras ton amie.

– Pourquoi t'inquiètes-tu de notre sort ?

Le dieu du geyser a pris l'air offensé.

– La satisfaction du client est notre priorité ! Et puis, si tu trouves Paulie quand tu seras là-bas...

J'ai voulu rester en colère contre le *palikos*, mais la solitude et l'inquiétude que j'ai lues sur son visage m'ont renvoyé à mes propres sentiments.

– Est-ce que Paulie t'a expliqué comment circuler dans le nid ?

Pete a secoué la tête.

– Je t'ai dit, il ne voulait pas que je le suive. Déjà que les *myrmekes* sont dangereuses, mais si ces autres gars rôdent encore...

– D'autres gars ?

Pete a froncé les sourcils.

– Je t'en ai pas parlé ? Ouais. Paulie a vu trois humains, fortement armés. Ils cherchaient le bosquet, eux aussi.

Mon pied gauche s'est mis à taper nerveusement par terre, comme s'il cherchait sa partenaire de course mortelle à trois jambes.

– Comment Paulie a-t-il su ce qu'ils cherchaient ?

– Il les a entendus parler en latin.

– En latin ? Ils venaient de la colonie ?

– Je ne crois pas. Paulie a dit que c'étaient des adultes. Il a dit que l'un d'eux était le chef et que les deux autres l'appelaient *Imperator*.

J'ai eu l'impression que la terre basculait sur son axe.

– Imperator.

– Ouais, tu sais, comme à Rome...

– Oui, je sais.

Et soudain, tant de choses sont devenues cohérentes. Les pièces du puzzle se sont assemblées et l'image, gigantesque, m'a frappé avec la force d'un cinq-tonnes. La Bête... La Triumvirat Holding... des demi-dieux adultes ayant totalement échappé à tout contrôle.

J'ai bien failli tomber à la renverse dans le geyser. Plus que jamais,

Meg avait besoin de moi. Mais je ne devais pas m'y prendre n'importe comment. Je devais faire attention – encore plus attention que quand je donne aux impétueux chevaux du soleil leurs vaccins annuels.

– Pete, ai-je demandé, est-ce que tu supervises toujours des serments sacrés ?

– Ben, oui, mais...

– Alors entends mon serment sacré !

– Le problème, c'est que tu as autour de toi une aura qui clame bien fort que tu viens de briser un serment sacré, un serment que tu avais fait sur le Styx peut-être ? Alors si tu en romps un autre avec moi...

– Je jure que je sauverai Meg McCaffrey. J'userai de tous les moyens à ma disposition pour la ramener saine et sauve de la tanière des fourmis. Ce serment annule et remplace les précédents. Je jure sur tes eaux sacrées et terriblement chaudes !

Pete a grimacé.

– Bon, d'accord. C'est fait, maintenant. Mais sache que si tu ne tiens pas ce serment, si Meg meurt, même si tu n'y es pour rien, tu devras affronter les conséquences.

– Qu'est-ce que ça peut faire ? Je suis déjà maudit pour avoir brisé mon serment précédent !

– Oui mais tu vois, ces serments sur le Styx peuvent mettre des années à te tuer. C'est comme un cancer. Les miens... (Pete a haussé les épaules.) Si tu le romps, je ne pourrai absolument rien faire pour empêcher ton châtiment. Où que tu te trouves, un geyser percera aussitôt le sol à tes pieds et te fera bouillir vivant dans son jet.

– Ah... (J'ai essayé de maîtriser mes genoux, qui jouaient soudain des castagnettes.) Oui, je le savais, bien sûr. Je maintiens mon serment.

– Tu n'as plus le choix, maintenant.

– D'accord. Je crois que... que je vais aller me faire soigner. Je me suis éloigné en titubant.

– La colonie, c'est dans l'autre sens, m'a fait remarquer Pete. J'ai changé de direction.

– N'oublie pas de répondre à notre enquête de satisfaction en ligne ! Juste par curiosité, sur une échelle de un à dix, quelle note donnerais-tu aux Bois de la Colonie des Sang-Mêlé ?

Je n'ai pas répondu. Alors que je m'enfonçais dans l'obscurité, je

me suis demandé combien de souffrances, sur une échelle de un à dix, j'allais devoir supporter dans l'avenir proche.

Je n'avais pas la force de retourner à la colonie. Plus j'avancais, plus ça devenait évident. Mes articulations étaient en guimauve. J'avais l'impression d'être une marionnette et, autant j'avais pris plaisir, par le passé, à contrôler des mortels d'en haut, autant il m'était pénible de me trouver à l'autre bout des ficelles.

Mes défenses étaient à zéro. Le moindre Chien des Enfers ou le plus petit dragon n'aurait fait qu'une bouchée du grand Apollon. Si un blaireau contrarié m'avait cherché des noises, j'aurais été cuit.

Je me suis appuyé contre un arbre pour reprendre mon souffle. J'ai senti que le tronc me repoussait, puis entendu venant de l'arbre une voix que je reconnaissais si bien : *Repars, Apollon. Tu ne peux pas te reposer là.*

– Je t'aimais, ai-je murmuré.

Certes, à cause de ma commotion, je délirais et j'imaginais des choses, mais je puis vous jurer, pourtant, que je voyais le visage de ma Daphné bien-aimée sortir de chaque arbre devant lequel je passais, ses traits flotter sous l'écorce comme un mirage de bois : son nez légèrement de travers, la petite coquetterie dans ses yeux verts, ces lèvres que je n'avais jamais embrassées mais dont je ne cessais de rêver.

– *Tu aimais toutes les jolies filles, m'a-t-elle reproché. Et tous les jolis garçons, d'ailleurs.*

– Pas comme toi ! me suis-je exclamé. Tu as été mon premier amour. Oh, Daphné !

– *Mets ma couronne et repens-toi.*

Je me suis revu la pourchassant : son parfum de lilas porté par la brise, sa silhouette souple qui jouait à cache-cache dans la lumière pommelée de la forêt.

Je lui ai couru après des années durant – du moins c'est l'impression que j'ai eue.

Et après, j'en ai voulu à Éros pendant des siècles.

Dans un moment de folle témérité, je m'étais moqué des qualités d'archer d'Éros. Par dépit, il m'avait frappé d'une flèche d'or. Par ce trait, il dirigeait tout l'amour que j'avais en moi vers la ravissante Daphné, mais ce n'était pas le pire. Il avait également percé le cœur de

Daphné d'une flèche, en plomb celle-ci, qui savait toute la tendresse qu'elle aurait pu éprouver pour moi.

Il y a une chose que les gens ne comprennent pas : les flèches d'Éros ne créent pas des sentiments à partir de rien. Elles ne peuvent que cultiver un potentiel qui est déjà là. Daphné et moi aurions pu former un couple parfait. C'était le grand amour de ma vie d'immortel. Elle aurait pu m'aimer, elle aussi. Seulement à cause d'Éros, ma jauge d'amour avait grimpé à cent pour cent alors même que les sentiments de Daphné se muaient en haine (ce qui n'est, bien sûr, que l'envers de l'amour). Il n'y a rien de plus tragique que d'aimer quelqu'un de toute son âme en sachant que l'objet de votre flamme ne voudra ni ne pourra jamais vous rendre votre amour.

Les légendes disent que je l'ai pourchassée sur un coup de tête, que ce n'était qu'un joli jupon de plus à courir. Faux. Lorsqu'elle a supplié Gaïa de la transformer en laurier pour m'échapper, une partie de mon cœur s'est durci comme une écorce. J'ai inventé la couronne de laurier pour commémorer mon échec, pour me punir du sort fatal qu'avait connu mon grand amour. Chaque fois qu'un héros conquiert des lauriers, c'est pour moi le rappel de la fille que je ne pourrai jamais conquérir.

Après Daphné, j'ai juré que je ne me marierais jamais. Parfois je prétendais que c'était parce que je ne pouvais pas choisir entre les Neuf Muses. Ça m'arrangeait. Les Neuf Muses étaient mes compagnes de tous les jours et elles étaient toutes ravissantes, chacune dans son style. Mais elles n'ont jamais possédé mon cœur comme Daphné.

Un seul autre être m'a touché aussi profondément. Hyacinthe, unique par sa perfection, et lui aussi m'a été retiré.

Toutes ces pensées se retournaient dans mon cerveau blessé. Je titubais d'arbre en arbre, m'appuyais à leurs troncs, me tenais à leurs branches basses comme à une rampe.

Tu ne peux pas mourir ici, a chuchoté Daphné. *Tu as une tâche à accomplir. Tu as prêté serment.*

Oui, mon serment. Meg avait besoin de moi. Il fallait que je...

Je me suis étalé à plat ventre dans la gadoue glacée.

Un museau tiède a soufflé dans mon oreille. Une langue râpeuse a léché mon visage. Je me suis dit que j'étais mort et que Cerbère m'avait trouvé aux portes des Enfers.

Alors la bête m'a retourné sur le dos. Des branches sombres

striaient le ciel. J'étais toujours dans la forêt. La face dorée d'un lion aux yeux ambrés de tueur est apparue au-dessus de moi. Il m'a léché la figure, se demandant peut-être si je pouvais faire un bon dîner.

– Pfff.

J'ai recraché des poils de crinière.

– Réveille-toi, a dit une voix féminine, sur ma droite.

Ce n'était pas celle de Daphné, mais elle me rappelait vaguement quelqu'un.

Je suis parvenu à lever la tête. À quelques pas, un deuxième lion était assis aux pieds d'une femme qui portait des lunettes teintées et une tiare or et argent sur ses cheveux tressés. Sa robe en batik s'ornait de tourbillons de fougères. Elle avait le bras et les mains couverts de tatouages au henné. Elle n'était pas comme dans mon rêve, mais je l'ai reconnue.

– Rhéa, ai-je croassé dans un filet de voix.

Elle a incliné la tête.

– Paix, Apollon. J'veux pas te flanquer le bourdon, mais faut qu'on discute.

*Des emp'eurs, vous dites ?
J'ravale mon signe de la paix
Pas cool, ça, Mama*

Ma plaie devait avoir un bon goût de bœuf de Kobe.

Le lion continuait de me lécher le côté du visage et mes cheveux étaient de plus en plus mouillés et poisseux. Étrangement, cela semblait m'éclaircir les idées. Peut-être que la salive de lion avait des propriétés curatives. Je suppose que j'aurais dû le savoir, mais vous m'excuserez si je n'ai pas testé la bave de tous les animaux de la planète.

Au prix d'un gros effort, je me suis redressé et j'ai fait face à la reine des Titans.

Rhéa était appuyée contre un minibus de safari Volkswagen à la carrosserie peinte des mêmes tourbillons de fougères noires que sa robe. Je me suis vaguement rappelé que les fougères noires étaient un des symboles de Rhéa, mais je ne me souvenais plus pourquoi. Rhéa avait toujours été un mystère pour les dieux. Même Zeus, qui la connaissait le mieux, parlait rarement d'elle.

Sa couronne à tourelle encerclait son front comme un rail de chemin de fer étincelant. Lorsqu'elle m'a regardé, ses verres de lunettes sont passés de l'orange au violet. Elle avait une ceinture en macramé autour de la taille et, au bout d'une chaîne à son cou, son signe de la paix en laiton.

Elle a souri.

– Je suis contente que tu aies repris connaissance. J'étais inquiète pour toi, *mec*.

Mec ! J'étais un dieu ! Avant.

– Où étais..., ai-je bafouillé. Où étais-tu tous ces siècles durant ?

– Du côté de Woodstock, a-t-elle répondu en grattant l'oreille de son lion. Après le festival, je suis restée dans le coin et j'ai ouvert un atelier de poterie.

– Tu as quoi ?

Elle a incliné la tête de nouveau.

– Était-ce la semaine dernière ou le millénaire dernier ? Je ne m'y retrouve plus.

– Je... je crois que tu parles des années 1960. C'était le siècle dernier.

– Ah, mince. (Rhéa a soupiré.) Je m'embrouille après toutes ces années.

– Je comprends.

– Quand j'ai quitté Cronos... Ce type était tellement conventionnel, je n'en pouvais plus. C'était le *pater familias* des années 1950 dans toute son horreur, tu vois ce que je veux dire ? Son idée du couple, c'était le gentil petit mari et bobonne à la maison, Charles et Caroline Ingalls, tu vois.

– Euh... il a dévoré ses enfants vivants.

– Ouais. (Rhéa a écarté ses cheveux de ses yeux.) Ouais, mauvais karma, ça. Bref je l'ai quitté. À l'époque le divorce c'était pas cool. Ça se faisait pas. Mais moi, j'ai brûlé mon *apodesmos* et je me suis libérée. J'ai élevé Zeus dans une communauté avec une bande de naïades et de *kouretes*. Beaucoup de germes de blé et de nectar. Le même a grandi entouré de bonnes vibrations du Verseau.

J'étais quasiment sûr que Rhéa s'emmêlait les siècles, mais il m'a paru impoli de le lui faire remarquer de nouveau. À la place, j'ai dit :

– Tu me fais penser à Iris. Elle est passée au végétalien bio depuis plusieurs décennies.

Rhéa a fait un peu la tête, juste une ombre de désapprobation qui est passée sur son visage, puis elle a retrouvé son équilibre karmique.

– Iris est une bonne âme, je l'aime bien, vraiment. Mais tu sais, ces jeunes déesses, elles n'étaient pas là quand il a fallu faire la révolution. Elles pigent pas ce que c'était, quand ton mec bouffait tes enfants, que tu pouvais pas trouver un vrai boulot et que ces machos de Titans voulaient juste que tu restes à la maison pour faire le ménage et la cuisine et avoir un tas de bébés olympiens. À propos d'Iris...

Rhéa a porté la main à son front.

– Attends. On parlait d'Iris ou j'ai un flash-back ?

– Honnêtement, je sais pas.

– Ah, ça me revient. C'est une messagère pour les dieux, c'est ça ? Comme Hermès et cette autre minette libérée qui est du tonnerre, comment elle s'appelle... Jeanne d'Arc ?

– Euh, pour la dernière je ne suis pas sûr.

– Ouais ben en tout cas, mon pote, les lignes de communication sont en rideau. Rien ne marche. Les messages arc-en-ciel, les manuscrits volants, Hermès Express... tout est détraqué.

– Oui, nous le savons, mais nous ne savons pas pourquoi.

– C'est eux. C'est eux qui provoquent ça.

– Qui ça ?

Elle a jeté un coup d'œil à gauche et à droite.

– Le Boss, mec. Big Brother. Les patrons. Les *imperators*.

J'avais espéré qu'elle dise autre chose : les géants, les Titans, les machines à tuer anciennes, les extraterrestres. J'aurais préféré me colleter avec le Tartare, Ouranos ou le Chaos primordial. J'avais espéré que Pete, le geyser, aurait mal interprété ce que son frère lui avait dit sur l'*imperator* dans le nid de fourmis.

Maintenant que j'en avais la confirmation, j'aurais voulu voler le minibus de Rhéa et partir me réfugier dans une communauté à la campagne, loin, loin d'ici.

– La Triumvirat Holding, ai-je dit.

– Ouais, a acquiescé Rhéa. C'est leur nouveau complexe militaro-industriel. Ça me fait flipper à mort.

Le lion a cessé de me lécher le visage, peut-être parce que mon sang s'était teinté d'amertume.

– Comment est-ce possible ? Comment sont-ils revenus ?

– Ils ne sont jamais partis. C'est eux qui sont à l'origine de ce qui leur arrive, tu sais. Ils voulaient se changer en dieux, ça n'est jamais une bonne idée. Depuis la fin de l'Antiquité ils vivent cachés et influencent l'histoire en coulisses. Ils sont coincés dans une sorte de vie en entre-deux. Ni morts ni vivants.

– Mais comment cela a-t-il pu nous échapper ? ai-je demandé. Nous sommes des dieux !

Rhéa est partie d'un rire de porcelet asthmatique.

– Apollon, mon petit-fils, mon bel enfant... Depuis quand être un dieu empêche-t-il d'être bête ?

C'était bien vu, je devais l'admettre. Pas pour moi personnellement, bien sûr, mais j'en aurais, des histoires à vous raconter, sur les autres Olympiens...

– Les empereurs de Rome. (J'essayais de me faire à l'idée.) Ils ne peuvent pas être tous immortels, quand même.

– Non, a confirmé Rhéa. Juste les pires d'entre eux, les plus célèbres. Ils vivent dans le souvenir des hommes. C'est ça qui les maintient en vie. Comme nous, d'ailleurs. Ils sont liés au cours de la civilisation occidentale, même si le concept dans son ensemble est de la pure propagande eurocentrique impérialiste, *man*. Mon gourou te dirait...

– Rhéa, ai-je dit en plaquant les mains contre mes tempes bourdonnantes, est-ce qu'on peut s'en tenir à un problème à la fois ?

– Ouais, d'accord. Je voulais pas te prendre la tête.

– Mais comment font-ils pour brouiller nos moyens de communication ? Comment peuvent-ils être aussi puissants ?

– Ils sont sur le coup depuis des siècles, Apollon. Des siècles qu'ils complotent et font la guerre, qu'ils construisent leur empire capitaliste, qu'ils attendent ce moment précis, où tu es mortel et où les Oracles sont vulnérables à une OPA hostile. C'est de la pure malveillance. C'est grave le seum.

– Je pensais que c'était plus récent, comme mot.

– Malveillance ?

– Non, *seum*. Laisse tomber. Dis-moi, la Bête, est-ce lui le chef ?

– Hélas oui. Il est aussi tordu que les deux autres, mais c'est le plus intelligent et le plus stable, dans son délire sociopathe et meurtrier. Tu sais qui c'est, ou plutôt qui c'était, n'est-ce pas ?

Je le savais, malheureusement. Je me suis rappelé où j'avais vu son visage hideux et ricanant. Sa voix nasale, quand elle résonnait dans le cirque, ordonnant des exécutions par centaines sous les acclamations de la foule, m'est revenue aux oreilles. J'ai failli demander à Rhéa qui étaient ses deux compatriotes, mais j'ai estimé que je n'étais pas en état d'encaisser l'information. Aucune possibilité n'étant bonne, connaître leurs noms pouvait me causer une surdose de désespoir.

– C'est donc vrai, ai-je dit. Les autres Oracles existent toujours. Les empereurs les contrôlent-ils tous ?

– Ils s'y emploient. Python a pris Delphes, et c'est là le plus gros problème. Mais tu n'auras pas la force de l'attaquer de front. Il faut

que tu commences par affaiblir leur emprise sur les Oracles mineurs, que tu entames leur pouvoir, tu vois. Pour y arriver, tu auras besoin d'une nouvelle source de prophéties pour cette colonie, d'un Oracle plus vieux et indépendant.

– Dodone, ai-je dit. Ton bosquet murmurant.

– Ouaip. Je croyais qu'il avait disparu pour toujours. Et puis, je ne sais pas comment, les chênes ont repoussé d'eux-mêmes au cœur de ces bois. Il faut que tu trouves le bosquet et que tu le protèges.

– J'y travaille. (J'ai touché la plaie poisseuse sur le côté de mon visage.) Mais mon amie Meg...

– Ouais, t'as eu des contretemps. Mais il y en a toujours, Apollon. Elizabeth Stanton et moi, quand on a monté la première convention pour le droit des femmes à Woodstock...

– Tu veux dire Seneca Falls, non ?

Rhéa a froncé les sourcils.

– C'était pas dans les années 1960 ?

– Les années quarante. Les années 1840, si ma mémoire est bonne.

– Ah. Alors Jimmy Hendrix n'était pas là ?

– Peu probable.

– Mais alors, a fait Rhéa en tripotant son signe de la paix, qui a mis le feu à sa guitare ? Enfin, peu importe. Le truc, c'est que tu dois persévérer. Un changement, ça peut prendre des siècles.

– Sauf que je suis un mortel, maintenant. Je n'ai pas des siècles devant moi.

– Mais tu as de la volonté. Tu as la motivation et l'opiniâtreté des mortels. Des qualités qui font souvent défaut aux dieux.

Le lion, à ses côtés, a rugi.

– Bon, faut que je bouge, a ajouté Rhéa. Si les *imperators* me trouvent ici, c'est la lose, *man*. Je suis sortie du système depuis trop longtemps. Pas question de me faire ravoïr par l'oppression patriarcale institutionnalisée. Trouve Dodone. C'est ta première épreuve.

– Et si la Bête trouve le bosquet avant moi ?

– Oh, il a déjà trouvé les portes, mais il ne pourra jamais les ouvrir sans la fille et toi.

– Je... je ne comprends pas.

– C'est cool. Respire. Centre-toi. La connaissance vient de l'intérieur.

C'est tout à fait le genre de fadaïses que j'aurais pu servir à mes

adorateurs. J'ai été tenté d'étrangler Rhéa avec sa ceinture en macramé, mais je doutais d'en avoir la force. De plus, elle avait deux lions.

– Mais qu'est-ce que je dois faire ? Comment je vais sauver Meg ?

– Première chose, fais-toi soigner. Récupère. Ensuite... Il n'y a que toi qui sais comment tu vas sauver Meg. Le voyage est plus important que la destination, tu sais ?

Elle a tendu la main. Entre ses doigts pendait un carillon à vent : un assemblage de tubes de laiton creux et de médaillons gravés de symboles grecs et crétois.

– Accroche-le dans le plus grand des chênes antiques, m'a-t-elle dit. Ils t'aideront à te concentrer sur la voix de l'Oracle. Si tu reçois une prophétie, c'est tout bon. Ce ne sera que le début, mais sans Dodone, rien ne sera possible. Les empereurs étoufferont notre avenir et diviseront le monde. C'est seulement quand tu auras vaincu Python que tu pourras réclamer ta place légitime à l'Olympe. Mon gamin, Zeus... il est enfermé dans le trip fermé et discipliné parentale, tu piges ? Reprendre Delphes, c'est le seul moyen que tu as de rentrer dans ses bonnes grâces.

– Je... j'avais peur que tu me dises ça.

– Y a un autre truc. La Bête prépare un assaut sur ta colonie. Je ne sais pas quoi au juste, mais quelque chose de gros. Genre, encore pire qu'une attaque au napalm. Il faut que tu préviennes tes amis.

Le lion le plus proche m'a poussé d'un coup de museau. J'ai passé les bras autour de son cou et l'ai laissé me hisser sur mes pieds. Une fois debout, je suis arrivé à le rester, mais seulement parce que mes genoux étaient verrouillés par une terreur absolue. Pour la première fois, je mesurais les épreuves qui m'attendaient. Je connaissais les ennemis que j'allais devoir affronter. Un carillon à vent et la connaissance intérieure n'allaient pas suffire à me tirer d'affaire. J'avais besoin d'un miracle. Et en tant que dieu, je peux vous dire qu'ils ne sont pas accordés à la légère.

– Bonne chance, Apollon, a dit la reine des Titans en me déposant le carillon entre les mains. Faut que j'aie vu ma journée avant que mes pots se fissent. Lâche pas l'affaire et sauve ces arbres !

Les bois se sont désintégrés. Je me suis retrouvé au beau milieu de la pelouse centrale de la Colonie des Sang-Mêlé, nez à nez avec Chiari Benvenuti, qui a sursauté.

– Apollon ?

– Salut, toi, ai-je rétorqué en souriant.

Là-dessus mes yeux se sont révulsés et, pour la deuxième fois de la semaine, je me suis évanoui de façon charmante à ses pieds.

*Veillez m'excuser
Pour tout et le reste aussi
Waouh, j'ai bon fond*

– Réveille-toi, a dit une voix.

J'ai ouvert les yeux et vu un fantôme dont le visage m'était tout aussi précieux que celui de Daphné. Je connaissais sa peau cuivrée, son sourire bienveillant, ses boucles brunes et ses yeux aussi violets qu'une robe de sénateur.

– Hyacinthe, ai-je sangloté. Je regrette tant...

Il a tourné le visage vers le soleil, montrant l'horrible plaie béante que le disque avait ouverte derrière son oreille gauche. Mon visage blessé s'est crispé douloureusement, par solidarité.

– Cherche les cavernes, m'a-t-il dit. Près des sources de bleu. Oh, Apollon... tu seras privé de ta raison, mais ne...

Son image a pâli et commencé à disparaître. Je me suis levé de mon lit de malade. J'ai couru derrière lui et l'ai saisi aux épaules.

– Ne quoi ? S'il te plaît, ne me quitte pas de nouveau !

Ma vision s'est éclaircie. J'étais devant la fenêtre du Bungalow 7 et je tenais entre mes mains un pot de jacinthes rouges et mauves. À côté de moi, l'air très inquiet, se tenaient Will et Nico, penchés comme pour me retenir si je tombais.

– Il parle aux fleurs, a observé Nico. Est-ce que c'est normal ?

– Apollon, a dit Will, tu as une commotion cérébrale. Je t'ai soigné, mais...

– Ces jacinthes, ai-je interrompu, elles ont toujours été là ?

Will a froncé les sourcils.

– Honnêtement, je ne sais pas d'où elles viennent, mais... (Il m'a retiré le pot des mains et l'a remis sur le rebord de fenêtre.) On

s'inquiétera de ça plus tard, d'accord ?

En temps normal, c'eût été un excellent conseil, mais là je ne pouvais que fixer les jacinthes en me demandant si elles étaient porteuses d'un message. Quelle cruelle douleur de les voir, ces fleurs que j'avais créées en l'honneur de mon amour mort, avec leurs hampes florales rouges comme son sang et mauves comme ses yeux. Elles fleurissaient si gaiement sur le rebord de la fenêtre, me rappelant la joie perdue.

Nico a posé la main sur l'épaule de Will.

– Apollon, nous étions inquiets. Will, surtout.

À les voir ensemble, qui se soutenaient l'un l'autre, j'ai eu le cœur encore plus gros. Pendant mon délire, les deux grands amours de ma vie m'avaient rendu visite. Maintenant, une fois de plus, j'étais effroyablement seul.

Il n'empêche, j'avais une tâche à accomplir. Une amie avait besoin de moi.

– Meg est en danger, ai-je dit. Combien de temps suis-je resté inconscient ?

Will et Nico ont échangé un regard.

– Il est pas loin de midi, a dit Will. Tu as refait surface sur la pelouse ce matin vers 6 heures. Comme Meg n'est pas rentrée avec toi, nous avons voulu battre les bois à sa recherche mais Chiron a refusé.

– Chiron a eu parfaitement raison, ai-je dit. Je ne permettrai à personne d'autre de se mettre en danger. Mais je dois me dépêcher. Meg a jusqu'à ce soir au plus tard.

– Et après, qu'est-ce qui se passe ? a demandé Nico.

Je me suis trouvé incapable de répondre. Je n'arrivais même pas à y penser sans perdre mon sang-froid. J'ai baissé les yeux. En dehors du bandana de Paolo et de mon collier en corde de ukulélé, je ne portais pour tout vêtement que mon caleçon. Mon lamentable bourrelet était offert à tous les regards, mais je ne m'en souciais plus (enfin, plus autant).

– Il faut que je m'habille.

J'ai regagné mon lit en clopinant. Fouillant dans mon maigre barda, j'ai repêché le tee-shirt Led Zeppelin de Percy Jackson. Je l'ai enfilé. Il me semblait plus de circonstance que jamais.

Will s'est approché.

– Écoute, Apollon, je ne crois pas que tu sois rétabli à cent pour

cent.

– Ça va aller, ai-je répondu en mettant mon jean. Il faut que je sauve Meg.

– Laisse-nous t'aider, a dit Nico. Dis-nous où elle est et je pourrai y aller par vol d'ombre...

– Non ! ai-je répliqué fermement. Il faut que tu restes ici pour protéger la colonie.

Will a eu une expression qui me rappelait beaucoup sa mère, Naomi – cette agitation fiévreuse qui la prenait juste avant qu'elle n'entre en scène.

– Protéger la colonie de quoi ? a-t-il demandé.

– Je... je ne sais pas exactement. Vous devez prévenir Chiron que les empereurs sont de retour. Ou, plutôt, qu'ils ne sont jamais partis. Ça fait des siècles qu'ils complotent et amassent des ressources.

La méfiance a brillé dans le regard de Nico, qui a dit :

– Quand tu dis empereurs...

– Je parle des empereurs romains.

Will a reculé d'un pas.

– Tu veux dire que les empereurs de la Rome antique sont vivants ? Mais comment ? Les Portes de la Mort ?

– Non. (Le goût de la bile, dans ma bouche, était si fort que j'avais du mal à articuler.) Les empereurs se sont forgé une divinité. Ils avaient des temples et des autels qui leur étaient dédiés. Ils encourageaient les gens à les adorer.

– Mais c'était juste de la propagande ! a objecté Nico. Ils n'étaient pas vraiment divins.

J'ai ri d'un rire sans joie.

– C'est le culte qui fait les dieux, fils d'Hadès. Ils continuent d'exister grâce à la mémoire collective d'une culture. C'est vrai pour les Olympiens, c'est vrai aussi pour les empereurs. D'une façon ou d'une autre, les plus puissants d'entre eux ont survécu. Pendant tous ces siècles ils se sont accrochés à un simulacre de vie, dans la clandestinité, en attendant de pouvoir reconquérir leur pouvoir.

Will a secoué la tête.

– C'est impossible. Comment...

– Je ne sais pas ! (J'ai essayé de calmer ma respiration.) Dites à Rachel que les hommes qui tiennent la Triumvirat Holding sont d'anciens empereurs romains. Ils complotent contre nous depuis tous

ce temps et nous, les dieux, nous avons été aveugles. Aveugles !

J'ai enfilé mon manteau. L'ambrosie que Nico m'avait donnée était toujours dans ma poche de gauche. Dans celle de droite, le carillon de Rhéa a tinté, sans que j'aie la moindre idée de comment il s'était retrouvé là.

– La Bête compte attaquer la colonie, ai-je dit. Je ne sais pas comment ni quand, mais dites à Chiron que vous devez vous préparer. Moi, il faut que je parte.

– Attends ! m'a lancé Will alors que j'atteignais la porte. Qui est la Bête ? À quel empereur avons-nous affaire ?

– Au pire de mes descendants. (J'ai enfoncé les ongles dans le chambranle.) Les chrétiens l'appelaient la Bête parce qu'il les faisait brûler vifs. Notre ennemi est l'empereur Néron.

*

Ils ont dû être trop sonnés pour me suivre.

J'ai couru vers l'arsenal. En chemin j'ai croisé plusieurs demi-dieux qui m'ont regardé bizarrement. D'autres m'ont hélé pour m'offrir leur aide, mais je les ai ignorés. Je ne pouvais penser qu'à Meg, seule dans la tanière des *myrmekes*, et aux visions que j'avais eues de Daphné, Rhéa et Hyacinthe, m'exhortant tous trois à persévérer, à faire l'impossible dans cette enveloppe mortelle si peu adaptée.

Arrivé à l'arsenal, j'ai parcouru du regard l'étagère des arcs. D'une main tremblante, j'en ai retiré celui que Meg avait voulu me donner la veille. Il était sculpté dans du bois de laurier des montagnes. Cette ironie cruelle me parlait.

J'avais juré de ne pas me servir d'un arc tant que je ne serais pas redevenu un dieu. Mais j'avais également juré de ne pas jouer de musique et j'avais déjà brisé cette partie de mon serment avec une maestria des plus Neil-Diamondesque.

La malédiction du Styx pouvait me tuer lentement, comme un cancer ; Zeus pouvait me foudroyer depuis les cieux. J'avais juré de sauver Meg McCaffrey et ce serment devait passer en premier.

J'ai tourné le visage vers le ciel.

– Si tu veux me châtier, Père, vas-y donc, mais aie le courage de me frapper directement, moi et non ma camarade mortelle. SOIS UN HOMME !

À ma surprise, rien n'a brisé le silence. La foudre ne s'est pas

abattue sur moi. Peut-être Zeus était-il trop surpris pour réagir, mais je savais qu'il n'était pas le genre à prendre un pareil affront à la légère.

Qu'il aille au Tartare. J'avais à faire.

J'ai attrapé un carquois et y ai rajouté toutes les flèches que j'ai pu trouver. Puis j'ai couru vers les bois. Les deux bagues de Meg cliquetaient à mon cou, sur ma chaîne de fortune. Je me suis rendu compte, trop tard, que j'avais oublié mon ukulélé de combat, mais je n'avais pas le temps de faire demi-tour. Mon chant allait devoir suffire.

J'ignore comment j'ai trouvé le nid.

Peut-être la forêt m'a-t-elle autorisé à y parvenir, tout simplement, sachant que j'allais à ma mort. J'ai constaté que quand on cherche le danger, on n'a jamais de mal à le trouver.

Quelque temps plus tard, j'étais donc accroupi derrière un arbre tombé à terre et j'examinais la tanière des fourmis, devant moi dans la clairière. Appeler cet édifice une fourmilière, ce serait comme qualifier le château de Versailles de pavillon. Il avait des remparts de terre hauts d'au moins trente mètres, qui rejoignaient presque la cime des arbres environnants, et une circonférence qui lui aurait permis de loger un hippodrome romain. Un flot régulier de soldates et d'ouvrières entraînait et sortait. Certaines portaient des arbres tombés. L'une, étrangement, traînait une Chevrolet Impala de 1967.

Combien de fourmis allais-je devoir affronter ? Je n'en avais aucune idée. Quand on compte, à partir du nombre *impossible*, ça ne sert plus à rien de continuer.

J'ai encoché une flèche à mon arc et je me suis avancé dans la clairière.

Lorsque la *myrmekè* la plus proche m'a repéré, elle a lâché sa Chevrolet et m'a regardé venir en dodelinant des antennes. Je suis passé devant elle comme si elle n'existait pas, me dirigeant vers la première entrée de tunnel. Ça l'a déroutée encore plus.

Plusieurs autres fourmis se sont attroupées en spectatrices.

La vie m'a appris que si vous vous comportez comme si vous aviez toute légitimité à être là où vous êtes, la plupart des gens (et des fourmis) vous laisseront tranquille. Normalement, afficher un bel aplomb ne me pose pas de problème. Les dieux ont le droit d'aller partout. C'était plus difficile pour Lester Papadopoulos, ado ringard et

pur boulet, mais je suis parvenu jusqu'au nid sans être inquiété.

Je m'y suis engouffré et j'ai commencé à chanter.

Pas besoin de ukulélé, cette fois-ci. Pas besoin de muse pour m'inspirer. Je me suis souvenu du visage de Daphné dans les arbres. De Hyacinthe se détournant et de la blessure mortelle qui luisait sur sa tête. Ma voix s'est emplie de détresse. J'ai chanté le chagrin qui brise les cœurs. Au lieu de m'effondrer sous mon désespoir, je l'ai projeté vers l'extérieur.

Les tunnels amplifiaient ma voix et la répercutaient dans l'ensemble du nid, faisant de tout le monticule mon instrument de musique.

Chaque fois que je croisais une fourmi, elle repliait les pattes et posait le front contre le sol, les antennes tremblant sous les vibrations de ma voix.

Le chant aurait eu bien plus de force si j'avais été un dieu, mais même comme ça c'était suffisant. J'étais impressionné de découvrir le degré de souffrance que la voix humaine pouvait véhiculer.

Je me suis enfoncé dans le nid. Je n'avais aucune idée de là où j'allais, jusqu'au moment où j'ai repéré un géranium qui avait fleuri sur le sol du tunnel.

Ma voix a vacillé.

Meg. Elle avait dû reprendre connaissance. Elle avait semé une de ses graines d'urgence pour me laisser une piste. Les fleurs rouges du géranium étaient toutes tournées vers un boyau plus petit qui partait sur la gauche.

– Petite maligne, ai-je dit en m'y engageant.

Un cliquetis m'a alerté qu'une *myrmekè* approchait derrière moi.

J'ai fait volte-face et brandi mon arc. Libéré de l'envoûtement de ma voix, l'insecte a chargé, la gueule écumante d'acide. J'ai tiré. La flèche s'est plantée dans son front jusqu'à l'empennage.

La créature a basculé sur le côté et agonisé en agitant les pattes arrière. J'ai essayé de retirer ma flèche, mais la hampe s'est brisée dans ma main. Le bout sectionné était couvert de bave fumante et corrosive. Pour la réutilisation des munitions, c'était mal parti.

– Meg ! ai-je appelé.

Pour toute réponse, le fracas d'une nouvelle vague de fourmis géantes accourant dans ma direction. Je me suis remis à chanter. Mais maintenant que mon espoir de trouver Meg grandissait, j'avais du mal

à produire la quantité suffisante de mélancolie. Les fourmis que je croisais n'étaient plus catatoniques. Elles se mouvaient lentement et avec maladresse, mais elles attaquaient quand même. J'ai été obligé de les abattre l'une après l'autre.

Je suis passé devant une grotte remplie d'un trésor rutilant, mais ce n'était pas le moment de m'intéresser à des objets brillants. J'ai continué mon chemin.

À l'intersection suivante, un autre géranium avait poussé par terre et toutes ses fleurs étaient tournées vers la droite. J'ai pris cette direction en appelant Meg de nouveau, puis je me suis remis à chanter.

Plus mon moral remontait, moins mon chant était efficace et plus les fourmis étaient agressives. Après en avoir tué une douzaine, je me suis aperçu que mon carquois était dangereusement léger.

Il fallait que je puise profondément dans mes réserves de désespoir. Il me fallait un gros méchant coup de cafard.

Pour la première fois en quatre mille ans, j'ai chanté mes erreurs commises.

J'ai déversé tout mon sentiment de culpabilité pour la mort de Daphné. Ma vantardise, ma jalousie et mon désir pour elle avaient causé sa perte. Quand elle avait pris la fuite, j'aurais dû la laisser partir. Mais non. Je l'avais pourchassée impitoyablement. Je la voulais et je comptais bien l'avoir. En cela, je n'avais pas laissé le choix à Daphné. Pour m'échapper, elle avait sacrifié sa vie et s'était transformée en arbre, laissant mon cœur meurtri à tout jamais... Il n'empêche que c'était ma faute. Je lui ai présenté mes excuses en chantant. Je l'ai suppliée de me pardonner.

J'ai chanté sur Hyacinthe, le plus beau des hommes. Zéphyr, le Vent de l'Ouest, l'aimait, lui aussi, mais je refusais de partager ne serait-ce qu'un instant la compagnie de Hyacinthe. Mû par la jalousie, j'avais menacé Zéphyr. Je l'avais défié, bel et bien défié, d'intervenir.

J'ai chanté le jour où Hyacinthe et moi jouions au lancer de disque dans le champ, et comment le Vent de l'Ouest avait infléchi la trajectoire de mon disque – pour l'envoyer se planter à l'arrière de la tête de Hyacinthe.

Pour garder Hyacinthe en pleine lumière du soleil, la place qui lui revenait, j'avais créé les jacinthes à partir de son sang. Je tenais Zéphyr pour responsable, mais c'était ma propre et mesquine cupidité

qui avait causé la mort de Hyacinthe. J'ai exprimé tout mon chagrin, porté tout le poids de ma faute.

J'ai chanté mes échecs, ma solitude et ma peine éternelles. J'étais le pire des dieux, le plus rongé par la culpabilité, le plus inconséquent. J'étais incapable de m'engager envers un seul être. Je n'arrivais même pas à décider de quel art ou quelle discipline je voulais être le dieu. Je passais d'un talent à l'autre, insatisfait et paumé.

Ma vie dorée était une imposture. Mon attitude cool un vernis. Mon cœur était un morceau de bois pétrifié.

Autour de moi, les *myrmekes* tombaient comme des mouches. Le nid lui-même tremblait de chagrin.

J'ai trouvé un troisième géranium, puis un quatrième.

Finalement, alors que je reprenais mon souffle entre deux couplets, j'ai entendu une petite voix, un peu plus loin devant moi : la plainte d'une petite fille qui pleurait.

– Meg !

J'ai arrêté de chanter et couru.

Elle était allongée au milieu d'un énorme garde-manger, exactement comme je l'avais imaginé. Autour d'elle s'empilaient des carcasses d'animaux – vaches, cerfs, chevaux – toutes en train de faisander lentement dans leurs cocons de bave durcie. L'odeur s'est engouffrée dans mes voies nasales avec la violence d'une avalanche.

Meg était emmaillotée elle aussi, mais elle résistait avec le pouvoir des géraniums. Par endroits, là où le cocon était le moins épais, des feuilles perçaient. Un collier de fleurs protégeait son visage de la substance visqueuse. Elle était même parvenue à dégager un de ses bras grâce à une explosion de géraniums roses à son aisselle gauche.

Elle avait les yeux gonflés par les larmes. Je présumais qu'elle avait peur, mal peut-être, cependant quand je me suis agenouillé près d'elle, la première chose qu'elle m'a dite a été :

– Je suis vraiment désolée.

J'ai essuyé une larme qui avait roulé sur le bout de son nez.

– Pourquoi, ma petite Meg ? Tu n'as rien fait de mal. C'est moi qui t'ai fait défaut.

– Tu ne comprends pas, a-t-elle dit, la voix brisée par un sanglot. Cette chanson que tu as chantée... Par les dieux, Apollon, si j'avais su...

– Mais non. (Ma gorge était tellement à vif que j'avais du mal à

parler. Chanter m'avait cassé la voix.) Tu réagis à la tristesse de la mélodie, c'est tout. Allez, on va te sortir de cet engin.

J'étais en train de réfléchir à comment m'y prendre quand Meg a écarquillé les yeux et gémi.

Les petits cheveux de ma nuque se sont hérissés.

– Il y a des fourmis derrière moi, hein ?

Meg a fait oui de la tête.

Quand je me suis retourné, quatre d'entre elles pénétraient dans la grotte. J'ai tendu la main vers mon carquois. Je n'avais plus qu'une seule flèche.

Conseil aux parents :

Mères, ne laissez pas vos larves

Faire fourmi plus tard

Meg s'est débattue violemment dans son cocon visqueux.

– Sors-moi de là !

– Je n'ai rien pour couper ! (J'ai porté la main à la corde du ukulélé autour de mon cou.) En fait si, j'ai tes épées, je veux dire tes ba...

– C'est pas la peine ! Quand la fourmi m'a déposée, j'ai fait tomber le sachet de graines par terre. Il doit être tout près.

Elle avait raison. J'ai repéré le sachet chiffonné, juste à ses pieds.

Je m'en suis approché doucement, tout en gardant l'œil sur les fourmis. Elles restaient massées à l'entrée comme si elles hésitaient à avancer davantage. La procession de fourmis mortes menant à cette pièce souterraine leur avait peut-être donné à réfléchir.

– Gentilles fourmis, ai-je dit. Gentilles et calmes fourmis.

Je me suis accroupi et j'ai ramassé le sachet. Un rapide regard à l'intérieur m'a appris qu'il restait une demi-douzaine de graines.

– Et maintenant, Meg ?

– Jette-les sur le machin visqueux.

J'ai pointé du doigt vers les géraniums qui perçaient à son cou et à son aisselle et j'ai demandé :

– Il t'a fallu combien de graines pour faire pousser ceux-là ?

– Une.

– Si je les mets toutes, ça va t'étouffer. J'ai changé trop de gens que j'aimais en fleurs, Meg. Je ne vais pas...

– VAS-Y !!!

Son ton n'a pas plu aux fourmis. Elles se sont ébranlées en jouant

des mandibules. J'ai éparpillé les graines sur le cocon de Meg, puis j'ai encoché mon unique flèche à mon arc. Tuer une fourmi ne nous avancerait à rien si les autres nous taillaient en pièces, j'ai donc choisi une cible tout autre. J'ai visé le toit de la caverne, juste au-dessus des têtes des fourmis.

C'était une idée désespérée, mais j'étais déjà arrivé à démolir des bâtiments à la flèche. En 464 avant J.-C., j'avais provoqué un tremblement de terre qui avait rasé presque toute la ville de Sparte en frappant une ligne de faille pile dans le bon angle. (Je n'avais jamais raffolé des Spartiates.)

J'ai eu moins de chance cette fois-ci. La flèche s'est fichée dans la terre compacte de la voûte avec un bruit mat. Les fourmis ont avancé d'un pas, la bouche dégoulinant d'acide. Derrière moi, Meg se débattait pour s'extirper de son cocon, à présent couvert d'un tapis de fleurs rouges et violettes.

Il lui fallait plus de temps.

À court d'idées, j'ai retiré mon foulard-drapeau brésilien de mon cou et me suis mis à l'agiter comme un fou en essayant de laisser s'exprimer le Paolo qui était en moi.

– ARRIÈRE, SALES FOURMIS ! BRASIL !!!

Les fourmis ont eu un moment de flottement, effrayées peut-être par les couleurs vives, par ma voix ou par ma soudaine et folle assurance. Alors qu'elles hésitaient, des fissures ont rayonné à partir du point d'impact de ma flèche, puis des dizaines de tonnes de terre se sont effondrées sur les *myrmekes*.

Quand la poussière est retombée, la moitié de la caverne avait disparu, et les fourmis avec.

J'ai regardé mon foulard.

– Par le Styx, il est vraiment magique. Il ne faut surtout pas que je raconte ça à Paolo, on ne pourrait plus le faire taire.

– Par ici ! a hurlé Meg.

Je me suis retourné. Une autre *myrmekè* escaladait un tas de carcasses – venant visiblement d'un deuxième accès, derrière les abominables garde-manger, que je n'avais pas repéré.

Je me demandais encore quoi faire quand Meg a rugi et jailli hors de son cocon dans une explosion de géraniums.

– Mes bagues ! a-t-elle crié.

Je les ai arrachées de mon cou et les lui ai lancées. À l'instant où

elle les a attrapées à mi-vol, deux cimenterres en or se sont matérialisés dans ses mains.

Sans laisser le temps à la *myrmekè* de comprendre, Meg a chargé la bête et l'a décapitée ; son corps s'est effondré en tas fumant.

Meg s'est tournée vers moi. Sur son visage se lisaient la culpabilité, la tristesse et l'amertume. J'ai cru qu'elle allait retourner ses épées contre moi.

– Apollon, je...

Sa voix s'est brisée. J'ai pensé qu'elle était encore sous l'emprise de mon chant, qui l'avait ébranlée au plus profond de son être. Je me suis dit qu'à l'avenir je devais m'abstenir de chanter avec autant d'honnêteté en présence d'un mortel.

– Tout va bien, Meg, lui ai-je assuré. C'est moi qui devrais te présenter des excuses. C'est moi qui t'ai entraînée dans cette galère.

— Tu ne comprends pas, a dit Meg en secouant la tête. Je...

Un cri de rage a résonné dans la pièce souterraine, secouant le plafond déjà mis à rude épreuve. Des mottes de terre se sont abattues sur nos têtes. Le ton du hurlement m'a fait penser à celui d'Héra quand elle déboulait par les couloirs de l'Olympe en m'engueulant parce que j'avais oublié de rabattre la lunette des toilettes divines.

– C'est la reine des fourmis, ai-je deviné. Il faut qu'on parte d'ici.

Meg a pointé une épée vers l'unique sortie qui restait dans la caverne et objecté :

– Mais le son venait de là. Ça veut dire marcher dans sa direction.

– Exactement. Alors remettons nos échanges d'excuses à plus tard, hein ? On risque encore de se faire tuer.

Nous avons trouvé la reine des fourmis.

Youpi.

Tous les couloirs devaient mener à la reine. Ils partaient de sa chambre comme les rayons d'une étoile du matin. Sa Majesté faisait trois fois la taille de ses soldates les plus grandes. C'était une imposante masse de chitine noire et d'appendices barbelés, avec des ailes ovales et diaphanes repliées sur le dos. Ses yeux évoquaient deux bassins d'onyx vitreux. Son abdomen était un sac translucide et palpitant, plein à craquer d'œufs luisants. Quand j'ai vu ça, j'ai regretté d'avoir inventé le conditionnement en gélules.

Cet abdomen gonflé la ralentirait sans doute au combat, mais elle

était tellement grande qu'elle pouvait nous barrer le chemin avant que nous ne parvenions à la sortie la plus proche. Et nous briser comme des brindilles entre ses gigantesques mandibules.

– Meg, ai-je demandé, comment tu le sens, d'attaquer cette dame avec tes cimenterres doubles ?

Meg m'a répondu, l'air choqué :

– C'est une mère qui met ses petits au monde.

– Oui, et c'est aussi un insecte, ce que tu détestes. Et ses rejetons t'avaient mise à faisander vivante pour te manger plus tard.

– N'empêche... ça me paraît mal, a dit Meg en fronçant les sourcils.

La reine a sifflé, produisant un bruit de pulvérisation à vide. Je me suis dit qu'elle nous aurait déjà aspergés d'acide si elle ne craignait pas les effets à long terme des corrosifs sur ses larves. De nos jours, quand on est reine de fourmis, on n'est jamais trop prudente.

– Est-ce que tu as une autre idée ? ai-je demandé à Meg. De préférence qui n'implique pas de mourir ?

Elle a pointé du doigt le tunnel qui se trouvait juste derrière l'énorme poche à œufs de la reine.

– Il faut qu'on aille par là. Ce boyau mène au bosquet.

– Comment peux-tu en être si sûre ?

Meg a incliné la tête.

– Les arbres. Comment te dire... Je les entends pousser.

Ça m'a rappelé une chose que les Muses m'avaient dite un jour : qu'elles entendaient sécher l'encre des pages de poésie nouvellement écrites. Il m'a paru cohérent qu'une fille de Déméter puisse entendre des plantes pousser. Et je n'étais pas étonné que le tunnel que nous devions prendre soit précisément le plus difficile à atteindre.

– Chante, m'a dit Meg. Chante comme tout à l'heure.

– Je ne peux pas. Je n'ai quasiment plus de voix.

En plus, ai-je pensé à part moi, je ne veux pas prendre le risque de te perdre de nouveau.

J'avais libéré Meg, ce qui signifiait sans doute que j'avais respecté le serment fait à Pete, le dieu du geyser. Par contre, en chantant et en tirant à l'arc, j'avais rompu mon serment sur le Styx, et par deux fois. Chanter une nouvelle fois, ce serait afficher un insolent mépris de la loi.

Quels que soient les châtiments cosmiques qui m'attendaient, je ne

voulais pas qu'ils s'abattent sur Meg.

Sa Majesté a tendu la tête en claquant des mandibules – une manière d'avertissement, pour nous dire de reculer. À un mètre près, elle me décapitait.

Je me suis mis à chanter. Plus exactement, j'ai fait ce que je pouvais avec le filet de voix rauque qui me restait : j'ai rappé. J'ai commencé par un rythme simple, *boom chicka chicka*. J'ai accompagné le son d'une petite choré sur laquelle on travaillait, les Neuf Muses et moi, juste avant la guerre contre Gaïa.

La reine a fait le dos rond. Elle n'avait sans doute pas imaginé qu'on lui jouerait un rap aujourd'hui.

J'ai lancé un regard à Meg qui disait clairement : *Aide-moi !*

Elle a secoué la tête. Donnez-lui deux épées, à cette gamine, et c'est une tornade. Demandez-lui de marquer un rythme tout bête et elle a le trac.

Tant pis, j'allais me débrouiller seul.

Je me suis lancé dans *Dance*, de Nas, qui est, je dois dire, une des odes aux mères les plus émouvantes que j'aie jamais inspirée à un artiste (de rien, Nas). J'ai pris quelques libertés avec les paroles. Remplacé, par exemple, *angel*, « ange », par « mère couveuse » et *woman*, « femme », par « insecte ». Mais le sentiment est resté intact. J'ai donné la sérénade à la reine enceinte, puisant dans mon amour pour ma chère maman, Léto. Quand j'ai chanté le passage disant que j'espérais épouser un jour une femme (ou un insecte) qui soit aussi merveilleuse que « Mama », mon émotion était réelle. Jamais je n'aurais de pareille compagne. Ce n'était pas dans ma destinée.

Les antennes de la reine tremblaient. Elle agitait la tête en cadence. Et son abdomen ne cessait d'expulser des œufs, ce qui n'aidait pas à la concentration, mais j'ai persévéré.

À la fin du son, j'ai mis un genou en terre et levé les bras en signe d'hommage à la reine, puis j'ai attendu son verdict. Soit elle me tuait, soit non. J'étais vidé. J'avais donné tout ce que j'avais dans cette chanson et je n'aurais pas pu rapper un vers de plus.

Meg, à côté de moi, était parfaitement immobile, mains crispées sur les poignées de ses épées.

Sa Majesté a été parcourue d'un frisson. Elle a jeté la tête en arrière et mugit, et sa plainte exprimait plus le chagrin que la colère.

– Merci, ai-je murmuré dans un râle. Pardon pour les fourmis que

j'ai tuées.

La reine a ronronné et expulsé quelques œufs de plus, comme pour dire *T'inquiète pas, je peux toujours en faire d'autres.*

J'ai caressé le front de la reine des fourmis. Et demandé :

– Est-ce que je peux t'appeler Mama ?

Sa bouche a écumé joyeusement.

– Apollon, a dit Meg d'une voix pressante, partons avant qu'elle change d'avis.

Je ne pensais pas que Mama changerait d'avis. J'avais l'impression qu'elle avait accepté mon allégeance et nous avait adoptés dans sa portée. Meg avait raison, cependant : nous devons nous dépêcher. Maman nous a regardés contourner sa couvée.

Nous nous sommes engouffrés dans le tunnel et avons vu la lumière du jour au-dessus de nous.

Torches de cauchemar
Un homme vêtu de violet
Et c'n'est pas le pire

De ma vie je n'avais jamais été aussi heureux de voir un charnier.

Nous avons débouché dans une clairière jonchée d'ossements. La plupart étaient ceux d'animaux de la forêt. Certains paraissaient humains. Je crois que nous étions tombés sur la décharge des *myrmekes*, qui n'avait pas l'air de faire l'objet d'un entretien régulier.

La clairière était bordée d'arbres tellement serrés et enchevêtrés qu'il aurait été impossible d'y pénétrer de l'extérieur. Au-dessus de nos têtes, les frondaisons formaient un dôme feuillu qui laissait passer la lumière du soleil, mais sans doute rien d'autre. Pour qui survolait la forêt, la présence de cet espace dégagé sous la canopée devait être totalement insoupçonnable.

De l'autre côté de la clairière s'alignaient des objets qui ressemblaient à des mannequins d'entraînement de foot : six cocons blancs fixés à de longs poteaux de bois, à côté de deux chênes immenses. Ces derniers faisaient au moins vingt-cinq mètres de haut. Ils avaient poussé si près l'un de l'autre que leurs troncs imposants semblaient n'en former plus qu'un. J'ai eu la nette impression que j'avais sous les yeux un portail vivant.

– C'est une entrée, ai-je dit. C'est l'entrée du Bosquet de Dodone.

Les épées de Meg se sont rétractées, devenant une fois de plus des bagues d'or à ses doigts.

– On n'est pas déjà dans le bosquet ? a-t-elle demandé.

– Non...

J'ai porté le regard vers les espèces de bâtonnets glacés géants. Ils étaient trop loin pour que je puisse bien les distinguer, mais ces

cocons blancs me disaient quelque chose, quelque chose de maléfique et repoussant. J'avais envie de me rapprocher et de me tenir à distance tout à la fois.

– Je crois que nous sommes plutôt dans une antichambre, ai-je répondu. Le bosquet est derrière ces arbres.

Meg a balayé la prairie d'un regard méfiant.

– Je n'entends aucune voix.

C'était vrai. La forêt était parfaitement silencieuse. Comme si les arbres retenaient leur souffle.

– Le bosquet sait que nous sommes là, ai-je deviné. Il attend de voir ce qu'on va faire.

– Alors on a intérêt à faire quelque chose, a répondu Meg.

Elle ne semblait pas plus enthousiaste que moi mais elle s'est avancée d'un pas ferme, faisant craquer des os sous ses pieds.

J'aurais préféré être armé d'autre chose que d'un arc, un carquois vide et une voix enrouée pour me défendre, mais je lui ai emboîté le pas en essayant de ne pas trébucher contre les bois de cerfs et les cages thoraciques. Arrivée au milieu de la clairière, Meg a étouffé un cri.

Elle fixait des yeux les pieux, de part et d'autre de la porte d'arbres.

Au début je n'ai pas pu décoder ce qu'elle voyait. Les pieux avaient chacun à peu près la hauteur d'un crucifix – du type de ceux que les Romains dressaient au bord des routes pour informer le public du sort des criminels. (Personnellement, je trouve le panneau d'affichage d'aujourd'hui de bien meilleur goût.) La moitié supérieure de ces piquets était enveloppée d'épais tampons de tissu blanc et en haut de chacun de ces cocons émergeait ce qui ressemblait à une tête humaine.

Mon estomac a fait le grand huit. C'étaient bel et bien des têtes humaines. Les demi-dieux disparus étaient alignés devant nous, tous étroitement ligotés. Je les ai regardés, pétrifié, jusqu'au moment où j'ai décelé d'infimes mouvements d'expansion et de contraction des bandages à la hauteur de leurs poitrines. Ils respiraient encore. Ils étaient inconscients, mais vivants. Loués soient les dieux.

Sur le côté gauche, j'ai vu trois adolescents que je ne connaissais pas et supposé qu'il s'agissait de Cecil, Ellis et Miranda. À droite se trouvait un homme émacié à la peau grise et aux cheveux blancs, qui

ne pouvait être que Paulie, le dieu du geyser. À côté de lui étaient plantés mes enfants... Austin et Kayla.

J'ai tremblé si fort que les ossements, à mes pieds, ont tinté. J'ai reconnu l'odeur qui émanait des cocons des prisonniers : du soufre, de l'huile, de la chaux en poudre et du feu grec liquide, ce qui est la substance la plus dangereuse jamais créée. La rage et le dégoût m'ont pris à la gorge, rivalisant pour le droit de me faire vomir.

– C'est monstrueux, ai-je articulé péniblement. Il faut les libérer tout de suite.

– Qu'est-ce... qu'est-ce qu'ils ont ? a bafouillé Meg.

Je n'ai pas osé le mettre en mots. J'avais assisté une fois à cette forme d'exécution, orchestrée par la Bête, et je souhaitais ne jamais en revoir.

J'ai couru vers le pieu d'Austin. J'ai tiré dessus de toutes mes forces – impossible de le faire bouger d'un pouce. Il était enfoncé trop profondément dans le sol. Je me suis attaqué aux bandelettes de tissu, mais je suis juste arrivé à m'enduire les mains de résine sulfureuse. La bourre du cocon était plus collante et plus dure que de la bave de *myrmekes*.

– Meg, tes épées !

Je n'étais pas sûr que ce soit plus efficace, mais je n'avais pas d'autre idée.

C'est alors qu'un grognement familier a retenti au-dessus de nos têtes.

Les branches ont bruissé. Brugnion le *karpos* est tombé de la canopée et s'est posé aux pieds de Meg dans une culbute. Il semblait en avoir bavé pour arriver jusque-là : ses bras étaient couverts de balafres d'où suintait du nectar de pêche, ses jambes pommelées de bleus. Quant à sa couche-culotte, elle pendait dangereusement.

– Loués soient les dieux ! me suis-je exclamé. (Ce n'était pas ma réaction habituelle quand je voyais l'esprit des fruits, mais ses dents et ses griffes pouvaient s'avérer parfaites pour libérer les demi-dieux de leurs cocons diaboliques.) Meg, dépêche-toi ! Dis à ton ami...

– Apollon.

Sa voix était grave. Elle a tendu le bras vers le tunnel d'où nous avions débouché.

Deux des humains les plus grands que j'aie jamais vus émergeaient du nid de fourmis. Ils devaient bien mesurer deux mètres quinze

chacun, pour cent cinquante kilos de pur muscle enserrés dans une cuirasse en peau de cheval. Leurs cheveux blonds étincelaient. Des anneaux incrustés de pierres précieuses lançaient des reflets dans leurs barbes. Chacun portait un bouclier ovale et une lance, mais je doutais qu'ils eussent besoin d'armes pour tuer. Ces gars-là avaient l'air capables de fracasser des boulets de canon à mains nues.

Je les ai reconnus à leurs tatouages et aux motifs circulaires de leurs boucliers. On n'oublie pas facilement de pareils guerriers.

Des *Germani*. Instinctivement, je me suis placé devant Meg. Les gardes germaniques, corps d'élite de protection rapprochée de l'empereur, avaient semé la mort avec un sang-froid redoutable dans la Rome antique. Je ne voyais pas pourquoi ils se seraient adoucis avec les siècles.

Les deux hommes m'ont regardé d'un œil mauvais. Ils se sont écartés et leur maître a surgi du tunnel.

Néron n'avait guère changé en mille neuf cents et quelques années. Il semblait avoir la trentaine, mais c'était une trentaine marquée : mine hagarde et ventre déformé par les excès. Sa bouche était tordue en un rictus. Ses cheveux bouclés se prolongeaient par un collier de barbe. Il avait le menton si mou que la pensée m'est venue de lancer une collecte de dons sur Internet pour lui payer une opération de chirurgie esthétique.

Il essayait de compenser sa laideur par sa tenue : un luxueux costume italien en lainage violet, assorti d'une chemise grise ouverte sur son torse bardé de chaînes en or. Il portait de fins souliers en cuir travaillé à la main, pas le genre qu'on met pour crapahuter dans une fourmière. Mais Néron et ses goûts de luxe avaient toujours fait fi des considérations pratiques. C'était sans doute l'unique trait de personnalité que j'admirais chez lui.

– Empereur Néron, l'ai-je salué. La Bête.

Il a tiqué.

– Néron suffira. C'est un plaisir de te voir, mon cher ancêtre. Je suis désolé d'avoir autant négligé mes offrandes ces derniers millénaires, mais... (Il a haussé les épaules.) Je n'ai pas eu besoin de toi. Je me suis plutôt bien débrouillé tout seul.

J'ai serré les poings. J'avais envie de frapper cet empereur bedonnant d'un éclair de pouvoir incandescent, sauf que je n'avais pas d'éclairs de pouvoir incandescent sur moi. Pas de flèches. Je n'étais

pas non plus en état de chanter. Contre Néron et ses armoires à glace, j'avais un bandana brésilien, un paquet d'ambroisie et un carillon à vent.

– C'est moi que tu veux, lui ai-je dit. Détache ces demi-dieux de leurs pieux. Laisse-les partir avec Meg. Ils ne t'ont rien fait.

Néron a gloussé.

– Je les relâcherai bien volontiers quand nous nous serons mis d'accord. Quant à Meg... (Il lui a souri.) Comment vas-tu, ma petite chérie ?

Meg n'a pas répondu. Elle avait le visage aussi gris et dur que celui d'un dieu de geyser. À ses pieds, Brugnon grognait en agitant ses ailes feuillues.

Un des gardes a glissé quelques mots à l'oreille de Néron.

– Bientôt, a rétorqué l'empereur, avant de reporter son attention sur moi. Mais où sont passées mes bonnes manières ? Je te présente mon bras droit, Vincius, et mon bras gauche, Garius.

Les gardes du corps ont pointé du doigt l'un vers l'autre.

– Ah, désolé, a rectifié Néron. Mon bras droit, Garius et mon bras gauche, Vincius. Ce sont les versions latinisées de leurs noms bataves, qui sont imprononçables. En général, je les appelle juste Vince et Gary. Dites bonjour, les garçons.

Vince et Gary m'ont toisé d'un regard peu amène.

– Ils ont des tatouages de serpents, ai-je fait remarquer, comme ces voyous que tu as envoyés m'agresser.

Néron a haussé les épaules.

– J'ai beaucoup de domestiques. Cade et Mickey sont assez bas dans la hiérarchie. Leur boulot était juste de te secouer un peu, histoire de t'accueillir dans ma ville.

– Ta ville. (C'était bien le genre de Néron de s'arroger de grandes métropoles qui, de toute évidence, m'appartenaient.) Et ces deux messieurs... sont-ils d'authentiques *Germani* de l'époque romaine ? Comment est-ce possible ?

Néron a émis une sorte d'aboiement narquois qui venait de l'arrière du nez. J'avais oublié à quel point je détestais son rire.

– Seigneur Apollon, je t'en prie. Même avant que Gaïa réquisitionne les Portes de la Mort, des âmes s'échappaient tout le temps de l'Érèbe. Ça n'a pas été bien compliqué pour un empereur-dieu comme moi de rappeler mes partisans.

– Un empereur-dieu ? ai-je répliqué d'un ton menaçant. Tu veux dire un ex-empereur mégalomane.

Néron a levé les sourcils.

– Qu'est-ce qui faisait de toi un dieu, Apollon, au temps où tu en étais encore un ? N'était-ce pas le pouvoir de ton nom et ton emprise sur ceux qui croyaient en toi ? Je ne suis pas différent. (Il a jeté un coup d'œil sur sa gauche.) Vince, empale-toi sur ta lance, s'il te plaît.

Sans hésiter, Vince a appuyé le gros bout de sa lance par terre. Il en a positionné la pointe sous sa cage thoracique.

– Arrête, a dit Néron. J'ai changé d'avis.

Vince n'a pas manifesté de soulagement. En fait, une ombre de déception est passée dans ses yeux. Il a ramené sa lance à son côté.

– Tu vois ? a dit Néron avec un sourire triomphant. Je détiens le pouvoir de vie ou de mort sur mes adorateurs, comme tout dieu qui se respecte.

J'ai eu l'impression d'avaler une gélule de larves.

– Les *Germani* ont toujours été fous, tout comme toi.

Néron a mis la main sur la poitrine.

– Tu m'offenses ! Mes amis barbares sont de loyaux sujets de la dynastie julienne ! Et, bien sûr, nous descendons tous de toi, Seigneur Apollon.

Je n'avais pas besoin de ce rappel. J'avais été si fier de mon fils, le premier Octave, appelé plus tard César Auguste. Après sa mort, ses descendants étaient devenus plus en plus arrogants et instables (je mettais cela sur le compte de leur ADN mortel ; ils ne tenaient certainement pas ces traits de personnalité de moi). Néron avait été le dernier de la dynastie julienne, et je n'avais pas pleuré sa mort. Maintenant le revoilà qui se tenait devant moi, plus grotesque et le menton plus fuyant que jamais.

Meg, à mon épaule, a pris la parole.

– Que... que veux-tu, Néron ?

Sachant qu'elle s'adressait à l'homme qui avait tué son père, elle faisait preuve d'un calme remarquable. Je me suis senti reconnaissant de sa force. Ça me redonnait de l'espoir d'avoir une dimachère de haut niveau et un bébé pêche vorace à mes côtés. Malgré cela, face à deux *Germani*, je nous trouvais en position pour le moins difficile.

Les yeux de l'empereur ont brillé.

– Droit au but. J'ai toujours admiré ça chez toi, Meg. En fait, c'est

assez simple. Apollon et toi, vous allez ouvrir les portes de Dodone pour moi. Ensuite, ces six-là – il a fait un geste vers les prisonniers ligotés aux piquets – seront relâchés.

– Tu détruiras le bosquet, ai-je dit en secouant la tête. Ensuite tu nous tueras.

Néron a de nouveau érupté cet horrible aboiement.

– Seulement si tu m’y obliges, a-t-il répondu. Je suis un empereur-dieu raisonnable, Apollon ! Je préférerais largement garder le bosquet de Dodone sous mon contrôle, s’il se laisse diriger, mais ce qui est sûr, c’est que je ne pourrai pas te permettre de t’en servir. Tu as eu ta chance comme gardien des Oracles et tu as échoué lamentablement. C’est à moi qu’en échoit la responsabilité, maintenant. À moi et à mes partenaires.

– Les deux autres empereurs. Qui sont-ils ?

Néron a haussé les épaules.

– De bons Romains. Des hommes qui, comme moi, ont la volonté de faire ce qui est nécessaire.

– Les triumvirats, ça n’a jamais marché. Ça mène toujours à la guerre civile.

Néron a souri comme si l’idée ne le dérangeait pas.

– Nous avons passé un accord entre nous trois. Nous nous sommes divisé le nouvel empire – j’entends par là l’Amérique du Nord. Une fois que nous aurons les Oracles, nous nous étendrons et ferons ce que les Romains ont toujours fait le mieux : conquérir le monde.

— Tu n’as vraiment rien appris de ton règne, ai-je dit, consterné.

– Oh que si ! Et j’ai eu des siècles pour réfléchir, préparer et ourdir des plans. As-tu seulement une idée de ce que ça peut faire d’être un empereur-dieu, incapable de mourir mais incapable de vivre pleinement ? L’horreur que c’est ? Au Moyen Âge, il y a eu une période d’environ trois cents ans où mon nom était presque oublié. J’étais à peine plus qu’un mirage ! Heureusement il y a eu la Renaissance, qui s’est souvenue de notre grandeur de l’époque classique. Et puis Internet est arrivé. Ah, par les dieux, j’adore Internet ! Désormais je n’ai plus aucun risque de disparaître complètement. Je suis immortel sur Wikipedia !

J’ai accusé le coup. J’étais maintenant pleinement convaincu de la folie de Néron. Wikipedia était bourré d’erreurs à mon sujet.

Il a agité la main.

– Oui, oui. Tu penses que je suis fou. Je pourrais t’expliquer mes projets et te prouver le contraire, mais j’ai déjà un programme bien chargé pour aujourd’hui. J’ai besoin que Meg et toi, vous m’ouvriez ces portes. Elles ont résisté à tous mes efforts, mais à vous deux vous y arriverez. Apollon, tu as une affinité avec les Oracles. Meg sait y faire avec les arbres. Au boulot. S’il vous plaît, merci.

– Plutôt mourir, ai-je dit. N’est-ce pas, Meg ?

Pas de réponse.

J’ai jeté un coup d’œil vers Meg. Un filet argenté brillait sur sa joue, et j’ai d’abord cru qu’un de ses strass avait fondu. Puis je me suis rendu compte qu’elle pleurait.

– Meg ?

Néron a joint les mains, comme pour prier.

– Aïe, aïe, aïe. Il semblerait que nous ayons un léger malentendu. Vois-tu, Apollon, Meg t’a amené ici, comme je le lui avais demandé. Du beau travail, ma puce.

Meg s’est essuyé la joue.

– Je... je ne voulais pas...

Mon cœur s’est ratatiné dans ma poitrine, comme un caillou.

– Meg, ai-je bafouillé, non. Je ne peux pas croire...

J’ai tendu la main vers elle et, aussitôt, Brugnon s’est interposé en grondant. Je me suis rendu compte que le *karpos* n’était pas là pour nous protéger de Néron : il défendait Meg contre *moi*.

– Meg ? ai-je repris. Cet homme a tué ton père ! C’est un assassin !

Elle avait les yeux rivés sur le sol. Lorsqu’elle a répondu, ce fut d’une voix encore plus torturée que la mienne quand j’avais chanté dans le nid des *myrmekes*.

– C’est la Bête qui a tué mon père. Lui, c’est Néron. C’est... c’est mon beau-père.

Je n’ai pleinement compris ce qui se jouait que lorsque Néron a ouvert grands les bras, en disant :

– C’est vrai, ma chérie. Et je suis très content de toi. Viens embrasser Papa.

Je briefe McCaffrey

Ton beau-père est super nul

Pourquoi s'obstine-t-elle ?

J'avais déjà connu la trahison, dans ma vie.

Les souvenirs ont afflué douloureusement. Une fois, Cyrène, mon ancienne petite amie, s'était mise avec Arès rien que pour me rendre la monnaie de ma pièce. Une autre fois, Artémis m'avait envoyé une flèche dans l'aine parce que je flirtais avec ses Chasseresses. En 1928, Alexander Fleming avait omis de me rendre hommage pour lui avoir inspiré la découverte de la pénicilline. Ça avait fait mal, ça. Très mal.

Mais je ne me souvenais pas de m'être jamais autant trompé sur quelqu'un que sur Meg. Enfin... en tout cas pas depuis Frank Sinatra. Je me vois encore lui disant : *New York, New York ? C'est pas avec une chanson aussi ringarde que tu vas faire ton grand come-back !*

– Meg, nous sommes amis ! lui ai-je lancé d'une voix irritée malgré moi. Comment tu as pu me faire ça ?

Meg regardait ses baskets rouges – une couleur primaire pour des chaussures de traître.

– J'ai essayé de t'avertir, a-t-elle murmuré.

– Elle a bon cœur, a renchéri Néron en souriant. Mais, Apollon, vous n'êtes amis que depuis quelques jours, Meg et toi, et encore, seulement parce que j'ai demandé à Meg de se lier avec toi. Moi, je suis le beau-père, protecteur et tuteur de Meg depuis des années. Elle fait partie de la Maison impériale.

J'ai regardé ma petite reine de la benne à ordures. Eh oui, que voulez-vous, je m'étais pris d'affection pour elle au cours de cette semaine passée ensemble. Je ne pouvais pas l'imaginer en quoi que ce soit d'impérial, et certainement pas comme une proche de Néron.

– J’ai risqué ma vie pour toi, lui ai-je dit avec stupéfaction. Et ça veut vraiment dire quelque chose, parce que je peux mourir !

Néron a applaudi poliment.

– Nous sommes tous impressionnés, Apollon. Maintenant si vous voulez bien ouvrir les portes. Elles me défient depuis trop longtemps.

J’ai essayé de fusiller Meg du regard, mais le cœur n’y était pas. Je me sentais trop vulnérable et trop blessé. Nous, les dieux, nous n’aimons pas nous sentir vulnérables. En plus, Meg ne me regardait même pas.

Hébété, je me suis tourné vers les deux chênes qui formaient les portes. J’ai remarqué que leurs troncs jumeaux portaient les cicatrices des diverses tentatives de Néron : marques de scie tronçonneuse, brûlures, encoches à la hache et même quelques impacts de balle. Tout ça avait à peine entamé l’écorce extérieure. La zone la plus endommagée portait l’empreinte d’une main humaine, incrustée sur près de trois centimètres d’épaisseur, où le bois avait cloqué et s’était effrité. J’ai tourné le regard vers le visage inconscient de Paulie, le dieu du geyser, ligoté et attaché avec les cinq demi-dieux.

– Néron, qu’as-tu fait ?

– Oh, un tas de trucs ! On a trouvé un accès à cette antichambre il y a des semaines. Le Labyrinthe a une sortie qui donne dans le nid de *myrmekes*, c’est pratique. Par contre pour franchir les portes...

– Tu as obligé le *palikos* à t’aider ? (Je me suis retenu de balancer mon carillon à vent à la tête de l’empereur.) Tu t’es servi d’un esprit de la nature pour détruire la nature ? Meg, comment peux-tu accepter ça ?

Brugnon a grondé et, pour la première fois, j’ai eu l’impression que l’esprit des fruits était peut-être d’accord avec moi. L’expression de Meg était aussi fermée que les portes. Elle ne quittait pas des yeux les ossements qui jonchaient la clairière.

– Allons, voyons, a dit Néron. Meg sait qu’il y a de bons esprits de la nature et de mauvais. Ce dieu du geyser était casse-pied. Il n’arrêtait pas de nous demander de répondre à des enquêtes. En plus, il n’aurait pas dû s’aventurer si loin de la source de son pouvoir. On n’a pas eu de mal à la capturer. Sa vapeur, comme tu peux voir, ne nous a pas servi à grand-chose, de toute façon.

– Et les cinq demi-dieux ? Tu t’es servi d’eux aussi ?

– Bien sûr. Je n’avais pas prévu de les attirer, mais chaque fois

qu'on s'est attaqué aux portes, le bosquet s'est mis à gémir. Je suppose qu'il appelait au secours et que les demi-dieux n'ont pas pu résister. Le premier qui a débarqué, c'est celui-là. (Il a pointé du doigt vers Cecil Markowitz.) Les deux derniers sont tes propres enfants – Austin et Kayla, c'est ça ? Ils sont venus le jour où on a forcé Paulie à attaquer les arbres à la vapeur. Je crois que cette tentative a mis le bosquet sur les épines, si je puis dire. On a eu deux demi-dieux pour le prix d'un !

Là, j'ai pété les plombs. Avec un cri guttural, je me suis élancé vers l'empereur dans l'intention de tordre ce truc poilu qui lui servait de cou. Les *Germani* m'auraient tué avant que j'arrive si loin, mais cet outrage m'a été épargné. J'ai trébuché contre un pelvis humain et terminé en glissade ventrale sur les ossements.

– Apollon ! a crié Meg en accourant.

J'ai roulé sur le dos et donné des coups de pied en l'air pour la repousser, comme un môme qui pique une colère.

– J'ai pas besoin de ton aide ! Tu ne comprends pas qui est ton protecteur ? C'est un monstre ! C'est l'empereur qui...

– Ne le dis pas, m'a lancé Néron. Si tu dis « qui jouait du violon en regardant Rome brûler », je demanderai à Vince et Gary de t'écorcher vif pour faire une cuirasse de peau. Tu le sais aussi bien que moi, Apollon, nous n'avions pas de violon à l'époque. Et ce n'est pas moi qui ai déclenché le grand incendie de Rome.

Je me suis relevé avec effort et j'ai rétorqué :

– Mais tu en as bien profité.

Debout face à Néron, je me suis souvenu de tous les détails sordides de son règne : les folles dépenses et la cruauté qui me faisaient tellement honte, à moi, son ancêtre. Néron, c'était ce parent qu'on n'avait jamais envie d'inviter au dîner des Lupercales.

– Meg, ai-je ajouté, ton beau-père a regardé sans rien faire les flammes détruire les trois quarts de Rome. Il y a eu des dizaines de milliers de morts.

– J'étais à Antium, à cinquante kilomètres ! a protesté Néron d'un ton rageur. Je suis rentré immédiatement à Rome et j'ai pris moi-même la direction des secours !

– Seulement parce que l'incendie menaçait ton palais.

Néron a levé les yeux au ciel.

– C'est ma faute si je suis arrivé juste à temps pour sauver l'édifice le plus important ?

Meg a plaqué les mains sur ses oreilles et dit :

– Arrêtez de vous disputer. S'il vous plaît.

Mais je ne me suis pas tu. Parler me semblait le meilleur parti possible – les autres étant aider Néron ou mourir.

– Après le grand incendie, ai-je raconté à Meg, au lieu de reconstruire les maisons du mont Palatin, Néron a rasé tout le quartier et s'est construit un nouveau palais, la Domus aurea.

Néron a pris l'air rêveur.

– Ah oui... la Maison d'Or. C'était une splendeur, Meg ! J'avais mon propre lac, trois cents pièces, des fresques en or, des mosaïques en perles et diamants... Je pouvais enfin vivre comme un être humain !

– Tu as eu l'aplomb d'ériger sur ta pelouse une statue en bronze de trente mètres de haut ! ai-je riposté. Une statue colossale de toi en Sol Apollon, le dieu du soleil. Autrement dit, tu te prétendais moi.

– Effectivement, a acquiescé Néron. Et cette statue m'a survécu. J'ai cru comprendre qu'elle était devenue célèbre sous le nom de Colosse de Néron ! Ils l'ont déplacée pour la mettre à l'amphithéâtre des gladiateurs, et tout le monde s'est mis à appeler le théâtre d'après la statue : le *Colosseum*. (Néron a bombé le torse.) Oui... la statue, c'était le choix parfait.

Son ton de voix, encore plus sinistre que d'habitude, m'a intrigué.

– De quoi tu parles ? lui ai-je demandé.

– Hein ? Oh, rien. (Il a consulté sa montre... une Rolex mauve et or.) Le truc, c'est que j'avais la classe ! Le peuple m'adorait !

J'ai secoué la tête et embrayé :

– Il s'est retourné contre toi. Les habitants de Rome étaient convaincus que tu avais provoqué le grand incendie, alors tu as accusé les chrétiens.

J'étais bien conscient que cette discussion était vaine. Si Meg m'avait caché sa véritable identité tout ce temps, je doutais fort qu'elle soit capable de changer d'avis maintenant. Mais je pouvais peut-être gagner assez de temps pour permettre à la cavalerie d'arriver. Si seulement j'avais une cavalerie.

Néron a agité la main avec dédain.

– Les chrétiens, c'étaient des terroristes, enfin. Ils n'ont peut-être pas mis le feu à la ville, mais ils causaient un tas d'autres ennuis. J'ai su voir ça avant tout le monde !

– Il les jetait aux lions, ai-je précisé à Meg. Il en faisait des torches humaines et les brûlait vifs, comme il va faire à ces six malheureux.

Meg est devenue livide. Elle a regardé les prisonniers inconscients, ligotés aux pieux.

– Néron, tu ne...

– Ils seront libérés, a promis Néron, à condition qu'Apollon coopère.

– Meg, tu ne peux pas lui faire confiance, ai-je dit. La dernière fois qu'il a fait ça, il a accroché des chrétiens un peu partout dans son jardin et il les a fait brûler pour éclairer sa garden-party. J'y étais. Je me souviens des hurlements.

Meg s'est pris le ventre à deux mains.

– Ma chérie, ne crois pas ce qu'il raconte ! lui a dit Néron. Ces histoires, c'est de la pure propagande inventée par mes ennemis.

Meg scrutait le visage de Paulie, le dieu du geyser.

– Néron... tu n'as jamais parlé d'en faire des torches humaines.

– Ils ne brûleront pas, a-t-il dit en faisant un effort pour adoucir sa voix. On n'en viendra pas là. La Bête n'aura pas à intervenir.

– Tu vois, Meg ? ai-je dit en agitant le doigt vers l'empereur. Ce n'est jamais bon signe quand les gens se mettent à parler d'eux à la troisième personne. Zeus m'engueulait tout le temps pour ça !

Vince et Gary se sont avancés, les mains crispées sur leurs lances.

– À ta place, je ferais attention, m'a averti Néron. Mes *Germani* sont très sensibles aux insultes contre la personne de l'empereur. Maintenant, j'ai beau adorer parler de moi, nous avons un programme à respecter. (Il a de nouveau consulté sa montre.) Vous allez ouvrir les portes. Puis Meg va voir si elle peut se servir des arbres pour interpréter l'avenir. Si oui, splendide ! Si non... Eh bien je brûlerai ce vaisseau quand j'arriverai à la mer, comme j'aime à dire.

– Meg ? ai-je dit, Il est fou.

Brugnon, à ses pieds, a poussé un grognement protecteur.

Le menton de Meg tremblait.

– Néron s'est occupé de moi, Apollon. Il m'a donné un foyer. Il m'a appris à me battre.

– Tu m'as dit qu'il avait tué ton père !

– Non ! (Elle a secoué la tête de toutes ses forces, l'air paniqué.) Non, ce n'est pas ce que j'ai dit. C'est *la Bête* qui l'a tué.

– Mais...

Néron a soupiré.

– Oh, Apollon, tu ne comprends pas grand-chose. Le père de Meg était un faible. Elle ne se souvient même pas de lui. Il était incapable de la protéger. C'est moi qui l'ai élevée. C'est grâce à moi qu'elle est restée en vie.

Mon cœur s'est serré encore davantage. Je ne comprenais pas tout ce que Meg avait enduré ni ce qu'elle ressentait à présent, mais je connaissais Néron. Je savais avec quelle facilité il aurait pu manipuler une gamine apeurée, une fillette toute seule qui avait désespérément besoin de sécurité et de compréhension après le meurtre de son père, même si cette compréhension venait de l'assassin de son père.

– Meg..., ai-je murmuré, je suis vraiment désolé.

Une autre larme a coulé sur sa joue.

– Elle n'a PAS BESOIN de compassion, a déclaré Néron d'une voix qui s'était faite dure comme le bronze. Et maintenant, mes très chers, si vous voulez bien avoir l'amabilité d'ouvrir les portes. Meg, si Apollon refuse, rappelle-lui qu'il est obligé d'obéir à tes ordres.

Meg a ravalé sa salive.

– Apollon, ne rends pas les choses encore plus difficiles. S'il te plaît, aide-moi à ouvrir les portes.

J'ai secoué la tête.

– Pas de mon plein gré.

– Alors je... je te l'ordonne. Aide-moi. Là, maintenant.

Écoutez les arbres

Les arbres savent ce qui se trame

Ils savent toutes les choses

La détermination de Meg avait peut-être molli, mais celle de Brugnion était demeurée intacte.

Me voyant hésiter à me plier aux ordres de Meg, le *karpos* a montré les crocs et sifflé « Brugnion », comme si c'était une nouvelle technique de torture.

– D'accord, ai-je dit à Meg d'une voix teintée d'amertume.

La vérité, c'était que je n'avais pas le choix. Je sentais l'ordre de Meg planter des ramifications dans mes muscles et m'obliger à obéir.

Je me suis placé devant les chênes jumeaux et j'ai posé les mains sur leurs troncs. Je n'y ai senti aucun pouvoir oraculaire. Je n'ai entendu aucune voix. Rien qu'un silence pesant et obstiné. Le seul message que les arbres semblaient vouloir émettre, c'était : PARTEZ.

– Si nous continuons, ai-je dit à Meg, Néron détruira le bosquet.

– Non, il ne le fera pas.

– Il sera obligé. Il ne peut pas contrôler Dodone. Son pouvoir est trop ancien. Et il ne peut pas se permettre de laisser quelqu'un d'autre s'en servir.

Meg a posé les mains contre les arbres, juste en dessous des miennes.

– Concentre-toi, m'a-t-elle dit. Ouvre les portes. S'il te plaît. Tu ne veux pas mettre la Bête en colère.

Elle avait parlé d'une petite voix, et là encore comme si la Bête était quelqu'un que je n'avais pas encore rencontré... un croque-mitaine caché sous le lit, et non un homme en costume violet qui se tenait à quelques pas de nous.

Je ne pouvais pas refuser de me plier aux ordres de Meg, mais peut-être aurais-je dû protester plus vigoureusement. Meg aurait peut-être flanché si je l'avais poussée à admettre la réalité. Cela dit, en ce cas, Néron, Brugnion ou les *Germani* m'auraient tué, c'est tout. Je dois vous faire une confession : j'avais peur de mourir. Sans me départir de mon courage, de ma noblesse et de mon élégance, certes, mais j'avais quand même la trouille.

J'ai fermé les yeux. J'ai senti la résistance sans faille des arbres, leur méfiance envers les intrus. Je savais que si j'ouvrais ces portes malgré elles, le bosquet serait détruit. Pourtant, usant de toute la force de ma volonté, j'ai cherché la voix de la prophétie et l'ai appelée à moi.

J'ai pensé à Rhéa, la reine des Titans, qui avait planté ce bosquet. Bien qu'elle fût fille de Gaïa et d'Ouranos, ensuite mariée au roi cannibale Cronos, Rhéa avait su cultiver la sagesse et la bonté. Elle avait donné naissance à une nouvelle génération d'immortels, plus vertueux (même si c'est moi qui le dis.) Elle représentait le meilleur des anciens temps.

Il était vrai qu'elle s'était retirée du monde et avait ouvert un atelier de poterie, mais elle s'inquiétait toujours de Dodone. Elle m'avait envoyé ici avec la mission d'entrer dans le bosquet et de partager son pouvoir. Ce n'était pas le genre de déesse à cadenasser les portes et mettre des panneaux DÉFENSE D'ENTRER. J'ai commencé à fredonner *This Land is Your Land*.

J'ai senti l'écorce chauffer doucement sous mes doigts. Les racines des arbres ont tremblé.

J'ai jeté un coup d'œil à Meg. Très concentrée, elle appuyait de tout son poids contre les troncs, comme pour les renverser. Tout m'était familier, dans son aspect : ses cheveux en queues de rat coupés au carré, ses lunettes papillon en strass, son nez qui coulait, ses doigts mordillés autour des ongles et sa légère odeur de tarte aux pommes.

Pourtant c'était quelqu'un que je ne connaissais absolument pas : belle-fille de Néron, l'empereur immortel et fou. Membre de la Maison impériale. Mais qu'est-ce que ça voulait bien dire ? J'ai eu cette vision de la famille Ewing, tous drapés de toges violettes, en rang d'oignons devant le ranch, avec Néron en J. R., coiffé d'un chapeau texan. Une imagination fertile, c'est une malédiction terrible.

Malheureusement pour le bosquet, Meg était aussi la fille de

Déméter. Les arbres réagissaient à son pouvoir. Un grondement a émané des chênes jumeaux et leurs troncs ont commencé à bouger.

J'aurais voulu arrêter, mais j'étais emporté par l'élan. C'était le bosquet, à présent, qui aspirait mon pouvoir. Mes mains ne pouvaient plus se détacher des arbres. Les portes se sont ouvertes davantage, écartant mes bras de force. Terrifié, j'ai cru un instant que les arbres allaient poursuivre leur course latérale et m'écarteler. Puis ils se sont arrêtés. Les racines se sont immobilisées. L'écorce a refroidi et m'a lâché.

J'ai reculé en titubant, épuisé. Meg était figée sur le seuil des portes que nous venions de forcer.

De l'autre côté, il y avait... eh bien, d'autres arbres encore. Malgré le froid hivernal, les jeunes et grands chênes étaient couverts de feuilles vertes ; ils étaient disposés en cercles concentriques autour d'un spécimen légèrement plus imposant, au centre. Le sol était jonché de glands qui dégageaient une douce lumière ambrée. Le bosquet était ceint d'un rempart d'arbres encore plus redoutable que celui qui protégeait la clairière. Au-dessus de nos têtes, un autre dôme de branchages étroitement entremêlé masquait le lieu à la vue des éventuels intrus venant du ciel.

Je n'ai pas eu le temps de mettre Meg en garde que, déjà, elle franchissait le seuil. La cacophonie a éclaté. Imaginez quarante cloueurs martelant votre cerveau, chacun dans un angle différent. Les voix débitaient des mots incohérents et sans suite, mais qui m'obligeaient à écouter et menaçaient ma santé mentale. J'ai plaqué les mains sur mes oreilles. Le bruit n'a fait qu'accroître, impitoyable.

Brugnon grattait frénétiquement la terre pour y enfouir la tête. Vince et Gary, tombés au sol, se tordaient de douleur. Même les demi-dieux inconscients gémissaient et s'agitaient sur leurs piquets.

Néron titubait, la main levée devant lui comme pour se protéger d'une lumière trop vive.

– Meg, fais taire les voix ! Qu'est-ce que tu attends !

Meg ne semblait pas souffrir des voix, quant à elle, mais elle avait l'air abasourdie.

– Elles disent quelque chose... (Ses mains dansaient dans l'air, tirant sur des fils invisibles pour démêler le vacarme.) Elles sont inquiètes, agitées. Je ne... Attendez...

Brusquement les voix se sont tues, comme si elles avaient dit tout

ce qu'elles avaient à dire.

Meg s'est tournée vers Néron, les yeux écarquillés.

– C'est vrai. Les arbres m'ont dit que tu comptais les brûler.

Les *Germani*, qui gisaient encore à demi-inconscients par terre, ont grogné. Néron a récupéré plus vite. Il a agité un doigt sévère de donneur de leçons.

– Écoute-moi, Meg. J'avais espéré que le bosquet pourrait nous être utile, mais visiblement il est détraqué. Tu ne peux pas croire ce qu'il raconte. C'est le porte-parole d'une reine des Titans sénile. Il faut raser le bosquet. C'est le seul moyen, Meg. Tu comprends, n'est-ce pas ?

Avec son pied, Néron a retourné Gary sur le dos, puis il a fouillé dans les poches du garde. Il s'est relevé en brandissant triomphalement une boîte d'allumettes.

– Après l'incendie, a-t-il annoncé, nous reconstruirons. Ce sera magnifique !

Meg l'a dévisagé comme si elle remarquait son hideux collier de barbe pour la première fois.

– De... de quoi tu parles ?

– Il va incendier Long Island et tout raser, ai-je dit. Ensuite il en fera sa propriété privée, exactement comme il a fait à Rome.

Néron a eu un rire exaspéré.

– Long Island, de toute façon, c'est un vrai foutoir ! s'est-il écrié. Personne ne la regrettera. Mon nouveau complexe impérial s'étendra de Manhattan à Montauk, ce sera le plus grand palais jamais construit ! Nous aurons des lacs et des fleuves privés, cent cinquante kilomètres de front de mer, des jardins assez grands pour avoir leur propre code postal. Je bâtirai un gratte-ciel pour chaque membre de ma maisonnée. Oh, Meg, imagine les fêtes qu'on va donner dans notre nouvelle Domus aurea !

Il n'y a pas plus lourd que le poids de la vérité. Les genoux de Meg ont ployé.

– Tu ne peux pas, a-t-elle dit d'une voix tremblante. Les bois... je suis la fille de Déméter.

– Tu es *ma* fille, a corrigé Néron, et je t'aime tendrement. C'est pourquoi j'ai besoin que tu t'écartes. Vite.

Il a porté une allumette contre le grattoir de la boîte.

– Dès que j'aurai allumé ces pieux, nos torches humaines enverront

une vague de flammes qui déferlera par ces portes. Rien ne pourra y résister. La forêt brûlera tout entière.

– S'il te plaît ! a supplié Meg.

– Voyons, ma puce. (L'expression de Néron s'est durcie.) Nous n'avons plus besoin d'Apollon. Tu ne veux pas réveiller la Bête, dis-moi ?

Sur ces mots il a craqué l'allumette et s'est dirigé vers le pieu le plus proche, où était ligoté mon fils Austin.

Trop fort le disco

Pour protéger ta raison

Y.M.C.A. Yeah

Ah, cette partie est difficile à raconter.

Je suis un conteur-né. J'ai un sens dramatique infaillible. J'aimerais relater ce qui aurait dû se passer : comment je me suis élancé en criant « Noooooon ! », et avec quelle pirouette d'acrobate j'ai fait tomber l'allumette enflammée, avant de me lancer dans une série époustouflante de mouvements de kung-fu de Shaolin, fracassant le crâne de Néron et supprimant ses gardes du corps avant qu'ils n'aient pu reprendre connaissance.

Ah, oui. Ça aurait été parfait.

Hélas, je suis tenu par la vérité.

Maudite sois-tu, vérité !

En réalité, j'ai bafouillé un truc du genre : « N-n-n-nan, fais pas ça ! » J'ai peut-être agité mon bandana brésilien, aussi, dans l'espoir que sa magie tuerait mes ennemis.

Le véritable héros de l'affaire, ce fut Brugnon. Le *karpos* devait avoir perçu les sentiments de Meg, ou peut-être était-il opposé à idée de brûler des forêts. Il s'est projeté dans l'air en poussant son cri de guerre (vous l'aurez deviné) : « Brugnon ! » Il a atterri sur le bras de Néron, croqué l'allumette enflammée à même la main de l'empereur, puis s'est posé au sol quelques pas plus loin et s'est essuyé plusieurs fois la langue entre les dents, en criant : « Khô ! Khô ! » (Ce qui signifiait à mon avis *chaud* dans le dialecte des fruits à noyaux.)

La scène aurait pu être comique, sauf que les *Germani* s'étaient relevés, que cinq demi-dieux et un esprit du geyser étaient toujours ligotés à des pieux hautement inflammables et que Néron était

toujours en possession d'une boîte d'allumettes.

L'empereur a regardé sa main vide avec stupeur.

– Meg ? a-t-il dit d'un ton glacial. Qu'est-ce que ça signifie ?

– Brugnon, viens là, a ordonné Meg d'une voix brisée par la peur.

Le *karpos* a bondi à ses pieds. Il nous a regardés en crachant, Néron, les *Germani* et moi.

Meg a respiré à fond, s'efforçant visiblement de retrouver son calme.

– Néron, Brugnon a raison. Tu... tu ne peux pas les brûler vifs.

Néron a soupiré. Il a tourné la tête vers ses gardes, en quête de soutien moral, mais les *Germani* étaient encore dans les choux. Ils se tapaient les côtés de la tête comme s'ils cherchaient à vider de l'eau qu'ils avaient dans leurs oreilles.

– Meg, a dit l'empereur, je fais de gros efforts pour tenir la Bête à distance. Pourquoi refuses-tu de m'aider ? Je sais que tu es une bonne petite. Je ne t'aurais pas laissée vagabonder autant toute seule dans Manhattan et jouer la gamine des rues si je ne savais pas que tu savais très bien te défendre. Mais l'indulgence envers tes ennemis n'est pas une vertu. Tu es ma belle-fille. N'importe lequel de ces demi-dieux te tuerait sans hésiter une seconde s'il en avait l'occasion.

– Meg, ce n'est pas vrai ! me suis-je exclamé. Tu as vu comment ça se passe à la Colonie des Sang-Mêlé.

Elle m'a regardé dans les yeux, l'air mal à l'aise.

– Même... même si c'était vrai... (Meg s'est alors adressée à Néron.) Tu m'as dit de ne jamais m'abaisser au niveau de mes ennemis.

– Non, effectivement. (La voix de Néron était tendue comme une corde, à présent.) Nous sommes supérieurs. Nous sommes plus forts. Nous construirons un nouveau monde splendide. Mais ces arbres qui crachent des absurdités nous barrent le chemin, Meg. Il faut les brûler, comme n'importe quelles mauvaises herbes. Et la seule façon de le faire, c'est dans un véritable incendie : des flammes alimentées par du sang. Faisons ça ensemble tous les deux, sans impliquer la Bête, tu veux bien ?

Et là, enfin, quelque chose a fait tilt dans ma tête. Je me suis rappelé comment mon père me punissait, il y avait de ça de longs siècles, quand j'étais encore un jeune dieu apprenant les bonnes manières de l'Olympe. Zeus me disait toujours : *Ne t'attire pas les*

foudres de mes éclairs, mon garçon.

Comme si c'était l'éclair qui décidait, comme s'il avait un esprit – et comme si Zeus n'était aucunement responsable des punitions qu'il m'infligeait.

Je n'y suis pour rien, sous-entendait le ton de sa voix. C'est l'éclair qui a brûlé toutes les molécules de ton corps. Bien des années plus tard, quand j'avais tué les Cyclopes qui fabriquaient l'éclair de Zeus, je ne l'avais pas fait sur un coup de tête. J'avais toujours détesté ces éclairs. C'était plus facile que de détester mon père.

Néron employait le même ton de voix quand il faisait allusion à la Bête en lui. Il parlait de sa colère et de sa cruauté comme si c'étaient des forces qui échappaient à son contrôle. S'il se laissait emporter par la rage... eh bien, il le mettrait sur le compte de Meg.

Ça m'a fait trop de peine de me rendre compte de ce mécanisme pervers. Meg avait été élevée dans la conviction que son beau-père bienveillant, Néron, et la Bête étaient deux personnes distinctes. Je comprenais, maintenant, pourquoi elle préférait vivre dans les ruelles de New York. Je comprenais pourquoi elle avait de telles sautes d'humeur, qui lui faisaient faire la roue et se fermer complètement en l'espace de quelques secondes. Elle ne savait jamais ce qui allait réveiller la Bête.

Elle a fixé les yeux sur moi. Ses lèvres tremblaient. Je voyais bien qu'elle cherchait une issue : un argument éloquent qui calmerait son beau-père et lui permettrait, à elle, d'écouter sa conscience. Mais je n'étais plus un dieu à la langue déliée. Je ne pouvais pas surpasser un orateur tel que Néron. Et je refusais de jouer le jeu culpabilisateur de la Bête.

Alors j'ai pris inspiration dans le style de Meg : court et direct.

– Il est maléfique, ai-je dit. Tu as bon cœur. C'est ta décision.

J'ai vu que ce n'était pas ce qu'attendait Meg. Sa bouche s'est pincée et elle a rejeté les épaules en arrière comme si elle se préparait à recevoir un vaccin contre la rougeole : une piqûre douloureuse mais nécessaire. Elle a posé la main sur la tête bouclée du *karpos*.

– Brugnon, a-t-elle d'une voix qui n'était pas très forte mais ferme, va chercher la boîte d'allumettes.

Le *karpos* est passé à l'action. Néron a eu à peine le temps de battre les paupières qu'il lui arrachait la boîte d'allumettes des mains et revenait d'un bond aux pieds de Meg.

Les *Germani* ont braqué leurs lances. Néron les a réfrénés d'un geste de la main. Il a regardé Meg avec ce qui aurait pu être du chagrin, s'il avait eu un cœur.

– Je vois que tu n'étais pas prête pour cette mission, ma chérie, a-t-il dit. C'est ma faute. Vince et Gary, enfermez Meg mais ne lui faites pas de mal. Quand nous serons rentrés à la maison... (Il a haussé les épaules, les yeux pleins de regret.) Quant à Apollon et au petit démon fruitier, il faut qu'ils brûlent.

– Non, a gémi Meg d'une voix étranglée – puis, à pleins poumons, elle a crié : NON !

Et le Bosquet de Dodone a crié avec elle.

Le souffle a été si fort que Néron et ses gardes du corps sont tombés à la renverse. Brugnon hurlait et se frappait la tête par terre.

Cette fois-ci, cependant, j'étais mieux préparé. Quand le chœur discordant des arbres a atteint son crescendo, je me suis accroché mentalement à l'air le plus entraînant qui me soit venu à l'esprit. Je me suis mis à fredonner *Y.M.C.A.*, que je chantais à l'époque avec les Village People, en tenue d'ouvrier du bâtiment, jusqu'au jour où on s'est disputé, le chef indien et moi, à cause de... Peu importe. Ce n'est pas le sujet.

– Meg ! (J'ai sorti le carillon à vent de ma poche et le lui ai lancé.) Accroche-le dans l'arbre central ! *Y.M.C.A.* Focalise l'énergie du bosquet ! *Y.M.C.A.*

Je n'étais pas sûr qu'elle m'ait entendu. Elle a levé le carillon et regardé les tuyaux et les médaillons s'entrechoquer en tintant, transformant le bruit des arbres en bribes de discours cohérentes : *Le bonheur est proche. La chute du soleil, la dernière strophe. Voulez-vous savoir quels sont les plats du jour ?*

Meg a eu l'air ébahie. Elle s'est tournée vers le bosquet et en a franchi les portes en courant à toutes jambes. Brugnon crapahutait derrière elle en secouant la tête.

J'aurais voulu les suivre mais je ne pouvais pas laisser Néron et ses gardes seuls avec les six otages. Fredonnant toujours *Y.M.C.A.*, je me suis dirigé vers eux d'un pas décidé.

Les arbres hurlaient plus fort que jamais, pourtant Néron est parvenu à se hisser à genoux. Il a sorti quelque chose de sa poche de veste – une fiole de liquide – et en a aspergé le sol devant lui. Je me doutais bien que ça ne présageait rien de bon, mais j'avais des soucis

plus immédiats. Vince et Gary se relevaient. Vince a tourné sa lance vers moi.

La colère m'a rendu téméraire. J'ai attrapé l'arme par la pointe et je l'ai violemment tirée vers le haut, cueillant Vince sous le menton par le gros bout de la lance. Il est tombé, sonné par le choc, et j'ai empoigné sa cuirasse de peau à pleines mains.

Il faisait facilement deux fois ma taille. Je m'en fichais. Je l'ai redressé sur ses pieds. Mes bras étaient gorgés de puissance. Je me sentais invincible, comme tout dieu devrait se sentir. J'ignorais complétement par quel phénomène ma force m'était revenue, mais je me suis dit que ce n'était pas le moment de m'interroger sur ma chance. J'ai fait tourner Vince comme un disque et l'ai projeté vers le ciel avec un tel élan qu'il a traversé la canopée et disparu en laissant un trou en forme de *Germanus*.

Respect à la Garde impériale pour son courage frôlant la stupidité. Malgré ma démonstration de force, Gary m'a attaqué. D'une main, j'ai brisé sa lance, tandis que de l'autre j'enfonçais le poing au travers de son bouclier et je lui assénais en plein ventre un coup qui aurait assommé un rhinocéros.

Il s'est effondré.

Je me suis tourné vers Néron. Je sentais déjà ma force refluer. Mes muscles retrouvaient leur pitoyable mollesse humaine. J'espérais juste avoir le temps d'arracher la tête de Néron et de la fourrer dans les profondeurs de sa veste violette.

L'empereur a ricané méchamment.

– Tu es un imbécile, Apollon. Tu te trompes toujours de combat. (Il a consulté sa Rolex.) Mon équipe de démolition va arriver d'un instant à l'autre. Une fois que la Colonie des Sang-Mêlé sera détruite, j'en ferai ma nouvelle pelouse ! Pendant ce temps, toi tu seras là, à éteindre des incendies.

Sur ces mots, il a sorti un briquet en argent de sa poche de gilet. C'était typique de Néron, d'avoir plusieurs outils d'allumage à portée de main. J'ai regardé les traînées luisantes qu'il avait tracées au sol... du feu grec, bien sûr.

– Ne fais pas ça, ai-je dit.

Néron a souri.

– Au revoir, Apollon. Plus que onze Olympiens.

Il a allumé son briquet et l'a jeté par terre.

Je n'ai pas eu le plaisir d'arracher la tête de Néron.

Aurais-je pu l'empêcher de fuir ? Peut-être. Mais les flammes crépitaient entre nous, brûlant les ossements, l'herbe, les racines d'arbre et jusqu'à la terre elle-même. L'incendie était trop fort pour être maîtrisé et il courait voracement vers les six otages ligotés.

J'ai laissé Néron partir. Il est arrivé à relever Gary et il est parti en traînant le *Germanus* encore sonné vers la fourmilière. Quant à moi, j'ai couru jusqu'aux pieux.

Le plus proche était celui d'Austin. Je l'ai encerclé par la base entre mes bras et j'ai tiré, faisant fi des techniques recommandées pour soulever les gros poids. Mes muscles se contractaient au maximum et l'effort était tel que ma vision s'est brouillée. Je suis arrivé à le hisser suffisamment pour le faire basculer en arrière. Austin a remué et gémi.

Je l'ai traîné, pieu et cocon avec, à l'autre bout de la clairière, le plus loin possible des flammes. Je l'aurais emmené au Bosquet de Dodone, mais mon intuition m'a dit que ce ne serait pas lui rendre service que de le déposer dans une clairière en cul-de-sac, bruissant de voix démentes et menacée par une déferlante de flammes.

Je suis reparti vers la rangée de piquets et, répétant le processus, j'ai déraciné Kayla, puis Paulie le dieu du geyser et les autres. Le temps que j'amène la dernière, Miranda Gardiner, en lieu sûr, le feu était un raz-de-marée rouge, à moins d'un mètre des portes du bosquet.

Ma force divine m'avait abandonné. Meg et Brugnon avaient disparu. J'avais retardé de quelques minutes le supplice des otages, mais le feu allait bientôt nous dévorer tous. Je suis tombé à genoux et j'ai sangloté.

– Aidez-moi.

J'ai balayé du regard les arbres sombres aux branches entremêlées et menaçantes. Je ne m'attendais pas à être exaucé. Je n'avais pas l'habitude de demander de l'aide, d'ailleurs. J'étais Apollon. Normalement c'était moi que les mortels sollicitaient ! (Certes j'avais pu, à l'occasion, charger des demi-dieux d'accomplir des quêtes anodines pour moi, du type déclencher une guerre ou récupérer un objet magique dans la tanière d'un monstre, mais ça ne comptait pas.)

– Je n'y arrive pas, tout seul. (J'ai cru voir le visage de Daphné flotter sous le tronc d'un arbre, puis d'un autre. Bientôt, les bois

allaient brûler. Je ne pouvais pas les sauver, pas plus que je ne pouvais sauver Meg, ni les demi-dieux disparus, ni moi-même.) Je suis vraiment désolé. S'il vous plaît... pardonnez-moi.

Je crois que la fumée que j'avais respirée me faisait tourner la tête. J'ai été pris d'hallucinations. Des silhouettes scintillantes de dryades ont émergé de leurs arbres : une légion de Daphné en fines robes de gaze verte. Leurs regards étaient mélancoliques, comme si elles savaient qu'elles allaient au-devant de leur mort, pourtant elles ont encerclé le feu. Puis elles ont levé les bras et la terre, à leurs pieds, a explosé. Un torrent de boue a déferlé sur les flammes en bouillonnant. Les dryades ont aspiré la chaleur du feu dans leurs corps. Leur peau s'est carbonisée, leurs visages durcis et fissurés.

Dès que les dernières flammes ont été écrasées, les dryades sont tombées en cendres. J'aurais voulu m'effriter et disparaître avec elles. J'avais envie de pleurer, mais le feu avait asséché mes canaux lacrymaux. Je n'avais pas demandé tant de sacrifices. Je ne m'y attendais certainement pas ! Je me sentais vide, coupable et honteux.

Puis il m'est venu à l'esprit qu'au cours de ma vie, j'avais demandé une multitude de sacrifices et envoyé de nombreux héros à leur mort. Étaient-ils en rien moins nobles et courageux que ces dryades ? Pourtant je n'avais jamais éprouvé de remords en leur confiant ces missions périlleuses. Je m'étais servi d'eux et les avais jetés après usage, j'avais saccagé leurs vies pour construire ma gloire. Je n'étais pas moins monstrueux que Néron.

Le vent s'est levé dans la clairière, exceptionnellement doux pour la saison. Dans un mouvement de tourbillon, il a rassemblé les cendres et les a emportées dans le ciel, au-delà de la canopée. Alors, et seulement quand le dernier souffle de vent s'est tu, j'ai compris que ce devait être le Vent de l'Ouest, mon ancien rival, qui m'offrait son réconfort. Il avait réuni les dépouilles et les portait vers leur prochaine et belle réincarnation. Après tous ses siècles, Zéphyr avait accepté mes excuses.

J'ai découvert qu'il me restait quelques larmes, en fin de compte.

Derrière moi, une voix a grogné :

– Où est-ce que je suis ?

Austin était réveillé.

J'ai rampé jusqu'à lui en pleurant de soulagement et j'ai embrassé son visage.

– Mon merveilleux fils !

Il a battu des paupières et m’a regardé, interloqué. Ses tresses couchées étaient poudrées de cendres, comme du givre sur les rangées d’un champ. Je présume qu’il lui a fallu un petit moment pour comprendre pourquoi un adolescent cradingue, boutonneux et un peu dérangé le couvrait de son affection poisseuse.

– Ah ouais, Apollon. (Il a essayé de bouger.) Mais qu’est-ce qui... qu’est-ce que je fous dans ces bandelettes qui puent ? Ça te dérangerait de me détacher ?

Je suis parti d’un rire hystérique, ce qui n’a pas dû aider Austin à retrouver son calme. Je me suis attaqué à son cocon à mains nues, sans guère de résultat. Alors je me suis souvenu de la lance brisée de Gary. Je suis allé rechercher la pointe et j’ai passé plusieurs minutes à libérer Austin de sa gangue.

Une fois décroché du piquet, il a fait quelques pas en titubant pour réveiller la circulation dans ses bras et jambes engourdis. Il a capté le tableau : la forêt encore fumante, les autres prisonniers. Le Bosquet de Dodone avait mis fin à son chœur de hurlements erratiques. (Quand cela avait-il cessé ?) Une douce lumière ambrée rayonnait maintenant de ses portes.

– Qu’est-ce qui se passe ? a demandé Austin. Et où est mon saxophone ?

Questions raisonnables, auxquelles j’aurais aimé pouvoir apporter des réponses raisonnables. Tout ce que je savais, c’était que Meg McCaffrey errait encore dans le bosquet et que le silence des arbres ne me disait rien qui vaille.

J’ai regardé mes faibles bras de mortel. Je me suis demandé pourquoi j’avais connu ce regain de force divine pendant que j’affrontais les *Germani*. Étaient-ce mes émotions qui l’avaient déclenché ? Ou le premier signe que ma vigueur divine me revenait pour de bon ? Ou bien encore Zeus qui jouait de nouveau avec moi, me donnait un aperçu de mon ancien pouvoir pour mieux me le retirer, une fois de plus : *Tu te souviens de ça, petit ? BEN TU L’AURAS PAS !*

J’aurais aimé pouvoir faire appel à cette force, mais j’allais devoir faire sans.

J’ai tendu la lance brisée à Austin en lui disant :

– Détache les autres. Je reviens.

Austin m'a dévisagé, l'air incrédule.

– Tu vas *là-dedans* ? C'est pas dangereux ?

– Possible que si, ai-je répondu.

Là-dessus j'ai couru vers l'Oracle.

*Triste est l'au revoir,
Rien n'en est doux ni plaisant
Fais gaffe à ma face*

À l'intérieur du bosquet, les arbres se servaient de leurs voix de conversation.

Quand j'ai franchi les portes, je me suis rendu compte qu'ils parlaient toujours, radotant des absurdités dignes de somnambules à un cocktail.

J'ai balayé le bosquet du regard. Aucune trace de Meg. Je l'ai appelée. Les arbres ont réagi en haussant la voix et ça m'a véritablement donné le tournis.

Je me suis appuyé contre le chêne le plus proche.

– Fais gaffe, mon pote, a dit l'arbre.

Je suis reparti dare-dare. Autour de moi, les arbres échangeaient des vers, comme s'ils jouaient à faire des rimes :

*Cavernes de bleu.
Peins-le si tu peux.
Indiana.
Banana.
Vers l'ouest en flammes.
Brûlent les pages, dam !
Un bonheur sur le vent.
Des cafards et des serpents.*

C'était un tissu d'absurdités, pourtant chaque vers pris séparément avait un poids prophétique. J'avais l'impression que des dizaines de déclarations importantes, chacune essentielle à ma survie, étaient

passées au mixeur et chargées dans un fusil de chasse, puis projetées à mon visage.

(Ha ha, plutôt pas mal, cette image. Penser à l'utiliser dans un haïku.)

– Meg ! ai-je appelé de nouveau.

Toujours pas de réponse. Le bosquet n'avait pas l'air si grand que ça. Comment se faisait-il qu'elle ne m'entendait pas ? Et que je ne la voyais pas ?

J'ai poursuivi mon chemin à pas lourds, en fredonnant sur une parfaite tonalité de 440 hertz pour rester concentré. Quand je suis arrivé au deuxième cercle d'arbres, les chênes sont devenus plus liants.

– Hé, t'as pas une p'tite pièce ? m'a demandé l'un.

Un autre a essayé de me raconter une histoire drôle sur un pingouin et une bonne sœur entrant dans un fast-food.

Un troisième chêne resservait à son voisin un boniment de vendeur de robots de cuisine.

– Et vous n'imaginez pas ce qu'il peut faire comme pâtes fraîches !

– La vache ! a dit l'autre arbre. Il fait aussi machine à pâtes ?

– Vos *linguine* maison en quelques minutes ! a répliqué avec enthousiasme le chêne vendeur.

Je ne saisisais pas pourquoi un chêne pouvait avoir envie de *linguine*, mais j'ai passé mon chemin. J'ai eu peur, si je les écoutais trop longtemps, de finir par commander le robot, réglable facilement en trois versements de 39,99 dollars, et d'y perdre ma raison pour toujours.

Je suis enfin arrivé au centre du bosquet. De l'autre côté du plus grand chêne se tenait Meg, adossée au tronc, les yeux fermés. Elle avait toujours le carillon à la main mais semblait l'avoir oublié. Les cylindres de laiton s'entrechoquaient sans tinter, étouffés contre sa robe.

À ses pieds, Brugnon se balançait d'avant en arrière en gloussant. « Pommes ? Brugnons ! Mangues ? Brugnons ! »

– Meg.

J'ai posé la main sur son épaule. Elle a tressailli. Elle m'a regardé comme si j'étais une illusion d'optique. La peur noyait son regard.

– C'est trop, a-t-elle dit. C'est trop.

Les voix la tenaient sous leur emprise. Rien que pour moi, c'était

difficile à supporter : imaginez une centaine de stations de radio qui diffusaient en même temps et forçaient mon cerveau à se ramifier dans différentes directions. Mais j'avais l'habitude des prophéties. Meg, par contre, était fille de Déméter. Les arbres l'aimaient. Ils voulaient tous échanger avec elle, attirer son attention en même temps. Ils n'allaient pas tarder à démolir définitivement son esprit.

– Le carillon, ai-je dit. Accroche-le dans l'arbre !

J'ai montré du doigt la première branche, bien au-dessus de nos têtes. Seul, aucun de nous deux ne pouvait l'atteindre, mais si je faisais la courte échelle à Meg...

Elle a reculé en secouant la tête. Les voix de Dodone étaient tellement chaotiques que je n'étais pas certain qu'elle m'ait entendu. Si oui, soit elle n'avait pas compris, soit elle ne me faisait pas confiance.

J'ai dû réprimer mon sentiment de trahison. Meg était la belle-fille de Néron. Il l'avait envoyée à moi pour qu'elle m'attire jusqu'ici, et notre amitié n'était qu'un mensonge. Elle n'avait aucun droit de se méfier de moi.

Mais je ne pouvais pas rester amer. Si je lui reprochais la façon dont Néron avait déformé ses émotions, je ne valais pas mieux que la Bête. En plus, ce n'est pas parce qu'elle mentait en se prétendant mon amie que je n'étais pas le sien. Elle était en danger. Je refusais de l'abandonner à la folie des blagues de pingouin du bosquet.

Je me suis accroupi et j'ai entrelacé mes doigts.

– S'il te plaît. Monte.

À ma gauche, Brugnon a roulé sur le dos en gémissant : « *Linguine ? Brugnon !* »

Meg a fait la grimace. J'ai lu dans ses yeux qu'elle décidait de coopérer avec moi, non pas parce qu'elle me faisait confiance, mais parce que Brugnon souffrait.

Juste quand je pensais que je ne pouvais pas être offensé davantage. C'était une chose d'être trahi. C'en était une autre d'être jugé moins important qu'un esprit des fruits en couche-culotte.

Néanmoins, je suis resté stable et solide quand Meg a posé le pied gauche au creux de mes mains. Rassemblant mes dernières forces, je l'ai hissée. Elle a grimpé sur mes épaules, puis posé une basket rouge sur le dessus de ma tête. J'ai noté dans un coin de ma tête qu'il faudrait que je me mette une étiquette de sécurité sur le haut du

crâne : ATTENTION, NE PAS MONTER SUR LA DERNIÈRE MARCHÉ.

Le dos calé contre le chêne, je sentais les voix du bosquet grimper le long de son tronc et vibrer par son écorce. Apparemment, le chêne central faisait fonction d'antenne géante pour propos déments.

Mes genoux allaient me lâcher. Les semelles de Meg s'enfonçaient dans mon front. Le *la* 440 que je fredonnais avait rapidement dégringolé à un *sol* dièse.

Enfin, Meg a attaché le carillon à la branche. Elle a sauté au sol au moment où mes jambes cédaient, et nous nous sommes tous les deux étalés par terre.

Le carillon à vent s'est mis à tinter, cueillant des notes dans le vent et créant des accords à partir de la discordance.

Le bosquet s'est tu, comme si les arbres écoutaient en se disant : *Oooh, joli.*

Alors, le sol a tremblé. Le chêne central a vibré si fort qu'une pluie de glands est tombée.

Meg s'est relevée. Elle s'est approchée de l'arbre et a touché le tronc.

– Parle, a-t-elle ordonné.

Une voix, une seule, a jailli du carillon à vent, telle celle d'une pom-pom girl criant dans un mégaphone :

*Il était un dieu du nom d'Apollon
Qui plongeait dans un trou bleu bien trop long
Trois places et file bon train
Le mange-feu d'airain
Dut avaler mort et folie tout rond.*

Le carillon à vent s'est immobilisé. Le bosquet est resté tranquille, comme satisfait de la sentence de mort qu'il venait de prononcer contre moi.

Ô effroi ! Ô horreur !

Je me serais accommodé d'un sonnet. Un quatrain m'aurait comblé de joie. Mais seules les prophéties les plus mortelles sont exprimées sous cette forme de petit poème de cinq vers, narquois et rimé, j'ai nommé le limerick.

Je n'arrivais pas à quitter le carillon des yeux, espérant qu'il reprendrait la parole et rectifierait le tir : *Oups, je me suis trompé ! Cette*

prophétie était pour un autre Apollon !

Mais je n'ai pas eu cette chance. Le verdict était tombé, pire que mille publicités pour machines à pâtes.

Brugnon s'est levé. Il a secoué la tête et craché vers le chêne, ce qui exprimait parfaitement mes propres sentiments. Puis il a serré le mollet de Meg entre ses bras, comme si elle était la seule chose qui le raccrochait au monde. La scène était presque touchante si on faisait abstraction des crocs et des griffes du *karpos*.

Meg m'a regardé avec méfiance. Les fissures dessinaient des toiles d'araignées sur ses lunettes.

– Tu l'as comprise, cette prophétie ? m'a-t-elle demandé.

J'ai ravalé une gorgée de suie.

– Peut-être. En partie. Il faut que nous en parlions à Rachel...

– Il n'y a plus de *nous*, a dit Meg d'un ton plus âcre que les émanations volcaniques de Delphes. Fais ce que tu as à faire. C'est mon dernier ordre.

J'ai cru recevoir le gros bout d'une lance sous le menton, à mon tour, même si elle m'avait menti et trahi.

– Meg, tu ne peux pas. (Je n'ai pas pu empêcher ma voix de trembler.) Tu as revendiqué mes services. Tant que mes épreuves ne seront pas finies...

– Je te libère.

– Non ! (Je ne supportais pas l'idée d'être abandonné. Pas de nouveau. Pas par cette petite reine de la benne à ordures à qui je m'étais tant attaché.) Tu ne peux décemment plus croire en Néron, à présent. Tu l'as entendu expliquer ses projets. Il a l'intention de raser l'île tout entière ! Tu as vu ce qu'il voulait faire à ses otages.

– Il... il ne les aurait pas laissés brûler. Il l'avait promis. Il a freiné. Tu as bien vu. Ce n'était pas la Bête.

Ma cage thoracique était comme une harpe aux cordes trop tendues.

– Meg, Néron *est* la Bête. Il a tué ton père.

– Non ! Néron est mon beau-père. Mon père... mon père avait déchaîné la Bête. Il l'avait mise en colère.

– Meg...

– Arrête ! (Elle s'est couvert les oreilles.) Tu ne le connais pas. Néron est bon envers moi. Je peux lui parler. Je sais que ça va bien se passer si je fais un effort.

Elle était dans un tel déni, avait atteint un tel degré d'irrationalité, que j'ai compris qu'il était impossible de discuter avec elle. Elle me rappelait douloureusement mon attitude quand j'étais tombé sur Terre, mon refus d'accepter ma nouvelle réalité. Sans l'aide de Meg, je me serais fait tuer. Maintenant les rôles étaient inversés.

Je me suis approché d'elle, mais le grognement de Brugnon m'a fait piler net.

Meg a reculé d'un pas.

– C'est fini entre nous.

– C'est impossible, ai-je insisté. Nous sommes liés, que ça te plaise ou non.

Je me suis rendu compte qu'elle m'avait dit la même chose, il y avait quelques jours à peine.

Elle m'a regardé une dernière fois à travers ses lunettes aux verres fissurés. Que n'aurais-je pas donné pour la voir souffler une framboise ! J'aurais voulu arpenter de nouveau les rues de Manhattan avec elle et la voir faire la roue aux feux rouges. Je me suis languie de notre périple clopinant dans le Labyrinthe, jambes liées. Je me serais même contenté d'une bonne bataille d'ordures dans une impasse. Mais elle a tourné les talons et filé, Brugnon à ses talons. J'ai eu l'impression qu'ils se fondaient dans les arbres, comme l'avait fait Daphné il y avait si longtemps.

Au-dessus de ma tête, une brise a fait tinter le carillon. Cette fois-ci, aucune voix n'est venue des arbres. Je ne savais pas combien de temps Dodone allait garder le silence, mais je ne voulais pas être présent si les chênes décidaient qu'il était temps de relancer les histoires drôles.

Je me suis retourné et j'ai aperçu quelque chose d'étrange à mes pieds : une flèche à la hampe de chêne et à l'empennage vert.

Cette flèche n'aurait pas dû être là. Je n'en avais pas apporté en entrant dans le bosquet. Mais, secoué comme je l'étais, je n'ai pas réfléchi plus loin. J'ai fait ce qu'aurait fait n'importe quel archer : je l'ai ramassée et glissée dans mon carquois.

*Uber, c'est plus ça
Et trouvez donc un taxi !
Je roule avec Ma*

Austin avait libéré les autres prisonniers.

On aurait dit qu'ils avaient été plongés dans une cuve de colle puis roulés dans des boules de coton, mais à part ça ils étaient étonnamment indemnes. Ellis Wakefield déambulait les poings serrés, cherchant quelque chose à frapper. Cecil Markowitz, fils d'Hermès, était assis par terre et nettoyait ses baskets avec un fémur de cerf. Austin – ce garçon était plein de ressources – avait dégouté une gourde d'eau et lavait le visage de Kayla des dernières traces de feu grec. Miranda Gardiner, la conseillère en chef des « Déméter », était agenouillée devant l'endroit où les dryades s'étaient sacrifiées. Elle pleurait doucement.

Paulie le *palikos* est venu vers moi en flottant dans l'air. Comme son camarade Pete, il avait le bas du corps fait de vapeur. Au-dessus de la taille, c'était une version plus mince et plus malmenée de son camarade geyser. Sa peau de vase était craquelée tel un lit de rivière à sec. Son visage était ridé comme si on en avait extirpé jusqu'à la dernière goutte d'humidité. En voyant les souffrances que Néron lui avait infligées, j'ai ajouté quelques idées à une liste que j'avais commencée dans ma tête : *Moyens de Torturer un Empereur dans les Champs du Châtiment*.

– Tu m'as sauvé ! a dit Paulie avec stupeur. Dans mes bras !

Sur ce, il m'a serré avec enthousiasme. Son pouvoir était tellement affaibli que la chaleur de son corps ne m'a pas tué, mais ça m'a bien dégagé les sinus.

– Tu devrais rentrer, lui ai-je dit. Pete se fait du souci et toi, tu as

besoin de reprendre des forces.

– Ah, mon vieux... (Paulie a écrasé une larme de vapeur sur son visage.) Ouais, je me tire. Mais si t'as besoin de quoi que ce soit, un nettoyage à la vapeur gratuit, un peu de promo, un gommage à l'argile... je suis là.

Alors qu'il commençait à se dissiper, je lui ai lancé :

– Paulie ? Je donnerais un dix aux Bois de la Colonie des Sang-Mêlé, comme note de satisfaction.

Paulie a eu un sourire rayonnant de gratitude. Il a voulu m'embrasser de nouveau, mais il était déjà à quatre-vingt-dix pour cent vapeur. J'ai juste senti une caresse d'air humide au léger relent de vase, et puis il a disparu.

Les cinq demi-dieux se sont rassemblés autour de moi.

Miranda a porté le regard sur le Bosquet de Dodone, derrière moi. Elle avait les yeux encore bouffis par les larmes, mais des iris ravissants, d'une couleur de jeune feuillage.

– Alors, a-t-elle demandé, les voix que j'ai entendues sortir de ce bosquet... Est-ce vraiment un Oracle ? Ces arbres peuvent-ils nous donner des prophéties ?

J'ai frissonné en repensant au limerick des chênes et répondu :

– Peut-être.

– Je peux voir ?

– Non. Pas tant que nous n'aurons pas mieux compris cet endroit.

J'avais déjà perdu une fille de Déméter aujourd'hui, je n'avais pas l'intention d'en perdre une autre.

– Je ne comprends pas, a grommelé Ellis. Tu es... Vous êtes Apollon ? Le vrai Apollon ?

– Eh oui, j'en ai peur. C'est une longue histoire. Tu peux me tutoyer.

– Oh, par les dieux..., a murmuré Kayla en balayant la clairière du regard. Il m'a semblé entendre la voix de Meg, à un moment donné. J'ai rêvé ? Est-ce qu'elle était avec toi ? Est-ce qu'elle va bien ?

Tous les regards se sont tournés vers moi, interrogateurs. Ils paraissaient si fragiles et incertains que je ne pouvais pas me permettre de craquer devant eux.

– Elle... est vivante, ai-je articulé avec effort. Elle a dû partir.

– Comment ça ? s'est exclamée Kayla. Pourquoi ?

– Néron, ai-je dit. Elle... elle le suit.

– Une seconde. (Austin a levé les deux mains, comme pour calmer le jeu.) Quand tu dis Néron...

J'ai fait de mon mieux pour leur expliquer comment l'empereur fou les avait capturés. Ils avaient le droit de savoir. Pendant que je racontais l'histoire, les paroles de Néron me tournaient en tête : *Mon équipe de démolition va arriver d'un instant à l'autre. Une fois que la Colonie des Sang-Mêlé sera détruite, j'en ferai ma nouvelle pelouse !*

Je voulais croire que c'était du bluff. Néron avait toujours raffolé des menaces et des déclarations grandiloquentes. Contrairement à moi, c'était un très mauvais poète. Il usait d'une langue fleurie comme... comme si chaque phrase devait être un odorant bouquet de métaphores. (Ah, ça aussi, c'est bien trouvé. À noter.)

Pourquoi regardait-il tout le temps sa montre ? Et que pouvait bien être cette équipe de démolition dont il avait parlé ? Soudain, dans un flash-back, j'ai revu mon rêve avec l'autocar du soleil qui donnait de la bande vers un visage de bronze géant.

J'ai eu l'impression de tomber dans le vide de nouveau. Le plan de Néron est devenu horriblement clair. Il avait prévu de brûler ce bosquet après avoir séparé le peu de demi-dieux qui défendaient la colonie, mais ce n'était qu'une partie de sa stratégie...

– Par les dieux, ai-je dit. Le Colosse.

Les cinq demi-dieux ont eu l'air déroutés.

– Quel colosse ? a demandé Kayla. Tu veux dire le Colosse de Rhodes ?

– Non. Le Colossus Neronis.

Cecil s'est gratté la tête.

– Le Colossus Névrotique ?

– Mais non, Colosse névrotique toi-même, Markowitz ! s'est moqué Ellis Wakefield. Apollon parle de la grande statue de Néron qui se trouvait devant l'amphithéâtre de Rome, c'est bien ça ?

– Hélas oui, ai-je confirmé. En ce moment même, Néron se prépare à détruire la Colonie des Sang-Mêlé. Et le Colosse sera son équipe de démolition.

Miranda a accusé le coup.

– Tu veux dire qu'une statue géante va piétiner *la colonie* ? Mais je croyais que le Colosse avait été détruit depuis des siècles.

– L'Athéna Parthénos aussi était censée avoir été détruite, renchérit Ellis en fronçant les sourcils. Sauf qu'elle est maintenant au

sommet de la Colline des Sang-Mêlé.

Tous les visages se sont rembrunis. Quand un enfant d'Arès fait une remarque pertinente, on sait que la situation est grave.

– À propos d'Athéna, a dit Austin en retirant une peluche incendiaire de son épaule. La statue va nous protéger, non ? Je veux dire, elle est là pour ça, que je sache ?

– Elle essaiera, ai-je répondu. Mais vous devez comprendre que l'Athéna Parthénos tire sa force de ses adeptes. Plus elle a de demi-dieux sous sa responsabilité, plus sa magie sera puissante. Or en ce moment...

– La colonie est pratiquement vide, a complété Miranda.

– Pas seulement ça, mais l'Athéna Parthénos fait une douzaine de mètres, ai-je ajouté. Si mes souvenirs sont exacts, le Colosse de Néron était deux fois plus grand.

Ellis a grogné.

– Ils ne sont pas dans la même catégorie. C'est un match inégal.

Cecil Markowitz a dressé l'oreille.

– Hé, les mecs, vous avez senti ?

Je me suis demandé s'il ne nous jouait pas un de ses tours à la fils d'Hermès. Puis le sol a tremblé de nouveau, imperceptiblement. Un grondement lointain nous est parvenu, qui m'a fait penser à un cuirassé rasant un banc de sable.

– Dites-moi que c'était le tonnerre, a dit Kayla.

Ellis a incliné la tête pour mieux écouter.

– C'est une machine de guerre, a-t-il déclaré. Un grand automate qui approche du rivage en marchant dans l'eau, à environ cinq cents mètres d'ici. Il faut qu'on rentre à la colonie tout de suite.

Personne n'a contesté le jugement d'Ellis. Je crois qu'il reconnaissait le bruit des différentes machines de guerre de la même façon que je pouvais repérer un violon désaccordé dans une symphonie de Rachmaninov.

Les demi-dieux, il faut le dire, se sont tous montrés à la hauteur. Ils avaient beau avoir été récemment ligotés, imbibés de substances inflammables et transformés en torches de jardin humaines, ils ont serré les coudes et m'ont regardé avec détermination.

– Comment allons-nous sortir d'ici ? a demandé Austin. Par la tanière des *myrmekes* ?

J'ai manqué d'air, soudain, en partie parce que j'avais devant moi

cinq personnes qui me regardaient comme si je savais quoi faire, ce qui était loin d'être le cas. D'ailleurs, je vais vous dire un secret : le plus souvent, nous, les dieux, nous n'avons aucune idée de la meilleure chose à faire. Et si on nous presse de répondre, en général nous nous en sortons par des déclarations à la Rhéa : *Il faudra que tu le découvres par toi-même !* ou *La sagesse véritable se gagne !*

Je me suis dit que dans le cas présent, ça ne passerait pas. De plus, je n'avais aucune envie de retourner dans le nid des fourmis.

Même si nous en ressortions vivants, cela nous prendrait bien trop de temps. Et il nous resterait encore peut-être la moitié de la forêt à traverser.

J'ai regardé le trou en forme de Vince dans la canopée et demandé :

– Y en a-t-il parmi vous qui savent voler, par hasard ?

Tous ont répondu par la négative.

– Je sais cuisiner, a lancé Cecil – et Ellis lui a collé une bourrade dans l'épaule.

J'ai tourné la tête vers le tunnel des *myrmekes*. La solution m'est venue comme si une voix me murmurait à l'oreille : *Tu connais quelqu'un qui sait voler, idiot.*

L'idée n'était pas dénuée de risques. Cela dit, courir affronter un automate géant n'était pas le plan d'action le plus sûr non plus.

– Je crois qu'il y a un moyen, ai-je dit, mais j'aurai besoin de votre aide.

Austin a serré les poings.

– Tout ce que tu voudras. On est prêts à se battre.

– En fait... je n'ai pas besoin que vous vous battiez. J'ai besoin que vous marquiez la mesure.

J'ai fait alors une découverte importante : les enfants d'Hermès sont infichus de rapper.

Cecil Markowitz, béni soit son petit cœur roué, a fait de son mieux, mais il n'arrêtait pas de fiche ma section rythmique en l'air avec ses battements de mains convulsifs et ses abominables bruits de micro aérien. Au bout de quelques essais, je l'ai rétrogradé au poste de danseur. Sa tâche devait se limiter à se déhancher d'avant en arrière en agitant les mains, ce qu'il a fait avec l'enthousiasme d'un prédicateur évangéliste.

Les autres ont assuré. Ils avaient toujours l'air de poulets à moitié plumés et hautement combustibles, mais ils y allaient avec ce qu'il faut d'âme.

Je me suis lancé dans *Mama*, la gorge retapée par un peu d'eau et des pastilles données par Kayla. (Quel sens pratique, cette fille ! Qui penserait à glisser des pastilles pour la gorge dans sa banane avant une course mortelle à trois jambes ?)

J'ai chanté directement face à l'entrée du tunnel des *myrmekes*, comptant sur l'acoustique souterraine pour relayer mon message. Nous n'avons pas eu longtemps à attendre. La Terre s'est mise à gronder sous nos pieds. J'ai continué de chanter. J'avais averti mes camarades de ne surtout pas cesser de battre le rythme – et le bon – avant la fin de la chanson.

Malgré ça, j'ai failli le perdre quand le sol a explosé. Je n'avais pas cessé de surveiller le tunnel, mais Mama ne s'embarrassait pas de tunnels. Elle sortait où bon lui semblait, en l'occurrence directement du sol, à une vingtaine de mètres, et dans une pluie de terre, d'herbe et de cailloux tous azimuts. Elle s'est approchée en claquant des mandibules, ailes bourdonnantes, rivant ses yeux de Teflon noir sur moi. Son abdomen n'était plus gonflé et j'en ai conclu qu'elle avait fini de pondre sa dernière couvée de larves de fourmis meurtrières. J'ai espéré que ça la mettait de bonne humeur, et non que ça lui ouvrait l'appétit.

Derrière elle, deux soldats ailés sont sortis de terre. Je n'avais pas pensé qu'on aurait droit à des fourmis en prime. (Franchement, pour la plupart des gens, « fourmis en prime » ne sont pas des mots qui font rêver.) Elles se sont placées de part et d'autre de la reine, antennes vibrantes.

J'ai terminé mon ode puis j'ai mis un genou en terre, en ouvrant grands les bras comme la fois d'avant.

– Mama, ai-je dit, on a besoin d'un transport.

Mon raisonnement était le suivant : les mamans ont l'habitude de jouer les taxis pour leurs enfants. La reine des fourmis, qui avait des rejetons par milliers, devait être super rodée. La preuve, Mama m'a attrapé entre ses mandibules et balancé sur sa tête.

Les demi-dieux pourront vous raconter ce qu'ils voudront, mais je n'ai pas battu des bras, ni hurlé, ni ne me suis estropié les parties intimes en atterrissant. Je me suis réceptionné en héros, à cheval sur

le cou de la reine, qui n'était pas plus large que le dos d'une monture de guerre moyenne. J'ai crié à mes camarades :

– Rejoignez-moi ! Ça ne craint rien !

Allez savoir pourquoi, ils ont hésité. Pas les fourmis. La reine a jeté Kayla juste derrière moi. Les fourmis-soldates ont suivi l'exemple de Mama : chacune a attrapé deux demi-dieux et les a chargés sur son dos.

Les trois *myrmekes* ont fait vrombir leurs ailes dans un bruit de ventilateur. Kayl m'a attrapé par la taille.

– T'es sûr que ça ne craint rien ? a-t-elle hurlé.

– Rien de rien ! (J'espérais avoir raison.) C'est aussi sûr que le char du soleil !

– Mais le char du soleil n'a pas failli détruire le monde, une fois ?

– Deux fois, en fait. Trois fois si tu comptes le jour où j'ai laissé Thalia Grace le piloter, mais...

– Oublie ma question !

Mama s'est élancée vers le ciel. La canopée de branches entremêlées nous barrait le chemin, mais Mama ne s'en est pas plus embarrassée que de la tonne de terre qu'elle avait retournée.

– Baisse-toi ! ai-je hurlé.

On s'est aplatis contre la tête caparaçonnée de Mama, qui a franchi le dôme feuillu en fracassant les branches. Des milliers d'échardes sont restées plantées dans mon dos mais je m'en fichais. C'était un tel bonheur de voler de nouveau. Nous avons grimpé au-dessus des bois puis viré vers l'est.

Pendant quelques secondes, j'ai été euphorique.

Puis j'ai entendu les hurlements en provenance de la colonie.

Statue fesses à l'air

Dis-moi colosse névrotique

Qu'as-tu fait d'ton slip ?

Même mon sens surnaturel de la description me fait défaut.

Imaginez que vous voyiez votre réplique en statue de bronze de trente mètres de haut, étincelant de toute votre splendeur sous le soleil de fin d'après-midi.

Maintenant imaginez que cette statue ridiculement belle émerge du détroit de Long Island et s'avance sur la plage. Mister Beaugosse tient dans sa main un gouvernail, une lame de la taille d'un bombardier furtif fixée à un pieu de quinze mètres, et il brandit le gouvernail en question pour saccager la Colonie des Sang-Mêlé.

Voilà le spectacle qui s'est offert à nos yeux quand nous sommes sortis des bois.

– Comment ce machin peut-il être en vie ? a demandé Kayla. Comment il a fait, Néron, il l'a commandé sur Internet ?

– Le Triumvirat a des ressources immenses, lui ai-je expliqué. Ils ont eu des siècles pour se préparer. Après avoir reconstruit la statue, il ne leur restait plus qu'à l'emplir d'une magie d'animation – en général les forces vitales conjuguées d'esprits de l'air et d'esprits de l'eau. Je ne suis pas certain. C'est plutôt le rayon d'Héphaïstos.

– Alors comment pouvons-nous le tuer ?

– Je... j'y travaille.

Dans toute la vallée, les demi-dieux hurlaient et couraient chercher leurs armes. Au milieu du lac, Nico et Will se débattaient dans l'eau. Visiblement, leur canoë venait de se retourner. Chiron galopait dans les dunes et harcelait le Colosse à coups de flèches. Même selon mes critères, Chiron était un archer remarquable. Il visait la statue aux

jointures et aux soudures, pourtant ses traits n'avaient pas du tout l'air de gêner l'automate. Des dizaines de flèches dépassaient déjà des aisselles et du cou du Colosse, comme autant de poils hirsutes.

– Des flèches ! a crié Chiron. Vite !

Rachel Dare est sortie en titubant de l'arsenal et lui en a apporté une demi-douzaine, puis elle est repartie en courant en chercher d'autres.

Le Colosse a abattu son gouvernail pour écraser le pavillon-réfectoire, mais sa lame a rebondi contre la barrière magique de la colonie et craché des étincelles, comme si elle s'était heurtée à du métal massif. Mister Beaugosse a avancé d'un pas et, là encore, la barrière magique lui a résisté, le repoussant avec la force d'une soufflerie.

Sur le sommet de la Colline des Sang-Mêlé, une aura argentée nimbait l'Athéna Parthénos. Je n'étais pas sûr que les demi-dieux puissent le voir, mais de temps à autre un rayon de lumière ultraviolette fusait du bouclier d'Athéna comme un faisceau de projecteur et frappait le Colosse en pleine poitrine, le forçant à reculer. À côté d'elle, dans le grand pin, la Toison d'or rougeoyait avec une énergie féroce. Pelée le dragon arpentait le sol en grondant autour de l'arbre, déterminé à défendre son terrain.

C'étaient là des forces puissantes, mais je n'avais pas besoin d'une vision divine pour me rendre compte qu'elles allaient bientôt flancher. Les barrières défensives de la colonie étaient conçues pour repousser les monstres occasionnels, perturber les mortels et les empêcher de voir la vallée, pour offrir, enfin, une première ligne de défense en cas d'invasion. Un géant de bronze céleste de trois mètres de hauteur à la beauté criminelle, c'était une autre paire de manches. Bientôt, le Colosse allait forcer le passage et tout détruire sur son chemin.

– Apollon ! (Kayla m'a donné un petit coup dans les côtes.) Qu'est-ce qu'on fait ?

J'ai sursauté, douloureusement conscient que j'étais censé donner des réponses. Mon premier instinct a été d'ordonner à un demi-dieu expérimenté de gérer la crise. N'était-ce pas déjà le week-end ? Où était Percy Jackson ? Et ces deux prêteurs romains, Frank Zhang et Reyna Ramirez-Arellano ? Oui, ils s'en seraient très bien acquittés.

Mon deuxième instinct a été de me tourner vers Meg McCaffrey. Comme je m'étais vite habitué à sa présence, agaçante et en même

temps étrangement attachante ! Hélas, elle était partie. Son absence, c'était comme un colosse qui me piétinait le cœur. (Cette image-là était facile à trouver, vu que j'avais sous les yeux un colosse en train de piétiner tout un tas de choses.)

Les fourmis volaient en formation, une de chaque côté de leur reine, dans l'attente de ses ordres. Les demi-dieux, pris dans un halo de peluches blanches détachées par la vitesse, guettaient ma décision du regard.

Je me suis penché vers Mama et lui ai parlé d'une voix apaisante :

– Je sais que je ne peux pas te demander de risquer ta vie pour nous.

Mama a bourdonné comme pour dire : *Pour ça non, mon larvon !*

– Est-ce qu'on pourrait quand même juste faire une fois le tour de la tête de cette statue ? lui ai-je demandé. Pour créer une diversion. Et ensuite tu nous déposes sur la plage ?

Elle a claqué des mandibules avec circonspection.

– Tu es la meilleure maman du monde, ai-je ajouté. Et tu es ravissante, aujourd'hui.

Ce dernier argument marchait toujours avec Léto. Avec Maman Fourmi aussi, il a emporté la partie. Elle a agité les antennes, peut-être pour envoyer un signal de haute fréquence à ses soldates, et les trois ont viré subitement sur la droite.

Au sol, d'autres demi-dieux se joignaient à la bataille. Sherman Yang avait attelé deux pégases à un char et décrivait des cercles autour des jambes de la statue pendant qu'Alice et Julia lui lançaient des javelots électriques dans les genoux. Lesquels se plantaient dans les rotules du Colosse en y traçant des zébrures de foudre bleue, mais il n'avait même pas l'air de le remarquer. À ses pieds, Connor Alatir et Harley, armés chacun d'un lance-flammes, lui travaillaient les orteils, tandis que les jumelles Niké, qui avaient dressé une catapulte, visaient son entrejambe de bronze céleste avec de grosses pierres.

Malcolm Pace, en vrai fils d'Athéna, coordonnait les assauts à partir d'un poste de commandement dressé à la hâte sur la pelouse. Nyssa et lui avaient étalé des cartes de guerre sur une table de bridge et criaient des coordonnées de ciblage, pendant que Chiara, Damien, Paolo et Billie se démenaient à monter des balistes autour du feu d'Hestia.

Malcolm avait tout du parfait commandant de champ de bataille, à

un détail près : il avait oublié de mettre son pantalon. Son caleçon rouge, combiné à son épée et sa cuirasse, lui donnait un genre unique.

Mama a piqué vers le Colosse et mon estomac est resté à une altitude supérieure.

J'ai eu un instant pour apprécier les traits majestueux de la statue, son front de métal ceint d'une couronne de longues pointes représentant les rayons du soleil. Le Colosse était censé dépeindre Néron en dieu du soleil, mais l'empereur avait eu la sagesse de donner au visage davantage de mes traits que des siens. Seuls la ligne de son nez et cet effroyable collier de barbe suggéraient la laideur de Néron.

Et puis... ai-je précisé que la statue de trente mètres était entièrement nue ? Bien sûr, me direz-vous. Les dieux sont toujours représentés nus, car nous sommes des êtres sans défaut. Pourquoi couvrir la perfection ? Néanmoins, ça me faisait un drôle d'effet de voir mon double, nu comme un ver, arpenter la colonie à pas lourds en assénant un gouvernail.

Quand nous sommes arrivés près du Colosse, j'ai tonné d'une voix de stentor :

– IMPOSTEUR ! C'EST MOI LE VRAI APOLLON ! TU ES HIDEUX !

Oh, cher lecteur, c'était dur de crier ces paroles à mon séduisant visage, mais je l'ai fait. Tel était mon courage.

Le Colosse n'a pas apprécié l'insulte. Quand Mama et ses soldates ont obliqué pour repartir, la statue a donné un coup de gouvernail vers le haut.

Avez-vous jamais percuté un bombardier ? Je me suis soudain revu à Dresde en 1945, quand les avions étaient tellement serrés dans le ciel que je n'avais pas pu, littéralement, trouver une voie où circuler sans danger. Un des essieux du char du soleil était resté voilé pendant des semaines, après ça.

Je me suis rendu compte que les fourmis ne volaient pas assez vite pour échapper au coup de gouvernail. J'ai regardé la catastrophe arriver au ralenti. Et, au dernier moment, j'ai crié :

– Piquez !

Nous avons plongé à la verticale. Le gouvernail n'a fait qu'effleurer les ailes des fourmis, mais ça a suffi à nous envoyer en vrille vers la plage.

Heureusement, elle était en sable fin.

J'en ai avalé pas mal lors de notre atterrissage forcé.

Par pure chance, aucun de nous n'est mort, mais Kayla et Austin ont dû m'aider à me relever.

– Tu es blessé ? m'a demandé Austin.

– Non. Dépêchons-nous.

Le Colosse nous regardait de toute sa hauteur, essayant peut-être d'établir si nous étions en train de mourir dans d'atroces souffrances ou si nous avions besoin d'une dose de douleur supplémentaire. J'avais voulu attirer son attention, et j'y étais arrivé. Hourra.

J'ai jeté un coup d'œil à Mama et ses soldates, qui s'ébrouaient pour se débarrasser du sable.

– Merci, leur ai-je dit. Et maintenant, sauvez-vous !

Elles ne se le sont pas fait dire deux fois. Je suppose que les fourmis ont naturellement peur des grands humanoïdes qui menacent de les écraser sous un pied gigantesque. Mama et ses soldates ont décollé en bourdonnant.

– Je n'aurais jamais imaginé dire ça un jour en parlant d'insectes, a commenté Miranda qui les regardait s'éloigner dans le ciel, mais je crois qu'elles vont me manquer.

– Hé ! a appelé Nico di Angelo qui déboulait avec Will du haut des dunes.

Ils étaient tous les deux encore trempés après leur baignade forcée.

– C'est quoi, le plan ? a demandé Will d'une voix calme – je le connaissais assez bien pour savoir, cependant, qu'à l'intérieur il était tendu comme un fil électrique mis à nu.

BOUM.

La statue s'est avancée vers nous. Encore un pas et elle nous aurait rattrapés.

— A-t-il une valve de régulation à la cheville ? a demandé Ellis. Si on pouvait l'ouvrir...

— Non, ai-je interrompu. Tu confonds avec Talos.

– Alors on fait quoi ? a demandé Nico en écartant ses cheveux mouillés de son front.

J'avais une vue imprenable sur le nez du Colosse. Ses narines étaient scellées avec du bronze.... Sans doute, ai-je supposé, parce que Néron avait voulu éviter que ses détracteurs puissent envoyer des flèches dans son pif impérial.

J'ai laissé échapper un petit cri.

– Qu'est-ce qui se passe, Apollon ? a demandé Kayla en m'attrapant par le bras.

Des flèches dans la tête du Colosse. Par les dieux, j'avais une idée qui ne marcherait jamais. Mais c'était quand même mieux que l'autre possibilité : finir écrasé sous un pied de bronze de deux tonnes.

– Will, Kayla, Austin, ai-je dit. Venez avec moi.

– Et Nico, a dit Nico. J'ai un mot du docteur.

– D'accord ! Ellis, Cecil et Miranda : faites tout votre possible pour retenir l'attention du Colosse.

L'ombre d'un pied énorme s'est étirée sur le sable.

– Courez ! ai-je hurlé. Éparpillez-vous !

*Une p'tite peste j'aime bien
Quand elle est sur la bonne flèche
Pfuit ! T'es mort, frérot ?*

S'éparpiller, c'était la partie la plus facile du plan. Ils ont fait ça très bien.

Miranda, Cecil et Ellis ont couru dans des directions différentes en hurlant des insultes au Colosse et en agitant les bras. Ce qui nous a donné, à nous autres, quelques secondes pour foncer vers les dunes, mais je soupçonnais que le Colosse n'allait pas tarder à se lancer à mes trousses. J'étais, après tout, la cible la plus importante et la plus attrayante.

J'ai pointé le doigt vers le char de Sherman Yang, qui tournait toujours autour des jambes de la statue en tentant vainement de l'électrocuter par les rotules.

– Nous devons réquisitionner ce char !

– Comment ? a demandé Kayla.

J'allais avouer que je ne savais pas quand Nico di Angelo a attrapé Will par la main et s'est avancé avec lui dans mon ombre. Les deux garçons se sont volatilisés. J'avais oublié le pouvoir du vol d'ombre : cette capacité qu'ont les enfants des Enfers de disparaître dans une ombre et refaire surface dans une autre, parfois à des centaines de milliers de kilomètres. Hadès adorait me surprendre comme ça, en criant « Coucou ! » juste au moment où je décochais une flèche de mort. Ça l'amusait de me faire rater ma cible et de décimer par accident une ville innocente.

Austin a frissonné.

– Il me donne la chair de poule quand il disparaît comme ça, Nico. Alors, c'est quoi, notre plan ?

– Vous êtes mes renforts, tous les deux, ai-je répondu. Si je rate ma cible ou si je meurs... ce sera à vous de jouer.

– Hep hep hop ! s'est écriée Kayla, ça veut dire quoi « si tu rates ta cible » ?

J'ai sorti ma dernière flèche, celle que j'avais trouvée dans le bosquet.

– Je vais envoyer cette flèche dans l'oreille du grand bellâtre, ai-je dit.

Austin et Kayla ont échangé un regard, se demandant peut-être si j'avais fini par craquer sous la pression de mon état de mortel.

– Flèche de contagion, ai-je expliqué. Je vais inoculer une maladie à cette flèche par un sortilège, puis je l'enverrai dans l'oreille du Colosse. Il a la tête creuse et ses oreilles sont les seules ouvertures. La flèche devrait diffuser suffisamment de maladie pour tuer la force qui anime le Colosse, ou du moins le mettre hors de combat.

– Comment sais-tu que ça va marcher ? a demandé Kayla.

– J'en sais rien, mais...

Notre conversation a été gâchée par une descente massive de pied de Colosse. Nous avons couru à toutes jambes vers l'intérieur des terres, manquant de justesse de nous faire écraser comme des crêpes.

Derrière nous, Miranda a crié : « Youhou, l'affreux ! »

Je savais qu'elle ne s'adressait pas à moi, mais j'ai quand même tourné la tête. Elle levait les bras, faisant jaillir des dunes de longues herbes marines qui s'enroulaient autour des chevilles du Colosse. Il n'avait pas de mal à s'en dégager, mais c'était juste assez agaçant pour le distraire de son but. Voir Miranda affronter ainsi la statue m'a rappelé Meg, et mon cœur s'est serré.

Ellis et Cecil, quant à eux, s'étaient plantés aux pieds du Colosse, chacun d'un côté, et lui lançaient des pierres dans les tibias. Une volée de projectiles enflammés lancée par une baliste depuis la colonie s'est écrasée sur les fesses nues de Mister Beaugosse, et j'ai serré les miennes par solidarité instinctive.

– Tu disais ? m'a relancé Austin.

– Ah oui. (J'ai retourné la flèche entre mes doigts.) Je sais ce que tu penses. Je n'ai plus de pouvoirs divins. Je ne risque pas de concocter une peste noire ou une grippe espagnole. Il n'empêche que si je peux décocher ma flèche d'assez près, elle devrait pas mal amocher le Colosse.

– Et... si tu échoues ? a demandé Kayla, et je me suis aperçu que son carquois à elle aussi était presque vide.

– Je n'aurai pas la force de faire une seconde tentative. Ce sera à vous d'effectuer un nouveau passage en char. Trouve une flèche, tente d'invoquer une maladie et décoche ta flèche pendant qu'Austin immobilisera le char.

Je me suis rendu compte que c'était une requête impossible, pourtant ils l'ont acceptée en silence et avec gravité. Mon cœur a balancé entre la reconnaissance et un sentiment de culpabilité. Du temps où j'étais un dieu, je trouvais normal que les mortels aient foi en moi. Et maintenant... je demandais à mes enfants de risquer leur vie derechef alors que je n'étais pas certain que mon plan pût marcher.

J'ai décelé un mouvement dans le ciel. Cette fois-ci, au lieu d'un pied de Colosse, c'était le char de Sherman Yang, sans Sherman Yang. Will a amené les pégases au sol, puis a traîné hors du char un Nico di Angelo à demi inconscient.

– Où sont les autres ? a demandé Kayla. Sherman et les filles Hermès ?

– Nico les a convaincus de débarquer, a répliqué Nico en levant les yeux au ciel.

Comme en réponse, la voix lointaine de Sherman Yang a lancé : « Je t'aurai, di Angelo ! »

– Allez-y, les gars, m'a dit Will. Le char n'a que trois places et après ce vol d'ombre, Nico va s'évanouir d'un instant à l'autre.

– Pas du tout, a protesté Nico, qui s'est évanoui aussi sec.

Will l'a hissé sur ses épaules, comme font les pompiers.

– Bonne chance ! Je vais faire avaler une boisson reconstituante à notre Seigneur des Ténèbres !

Austin a grimpé le premier et pris les rênes. Dès que Kayla et moi l'avons rejoint à bord, les pégases se sont élancés dans le ciel, puis ils ont viré et commencé à décrire un cercle autour du Colosse avec une maîtrise de vol exceptionnelle. J'ai senti une lueur d'espoir s'allumer en moi. Nous allons peut-être bien venir à bout de ce bellâtre de bronze géant.

– Et maintenant, ai-je dit, si je pouvais juste inoculer une bonne maladie à cette flèche...

La flèche a tremblé de la pointe à l'empennage. Et m'a dit :

NE FAIZ PAS CESTUY.

En règle générale, j'essaie d'éviter les armes qui parlent. Je les trouve grossières et en plus ça déconcentre. Artémis a eu un arc qui jurait comme un marin phénicien, une fois. Et je me souviens d'un dieu que j'avais rencontré dans une taverne de Stockholm : canon, mais son épée ne nous laissait pas en placer une.

Je digresse.

J'ai posé la question évidente :

– Tu m'as parlé ?

La flèche a fléchi la tige (oui, je sais, c'est nul. Toutes mes excuses.).

OUI. ADONCQUES TIRER N'ESTOIT POINT MON TRUCUM.

Elle avait une voix masculine, sans l'ombre d'un doute, grave et sonore comme celle d'un mauvais acteur shakespearien.

– Mais tu es une flèche, tu dois tirer. *Carquois* faire d'autre ? (Faut vraiment que j'arrête ces jeux de mots.)

– Accrochez-vous les gars ! a crié Austin.

Le char a piqué pour éviter le gouvernail du Colosse qui s'abattait, et si Austin ne m'avait pas prévenu, je me serais retrouvé à dialoguer avec Mister Flèche dans le vide.

– Tu es taillé dans du chêne de Dodone, ai-je deviné. C'est pour ça que tu parles.

PAR MA FOY, a confirmé le projectile.

– Apollon ! s'est écriée Kayla. J'ignore pourquoi tu parles à cette flèche, mais...

Sur notre droite a retenti un BANG ! énorme, qui s'est répercuté avec l'écho d'une ligne de tension sectionnée heurtant un toit de métal. Les barrières magiques de la colonie ont volé en éclats dans un halo de lumière argentée. Le Colosse a fait un pas, asséné le pied sur le pavillon-réfectoire et l'a réduit en gravats, comme autant de cubes pour enfants.

– ... mais il vient de se passer ça, a terminé Kayla avec un soupir.

Le Colosse a brandi son gouvernail triomphalement puis il a poursuivi sa marche vers l'intérieur des terres, ignorant superbement les demi-dieux qui s'agitaient à ses pieds. Valentina Diaz, à la baliste, lui a envoyé un boulet à l'aine (là encore, j'ai grimacé par solidarité). Harley et Connor lui passaient toujours les pieds au lance-flammes, sans résultat. Nyssa, Malcolm et Chiron tendaient à la hâte un câble

d'acier en travers du chemin de la statue, mais je voyais mal comment ils auraient le temps de le planter solidement.

– Tu n'entends pas la flèche parler ? ai-je demandé à Kayla.

À en juger par ses yeux écarquillés, la réponse c'était : *Non, et les hallucinations, c'est héréditaire ?*

– Pas grave, ai-je dit, puis j'ai regardé la flèche. Que suggères-tu, ô Sage Missile de Dodone ? Mon carquois est vide.

La flèche a pointé en direction du bras droit de la statue.

– *OYE, OYE ! LES FLÈCHES DONT TU AS BESOIN ESTOIENT EN L'AISSELLE !*

– Le Colosse marche sur les bungalows ! a hurlé Kayla.

– Aisselle ! ai-je lancé à Austin. Vai, euh... va à l'aisselle !

Ce n'est pas un ordre qu'on entend souvent au combat, mais Austin a éperonné les pégases, qui ont grimpé presque à la verticale. Nous sommes passés au ras de la forêt de flèches qui dépassaient de la soudure de bras du Colosse, mais j'avais complètement surestimé ma coordination œil-main de mortel. Autrement dit, je me suis élancé vers les hampes et suis revenu les mains vides.

Kayla a fait preuve de plus d'agilité. Elle a empoigné plusieurs flèches, mais a hurlé en les arrachant de l'aisselle de bronze.

Je l'ai tirée par le bras vers l'abri de la nacelle. Sa main saignait abondamment, entaillée par le frottement à grande vitesse.

– Ça va aller, a-t-elle bafouillé. (Elle serrait fort les doigts, mais des gouttes de sang éclaboussaient le sol du char.) Prends les flèches.

Ce que j'ai fait. Puis j'ai retiré mon bandana brésilien de mon cou et le lui ai tendu.

– Panse ta main, lui ai-je ordonné. Il y a de l'ambrosie dans la poche de mon manteau.

– T'inquiète pas pour moi, m'a répondu Kayla, aussi verte que ses cheveux. Tire ! Dépêche-toi !

J'ai examiné mon lot de flèches et ça m'a fait un coup au cœur : elles étaient toutes cassées sauf une, qui avait la hampe voilée. Elle serait impossible à décocher.

J'ai reluqué de nouveau la flèche parlante.

– *QUE NENNI !* a déclamé Mister Flèche. *EN LES TIENS RÊVES ! ENVOUSTE LA FLÈCHE VOILÉE !*

J'ai essayé. J'ai ouvert la bouche, mais les paroles du sortilège s'étaient effacées de mon esprit. Comme je l'avais redouté, Lester

Papadopoulos ne détenait pas le pouvoir d'envoûtement.

– J'y arrive pas !

– *JE T'AI DROI !* a promis la flèche de Dodone. *COMMENCE PAR CESTUY : « HARO ! HARO ! HARO ! »*

– Le sortilège ne commence pas par « haro, haro, haro » !

– À qui tu parles ? a demandé Austin.

– À ma flèche ! Je... il me faut plus de temps !

– On n'a pas plus de temps ! a crié Kayla en tendant sa main qui saignait à travers le bandana.

Le Colosse n'était plus qu'à quelques pas de la pelouse centrale. Je n'étais pas sûr que les demi-dieux mesuraient le danger qui les menaçait. Le Colosse pouvait faire bien pire que démolir des bâtiments. S'il détruisait le foyer, sanctuaire sacré d'Hestia, c'était l'âme même de la colonie qu'il éteindrait. La vallée serait maudite, inhabitable pour des générations. La Colonie des Sang-Mêlé cesserait d'exister.

Je me suis rendu compte que j'avais échoué. Même si je parvenais à me rappeler comment faire une flèche de contagion, mon plan allait prendre beaucoup trop de temps. Tel était mon châtiment pour avoir rompu un serment prononcé sur le Styx.

À ce moment-là, une voix quelque part au-dessus de nous a hurlé :

– Hé, fesses de bronze !

Un nuage d'obscurité s'est formé au-dessus de la tête du Colosse, pareil à une bulle de bandes dessinées. De cette masse sombre est tombé un monstre hirsute au poil noir : une chienne des enfers, chevauchée par un jeune homme qui brandissait une épée de bronze rutilante.

C'était enfin le week-end. Percy Jackson était arrivé.

T'as vu ? C'est Percy !

Il va m'aider, c'est normal

J'ai tout appris

J'étais trop étonné pour parler. Sans quoi j'aurais averti Percy de ce qui allait se produire.

Les chiens des Enfers ne raffolent pas des hauteurs. Quand ils sont effrayés, ils réagissent d'une façon prévisible. À l'instant où la fidèle compagne à quatre pattes de Percy se posait sur le Colosse en mouvement, elle a glapi et s'est mise à faire pipi sur la tête dudit Colosse. La statue s'est figée sur place et a levé les yeux, se demandant bien sûr ce qui était en train de couler le long de ses favoris impériaux.

Percy, qui bondissait héroïquement à bas de sa monture, a glissé dans l'urine de chien des Enfers manquant de tomber du front de la statue.

– Qu'est-ce que... purée, Kitty O'Leary !

La chienne des Enfers a aboyé en guise d'excuse. Austin a guidé notre char assez près pour se faire entendre et crié :

– Percy !

Le fils de Poséidon nous a regardés en fronçant les sourcils.

– Bon, qui a déchaîné le géant de bronze ? Apollon, c'est toi ?

– Tu m'offenses ! me suis-je exclamé. Je n'ai qu'une responsabilité indirecte là-dedans ! Et j'ai un plan pour l'arrêter.

– Ah ouais ? (Percy a jeté un coup d'œil vers le pavillon-réfectoire démoli.) Et ça se passe comment ?

Pondéré comme toujours, je suis resté concentré sur la cause supérieure.

– Si tu pouvais juste empêcher ce Colosse de piétiner le foyer

d'Hestia, ça me rendrait service. Il me faut encore quelques minutes pour envoûter cette flèche.

J'ai levé par erreur la flèche qui parle, puis montré l'autre, celle qui était voilée.

– Oui, je vois, a dit Percy en soupirant.

Kitty O'Leary a lancé un aboiement d'alarme : le Colosse levait la main pour se débarrasser du pisseur clandestin.

Percy a alors empoigné un des rayons de la couronne. Il l'a tranché à la base, puis l'a planté dans le front du Colosse. Je ne pensais pas que le Colosse pût ressentir de la douleur, mais il a titubé, apparemment surpris de se trouver soudain doté d'une licorne.

Percy a sectionné un autre rayon.

– Hé, l'affreux ! a-t-il crié. T'as pas besoin de ces machins pointus, hein ? Je vais en emporter un à la plage. Kitty, va chercher !

Sur ce, Percy a lancé la pique comme un javelot.

La chienne des Enfers a lâché un aboiement joyeux, puis elle a sauté de la tête du Colosse, disparu dans un nuage sombre et refait sur face sur le sable, courant après son nouveau bâton en bronze.

Percy m'a regardé en levant les sourcils.

– Ben alors ? Envoûte !

Il a bondi de la tête du Colosse à son épaule, et de là au gouvernail, puis il s'est laissé glisser le long du manche comme le long d'un poteau, jusqu'au sol. Si j'avais été dans ma forme athlétique habituelle de dieu, j'aurais pu en faire autant les yeux fermés, mais je devais reconnaître que Percy Jackson était modérément impressionnant.

– Hé, fesses de bronze ! a-t-il crié de nouveau. Viens me chercher !

Le Colosse, conciliant, a fait lentement demi-tour et suivi Percy qui courait vers la plage.

Je me suis mis à psalmodier, invoquant mes anciens pouvoirs de dieu des épidémies. Cette fois-ci, les paroles me sont venues. J'ignore pourquoi. Peut-être que l'arrivée de Percy m'avait donné un regain de foi. Peut-être juste que je n'y ai pas trop réfléchi. J'ai découvert que la pensée freine souvent l'action. C'est une de ces choses que les dieux apprennent au début de leurs carrières.

J'ai senti la démangeaison de la maladie courir le long de mes doigts et gagner le projectile. J'ai parlé de ma splendeur et des diverses maladies horribles que j'avais fait pleuvoir sur des peuples

malfaisants par le passé parce que... ben parce que je suis splendide. Je sentais que la magie était en train de prendre, malgré la flèche de Dodone qui me chuchotait à l'oreille, tel un souffleur consciencieux et agaçant : *TU DOIZ CHANTER : HARO, HARO, HARO !*

Au sol, d'autres demi-dieux s'étaient joints au défilé sur la plage. Ils couraient devant le Colosse, lui jetaient toutes sortes d'objets à la tête, le huaient et l'appelaient Fesses de Bronze. Ils se moquaient de sa corne toute neuve et de l'urine de chien des Enfers qui dégoulinait sur son visage. En temps normal, j'ai zéro tolérance pour les brimades, surtout quand la victime me ressemble, mais dans la mesure où le Colosse faisait dix étages de haut et détruisait leur colonie, j'ai estimé que les demi-dieux avaient leurs raisons d'être grossiers.

Mes incantations ont pris fin. Une détestable brume verte frangeait maintenant la flèche. Elle dégageait une légère odeur de friture de fast-food – signe incontestable qu'elle était porteuse d'une horrible maladie.

— Je suis prêt ! ai-je dit à Austin. Conduis-moi près de son oreille.

– C'est parti !

Austin s'est retourné pour ajouter quelque chose, et une langue de brouillard vert est passée sous son nez. Ses yeux se sont aussitôt emplis de larmes. Son nez a gonflé et s'est mis à couler. Son visage s'est contracté, puis il a éternué si fort que le souffle l'a jeté au fond du char. Il y est resté, tressaillant et gémissant.

– Mon garçon !

J'aurais voulu le prendre par les épaules et voir de plus près comment il allait, mais avec une flèche dans chaque main, c'était déconseillé.

CORBLEU ! LA TIENNE MALADIE NE VAULT POINT TRIPAILLE, a bourdonné l'agaçante flèche de Dodone. *PIÈTRES SONT TES INCANTATIONS.*

– Oh non, non, non, Kayla ! me suis-je écrié. Fais attention. Ne respire pas...

– *ATCHOUM !*

Kayla s'est effondrée à côté de son frère.

– Qu'ai-je fait ? ai-je gémi.

IL SEMBLEROIT QUE TU AIEZ FOIRÉ, a dit la flèche de Dodone, ma source de sagesse infinie. *NONOBSANT, HARDI ! PRENDS CESTES RÊNES.*

– Pourquoi ?

On pourrait croire qu'un dieu qui conduit un char tous les jours n'aurait pas eu besoin de poser cette question. Je dirais pour ma défense que je m'affolais pour mes enfants, à demi conscients à mes pieds. Je n'avais pas réalisé que plus personne ne pilotait. Ne sentant plus d'aurige aux rênes, les pégases ont paniqué. Pour éviter de percuter l'immense Colosse de bronze qui leur barrait le chemin, ils ont plongé à terre.

Je suis arrivé à réagir comme il fallait. (Triple hurra pour cette belle réactivité !) J'ai jeté les deux flèches dans mon carquois, empoigné les rênes et redressé notre descente juste assez pour éviter le pire des atterrissages forcés. Nous avons rebondi sur une dune et nous sommes arrêtés dans une embardée, pile devant Chiron et un groupe de demi-dieux. C'eût pu faire une arrivée spectaculaire si la force centrifuge ne nous avait pas projetés hors du char, Kayla, Austin et moi.

Ai-je déjà dit ô combien j'appréciais le sable meuble ?

Les pégases ont décollé en remorquant le char déglingué dans le ciel – et nous laissant en rade.

Chiron nous a rejoints au galop, suivi d'une grappe de demi-dieux. Percy Jackson a quitté le bord de l'eau et accouru, laissant Kitty O'Leary distraire la statue en jouant à « j'te rapporte pas la baballe ». Je doutais qu'elle parvienne à retenir longtemps l'intérêt du Colosse une fois qu'il aurait remarqué la présence d'un groupe de cibles, parfaites à piétiner, juste derrière lui.

– La flèche de contagion est prête ! ai-je annoncé. Il faut l'envoyer dans l'oreille du Colosse !

Mon public n'a pas paru enthousiasmé par la nouvelle. Je me suis alors aperçu que mon char avait disparu, avec mon arc à l'intérieur. Et Kayla et Austin avaient manifestement contracté la maladie que j'avais invoquée.

– Est-ce qu'ils sont contagieux ? a demandé Cecil.

– Non ! me suis-je exclamé. Enfin... sans doute pas. Ce sont les vapeurs de la flèche...

Ils se sont tous écartés.

– Cecil, a dit Chiron, Harley et toi, emmenez Kayla et Austin se faire soigner au bungalow d'Apollon.

– Mais c'est eux, le bungalow d'Apollon, a protesté Harley. Et puis

mon lance-flammes...

– Tu joueras avec ton lance-flammes plus tard, a promis Chiron. Dépêche-toi, mon grand, tu seras gentil. Tous les autres, faites votre possible pour confiner le Colosse au bord de l'eau. Percy et moi allons donner un coup de main à Apollon.

Chiron a prononcé les mots *coup de main* comme s'ils signifiaient *taloche causant un préjudice extrême*.

Une fois le groupe dispersé, Chiron m'a donné son arc.

– Lance la flèche.

J'ai regardé avec des yeux ronds l'imposant arc composite, qui devait bien avoir une puissance de cent livres.

– Mais c'est un arc conçu pour la force d'un centaure, pas d'un adolescent mortel !

– Tu as créé la flèche, a-t-il rétorqué. Toi seul peux la tirer sans succomber à la maladie. Toi seul peux atteindre cette cible.

– D'ici ? C'est impossible ! Où est ce garçon volant, Jason Grace ?

Percy a essuyé le sable et la sueur de son cou.

– Nous sommes en panne de garçons volants, a-t-il dit. Et les pégases se sont tous sauvés.

– Peut-être qu'en allant chercher quelques harpies et du fil à cerf-volant...

– Apollon, a dit Chiron, c'est à toi de le faire. Tu es le seigneur du tir à l'arc et des maladies.

– Je ne suis le seigneur de rien du tout ! ai-je mugi. Je ne suis qu'un adolescent mortel, stupide et boutonneux ! Je ne suis *personne* !

Ce flot de jérémiades était sorti tout seul. J'ai cru que la terre allait s'ouvrir sous nos pieds quand je me suis traité de *personne*. Le cosmos avait cessé de tourner. Chiron et Percy s'empresser de me rassurer.

Nada. Tous les deux se sont contentés de me regarder avec sévérité.

Puis Percy m'a mis la main sur l'épaule.

– Tu es Apollon. Nous avons besoin de toi. Tu peux décocher cette flèche. Et si tu ne le fais pas, compte sur moi pour te jeter personnellement du haut de l'Empire State Building.

C'était exactement l'encouragement dont j'avais besoin. Zeus me disait ce genre de trucs avant mes matchs de foot.

– D'accord, ai-je répondu en rejetant les épaules en arrière.

– Nous allons essayer de l'attirer dans la mer, a ajouté Percy. J'ai

l'avantage, dans l'eau. Bonne chance.

Percy a pris la main que lui tendait Chiron et s'est hissé sur le dos du centaure. Ensemble ils ont galopé vers les vagues ; Percy agitant son épée en abreuvant le Colosse de variations sur le thème « fesses de bronze ».

J'ai couru le long de la plage et trouvé un point d'où j'avais une ligne de mire parfaite sur l'oreille droite de la statue.

En regardant ce majestueux profil, ce n'est pas Néron que j'ai vu. Je me suis vu moi-même, ou plus exactement un monument à ma vanité. L'orgueil de Néron n'était qu'un reflet du mien. C'était moi, le plus insensé des deux. J'étais exactement le genre à me faire construire une statue de moi nu et haut de trente mètres pour la mettre sur ma pelouse, devant ma maison.

J'ai sorti la flèche de contagion de mon carquois et je l'ai encochée à l'arc de Chiron.

Les demi-dieux étaient passés maîtres dans l'art de se disperser. Ils continuaient de harceler le Colosse des deux côtés tandis que Percy et Chiron galopaient dans les vagues, suivis de près par Kitty O'Leary qui folâtrait avec son nouveau bâton de bronze.

– Hé, l'affreux ! Viens voir ! a crié Percy.

Le Colosse a fait une enjambée qui a déplacé plusieurs tonnes d'eau de mer et creusé un cratère assez grand pour loger une camionnette.

La Flèche de Dodone s'agitait dans mon carquois. *NE BLOQUE POINT LA TIENNE RESPIRATION. DESFAUCÈLE LES ÉPAULES.*

– Je sais me servir d'un arc, ai-je bougonné.

PRENDS GARDE À TON COUDE DESTRE.

– La ferme.

ET NE DIS POINT À LA TIENNE FLÈCHE DE LA FERMER.

J'ai bandé l'arc. Les muscles m'ont brûlé comme si on me versait de l'eau bouillante sur les épaules. Je ne m'étais pas évanoui au contact de la flèche de contagion, mais ses émanations me tournaient la tête. La voilure de la hampe rendait tout calcul impossible. J'avais le vent contre moi, de sorte que la flèche allait dessiner une trajectoire bien trop haute.

Néanmoins j'ai visé, expiré, lâché la corde de l'arc.

La flèche a fusé dans le ciel mais en tournoyant sur elle-même, ce

qui lui faisait perdre de la force et dériver sur la droite. Mon cœur s'est serré. La malédiction du Styx allait certainement me refuser toute chance de réussite.

Au moment où le projectile atteignait son point culminant et allait commencer sa descente vers la terre, une rafale de vent l'a happée... peut-être Zéphyr venant au secours de ma pitoyable tentative. La flèche est entrée tout droit dans le canal auriculaire du Colosse et a sillonné sa boîte crânienne comme une boule de flipper : *schdoun, schdoun, schdoun*.

Le Colosse a pilé net. Il a regardé l'horizon d'un air perdu. Puis il a levé la tête vers le ciel, cambré le dos et basculé en avant dans un bruit d'ouragan qui arrache le toit d'un entrepôt. Parce que son visage n'avait aucun autre orifice, la pression de son éternuement a fait jaillir de ses oreilles des geysers d'huile de moteur, arrosant les dunes d'une bouillasse hautement polluante.

Sherman, Julia et Alice m'ont rejoint en titubant, couverts de la tête aux pieds d'huile de moteur et de sable.

– Je te suis reconnaissant d'avoir libéré Miranda et Ellis, m'a lancé Sherman, mâchoires crispées, mais tu m'as piqué mon char et tu vas me le payer quand tout ça sera fini. Qu'est-ce que tu as fait à ce Colosse ? J'ai jamais entendu parler d'épidémies qui fassent éternuer.

– Je... j'ai peur d'avoir invoqué une maladie assez bénigne. Je crois que j'ai donné le rhume des foins au Colosse.

Vous savez, cet horrible instant suspendu, quand on attend que quelqu'un éternue ? La statue s'est cambrée de nouveau et tout le monde, sur la plage, a retenu son souffle. Le Colosse a inhalé plusieurs centaines de mètres cubes d'air par les oreilles, se préparant à la prochaine déflagration.

J'ai imaginé des scénarios de cauchemar : le souffle auriculaire du Colosse projetterait Percy Jackson dans le Connecticut et on ne le reverrait jamais. Le Colosse se dégagerait les sinus puis nous piétinerait tous. Le rhume des foins pouvait rendre irritable. Je le sais, c'est moi qui l'ai inventé. En revanche, je ne l'avais pas conçu comme une maladie qui tue. Et ce qui est sûr, c'est que je n'avais jamais imaginé devoir affronter la colère d'un automate de métal géant souffrant d'une crise aiguë d'allergie saisonnière. J'ai maudit mon manque de vision ! J'ai maudit ma mortalité !

Ce que je n'avais pas pris en compte, c'était tous les dégâts que les

demi-dieux avaient déjà infligés aux jointures de métal du Colosse, en particulier à son cou.

Le Colosse a basculé vers l'avant en poussant un *atchoum !* retentissant. J'ai cligné des yeux et failli manquer l'instant fatidique de la séparation du premier étage, où la tête de la statue s'est détachée de son corps. Elle a fusé vers le détroit de Long Island en tournant sur elle-même, puis s'est écrasée à la surface de l'eau avec un grand *plouf*. Pendant quelques instants la tête a dansé sur les vagues, puis l'air s'en est vidé en gargouillant par la béance du cou, et le visage de votre serviteur a coulé dans les profondeurs.

Le corps décapité de la statue a oscillé. S'il était tombé en arrière, il aurait sans doute détruit encore davantage de bâtiments de la colonie. Heureusement, il a basculé vers l'avant. Percy a lâché un juron digne d'un marin phénicien et Chiron a fait un brusque écart pour éviter qu'ils soient tous les deux écrasés, tandis que Kitty O'Leary, non sans sagesse, se fondait dans les ombres. Le Colosse est tombé dans l'eau, soulevant vers bâbord et vers tribord des vagues atteignant cent mètres de hauteur. Jamais de ma vie je n'avais vu un centaure prendre un tube à sabots nus, mais Chiron s'en tirait plutôt bien.

L'écho de la chute du Colosse, qui se répercutait par les collines, s'est tu d'un coup.

Alice Miyazawa, à côté de moi, a sifflé.

– Ben ça, c'est de la résolution de crise, a-t-elle dit.

– Par Hadès, que s'est-il passé ? a demandé Sherman Yang d'une voix d'enfant émerveillé.

– Je crois, ai-je répondu, que le Colosse s'est fait moucher.

Gros éternuement

Soins et analyse de texte

Prix du pire dieu ? Moi

La maladie s'est répandue.

C'était le prix de notre victoire : un accès de rhume des foins généralisé. En fin de journée, la plupart des demi-dieux étaient touchés ; vertiges, maux de tête, sinus fortement congestionnés... mais à mon grand soulagement, aucun ne s'est arraché la tête en éternuant, ce qui était tant mieux car nous commencions à manquer de pansements et de gros adhésif.

Will Solace et moi avons passé la soirée à soigner les blessés. Will a pris la direction des opérations, ce qui me convenait car j'étais épuisé. J'ai surtout éclissé des bras cassés, distribué des médicaments contre le rhume et des mouchoirs en papier, et tenté d'empêcher Harley de piquer tous les pansements à smileys de l'infirmierie pour les coller sur son lance-flammes. J'étais content d'avoir à faire, ça m'évitait de trop penser aux événements douloureux de la journée.

Sherman Yang, dans sa grande bonté, a accepté de ne pas nous tuer, Nico et moi, Nico pour l'avoir éjecté de son char et moi pour l'avoir endommagé, mais j'ai eu l'impression que le fils d'Arès ne s'interdirait pas des représailles ultérieures.

Chiron a administré des cataplasmes de guérison dans les cas de rhume de foin les plus extrêmes. Parmi eux se trouvait Chiara Benvenuti, lâchée, pour une fois, par sa chance. Étrangement, Damien White est tombé malade juste après avoir appris que Chiara l'était. Ils se sont retrouvés alités côte à côte à l'infirmierie, ce qui m'a paru un peu louche, même s'ils s'envoyaient des piques dès qu'ils se savaient observés.

Percy Jackson a passé de longues heures à recruter des baleines et des hippocampes pour l'aider à évacuer le Colosse. Il avait déclaré qu'il serait plus facile de le remorquer sous l'eau jusqu'au palais de Poséidon, où il pourrait être recyclé en statue de jardin. Je n'étais qu'à moitié emballé par cette solution. J'imaginais que Poséidon allait vouloir remplacer le visage fin et délicat de la statue par sa bouille barbue et burinée. En même temps il fallait se débarrasser du Colosse et il n'aurait pas tenu dans les poubelles vertes de la colonie.

Grâce aux soins de Will et à un dîner chaud, les demi-dieux que j'avais sauvés des bois ont vite recouvré leurs forces. (Paolo a prétendu que c'était parce qu'il avait agité un bandana vert Brésil au-dessus d'eux, et ce n'est pas moi qui l'aurais contredit.)

Quant à la colonie, les dégâts auraient pu être pires. Le ponton du lac de canoë-kayak n'était pas difficile à reconstruire. Les cratères creusés dans le sol par les pas du Colosse pouvaient être aménagés en trous de tirailleur ou en bassin à carpes.

Le pavillon-réfectoire, en revanche, était totalement détruit, mais Nyssa et Harley étaient certains qu'Annabeth Chase pourrait dessiner de nouveaux plans lors de sa prochaine visite. Avec un peu de chance, il serait reconstruit pour l'été.

Le seul autre dégât de taille concernait le bungalow de Déméter. Je ne m'en étais pas rendu compte pendant la bataille, mais le Colosse avait trouvé moyen de le piétiner avant de retourner vers la plage.

Rétrospectivement, ce parcours de destruction qu'il avait suivi paraissait presque délibéré : comme si l'automate était sorti de la mer, allé piétiner le Bungalow 4 puis reparti vers le large.

Étant donné ce qui était arrivé à Meg McCaffrey, j'avais du mal à ne pas y voir un mauvais présage. Miranda Gardiner et Billy Ng ont reçu les lits de camp provisoires dans le bungalow d'Hermès, mais elles sont restées longtemps, cette nuit-là, assises dans les décombres, sous le choc, entourées de pâquerettes qui perçaient le sol hivernal tout autour d'elles.

Malgré mon état d'épuisement, j'ai mal dormi. Les éternuements incessants de Kayla et d'Austin ne me gênaient pas, les ronflements légers de Will non plus. Même les jacinthes du rebord de fenêtre, qui répandaient leur parfum mélancolique dans la pièce, ne me troublaient pas. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de repenser aux dryades tendant les bras pour barrer les flammes dans les bois, à

Néron, à Meg. La Flèche de Dodone, rangée dans mon carquois pendu au mur, gardait le silence, mais je soupçonnais que j'aurais droit à d'autres conseils agaçants tôt ou tard. Je n'étais guère impatient d'entendre ce qu'elle pourrait me dire sur mon avenir.

Au point du jour, je me suis levé sans bruit, j'ai pris mon arc, mon carquois et mon ukulélé de combat et j'ai grimpé au sommet de la Colline des Sang-Mêlé. Pelée, le dragon gardien, ne m'a pas reconnu. Me voyant approcher de la Toison d'or, il m'a repoussé en crachant et j'ai dû m'asseoir un peu plus loin, au pied de l'Athéna Parthénos.

Ça m'était égal qu'il ne me reconnaisse pas. Je n'avais pas envie d'être Apollon. Tous ces ravages que je voyais en contrebas... c'était ma faute. J'avais été aveugle et négligent.

J'avais laissé les empereurs de Rome, parmi lesquels un de mes descendants, prendre le pouvoir dans l'ombre. J'avais laissé mon réseau d'Oracles, jadis solide, se déliter jusqu'à perdre même l'Oracle de Delphes. J'avais failli causer la fin de la Colonie des Sang-Mêlé elle-même.

Et Meg McCaffrey... Oh, Meg, où étais-tu ?

Fais ce que tu as à faire, m'avait-elle dit. *C'est mon dernier ordre.*

C'était suffisamment vague pour m'autoriser à partir à sa recherche. Après tout, nous étions liés, à présent. Ce que je devais donc faire, c'était la retrouver. Je me suis demandé si Meg y avait pensé en formulant son ordre de cette manière, ou si je me faisais des idées.

J'ai posé le regard sur le paisible visage d'albâtre d'Athéna. Dans la vie, elle n'était pas aussi pâle ni aussi distante, enfin pas tout le temps en tout cas. Je me suis demandé pourquoi le sculpteur, Phidias, avait choisi de la montrer aussi inaccessible, et si Athéna approuvait. Entre dieux, nous débattions souvent de la capacité des humains de modifier notre nature même rien que par leurs façons de nous représenter ou nous imaginer. Au dix-huitième siècle, par exemple, malgré tous mes efforts, je ne pouvais pas échapper à la perruque blanche poudrée. Entre immortels, notre dépendance envers les humains était un sujet sensible.

Peut-être avais-je mérité mon apparence actuelle. Après tant d'inconscience et de bêtise, peut-être était-il juste que l'humanité me perçoive comme Lester Papadopoulos et rien d'autre.

J'ai soupiré.

– Athéna, que ferais-tu à ma place ? ai-je demandé. Quelque chose de sage et pragmatique, bien sûr.

Athéna ne m'a pas accordé de réponse. Elle fixait calmement l'horizon, comme toujours avec une certaine hauteur de vue.

Je n'avais pas besoin de la déesse de la sagesse pour savoir ce que je devais faire. Je devais quitter la Colonie des Sang-Mêlé immédiatement, avant que les demi-dieux se réveillent. Ils m'avaient accueilli chez eux pour me protéger et j'avais failli les faire tuer. Je ne supportais la pensée de les mettre en danger davantage.

Mais, oh, comme j'avais envie de rester avec Will, Kayla et Austin, mes enfants mortels. J'avais envie d'aider Harley à coller des smileys sur son lance-flammes. J'avais envie de flirter avec Chiara et de la piquer à Damien... ou peut-être de piquer Damien à Chiara, à voir. J'avais envie de faire des progrès en musique et en tir à l'arc grâce à cette activité étrange qu'ils appelaient *l'entraînement*. J'avais envie d'un lieu où me sentir chez moi.

Pars, me suis-je dit. *Pars*.

Parce que j'étais lâche, j'ai attendu trop longtemps. En contrebas, des lumières se sont peu à peu allumées dans les bungalows. Des demi-dieux sont sortis. Sherman Yang a commencé ses étirements du matin. Harley a fait son tour de pelouse en courant, brandissant sa balise Léo Valdez dans l'espoir qu'elle finisse par marcher.

Pour finir, deux silhouettes familières m'ont repéré. Elles sont venues de deux directions différentes, la Grande Maison et le Bungalow Trois, et ont gravi la colline pour me rejoindre : Rachel Dare et Percy Jackson.

– Je sais ce que vous avez en tête, a dit Rachel d'entrée de jeu. Ne le faites pas.

– Vous lisez dans mes pensées, mademoiselle Dare ? ai-je dit, feignant la surprise.

– Je n'en ai pas besoin. Je vous connais, Seigneur Apollon.

Une semaine plus tôt, ça m'aurait fait rire. Un mortel ne pouvait pas me connaître. Je vivais depuis quatre millénaires. Le simple fait de me voir sous ma forme véritable aurait pulvérisé n'importe quel humain. Maintenant, pourtant, les paroles de Rachel me semblaient parfaitement raisonnables. Avec Lester Papadopoulos, il n'y avait pas

besoin de creuser : tout était marqué sur son visage.

– Ne m'appelle pas Seigneur, ai-je soupiré. Et ne me vouvoie pas. Je ne suis qu'un adolescent mortel. Et je n'ai pas ma place dans cette colonie.

Percy s'est assis à côté de moi. Il a cligné des yeux dans la lumière du soleil. La brise marine ébouriffait ses cheveux.

– Ouais, moi aussi je me disais ça, que j'avais pas ma place ici.

– Ce n'est pas pareil, lui ai-je répondu. Vous, les humains, vous changez, vous grandissez, vous mûrissez. Les dieux, non.

Percy a tourné la tête vers moi.

– Vous en êtes sûr ? Vous avez l'air assez différent.

Je crois que dans sa bouche c'était un compliment, mais je n'ai pas trouvé ça rassurant. Si, effectivement, j'étais en train de devenir plus pleinement humain, ce n'était pas ça qui allait me mettre le cœur à la fête. Certes, j'avais retrouvé un peu de mes pouvoirs divins à certains moments clés – un regain de force divine contre les *Germani*, une flèche de contagion contre le Colosse – mais je ne pouvais pas compter dessus. Le fait que j'avais des limites et que je ne pouvais pas savoir avec certitude où elles se situaient... Eh bien ça me donnait l'impression d'être beaucoup plus proche de Lester Papadopoulos que d'Apollon.

– Il faut trouver les autres Oracles et les mettre en sécurité, ai-je dit. Je ne peux le faire qu'en quittant la Colonie des Sang-Mêlé.

Rachel s'est assise de l'autre côté de moi.

– Vous parlez avec certitude. Avez-vous reçu une prophétie dans le bosquet ?

– J'ai bien peur que oui, ai-je répondu en frissonnant.

Rachel a posé les mains, paumes ouvertes, sur ses genoux.

– Kayla m'a dit qu'hier vous parliez à une flèche. Je suppose qu'elle était en bois de Dodone ?

– Une seconde, a demandé Percy. Vous avez trouvé une flèche qui parle et elle vous a donné une prophétie ?

– Ne sois pas idiot, ai-je dit. La flèche parle, mais c'est le bosquet qui a prononcé la prophétie. La Flèche de Dodone donne juste des conseils au hasard. Elle est assez pénible.

La flèche a bourdonné dans mon carquois.

– En tout cas, ai-je repris, il faut que je quitte la colonie. Le Triumvirat veut s'emparer de tous les Oracles anciens. Je dois l'en

empêcher. Quand j'aurai vaincu les ex-empereurs, et à ce moment-là seulement, je pourrai affronter mon vieil ennemi Python et libérer l'Oracle de Delphes. Après... si j'ai survécu, peut-être que Zeus me rendra ma place à l'Olympe.

Rachel a tiré sur une mèche de cheveux.

– Vous savez que c'est trop dangereux de faire tout ça seul, n'est-ce pas ?

– Écoutez-la, a renchéri Percy. Chiron m'a parlé de Néron et de sa drôle de holding.

– J'apprécie que tu m'offres ton aide, mais...

– Houlà ! (Percy a levé les deux mains.) Soyons clairs, je ne vous propose pas de vous accompagner. Il faut toujours que je finisse ma terminale, que je passe mon TSAPF et mes exams et que j'évite de me faire tuer par ma copine. Mais je suis sûr qu'on peut vous trouver d'autres partenaires.

– Je viens, a dit Rachel.

J'ai fait non de la tête.

– Mes ennemis seraient absolument ravis de capturer quelqu'un qui m'est aussi cher que la prêtresse de Delphes, ai-je dit. En plus, j'ai besoin que tu restes ici pour étudier le Bosquet de Dodone avec Miranda Gardiner. Pour le moment, c'est notre seule source de prophétie. Et vu que nos problèmes de communication persistent, il est d'autant plus vital d'apprendre à utiliser le pouvoir du bosquet.

Rachel a essayé de le masquer, mais j'ai vu au pli de sa bouche qu'elle était déçue.

– Et Meg ? a-t-elle demandé. Vous allez essayer de la retrouver, n'est-ce pas ?

Elle aurait autant pu me planter la Flèche de Dodone dans le cœur. J'ai regardé la forêt, cette étendue verte et brumeuse qui avait avalé la petite McCaffrey. Un court instant, j'ai été pris d'une pulsion à la Néron. J'ai eu envie d'y mettre le feu.

– J'essaierai, ai-je répondu, mais Meg ne veut pas être retrouvée. Elle est sous l'emprise de son beau-père.

Percy a passé le doigt sur le gros orteil de l'Athéna Parthénos.

– J'ai perdu trop de gens tombés sous emprise, a-t-il dit. Ethan Nakamura, Luke Castellan... Nous avons failli perdre Nico, aussi... (Il a secoué la tête.) Non. Ça suffit. Vous ne pouvez pas renoncer à Meg. Vous êtes liés, tous les deux. En plus c'est quelqu'un de bien.

– J’ai connu beaucoup de gens bien. La plupart ont fini transformés en bêtes, en statues ou... ou en arbres.

Ma voix s’est brisée.

Rachel a posé sa main sur la mienne.

– Les choses peuvent se passer différemment, Apollon. C’est l’avantage d’être humain. Nous n’avons qu’une vie, mais nous pouvons choisir l’histoire qu’elle va raconter.

Ça m’a paru d’un optimisme démesuré. J’avais passé trop de siècles à voir les mêmes schémas de comportement se reproduire, toujours du fait d’humains qui se croyaient terriblement intelligents et novateurs. Ils croyaient faire des choses qui n’avaient jamais été faites, ils croyaient inventer et créer, alors qu’ils ne faisaient que répéter, génération après génération, les mêmes vieilles histoires.

Et pourtant... la persévérance des humains était peut-être un atout. Ils ne perdaient jamais espoir. De temps à autre, d’ailleurs, ils me surprenaient. Je n’aurais jamais imaginé Alexandre le Grand, Robin des Bois ou Billie Holiday. Je n’aurais jamais imaginé Percy Jackson et Rachel Elizabeth Dare.

– Je... j’espère que tu as raison, ai-je dit.

Elle m’a tapoté la main.

– Dites-moi la prophétie que vous avez entendue dans le bosquet.

J’ai repris mon souffle. Je n’avais pas envie de prononcer les paroles révélées. J’avais peur qu’elles réveillent le bosquet et nous noient dans une cacophonie de prophéties, de mauvaises blagues et de publireportages. Mais j’ai récité quand même :

Il était un dieu du nom d’Apollon

Qui plongeait dans un trou bleu bien trop long

Trois places et file bon train

Le mange-feu d’airain

Dut avaler mort et folie tout rond

– Un limerick ? s’est écriée Rachel en écarquillant les yeux.

– Je sais ! ai-je gémi. Je suis condamné !

– Attendez. (Les yeux de Percy brillaient.) Ces vers... Est-ce que ça veut dire ce que je crois ?

– Eh bien... je pense que la grotte bleue est une référence à l’Oracle de Trophonios. C’était un Oracle ancien très... très dangereux.

– Non, a dit Percy. Les autres vers. *Trois places, mange-feu d'airain, patati patata.*

– Ah. Ça, j'ai aucune idée.

– La balise d'Harley. (Percy a ri, sans que je comprenne ce qui le réjouissait tant.) Il dit que vous avez ajusté la fréquence. Je crois que ça a marché.

Rachel l'a regardé en plissant les yeux.

– Percy, qu'est-ce que tu... (Elle a eu comme un décrochement de mâchoire.) Oh. Oh.

– Est-ce qu'il y avait d'autres vers ? a demandé Percy d'une voix pressante. Genre, en plus du limerick ?

– Oui, ai-je reconnu. Des bribes, que je n'ai pas bien comprises. *La chute du soleil ; la dernière strophe. Euh... Indiana, Banana. Un bonheur vient sur le vent.* Une histoire de pages qui brûlent.

Percy s'est donné une claque sur le genou.

– Ben voilà. Un bonheur vient sur le vent. C'est quelqu'un qui arrive. (Il s'est levé et a balayé l'horizon du regard. Ses yeux semblaient fixés sur un point lointain. Un grand sourire a illuminé son visage.) Ouaip, Apollon. Votre équipe est en route.

J'ai suivi son regard. Perçant les nuages, une grande créature ailée a surgi en jetant des reflets de bronze Céleste. Deux silhouettes de taille humaine étaient perchées sur son dos.

Ils descendaient en décrivant une spirale silencieuse, mais dans ma tête une fanfare de Valdezophon a éclaté pour annoncer la bonne nouvelle.

Léo était de retour.

Des baffes pour Léo ?

Faut dire qu'il l'avait cherché,

Pur Gossebo Valdez

Les demi-dieux devaient prendre un ticket.

Nico, qui avait réquisitionné un distributeur à la cafétéria, circulait entre les demi-dieux en hurlant :

– La queue commence à gauche ! De l'ordre dans la file, s'il vous plaît !

– Est-ce bien nécessaire ? a demandé Léo.

– Oui, a répondu Miranda Gardiner, qui avait tiré le premier numéro.

Sur ce, elle lui a donné un coup de poing dans le bras.

– Aïe, a dit Léo.

– T'es un bouffon et on te déteste tous, a rétorqué Miranda. (Puis elle l'a serré dans ses bras et embrassé sur la joue.) Si jamais ça te reprend de disparaître comme ça, on fera la queue pour te tuer.

– D'accord ! D'accord !

Miranda a dû céder la place, car la queue s'allongeait derrière elle. Percy et moi étions assis à la table de pique-nique avec Léo et sa compagne, l'immortelle enchanteresse Calypso en personne. Même si Léo était celui qui se faisait cogner par tous les résidents de la colonie, j'étais relativement certain que des quatre assis à la table, c'était encore lui le moins mal à l'aise.

Quand ils se sont vus, Percy et Calypso se sont dit bonjour d'un air gêné. Je n'avais pas assisté à des salutations aussi tendues que depuis la fois où Patrocle avait rencontré le trophée de guerre d'Achille, Briséis. (Longue histoire. Ragot juteux. Je vous raconterai plus tard.) Quant à moi, comme elle ne m'avait jamais aimé, Calypso m'a ignoré

ostensiblement, mais je m'attendais à tout moment à ce qu'elle crie : « Hou ! » et me transforme en grenouille. Ce suspense me tuait.

Percy a embrassé Léo et ne l'a même pas tapé. Mais le fils de Poséidon faisait la tête.

– Enfin, mec, a-t-il dit. Six mois...

– Mais je t'ai expliqué ! On a essayé d'envoyer d'autres manuscrits holographiques. On a essayé les messages-Iris, les visions par rêve, les appels téléphoniques. Rien ne marchait. Aïe ! Hé, salut Alice, comment ça va ? De toute façon, on a eu une galère après l'autre.

Calypso a hoché la tête et ajouté :

– L'Albanie, ça a été particulièrement difficile.

À l'autre bout de la file, Nico di Angelo a crié :

– Ne parlez pas de l'Albanie, merci ! OK, à qui le tour ? Une seule queue.

Damien White a cogné le bras de Léo et il est reparti avec un grand sourire. Je n'étais même pas sûr que Damien connaisse Léo. Simplement il ne pouvait pas laisser passer une occasion de taper.

Léo s'est frotté le biceps.

– Hé, c'est pas juste, ce type retourne dans la queue ! Bref, comme je te disais, si Festus n'avait pas capté le signal de ce radiophare hier, nous serions encore en train de voler au-dessus de la mer des Monstres en cherchant comment sortir de là.

– Oh, je déteste cet endroit, a dit Percy. Déjà il y a ce grand Cyclope, Polyphème...

– Ouais, je sais ! a renchéri Léo. C'est quoi, son problème d'haleine, à celui-là ?

– Les garçons, a interrompu Calypso. Il faudrait peut-être s'occuper du présent ?

Elle ne m'a pas regardé, mais j'ai eu l'impression qu'elle voulait dire *de cette andouille d'ex-dieu et de ses problèmes*.

– Ouais, a dit Percy. Alors, pour les problèmes de communication, Rachel Dare pense que c'est lié à cette entreprise, la Trium.

Rachel était partie chercher Chiron à la Grande Maison, mais Percy a plutôt bien résumé ce qu'elle avait découvert sur les empereurs et leur société maléfique. Bien sûr, nous n'en savions pas grand-chose. Le temps que six autres demi-dieux aient donné leur coup de poing dans le bras à Léo, Percy les avait briefés, Calypso et lui.

Léo a frotté ses nouveaux bleus.

– Pourquoi ça ne m'étonne pas que les entreprises modernes soient dirigées par des empereurs romains zombies ?

– Ce ne sont pas des zombies, ai-je objecté, et je ne crois pas qu'ils dirigent toutes les entreprises...

Léo a balayé mes précisions d'un revers de main.

– Mais ils essaient de s'emparer des Oracles.

– Oui, ai-je confirmé.

– Et c'est mal.

– Très.

– Donc tu as besoin de notre aide. Aïe ! Hé, Sherman ! Comment tu t'es fait cette nouvelle cicatrice, mon pote ?

Pendant que Sherman racontait à Léo l'histoire de Casse-Boules McCaffrey et du Démon Bébé Pêche, j'ai regardé discrètement Calypso.

Elle avait changé, par rapport à mon souvenir. Elle avait toujours de longs cheveux caramel et des yeux en amande noirs et intelligents. Mais maintenant, à la place d'un *chiton*, elle portait un jean moderne, un chemisier blanc et une doudoune rose fuchsia. Elle faisait plus jeune, mon âge mortel à peu près. Je me suis demandé si elle avait été frappée de mortalité pour avoir quitté son île enchantée. Si oui, je trouvais injuste qu'elle ait conservé sa beauté surnaturelle. Elle n'avait ni bourrelet ni acné.

Sous mes yeux, elle a tendu deux doigts vers l'autre bout de la table, où une carafe de citron pressé prenait le soleil. Je l'avais déjà vue faire ce geste, pour intimer à ses domestiques aériens invisibles de lui mettre un objet ou l'autre entre les mains. Cette fois-ci, il ne s'est rien passé.

La déception s'est peinte sur son visage. Puis elle s'est aperçue que je la regardais et elle a rougi.

– Depuis que j'ai quitté Ogygie, a-t-elle avoué, je n'ai plus de pouvoirs. Je suis pleinement mortelle. Je continue d'espérer, mais...

– Tu veux du citron pressé ? a demandé Percy.

– C'est bon, a dit Léo en se jetant le premier sur la carafe.

Je n'aurais pas cru qu'un jour j'éprouverais de la peine pour Calypso. Nous avions eu des mots, elle et moi, par le passé. Il y a quelques millénaires, je m'étais opposé à sa requête de libération anticipée d'Ogygie à cause de... euh, d'un drame entre nous. (Longue histoire. Ragot juteux. Je ne vous raconterai pas plus tard.)

Pourtant, en tant que dieu déchu, je comprenais combien c'était

déconcertant d'être privé de ses pouvoirs.

D'un autre côté, j'étais soulagé. Cela voulait dire qu'elle ne pouvait pas me changer en grenouille ni demander à ses domestiques aériens de me jeter du haut de l'Athéna Parthénos.

– Tiens, a dit Léo en lui tendant un verre de citron pressé, et j'ai remarqué une pointe d'inquiétude dans son regard qui n'y était pas tout à l'heure, comme si... Ah, bien sûr. C'était Léo qui avait libéré Calypso de son île-prison. Dans le processus, Calypso avait perdu ses pouvoirs, et Léo se sentait responsable.

Calypso a souri, même si une trace de mélancolie s'attardait dans ses yeux.

– Merci, mon cœur.

– *Mon cœur* ? a répété Percy.

Le visage de Léo s'est éclairé.

– Eh ouais. Mais elle refuse de m'appeler Pur Gossebo, je ne sais pas pourquoi. Aïe !

C'était le tour de Harley. Le petit garçon a donné un coup de poing à Léo, puis il s'est jeté à son cou et a éclaté en sanglots.

– Hé, frérot. (Léo lui a ébouriffé les cheveux et a eu le bon sens de prendre l'air honteux.) C'est toi qui m'as ramené à la maison avec ta balise, Mister H. Tu es un héros ! Je ne t'aurais jamais planté comme ça exprès, tu le sais, hein ?

Harley a chouiné, reniflé et hoché la tête. Puis il a frappé Léo de nouveau et il est parti en courant. Léo a eu l'air sur le point de faire un malaise. Harley était costaud.

– Revenons à ces problèmes d'empereurs romains, a dit Calypso. Comment pouvons-nous vous aider ?

J'ai levé les sourcils.

– Tu es prête à m'aider, alors ? Malgré... Ah, j'ai toujours su que tu étais généreuse et indulgente, Calypso. Je voulais te rendre visite plus souvent à Ogygie, mais...

– Épargne-moi tes salades. (Calypso a bu une gorgée de citron pressé et ajouté :) Je t'aiderai si Léo décide de t'aider, et il a l'air d'avoir de l'affection pour toi. Pourquoi, ça me dépasse.

J'ai poussé un gros soupir – lourd du souffle que je retenais depuis, oh... une heure.

– Je vous suis reconnaissant. Léo Valdez, tu as toujours été un gentleman et un génie. Après tout, tu as créé le Valdezophon !

Léo a souri jusqu'aux oreilles.

– Oui, hein ? Il était plutôt réussi, je crois. Alors où est ce prochain Oracle que... Aïe !

Nyssa était arrivée en tête de la file. Elle a giflé Léo, puis l'a criblé d'un tir nourri de réprimandes en espagnol.

– Ouais, OK, c'est bon ! a dit Léo en se frottant la joue. Moi aussi je t'aime, *hermana*.

Il a reporté son attention sur moi.

– Alors, ce nouvel Oracle, où dites-vous qu'il est ?

Percy a pianoté sur le dessus de la table.

– On en parlait avec Chiron, a-t-il dit. Il pense que ces trois gars, là, le Triumvirat, se sont partagé l'Amérique en trois secteurs, un par empereur. Nous savons que Néron se terre à New York, donc on suppose que le prochain Oracle se trouve dans le territoire du deuxième gars, peut-être dans le tiers central des États-Unis.

– Ah ! le tiers central des États-Unis ! s'est écrié Léo en ouvrant grands les bras. Pas de problème, on va juste ratisser tout le centre du pays !

– Toujours aussi sarcastique, a fait remarquer Percy.

– Mon pote, j'ai navigué avec les fripouilles les plus sarcastiques qui aient jamais écumé les mers.

Tous deux se sont tapés dans la paume, je n'ai pas bien compris pourquoi. J'ai repensé à une bribe de prophétie que j'avais entendue dans le Bosquet, une histoire d'Indiana. Ça pouvait être un point de départ.

La dernière personne à se présenter dans la queue était Chiron, poussé par Rachel Dare dans son fauteuil roulant. Le vieux centaure a adressé un sourire paternel et chaleureux à Léo.

– Mon garçon, a-t-il dit, je suis tellement heureux que tu nous sois enfin revenu. Et je vois que tu as libéré Calypso. Bravo et bienvenue à tous les deux !

Sur ce, Chiron a ouvert grands les bras.

– Euh, merci, Chiron, a répondu Léo en se penchant vers lui.

De sous la couverture qui couvrait les genoux de Chiron, sa jambe avant de cheval a fusé comme un éclair et planté le sabot dans le ventre de Léo. Puis, tout aussi vite, la jambe s'est repliée.

– Monsieur Valdez, a repris Chiron sur le même ton bienveillant, si jamais vous me refaites un tour pareil...

– J’ai pigé, j’ai pigé ! a dit Léo en se frottant le ventre. La vache, t’as une sacrée détente, pour un prof !

Rachel a souri et ramené Chiron. Percy et Calypso ont aidé Léo à se relever.

– Eh, Nico, steup, dis-moi que c’est fini, la maltraitance physique ! a-t-il hélé.

– Pour le moment. (Nico a souri.) On essaie encore de contacter la côte Ouest. Il y a quelques dizaines de personnes là-bas qui voudront certainement te frapper.

– Content de l’entendre, a fait Léo en grimaçant. J’ai intérêt à entretenir ma forme, alors. Où est-ce que vous mangez, les potos, maintenant que le Colosse a écrasé le pavillon-réfectoire ?

Percy est parti ce soir-là, juste avant le dîner. Je m’étais attendu à des adieux émouvants, en tête-en-tête, où il m’aurait demandé conseil pour ses examens, pour son rôle de héros, pour la vie en général. C’était bien le minimum que je pouvais faire pour lui après qu’il m’avait aidé à vaincre le Colosse.

Sauf que non. Apparemment, ça l’intéressait davantage de dire au revoir à Léo et Calypso. Je n’ai pas participé à cette conversation, mais il m’a semblé que tous les trois parvenaient à une sorte d’entente. Percy et Léo se sont serrés dans les bras. Calypso a même embrassé Percy sur la joue. Puis le fils de Poséidon est entré dans l’eau avec son énorme chienne et ils ont disparu sous les vagues tous les deux. Kitty O’Leary savait-elle nager ? Se déplaçait-elle par vol d’ombre de baleine ? Je l’ignorais.

Le dîner, comme le déjeuner, a été simple et sans façon. À la tombée du jour, nous avons pique-niqué sur des couvertures autour de l’âtre, où la douce chaleur du feu d’Hestia nous protégeait du froid hivernal. Festus le dragon déambulait entre les bungalows en crachant des flammes de temps à autre, sans raison apparente.

– Il s’est fait cabosser en Corse, a expliqué Léo. Depuis, ça lui arrive de cracher au hasard.

– Il n’a encore grillé personne d’important, a ajouté Calypso en levant les sourcils. On va voir si tu lui plais.

Les yeux de rubis de Festus ont brillé dans le noir. Ayant conduit le char du soleil depuis si longtemps, je n’avais pas peur de voyager sur un dragon de métal, mais quand j’ai pensé à note destination, j’en ai

eu des géraniums dans le ventre.

– J'avais prévu de partir seul, leur ai-je dit. La prophétie de Dodone évoque bien le mange-feu d'airain, mais... ça me paraît injuste de vous demander de risquer vos vies. Vous avez déjà traversé tellement d'épreuves, rien que pour arriver jusqu'ici.

Calypso a penché la tête.

– C'est à croire que tu as changé, a-t-elle dit. Ça ne ressemble pas à l'Apollon de mes souvenirs. Une chose est sûre, tu n'es plus aussi beau.

– Je suis toujours très beau, ai-je protesté. Faut juste que je règle ce problème d'acné.

– T'as pas complètement perdu la grosse tête, m'a-t-elle lancé avec un sourire moqueur.

– *Pardon ?*

– Camarades, a interrompu Léo, si on compte voyager ensemble, essayons de rester ensemble, d'accord ? (Il a appliqué une poche de glace contre son biceps contusionné.) Et puis, on avait l'intention de faire un tour sur la côte Ouest, de toute façon. Faut que je voie mes potes Jason, Piper, Frank et Hazel et... enfin pratiquement tout le monde au Camp Jupiter, on va dire. Ça va être sympa.

– *Sympa ?* ai-je demandé. L'Oracle de Trophonios est censé m'engloutir dans la mort et la folie. Même si j'y survis, mes autres épreuves seront certainement longues, pénibles et potentiellement fatales.

– C'est bien ce que je dis. Sympa. Par contre je suis moins convaincu d'appeler l'ensemble de l'entreprise *Les Travaux d'Apollon*. Je trouve qu'on devrait l'appeler *La Tournée Mondiale de la Victoire de Léo Valdez*.

Calypso a ri et pris la main de Léo dans la sienne. Peut-être n'était-elle plus immortelle, mais elle avait conservé une grâce et une aisance qui demeuraient un mystère pour moi. Et si ses pouvoirs lui manquaient, elle avait l'air en revanche vraiment heureuse d'être avec Valdez – d'être jeune et mortelle, même si cela signifiait qu'elle pouvait mourir à tout moment.

Contrairement à moi, elle avait choisi de devenir mortelle. Elle savait que quitter Ogygie était risqué et elle l'avait fait en connaissance de cause. Je me demandais où elle en avait trouvé le courage.

– Hé, mec, m'a lancé Léo. Fais pas cette tête. On va la retrouver.

J'ai sursauté.

– Comment ?

– Ta copine Meg. On va la retrouver. Te bile pas.

Une bulle sombre a éclaté dans mon cœur. Pour une fois, je n'étais pas en train de penser à Meg. Je pensais à moi, et je m'en suis senti coupable. Calypso avait peut-être raison de se demander si j'avais changé ou non.

J'ai scruté la forêt silencieuse. Je me suis souvenu de Meg me traînant vaille que vaille quand j'étais gelé, trempé et en proie au délire, pour m'arracher au danger. Je me suis souvenu de la témérité avec laquelle elle avait combattu les *myrmekes* ; je l'ai revue ordonnant à Brugnion d'éteindre l'allumette quand Néron avait voulu brûler ses prisonniers, malgré sa peur de réveiller la Bête. Il fallait que lui fasse comprendre que Néron était démoniaque. Il fallait que je la retrouve. Mais comment ?

– Meg connaît la prophétie, ai-je dit. Si elle la révèle à Néron, il connaîtra nos plans par la même occasion.

Calypso a croqué dans sa pomme.

– J'ai loupé l'Empire romain. Un empereur à lui seul peut-il être vraiment redoutable ?

– Oui, vraiment. En plus il s'est allié à deux autres. Nous ne savons pas lesquels, mais on peut supposer sans grand risque qu'ils sont de la même engeance. Ils ont eu des siècles pour amasser des fortunes, acquérir des biens immobiliers, construire des armées... Qui sait de quoi ils sont capables ?

– Eh, a dit Léo. On a supprimé Gaïa en quoi, quarante secondes ? On va leur régler leur compte les doigts dans le nez.

Si mes souvenirs étaient exacts, la *préparation* à ce combat avec Gaïa avait signifié des mois de souffrances et beaucoup avaient frôlé la mort. Léo lui-même, d'ailleurs, était mort. Je voulais aussi lui rappeler qu'il n'était pas exclu que le Triumvirat ait orchestré tous nos conflits précédents avec les Titans et les géants, ce qui en ferait l'ennemi le plus puissant que Léo ait jamais affronté.

Et puis je me suis dit qu'évoquer ces choses-là risquait de saper le moral du groupe.

– Nous réussirons, a dit Calypso. Nous le devons, donc nous le ferons. J'ai passé des millénaires enfermée sur une île déserte. Je ne sais pas si cette vie humaine sera longue, mais je compte la vivre

pleinement et sans peur.

– Je reconnais bien là ma *mamacita*, a dit Léo.

– Il me semble t’avoir dit de ne pas m’appeler *mamacita*, ou je me trompe ?

Léo a esquissé un sourire penaud.

– Demain matin, a-t-il repris, nous commencerons à rassembler notre matos. Et dès que j’aurais fait une vidange et un réglage à Festus, on sera prêts à partir.

J’ai réfléchi à ce que j’allais emporter. J’avais si peu d’affaires, c’était déprimant : quelques vêtements empruntés, un arc, un ukulélé et une flèche qui en faisait des tonnes.

Mais le vrai crève-cœur, ça allait être de dire au revoir à Will, Austin et Kayla. Ils m’avaient tellement aidé, et ils m’avaient adopté et donné une famille, bien plus que moi leur père, je ne l’avais jamais fait pour eux. Les larmes me sont montées aux yeux. Avant que je n’éclate en sanglots, Will Solace s’est avancé dans la lumière du foyer.

– Hé, tout le monde ! On a allumé un feu de camp à l’amphithéâtre ! C’est soirée chants. Venez !

Quelques grognements se sont mêlés aux réactions joyeuses, mais presque tous les demi-dieux se sont levés et dirigés vers le feu de camp qui crépitait maintenant au loin. Debout dans la lueur des flammes, Nico embrochait des marshmallows sur ce qui ressemblait fort à des fémurs.

– Oh, peste, a soupiré Léo en grimaçant. Je suis nul aux soirées chants. Je me plante toujours dans les refrains, je tape dans les mains à contretemps. On pourrait pas sécher ?

– Oh que non !

Je me suis levé, soudain ragaillardi. Il serait bien temps, demain, de penser aux au revoir et de pleurer. Peut-être partirions-nous vers notre mort, le surlendemain. Mais ce soir, j’avais la ferme intention de m’amuser avec mes enfants. Qu’avait dit Calypso ? *Vivre pleinement et sans peur*. Si elle en était capable, le brillant, le fabuleux Apollon en était capable lui aussi.

Calypso a souri.

– Je n’en crois pas mes propres mots, a-t-elle dit, mais pour une fois, je suis d’accord avec Apollon. Viens, Léo. Je vais t’apprendre à chanter en groupe.

Ensemble, tous les trois, nous sommes partis vers la chaleur du feu

de camp qui crépitait au loin, guidés par les rires et la musique.

GUIDE DE L'APOLLON-LANGUE

Achille : le plus valeureux des Grecs ayant fait le siège de Troie durant la guerre de Troie. D'un courage, d'une force et d'une loyauté exceptionnels, Achille avait un seul point faible : son talon.

Admète : roi de Phères, en Thessalie. Zeus punit Apollon en l'envoyant travailler comme berger pour Admète.

Agamemnon : roi de Mycènes ; chef des Grecs pendant la guerre de Troie ; courageux mais aussi arrogant et d'un orgueil démesuré.

Agora : *lieu de rassemblement* en grec ; place publique centrale consacrée à la vie sportive, artistique, spirituelle et politique dans les villes-États de la Grèce antique.

Ajax : héros grec se distinguant par sa force et son courage ; a combattu lors de la guerre de Troie ; se servait d'un grand bouclier.

Ambroisie : nourriture des dieux ; a des pouvoirs curatifs.

Amphithéâtre : espace en plein air de forme ronde ou ovale qui servait aux spectacles et événements sportifs. Des gradins étaient disposés en demi-cercle autour de la scène pour les spectateurs.

Aphrodite : déesse grecque de l'amour et de la beauté.

Apodesmos : bandeau de tissu que les femmes de la Grèce antique portaient autour de la poitrine, en particulier lorsqu'elles faisaient du sport.

Apollon : dieu grec du soleil, de la prophétie, de la musique et de la guérison ; fils de Lété et Zeus, frère jumeau d'Artémis.

Arès : dieu grec de la guerre, fils de Zeus et d'Héra, demi-frère d'Athéna.

Argo : le navire utilisé par un groupe de héros, les **Argonautes**, qui accompagnèrent Jason dans sa quête de la Toison d'or.

Artémis : déesse grecque de la chasse et de la lune ; fille de Zeus et Lété, sœur jumelle d'Apollon.

Asclépios : dieu grec de la médecine ; fils d'Apollon. Son temple était le centre de soins de la Grèce antique.

Athéna : déesse grecque de la sagesse. Forme romaine : Minerve.

Athéna Parthénos : statue géante d'Athéna et plus célèbre statue grecque de tous les temps.

Baliste ou baliste-scorpion : machine de guerre de siège romaine permettant de propulser de grands projectiles vers des cibles lointaines.

Bataves : tribu ancienne qui vivait dans l'actuelle Allemagne ; également le nom d'une unité d'infanterie de l'armée romaine aux origines germaniques.

Bosquet de Dodone : site de l'Oracle grec le plus ancien, devancé en importance seulement par celui de Delphes ; le bruissement des arbres du bosquet fournissait les réponses aux questions des prêtres et prêtresses venus consulter.

Briséis : princesse capturée par Achille pendant la guerre de Troie. Une querelle éclata à ce sujet entre Agamemnon et Achille, à la suite de quoi Achille refusa de combattre aux côtés des Grecs.

Bronze céleste : métal rare, mortel pour les monstres.

Bunker 9 : atelier caché découvert par Léo Valdez à la Colonie des Sang-Mêlé, rempli d'armes et d'outils ; il est vieux d'au moins deux cents ans et a servi pendant la guerre civile entre demi-dieux.

Calliope : muse de la poésie épique ; mère de plusieurs fils, dont Orphée.

Calypso : nymphe déesse de l'île mythique d'Ogygie ; fille du Titan Atlas ; elle a retenu le héros Ulysse pendant plusieurs années.

Cassandra : fille du roi Priam et de la reine Hécube ; elle avait le don de la prophétie mais Apollon lui avait infligé comme malédiction que ses prophéties ne fussent jamais crues, notamment celle où elle annonçait le Cheval de Troie.

Catapulte : machine militaire servant à projeter des objets meurtriers.

Camp Jupiter : centre d'entraînement des demi-dieux romains, situé en Californie, entre les collines d'Oakland et de Berkeley.

Centaures : créatures mi-homme, mi-cheval.

Cérès : déesse romaine de l'agriculture. Forme grecque : Déméter.

César Auguste : fondateur et premier empereur de l'Empire romain ; fils adoptif et héritier de Jules César, voir Octave.

Champs du Châtiment : partie des Enfers où sont envoyées les personnes qui ont fait du mal durant leur vie ; ils y subissent des

châtiments éternels pour leurs crimes.

Chasseresses d'Artémis : groupe de jeunes filles fidèles à Artémis ; renoncent aux hommes pour la vie et reçoivent en échange le don de la chasse et la jeunesse éternelle.

Chiron : centaure ; responsable des activités à la Colonie des Sang-Mêlé.

Chiton : vêtement grec ; tunique de lin ou de laine retenue aux épaules par des broches et à la taille par une ceinture.

Chrysothémis : fille de Déméter dont Apollon s'était épris lors d'un concours de musique.

Circé : enchanteresse grecque. Elle a jadis transformé les marins d'Ulysse en cochons.

Clytemnestre : fille du roi et de la reine de Sparte ; épousa Agamemnon et l'assassina plus tard.

Colonie des Sang-Mêlé : centre d'entraînement des demi-dieux grecs situé à Long Island, dans l'État de New York.

Colisée : amphithéâtre de forme ovale bâti au temps de la Rome antique et qui se trouve au centre de la ville. Le Colisée, où pouvaient s'asseoir cinquante mille spectateurs, servait à des combats de gladiateurs et des jeux et spectacles publics tels que des reconstructions de batailles navales et terrestres célèbres, des chasses, des exécutions et des pièces de théâtre.

Colossus Neronis (Colosse de Néron) : gigantesque statue de bronze de l'empereur Néron ; fut plus tard transformée en dieu du soleil par l'ajout d'une couronne de rayons de soleil.

Crommyon : village de Grèce antique où une truie géante fit des ravages avant d'être tuée par Thésée.

Cronos : le plus jeune de douze Titans ; fils d'Ouranos et Gaïa ; père de Zeus ; tua son père à la demande de sa mère ; seigneur du destin, des récoltes, de la justice et du temps. Forme romaine : Saturne.

Cuirasse : armure de métal ou de cuir couvrant la poitrine et le dos, portée par les Grecs et les Romains ; souvent richement décorée et dotée de reliefs imitant des muscles.

Cyclope : membre d'une race de géants primitifs ayant un seul œil au milieu du front.

Cyrène : féroce chasseresse dont Apollon tomba amoureux après l'avoir vue lutter avec un lion. Plus tard Apollon la changea en nymphe pour prolonger sa vie.

Daphné : ravissante naïade qui attira l'attention d'Apollon ; elle fut changée en laurier pour lui échapper.

Dédale : dans la mythologie grecque, un artisan talentueux qui avait conçu le Labyrinthe, en Crète, où le Minotaure (moitié homme, moitié taureau) était retenu prisonnier.

Déméter : déesse grecque de l'agriculture, fille des Titans Rhéa et Cronos. Forme romaine : Cérès.

Dimachère : gladiateur romain entraîné à combattre avec deux épées à la fois.

Dionysos : dieu grec du vin et de la fête, fils de Zeus. Forme romaine : Bacchus.

Domus aurea : fastueuse villa de l'empereur Néron construite après le grand incendie de Rome.

Drakon : gigantesque monstre jaune et vert ressemblant à un serpent, avec une collerette, des yeux de reptile et des griffes énormes ; crache du poison.

Dryades : nymphes des arbres.

Dynastie julienne : période comprise entre la bataille d'Actium (31 avant J.-C.) et la mort de Néron (68 après J.-C.).

Éole : dieu grec des vents.

Enfers : royaume des Morts où les âmes vont pour l'éternité ; gouvernés par Hadès.

Érèbe : lieu de ténèbres entre la Terre et Hadès.

Éros : dieu grec de l'amour.

Érythée : île où la Sibylle de Cumes, une petite amie d'Apollon, vivait avant qu'il la convainque d'en partir en lui promettant une longue vie.

Fer stygien : métal magique forgé dans le Styx, capable d'absorber l'essence des monstres et de blesser les mortels, les dieux et les Titans ; a un effet marqué sur les fantômes et autres créatures des Enfers.

Feu grec : arme incendiaire utilisée dans les batailles navales car il continue de brûler dans l'eau.

Gaïa : déesse de la terre ; mère des Titans, des géants, des cyclopes et d'autres monstres. Terra pour les Romains.

Germani (singulier *Germanus*) : peuple tribal établi à l'ouest du Rhin.

Gorgones : trois sœurs monstrueuses (Sténo, Euryale et Méduse) dont la chevelure se composait de serpents vivants et venimeux. Les

yeux de Méduse, la plus célèbre des trois, pétrifiaient ceux qui la regardaient.

Grand incendie de Rome : incendie dévastateur qui eut lieu en l'an 64 et dura six jours ; les rumeurs veulent que Néron aurait provoqué l'incendie afin de défricher du terrain pour y construire sa villa, la Domus aurea, mais l'empereur en rendit les chrétiens responsables.

Grotte de Trophonios : gouffre profond abritant l'Oracle Trophonios ; à cause de son entrée extrêmement étroite, les visiteurs devaient s'allonger sur le dos et se laisser aspirer par la grotte ; surnommée « La Grotte aux Cauchemars » à cause des récits terrifiants des visiteurs.

Guerre des Titans : épique combat de dix ans entre les Titans et les Olympiens, qui se conclut par la prise du pouvoir par les Olympiens.

Guerre de Troie : dans la mythologie grecque, guerre menée par les Achéens (les Grecs) contre la ville de Troie après que Pâris eut enlevé Hélène, épouse du roi Ménélas de Sparte.

Hadès : dieu grec de la mort et des richesses matérielles ; seigneur des Enfers.

Harpie : créature ailée féminine aux gestes vifs et rapides.

Hébé : déesse grecque de la jeunesse ; fille de Zeus et d'Héra, mariée à Héraclès.

Hécate : déesse de la magie et des carrefours.

Héphaïstos : dieu grec du feu, des artisanats et des forgerons ; fils de Zeus et d'Héra, marié à Aphrodite.

Héra : déesse grecque du mariage ; épouse et sœur de Zeus. Forme romaine : Junon.

Hermès : dieu grec des voyageurs ; guide des esprits des morts ; dieu de la communication.

Hérodote : historien grec connu sous le surnom de Père de l'Histoire.

Hestia : déesse grecque du foyer.

Hippocampe : créatures dotées d'un buste et d'une tête de cheval et, à partir de la taille, d'un corps de poisson recouvert d'écailles argentées, aux nageoires arc-en-ciel. Ils tiraient le char de Poséidon et l'écume de mer naissait de leurs mouvements.

Hippodrome : stade grec pour les courses de chevaux et de chars.

Hittites : peuplade vivant dans les actuelles Turquie et Syrie ; souvent en conflit avec les Égyptiens ; connus pour se servir de chars comme d'armes d'assaut.

Hyacinthe : héros grec et amant d'Apollon, mort en essayant d'impressionner Apollon par son habileté au lancer de disque.

Hypnos : dieu grec du sommeil.

Ichor : liquide doré, sang des dieux et des immortels.

Imperator : terme signifiant « commandant » dans l'Empire romain.

Iris : déesse de l'arc-en-ciel et messagère des dieux.

Karpoi (sing. karpos) : esprits des céréales, et parfois des fruits.

Kouretes : danseurs armés qui protégeaient Zeus nourrisson de son père, Cronos.

Labyrinthe : réseau souterrain construit à l'origine sur l'île de Crète par l'inventeur Dédale pour y enfermer le Minotaure (mi-homme, mi-taureau).

Laomédon : roi troyen qu'Apollon et Poséidon ont dû servir après avoir offensé Zeus.

Lepidus, ou Lévide : patricien romain et commandant militaire ayant fait partie d'un triumvirat avec Octave et Marc Antoine.

Léto : mère d'Apollon et Artémis qu'elle eut de Zeus ; déesse de la maternité.

Livres sibyllins : recueil de prophéties en vers grecs rimés. Tarquin le Superbe, un roi de Rome, les acheta à une prophétesse du nom de Sibylle et les consultait en périodes de grand danger.

Lupercales : fêtes pastorales célébrées du 1^{er} au 15 février pour repousser les mauvais esprits et purifier la ville, favoriser la bonne santé et la fertilité.

Lydie : province de la Rome antique, d'où sont originaires la hache de guerre ainsi que l'usage de pièces de monnaie et les magasins de détail.

Maison d'Hadès : temple souterrain dans la région de l'Épire, en Grèce, dédié à Hadès et Perséphone, et parfois appelé « nécromanteion » ou « oracle de mort ». Les Anciens croyaient qu'il marquait une des entrées du monde des Enfers et les pèlerins s'y rendaient pour communier avec les morts.

Marc Antoine : homme d'État et général romain ; a fait partie du triumvirat, avec Octave et Lepidus, qui traqua et vainquit les assassins

de César ; eut une longue liaison avec Cléopâtre.

Marsyas : satyre qui défia Apollon à un concours musical et perdit, à la suite de quoi il fut écorché vif.

Médée : adepte d'Hécate et une des grandes magiciennes des anciens temps.

Midas : roi qui avait le pouvoir de changer en or tout ce qu'il touchait ; il choisit Marsyas comme vainqueur au concours musical entre Apollon et Marsyas, à la suite de quoi Apollon dota Midas d'oreilles d'âne.

Minos : roi de Crète ; fils de Zeus ; exigeait chaque année du roi Égée qu'il lui livre sept jeunes garçons et sept jeunes filles pour les envoyer dans le Labyrinthe, où ils étaient dévorés par le Minotaure ; après sa mort, devint juge aux Enfers.

Minotaure : fils mi-homme, mi-taureau du roi Minos de Crète ; le Minotaure était enfermé dans le Labyrinthe et tuait les gens qui y étaient envoyés ; il fut finalement vaincu par Thésée.

Mithridate : roi du Pont et d'Arménie mineure en Anatolie du Nord (Turquie actuelle) de 120 à 63 avant J.-C. ; un des ennemis les plus redoutables et efficaces de la République romaine, qui engagea trois des plus grands généraux de la fin de la République romaine dans les guerres mithridatiques.

Mont Olympe : résidence des Douze Olympiens.

Myrmekè (pluriel myrmekes) : fourmi géante qui empoisonne et paralyse sa proie avant de la dévorer ; connue pour protéger divers métaux, en particulier l'or.

Néron : empereur romain de l'an 54 à l'an 68 ; le dernier de la dynastie julienne.

Neuf Muses : déesses grecques de la littérature, la science et les arts, qui inspirent artistes et écrivains depuis des siècles.

Niké : déesse grecque de la force, de la vitesse et de la victoire. Forme romaine : Victoria.

Niobé : fille de Tantale et Dioné ; perdit ses six fils et ses six filles, tués par Artémis et Apollon pour la punir de son orgueil.

Nosoi (singulier nosos) : esprits des épidémies et des maladies.

Nouvelle Rome : ville voisine du Camp Jupiter où les demi-dieux peuvent vivre ensemble en paix, sans intrusion ni de mortels ni de monstres.

Nymphe : divinité féminine qui anime la nature.

Nymphée : sanctuaire dédié aux nymphes.

Octave : fondateur et premier empereur de l'Empire romain, fils adoptif et héritier de Jules César ; sera plus tard appelé César Auguste (voir aussi César Auguste).

Ogygie : l'île – et la prison – de la nymphe Calypso.

Ombres : esprits.

Omphalos : pierres utilisées pour marquer le centre – ou nombril – du monde.

Oracle de Delphes : prononce les prophéties d'Apollon.

Oracle de Trophonios : Grec qui fut transformé en Oracle après sa mort ; situé dans la grotte de Trophonios ; connu pour terrifier ceux qui viennent le consulter.

Or impérial : métal rare, mortel pour les monstres ; consacré au Panthéon ; son existence était un secret jalousement gardé par les empereurs.

Ouranos : personnification grecque du ciel ; père des Titans.

Nebulae : nymphes des nuages.

Palikoi (singulier palikos) : fils jumeaux de Zeus et Thaleia ; dieux des geysers et des sources thermales.

Pan : dieu grec du monde sauvage et de la nature ; fils d'Hermès.

Pandore : première femme humaine créée par les dieux ; dotée par chacun d'eux d'un don unique ; déversa des maux sur le monde en ouvrant une jarre.

Parthénon : temple dédié à la déesse Athéna et situé à l'Acropole d'Athènes, en Grèce.

Patrocle : fils de Ménétiros ; ami intime d'Achille avec qui il avait grandi ; fut tué au combat pendant la guerre de Troie.

Pégase : dans la mythologie grecque, un cheval ailé divin engendré par Poséidon en sa qualité de dieu des chevaux et mis au monde par la gorgone Méduse, frère de Chrysaor.

Pelée : père d'Achille ; de nombreux dieux furent présents à son mariage avec la nymphe marine Thétis et c'est une querelle entre eux qui entraîna la guerre de Troie. Le dragon gardien de la Colonie des Sang-Mêlé lui doit son nom.

Perséphone : reine grecque des Enfers, épouse d'Hadès, fille de Zeus et Déméter. Forme romaine : Proserpine.

Phalange : groupe compact de soldats lourdement armés.

Phidias : célèbre sculpteur de l'Antiquité grecque qui réalisa

l'Athéna Parthénos et de nombreuses autres statues.

Polyphème : fils géant à un seul œil de Poséidon et Thoosa ; un des Cyclopes.

Portes de la Mort : entrée de la Maison d'Hadès, située au Tartare ; les portes ont deux côtés : l'un qui ouvre sur le monde mortel et l'autre sur les Enfers.

Poséidon : dieu grec de la mer, fils des Titans Cronos et Rhéa, frère de Zeus et Hadès. Forme romaine : Neptune.

Préteur : magistrat romain nommé par suffrage et commandant de l'armée.

Prométhée : Titan qui créa les humains et leur fit don du feu volé au mont Olympe.

Pythie : nom donné à tous les Oracles de Delphes.

Python : serpent monstrueux chargé par Gaïa de garder l'Oracle de Delphes.

Rhéa Silvia : reine des Titans, mère de Zeus.

Saturnales : anciennes fêtes romaines en l'honneur de Saturne (nom grec : Cronos).

Satyre : divinité grecque de la forêt, moitié homme, moitié bouc. Équivalent romain : faune.

Sibylle : une prophétesse (voir Livres sibyllins).

Siccae : épée de combat courte et incurvée en usage à la Rome antique.

Sparte : cité-État de la Grèce antique à la prédominance militaire.

Styx : fleuve formant la limite entre la Terre et les Enfers.

Talos : géant mécanique d'aspect humain fabriqué en bronze, qui gardait les côtes crétoises des envahisseurs.

Tantale : dans la mythologie grecque, ce roi était en si bons termes avec les dieux qu'il était autorisé à partager leur table – jusqu'au jour où il répéta leurs secrets sur Terre. Il fut alors envoyé aux Enfers et condamné à rester dans un bassin d'eau claire, sous un arbre chargé de fruits, sans jamais pouvoir ni boire ni manger : d'où l'expression « le supplice de Tantale ».

Tartare : mari de Gaïa ; esprit de l'abîme ; père des géants. Désigne également la région du monde la plus basse.

Théodose : fut le dernier à régner sur l'Empire romain uni ; connu pour avoir fait fermer tous les temples antiques de l'empire.

Thrace : habitant de la Thrace, région partagée entre les frontières

actuelles de la Bulgarie, la Grèce et la Turquie.

Titans : groupe de puissantes divinités grecques, descendantes de Gaïa et Ouranos, qui régnèrent durant l'Âge d'or et furent renversées par une nouvelle génération de dieux, les Olympiens.

Toison d'or : cette dépouille d'un bélier au pelage d'or était un symbole d'autorité et de royauté ; elle était gardée par un dragon et des taureaux cracheurs de feu ; Jason fut chargé de la rapporter, ce qui donna lieu à une quête épique.

Trirème : ancien vaisseau de guerre grec ou romain, équipé de trois rangées de rames de chaque côté.

Triumvirat : alliance politique formée par trois parties.

Troie : Ville d'Asie Mineure située dans l'actuelle Turquie ; site de la guerre de Troie.

Turbulence : nom de l'épée de Percy Jackson (*Anaklusmos* en grec).

Tyché : déesse grecque de la chance ; fille d'Hermès et d'Aphrodite.

Typhon : le plus terrifiant des monstres grecs ; père de nombreux monstres, notamment Cerbère, le féroce chien à plusieurs têtes qui garde l'entrée des Enfers.

Ulysse : roi grec légendaire d'Ithaque et héros du poème épique d'Homère, l'*Odyssée*.

Vol d'Ombre : moyen de transport propre aux créatures des Enfers et aux enfants d'Hadès qui leur permet de se rendre n'importe où sur Terre ou dans les Enfers, au prix cependant d'une grande fatigue.

Zéphyr : dieu grec du vent d'Ouest.

Zeus : dieu grec du ciel et roi des dieux.

D'autres livres



Fabrice COLIN, *La Malédiction d'Old Haven*

Fabrice COLIN, *Le Maître des dragons*

Fabrice COLIN, *Bal de Givre à New York*

Neil GAIMAN, *Coraline*

Neil GAIMAN, *L'Étrange Vie de Nobody Owens*

Neil GAIMAN, *Odd et les géants de glace*

Rachel HAWKINS, *Hex Hall*

Rachel HAWKINS, *Hex Hall, Le Maléfice*

Rachel HAWKINS, *Hex Hall, Le Sacrifice*

Rachel HAWKINS, *Rebelle Belle*

Inbali ISERLES, *Les Possédés*

Jackson PEARCE, *Sisters Red*

Jonathan STROUD, *La Trilogie de Bartiméus I. L'Amulette de Samarcande*

Jonathan STROUD, *La Trilogie de Bartiméus II. L'OEil du golem*

Jonathan STROUD, *La Trilogie de Bartiméus III. La Porte de Ptolémée*

Jonathan STROUD, *L'Anneau de Salomon*

Jonathan STROUD, *Les Héros de la vallée*

Jonathan STROUD, *Lockwood & Co, L'Escalier hurleur*

Jonathan STROUD, *Lockwood & Co, Le crâne qui murmure*

Jonathan STROUD, *Lockwood & Co, Le Garçon fantôme*

Hilary WAGNER, *Catacomb City*

Hilary WAGNER, *Catacomb City, La Rébellion*